MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
(A8-003537)
SL

VIE DE
M.-K. GANDHI
ÉCRITE PAR LUI-MÊME

AS-003533
CSL
61
5

VIE DE M.-K. GANDHI

ÉCRITE PAR LUI-MÊME

(HISTOIRE DE MES EXPÉRIENCES AVEC LA VÉRITÉ)

D'APRÈS LE TEXTE ANGLAIS
ÉTABLI PAR C.-F. ANDREWS ET
TRADUIT PAR GEORGETTE CAMILLE

PRÉFACE DE ROMAIN ROLLAND

LES ÉDITIONS RIEDER
7, PLACE SAINT-SULPICE
PARIS
MCMXXXI

4e ÉDITION

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
IND
B
Gan-L
Gan
CSL

Ce volume, le quatrième de la collection « Europe », a été l'objet d'un tirage sur grands papiers qui en constitue authentiquement l'édition originale. Ce tirage se décompose comme suit : 7 exemplaires sur Japon des Manufactures Impériales, dont 2 hors commerce, numérotés de A à E et I à II ; 50 exemplaires sur Vélin de Rives à la forme, dont 15 hors commerce, numérotés de 1 à 35 et de III à XVII ; 230 exemplaires sur Alfa teinté des Papeteries Outhenin-Chalandre, dont 30 hors commerce, numérotés de 36 à 235 et de XVIII à XLVII.

Le tirage de l'édition ordinaire a été fait sur Vélin bouffant supérieur des Papeteries Lafuma-Navarre

CENTRAL SECRETARIAT LIBRARY
GOVT. OF INDIA

Tous droits réservés

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Dédié très affectueusement

au

Dr *et à* Mrs BAHADUR SINGH

et

AUX COLONS INDIENS DES INDES OCCIDENTALES.

MINISTRY OF CULTURE • GOVERNMENT OF INDIA •
CSL

PRÉFACE

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

lecture habitually

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

agir — sur soi et sur les autres — sur les individus et les peuples d'aujourd'hui.

Gandhi intitule cette œuvre, avec l'exactitude qu'il met à tout : *Histoire de mes Expériences avec la Vérité*. Il faut souligner le mot : *Expérience*; et l'on pourrait aussi bien dire en français : *sur*, que : *avec* la Vérité : car la *Vérité*, ici, est un élément cosmique, soumis à l'expérience, comme en ces jours Albert Einstein y soumet la lumière, dans les laboratoires de Michelson en Californie.

Le livre entier, la vie entière de Gandhi est une chaîne logique d'expérimentations basées sur les faits. Et le chaîne qui, depuis les premiers jours de sa conscience d'enfant, n'a cessé de s'étendre, patiemment, mais sans arrêt, d'une maille à la maille suivante, élargissant le filet jusqu'à y embrasser trois cents millions d'Indiens — et bientôt la terre entière — n'est pas encore achevée. Il le dit loyalement :

— *Les conclusions de mes tentatives générales ne peuvent encore être considérées comme décisives... J'attache une haute valeur à ces tentatives*[1]... *Mes conclusions me paraissent absolument correctes... Mais je suis loin de prétendre à quelque*

1. Dernières pages de ce livre.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

degré de perfection dans ces expériences. Je ne prétends à rien de plus, pour elles, qu'un savant pour les siennes. Bien qu'il y apporte toute l'exactitude, l'attention et la minutie nécessaires, il ne prétend jamais que ses conclusions soient définitives; mais il conserve toujours son esprit ouvert sur les possibilités à venir... [1].

A nous tous de conduire, en nous éclairant des expériences de Gandhi, nos propres expériences, selon nos propres moyens et la loi de notre esprit!

Gandhi n'est donc *rien de plus qu'un humble chercheur de la vérité* [2]. Mais quelle intrépidité dans sa recherche!... Et quant à son *humilité*, nous y reviendrons!... Humble devant la Vérité. Mais qui est-elle, cette *Vérité*?

*
* *

Mes Expériences sur la Vérité...

La Vérité... Il ne dit donc pas le mot de Pilate : *Qu'est-ce que la vérité?...* Elle *est*. Elle est le point de départ. Mais le point de départ est

1. *Introduction* de 1925.
2. Cité par Andrews, dans sa *Conclusion*.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

toujours, pourrait-on dire, le point faible (ou, aussi bien, le point fort!) chez tous les logiciens passionnés de la raison déductive, soit dans la pensée, soit dans l'action, — qu'ils se nomment Spinoza, ou Gandhi. Car le point de départ est le point même de la passion essentielle, qui jaillit du cœur de l'être, — sa raison de vivre. Et si cette raison lui manquait, le passionné ne serait plus rien, ne serait plus, mourrait.

La Vérité, pour Gandhi, est sa raison de vivre. Elle est donc *sa* vérité. Et toute l'expérimentation de sa vie sera d'en contrôler l'exactitude et l'efficacité, sur lui d'abord, puis sur les autres.

Je vis, je me meus, et je suis, dans l'unique poursuite de ce but... Tout ce que je fais, par la parole et par l'écrit, toutes mes tentatives sur le champ politique, tout est dirigé vers le même but... Mais comme je n'ai jamais cessé de croire que ce qui est possible pour l'un est possible pour tous, mes expériences n'ont pas été conduites dans le silence du cabinet, mais à ciel ouvert[1].

Sa Vérité — *la* Vérité — est inscrite dans les racines de sa nature.

Examinons donc ces racines, cette nature, à l'état pur, dès l'enfance!

1. *Introduction.*

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Pure, cette nature lui a été transmise par sa race. Pure et ferme, comme l'acier. Une race essentiellement d'action, et droite et saine. Un père âgé, homme d'Etat, d'une éducation seulement pratique, sachant diriger des centaines d'hommes. Une mère, d'un solide bon sens et d'une inflexible volonté, qui, dans ses pratiques religieuses, s'applique à l'absolue maîtrise de soi [1].

Pureté morale. Sens pratique. Volonté de fer. Les trois traits.

Tout de suite, la pureté morale s'affirme chez l'enfant, dans le goût de lectures et de spectacles choisis (qui, hors cet attrait moral, l'ennuient), dans l'émotion presque extatique produite en lui par de simples sentences morales [2], qui laisseraient diablement indifférents ou sceptiques des milliers d'autres enfants. Plus tard, devenu homme, ce sera toujours l'un des deux côtés de la page, le *verso* moral, qui l'impressionnera dans les Livres religieux: dans la *Gita*, et dans l'Evangile. Le reste du royaume de Dieu l'attire peu [3].

1. Par des disciplines rigoureuses, comme le jeûne, ainsi que fera, avec prédilection, Gandhi.

2. *Rendez le bien pour le mal !*

3. *Il y a d'innombrables définitions (et manifestations) de Dieu... Elles m'accablent et m'écrasent... Mais j'adore seulement Dieu, comme vérité... (Introduction).*

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

Il confessera que le vrai sentiment religieux, au sens qu'on y attribue généralement, a été lent à s'éveiller en lui, qu'il n'avait pas, enfant, *la foi vivante en Dieu.* Il n'approfondira jamais la métaphysique religieuse et encore moins la science et pratique psycho-physiologico-mystique de son pays : tardivement, il commencera quelques expériences de *yoga*, mais il les laisse vite, il les remet à plus tard, et ne les reprendra jamais : il n'a pas le temps, ni le goût... Il semble bien que s'il connaît, d'instinct, quelques formes de *yoga*[1], ce serait un *yoga* moral, participant à la fois au *karma*, au *bhakti* et au *jñanayoga*, action, amour et raison : une moyenne entre les trois.

Mais le trait essentiel, dès les premiers jours, c'est celui-ci : un enfant « *incapable de mentir* », — médiocre peut-être ou indifférent, en tout le reste, et particulièrement en curiosité intellectuelle, — mais sans une tare, sur ce point précis de l'être moral : la sincérité absolue, l'impossibilité presque physique d'y manquer, des souffrances intolérables, quand cette véracité court risque, non de fléchir, mais simplement d'être

1. Il parle, dans son *Introduction*, des *faibles lueurs de la Vérité Absolue*, qui lui sont apparues *souvent, dans sa marche.* Mais ce ne sont jamais que des lueurs interrompues.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

mise en doute. (Il y a là, à son insu, une fierté. Il n'est pas si humble qu'il le croit. Et je l'en loue!...)

Cette admirable pureté morale pourra s'étendre, de la sincérité à tous les autres domaines de la moralité. Et elle s'y étendra. Il prendra très tôt conscience que tout le champ moral est sien, ou qu'il doit l'être, et qu'il n'a le droit d'en rien négliger. (Certains coins du champ ne seront pas faciles à labourer!) Mais là est la racine à crampons, comme du lierre (où qu'il monte, elle s'accroche) : — « *ne pas mentir.* »

Pour le reste, une raison saine et très bien équilibrée, que ne trouble aucun excès de l'imagination, aucune buée suspecte de la sentimentalité du cœur ou du cerveau. A propos de la géométrie, que, dès l'enfance, il pratique avec plaisir, il dit ce mot, dont il ne soupçonne pas que des enfants, d'une espèce plus rêveuse et plus poétique, ne soussigneraient pas la péremptoire affirmation : — *Un sujet qui ne demande que le simple concours des forces de la raison ne peut être difficile.*

D'autre part, tout, dans cette nature, est, dès le début, orienté vers l'action. *Sa* vérité et sa raison seraient, à ses yeux, mort-nées, si elles demeuraient enfermées à l'intérieur de sa pen-

MINISTRY OF INFORMATION & BROADCASTING GOVERNMENT OF INDIA

CSL

sée. Pour être, il leur faut se réaliser au dehors. Et cette réalisation, de proche en proche, l'amènera nécessairement à la plus vaste des actions collectives. Mais que l'on ne s'y trompe pas! Au point de départ, on ne trouve pas une effusion d'*Amor Caritas*, cette frénésie d'amour sublimée, pour tous les hommes, pour tous les êtres, qui brûle l'ancien libertin François d'Assise. C'est une loi intérieure de vérité, qui veut *qu'il se réalise, soi*. Qu'il soit adéquat à son idéal profond, obscur d'abord, de Vérité! Que par le marteau et le ciseau de ses actes il dégage du bloc la statue inscrite dans son être propre! Avec sa grandiose sincérité, il le proclame :

— *Mon œuvre nationale (humaine) n'est qu'une partie de l'entraînement que j'ai entrepris, afin de libérer mon âme de l'esclavage..... Ainsi considérée, mon œuvre peut être envisagée comme uniquement égoïste* [1].

Et celui qui parle ainsi a sacrifié tout son bien-être, tout son être, ses passions, ses intérêts, son moi entier, aux autres êtres! Il n'est pas encore satisfait...

— *Il faut que je me réduise à zéro* [2]...

Sa réalisation de soi, jusqu'au bout, tend à ce

1. 1924. Cité par Andrews, dans sa *Conclusion*.
2. Dernières lignes de ce volume.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

zéro limite, qui est l'Être Universel — l'Absolu, *Moksha* [1]...

Tout le chemin de sa vie sera, avec une sincérité sans réserve, celui qui mène à cette identification parfaite du moi avec le Soi, — qui est la marche naturelle de l'esprit indien. Mais au lieu que la plupart des Indiens, et principalement les grands mystiques, y atteignent d'un bond, ou s'y efforcent, par la passion de l'extase, Gandhi s'y achemine progressivement, par la logique tenace et passionnée de la raison qui agit [2].

Et il ne dit point qu'il y est arrivé. Il est *en marche*... Voici un aveu étonnant de sincérité, chez un grand Indien religieux, parvenu comme lui presque au terme de sa course héroïque — soixante ans d'une vie de combats de l'âme, aussi gigantesque qu'un *Ramayana* :

1. *Atteindre Moksha*... l'*Absolu*... *voir face à face Dieu*, qui, d'après sa propre définition, se confond, pour lui, avec la Vérité. *(Introduction)*.

2. Tout son procédé déductif est exposé par lui-même, à la fin de ce livre :

1° Pas d'autre Dieu que la Vérité;

2° Pour atteindre à la Vérité, il faut pouvoir aimer la plus petite parcelle de l'existence universelle, comme soi-même;

3° On ne peut exercer cet amour, si l'on se tient en dehors du moindre champ de la vie. Donc, il faut participer à l'action. Et donc, il est impossible de repousser de soi, superbement, la politique, avec un : *Noli me tangere!*... Lever les ponts entre la politique

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

— Je n'ai pas encore trouvé Dieu (la Vérité). Mais je suis à sa recherche. Je suis prêt à tout sacrifier, dans cette recherche. Tant que je n'aurai pas réalisé cette Vérité absolue, je dois m'en tenir à la vérité relative, telle que je l'ai conçue. Elle est mon phare et mon bouclier... Mais si l'on relève dans ces pages le moindre orgueil, c'est qu'alors, dans mes recherches, il y a quelque chose qui est faux, et toutes mes lueurs ne sont que mirage... Le chercheur de la vérité doit être plus humble que la poussière... Seulement à ce prix, pas autrement, il aura une lueur de la vérité [1].

Cette fière humilité du vrai *chercheur de la vérité*, de l'homme de science authentique, le rend plus proche que tout Indien de la majorité des esprits d'Europe. Il se sert du même instrument de l'esprit que nos hommes de la libre raison : l'intelligence qui observe, qui déduit, et qui applique aux faits d'expérience les résultats de son expérimentation raisonnée.

et la religion, *prétendre que la religion n'a rien à faire avec la politique, c'est ne connaître point le sens de la religion*;

4° On ne peut réaliser l'identification avec tout ce qui vit, sans la purification de soi. La pureté absolue est un *sine qua non*;

5° On ne peut parvenir à la pureté absolue, si l'on n'abdique toute passion. Il faut s'élever au-dessus de l'amour et de la haine. Point de préférences dans les affections! *Qui veut être l'ami de Dieu (la Vérité) doit faire son ami du monde entier.* — Et, pour ce qui est de soi, *tendre à zéro... L'Ahimsa* est le zéro limite de l'humilité.

1. *Introduction.*

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

*
* *

Suivons la chaîne de ces expériences. Elles sont pour tous. Le plus simple doit les comprendre...

La conviction a crû en moi que tout ce qui est possible pour moi est possible même pour un enfant[1]...

L'expérimentation s'exerce d'abord sur lui-même, sur son corps et sur son esprit d'adolescent. Il a, naturellement, le goût de la discipline de soi, discipline physique et morale. Il a de qui tenir : physiquement, les règles *Vaïshnava* de sa race sont, dit-il, inexorables, au sujet de la propreté du corps. Et ce besoin de propreté s'étend à l'âme. Il en faut laver les saletés et les hontes. Le petit Gandhi n'en manque pas. Il nous est bien instructif d'apprendre que ce héros était — (garçon de treize ans, déjà marié) — rongé par la peur : la peur de tout — de la nuit, des fantômes, des voleurs, des serpents... Et il était aussi rongé au ventre par la louve : la sensualité, dont il parle aujourd'hui encore, à mots voilés, avec terreur... Ses deux ennemis... On sait avec quelle énergie implacable il les a

1. *Introduction.*

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

réduits. (Et il n'est pas du tout certain que l'un des deux ne gronde pas toujours dans l'ombre). Mais nul ne peut savoir la violence des combats qui n'ont cessé d'être livrés en lui. Cet homme si calme, si détaché, si pur!... Quelle victoire! Et quel exemple pour les vaincus!...

Donc, vers sa vingtième année, il met au premier plan de sa construction de la vie, *le Renoncement.* Vaincre le moi. Il ne dit pas que cette tâche lui apparut comme un devoir. Non! Mais comme une volupté... « *Elle me séduisit* [1] ».

Cette volupté du renoncement s'appliquera à mater le corps par les moyens les plus rigoureux, et d'abord par les jeûnes, que Gandhi pratiquera — expérimentera — toujours avec une étrange délectation [2].

1. *L'idée de Renoncement, considérée comme la plus haute forme de religion, me séduisit beaucoup.*

2. Nulle part, le mot d'*expérimentation* n'a été plus exact qu'en ce cas. Gandhi ne se lasse point d'expérimenter jusqu'à quel degré de privation le corps peut rester sain. Il retranche, retranche sans cesse à son alimentation. Le mal l'avertit qu'il a passé la limite; il doit revenir en arrière. Mais il ne se regarde pas vaincu; et, peu après, on le voit qui recommence ses essais, tentant, par quelque voie détournée ou par surprise, de tromper la résistance de l'organisme. Il dit naïvement : *Ces expériences de régime me sont chères, comme une partie de mes recherches en Ahimsâ. Elles me distraient et me remplissent de joie.*— Mais ne le croyez pas, intellectuellement, dupe de son jeu! Il convient que, *du point de vue médical, la valeur de ses régimes* (non seulement non carnés, mais d'où il supprime le sel et les farineux) (*a*) *peut être discutée; mais je ne doute pas,* dit-il,

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

Mais le roi de tous les jeûnes est le *Brahmacharya*, qui est la loi de la Chasteté absolue. Cet homme, qui a connu, trop jeune, par un mariage précoce, le besoin, la hantise de l'étreinte charnelle (on le sent encore brûlé par le souvenir du poison qui a coulé dans ses veines), prend conscience assez tard du remède héroïque, qui seul peut affranchir son âme. En 1906, lors de la révolte des Zoulous, au Natal, il médite sur la nécessité absolue de la chasteté pour accomplir sa tâche — sa double tâche : *la réalisation* de soi, et le *service* de l'humanité. Il lui faut s'arracher même aux liens de famille. Il s'exalte, et il fait vœu de *Brahmacharya*, pour toute sa vie :

— *Je dois avouer*, ajoute-t-il, *que je n'avais pas complètement compris alors l'immensité du devoir auquel je m'engageais. Aujourd'hui encore, je n'en ai pas vaincu les difficultés toujours présentes...*

Le corps n'est pas seul en cause. Il faut fermer à l'esprit l'accès de toute pensée impure...

— *Et bien que je ne manque*, dit-il, *ni de*

que, moralement, tout renoncement volontaire ne soit excellent pour l'âme.

Le jeûne est donc, essentiellement, un exercice de discipline de l'âme.

(*a*. Un vœu d'un an qu'il a pris : « *un des plus charmants souvenirs de ma vie* »....!

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

volonté, ni de courage, je n'y suis pas encore complètement parvenu...

Mais il n'a pas le moindre doute sur l'excellence de la loi :

— *La vie sans le Brahmacharya me semble insipide et bestiale... L'homme n'est un homme que parce qu'il est capable de se contraindre.*

Le grand mot de toutes les époques viriles et de tous les héros, qu'ils soient d'Europe ou d'Asie, libres de pensée ou croyants :

— *Si tu veux être grand, limite-toi! Renonce, afin de mieux être maître !*

Mais ce renoncement n'implique pas, chez Gandhi, comme chez les ascètes, chrétiens ou indiens, la retraite (quoiqu'elle le tente : qui donc n'en a éprouvé les attraits?) La retraite hors du monde, est une fuite, donc une défaite. Gandhi la rejette. Il n'est pas de l'étoffe dont sont faits les vaincus. Le renoncement doit être dans le monde, ou ne pas être.

Gandhi entre donc résolument dans la voie des affaires. Et remarquons que le seul vivant, dont il reconnaisse l'influence religieuse sur lui — car il n'aura jamais (chose exceptionnelle chez un Indien qui cherche Dieu!) de *gourou*, de maître spirituel — est un homme de sa province qui, comme lui, est *absorbé dans ses poursuites*.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

spirituelles, pendant ses opérations commerciales[1]. Jamais Dieu n'a fait tort, chez les croyants vigoureux, à l'action pratique. Nous en avons des exemples éclatants en Occident; et Henri Bremond, dans son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, en a décrit certains cas extraordinaires[2]. Mais ces exemples ont plus de prix, en Orient. Cette superposition des deux pouvoirs, de l'intense concentration religieuse et de la volonté réaliste d'action, prédestinait le petit homme frêle qui, en 1893, à vingt-quatre ans, partait pour l'Afrique du Sud, comme avocat conseil d'une compagnie, à devenir un maître des peuples dans l'Inde.

Pour le moment, il ne se doute guère de ce qui l'attend. Mais ce qui l'attend et le surprend fait instantanément surgir de lui ses énergies inconnues. A peine débarqué, il subit un affront. Il en subit deux. Il en subit trois. Quatre. Cinq, en quelques jours. D'odieux, de brutaux, de révoltants. Et ce petit Indien timide, balbutiant, va sans hésiter au-devant, au risque d'y perdre la vie. Le sentiment du droit outragé a vaincu,

1. Le poète Raychand, du Gujarat, que Gandhi connut, à son retour d'Angleterre, aux Indes.

2. Cf. t. IV, chap. V: *La vie intense des mystiques*, — cette bourgeoise de Tours, au temps de Louis XIII, qui fut une sainte Thérèse de France, Mme Martin, *Marie de l'Incarnation*.

GSL

pour toujours, la peur. Il marcherait, s'il le fallait, à l'échafaud.

Mais son sens admirable de l'équité ne le jette point dans la violence de la révolte. Il réalise, dès ses premiers pas, la plus haute victoire sur les oppresseurs : celle de l'imperturbable justice, sereine et pure, qui refuse de se venger.

Ce ne serait rien de la réaliser en lui seul, s'il ne la réalisait dans ceux qui l'entourent, et dont sur-le-champ il assume la charge : car ils sont son prolongement vital. Il n'est pas de ces individualistes à poitrine étroite, qui disent : *Moi*, et, comme Caïn : — « M'as-tu donné mon frère à garder? » Le moi de Gandhi, comme de Lenine, comme de toutes les grandes âmes, sans exception (elles ne sont pas nombre!) est le moi de tous les hommes — il est le *toi*..... « Si tu agis contre la justice et que je le sache et que je me taise et que je te laisse — l'injuste, c'est moi! »

Donc, à peine installé en Afrique, il ne se contente pas de revendiquer les droits de son peuple, il fait son éducation morale, il le relève spirituellement et le dirige, comme Moïse son peuple exilé, en Egypte. C'est quand il lui parle en public[1], que *l'esprit religieux devient* en

1. Fait caractéristique : la première fois qu'il parle en public c'est : *de la probité en affaires*, et à un public de négociants.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Gandhi *une force vivante*. Qu'on le remarque! C'est lui qui le dit : il a fallu, pour que l'esprit se fît en lui *force vivante*, qu'il parlât au peuple, qu'il agît. La méditation solitaire n'avait pas suffi. La solitude qui n'agit point est, pour un Gandhi, stérile.

Ce n'est point à dire qu'il ne médite. Qui l'a fait plus intensément que lui? Mais il faut à sa méditation, pour qu'elle « lève », comme le bon pain, le ferment de l'action. En ces jours mêmes de Sud-Afrique, il n'en parfait pas moins son éducation religieuse par les livres. Mais il y lit, sous la lumière nouvelle qui l'a touché, sa vraie religion, qui est *la religion de servir : car je pensais que, par cette méthode seule, Dieu pouvait être atteint.*

Servir son peuple : *tout* son peuple. Car, bien qu'il soit, de naissance, et peut-être de tempérament, un « petit-bourgeois »[1] (comme les Mos-

1. Là-dessus, point de doute! En 1913, à trente-quatre ans, quand il déclenche la grande grève des prolétaires indiens, en Natal, il avoue qu'il ne connaît pas encore bien cette classe. — Plus frappant encore : en 1915, quand il fonde dans l'Inde son *Ashram* et veut y introduire les métiers de tissage à main, il avoue sans fard : *Nous appartenions tous, soit à des professions libérales, soit au commerce : aucun de nous n'était artisan.* — Ai-je besoin d'ajouter qu'il n'en est plus de même, aujourd'hui, et qu'il est devenu l'homme le plus immédiatement en contact avec les millions d'Indiens, le plus populaire, le seul populaire, parmi les classes pauvres et prolétariennes de toute l'Inde. — Mais il vient de l'autre bord.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

covites se plaisent à le dénommer dédaigneusement), il ne fait pas, il n'a jamais fait la moindre distinction entre les classes. Même aux premiers temps de sa jeunesse, où son esprit était encore loin d'être formé, il se montre étrangement indifférent à la caste et aux sanctions qu'elle porte contre lui [1].

Il le déclare — et c'est un trait curieux de sa nature : — *il n'a jamais été capable de faire en son cœur quelque différence entre les êtres, qu'ils soient parents, amis, compatriotes, ou étrangers. C'est*, dit-il, *ma nature propre* [2]. Quand il fondera son *Ashram*, à Ahmedabad, en 1915, la première condition qu'il y pose, c'est la négation absolue de l'*Intouchabilité*. Et ce n'est pas une simple déclaration théorique. Il ouvre aussitôt l'*Ashram* à une famille d'intouchables. L'opinion se soulève; on le menace de boycottage social, et, à son propre foyer, il se heurte à de pénibles résis-

1. Quand sa caste s'oppose à son départ pour l'Angleterre, en 1887, à dix-huit ans, il passe outre, tranquillement, et se laisse déclarer hors-la-loi. Il dit : *La caste n'a pas à intervenir sur ce sujet.* Et, au retour, il accepte sans discussion, car sans trouble, d'être excommunié par elle.

2. Au lieu que, franchement, il avoue que, pour les autres grandes lois qu'il s'est imposées : le renoncement aux appels des sens (*Brahmacharya*) et de la violence (*Ahimsa*), il lui a fallu une lutte incessante avec lui-même. Ce ne sont pas, chez lui, des instincts aussi naturels que le sentiment de l'égalité entre tous les êtres vivants.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

tances. Il ne cède pas, il ne transige pas : il est prêt à quitter la place, et à s'établir dans le quartier même des intouchables, à y gagner sa vie, manuellement, comme eux. Seule, l'aide inattendue d'un riche ami lui évite cet éclat public. Mais il est net que, sur cette question primordiale de l'égalité des classes et des hors-classes, Gandhi n'a jamais hésité. Quand on dit de lui qu'il est le serviteur de son peuple, c'est bien de son peuple tout entier.

Donc, il sert l'Inde, parce que les circonstances de sa vie l'ont placé là, à ce poste de combat. Mais il n'a pas le moindre doute que ce *service* ne doive s'étendre à toute l'humanité! Et la lecture qu'il fait de Tolstoï[1], en Afrique, lui confirme les possibilités infinies de l'amour universel.

*
* *

Comment a-t-il « servi » l'Inde?

Il a trouvé, en Sud-Afrique, un peuple non seulement désarmé et asservi, mais accoutumé à cet état et acceptant les avanies, apparemment

1. *Le Royaume de Dieu est en vous.* — Le résumé des *Evangiles.* — *Ce qu'il faut faire.*

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
CSL

soumis et dégradé. Son premier acte est de lui rendre conscience de sa dignité, de ses devoirs et de ses droits légitimes. Il ne lui faut pas beaucoup d'expériences, pour faire jaillir de cette nappe d'eau morne les énergies qui dorment, le sentiment de l'honneur et le courage naturel à tous ces gens, qui sont moins faibles que résignés. L'affaire de Durban, en 1896-97, révèle aux Européens étonnés et aux Indiens mêmes la résistance de leur échine morale. Et de ce premier coup, la communauté hindoue conquiert la considération de l'ennemi.

Il n'est d'ailleurs pas question de libérer l'Inde de l'Empire. Gandhi est sincèrement convaincu, en 1899, lors de la guerre des Boers, que l'*Empire Britannique n'existait que pour le bonheur du monde.* Et même si, devant le tribunal de sa conscience, les Boërs et les Zoulous révoltés ont raison (ils l'ont! Gandhi l'écrit), il se croit lié par les devoirs de son *loyalisme britannique*, dont il avouera plus tard la *naïveté.*

Ce loyalisme n'est pas encore atteint par toutes les expériences fâcheuses que Gandhi a pu faire, lorsqu'au début d'août 1914, il se trouve, à Londres, en face de la guerre Européenne. *Il avait encore foi dans le système anglais, sinon dans les personnalités*, et il n'hésite pas à

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
CSL

offrir à l'Angleterre la coopération de l'Inde, pour le service d'ambulances.

Il est très lent à changer. C'est un homme patient et tenace dans ses idées : quand il les croit justes, il lui faut des expériences répétées et péremptoires, pour qu'il y renonce. En 1918 encore, à la conférence de Delhi, malgré les objections de l'honnête C. F. Andrews, qui lui révèle l'infamie des traités secrets conclus entre les Alliés, il persiste à servir l'Empire [1], il s'en va lever des recrues, dans l'Inde. Mais on voit bien qu'il est, dès lors, sérieusement troublé. Dans ses arguments mêmes pour l'enrôlement, gronde la révolte [2]. Et sa conscience le travaille. Il tombe malade, gravement. Il est près de mourir, et, pour la première fois, (la seule, sans doute) de sa vie, il a perdu tout intérêt à la vie; le goût lui manque de prolonger son existence. La nouvelle de la défaite de l'Allemagne et de la fin de la guerre *qui le libère du recrutement*, lui apporte *le soulagement*. Et, presque immédiate-

1. L'Angleterre est bien habile! On lira dans ce volume comment le vice-roi sait faire appel à la conscience de Gandhi, en jouant lui-même l'innocence, à l'égard des traités secrets.

2. *Parmi les nombreux méfaits de la domination anglaise, l'histoire considérera comme le plus perfide le désarmement d'une nation... Voici une précieuse occasion pour l'Inde de réapprendre la pratique des armes !*

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
सत्यमेव जयते

ment après, le convalescent prend occasion des bills Rowlatt de 1919, pour entrer ouvertement dans la voie du *Swaraj* de l'Inde — de la conquête de l'indépendance.

Mais tout ce long temps n'aura pas été perdu. Gandhi y aura fait, selon son habitude, une lente, patiente et pénétrante préparation de la discipline nécessaire à l'âme collective de l'Inde, dans le cadre même de l'Empire.

En premier lieu, il a étendu à ceux qui l'entourent sa loi du *renoncement*. Par le contact journalier de l'orateur, du journaliste, du directeur de conscience et d'action, avec le public, il pratique quotidiennement la pensée à haute voix avec tous. Il ne pense jamais seul, mais en communauté, mais en peuple. Et il a le génie de faire penser toute la communauté par son intermédiaire, qui clarifie, résume et guide les pensées confuses et tumultueuses de ses compagnons [1].

Tout naturellement, ils en viennent ainsi à ne former plus qu'un seul corps, dont il dispose, comme du sien. — Règle générale : il cherche toujours, dans les débats, la conciliation des parties

1. Ceci est frappant pour nous, dans ses journaux, comme *Young India*, qui sont comme des dialogues du choryphée avec la foule, reprenant finalement en chœur le refrain.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

opposées [1], le pardon des injures [2], la non-violence, mais appuyée sur une fermeté inébranlable. Et quand, toute conciliation épuisée, le moment vient d'agir, c'est-à-dire, de sacrifier lui et les siens, il n'hésite pas un moment. Il a quatre jeunes clercs hindous qu'il regarde comme ses fils. Un danger se présente, la peste noire de 1904... *Je décidai de les sacrifier tous les quatre...* — Il a fondé, à Phœnix, une colonie Tolstoyenne, de parents, d'amis, de disciples particulièrement proches de son cœur. L'heure a sonné d'un mouvement Indien de sacrifice, pour protester contre l'iniquité d'un jugement de la Cour du Cap (1913)... *Je décidai de les sacrifier tous...* Et ce n'est pas un vain mot : dans les prisons où sont jetés, avec les hommes, les femmes et les enfants, il en est qui meurent.

En revanche, quand la communauté a mal agi et qu'elle doit subir un châtiment, c'est lui-même qu'il punit. Il expie publiquement pour tous [3].

1. C'est un avocat, comme on en voit peu. Il fuit les procès... *Je me rendis compte que le véritable devoir d'un avocat était de réconcilier les parties adverses... En vingt ans de ma profession, j'ai amené des compromis pour des centaines de causes.*

2. Personnellement, il refuse de poursuivre en justice ceux qui l'ont assailli, même quand le pouvoir en donne l'ordre... *C'est, pour moi, une question de religion.*

3. Ordinairement par des privations, de durs jeûnes publics. Il

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Evidemment, toute cette pratique d'action collective a pour fondement un principe de renoncement religieux, qui peut être fortement discuté :

— *Dieu a soif du dévouement de l'homme*;

et cet autre postulat :

— *Le pieux sacrifice d'une seule âme pure ne peut jamais être accompli en vain.*

Mais retenons que ces principes ou postulats, il les a expérimentés cent fois, et qu'en fin de compte nous sommes bien contraints de voir les résultats gigantesques qu'ils ont produits.

Au reste, ce manieur d'hommes ne se trouve pas embarrassé par son puritanisme, en de périlleux cas d'action urgente, où de beaucoup moins scrupuleux que lui reculeraient, par timidité de cœur. Quand il déchaîne la grève des mineurs de Newcastle, en Afrique, il a dans ses troupes des repris de justice, *des hommes qui ont été en prison*

a fait l'essai de ce remède surprenant, qui provoquerait l'ironie de l'Europe, dans ses expériences éducatives avec les enfants, qui lui ont été une école préparatoire aux expériences sociales. Quand les élèves ont fauté, le maître jeûne et souffre. Gandhi assure que les résultats obtenus défient toute attente. Mais il ajoute que de tels moyens *impliquent la pureté de cœur et une aptitude spirituelle. Si un véritable amour mutuel n'existe pas entre maître et élèves, ces moyens, au lieu d'être efficaces, sont nuisibles.* C'est bien là que réside le secret de son action : dans son *alchimie d'amour*, comme on a dit, dont il enchante tous ceux qui l'approchent, et jusqu'à ses adversaires les moins sensibles : officiers anglais, ou geôliers de prison.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
GSL

pour meurtre, vol, ou affaires de mœurs. Il ne s'en trouble pas.

— *Je ne me croyais pas le droit de juger la moralité de ces hommes. Il eût été stupide de ma part d'essayer de faire une distinction dans ce troupeau. Mon devoir se bornait à diriger la grève, et je ne devais me mêler d'aucun autre travail de réforme. Je devais veiller à ce que les règles de la moralité fussent observées dans le camp, mais je n'avais pas à examiner les antécédents de chaque gréviste.*

C'est le langage, non d'un « idéaliste » au foie pâle, mais d'un rude homme d'action; et un Lenine n'y eût pas contredit. Gandhi — tout au moins au point de départ de son action de masses — ne répond pas de l'âme de ces masses; il répond de leur action qu'il dirige, avec une stricte discipline; et c'est par cette discipline même qu'en agissant, il forgera l'âme des masses. Pour le moment, progressivement, il commence par s'assurer d'un bataillon sacré, qu'il met à l'épreuve, et il ne l'épargne pas. Il est soutenu par cette espérance mystique, qu'*un seul être pur peut suffire, par son sacrifice, à gagner la bataille commune.* — Et, en vérité, ne l'a-t-il pas gagnée?

Son « Ecole de guerre » (si je puis dire) de la

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Non-Violence impose un long, loyal et pénible entraînement. Il n'attire pas les concours, en les abusant sur la facilité du succès. Il commence par présenter à ses adeptes le tableau exact des épreuves qui les attendent, et où lui-même il les jettera. Il pèse attentivement leur force de résistance. Cela fait, il ira jusqu'au bout, en marchant à leur tête. Et ceux qui le suivent prennent conscience de leurs énergies, qu'ils ignoraient, et, en même temps, du frein auquel doit les soumettre leur volonté [1]. Il veille toujours à ce que ces mouvements de masses gardent leur caractère essentiellement moral, non politique. Et sa politique même en bénéficie. Car elle en est transfigurée, elle prend visage, non plus de parti ou de nation, mais de raison et de justice universelle. L'effet produit sur les adversaires anglo-saxons est foudroyant. Ces beaux joueurs sont obligés de s'incliner devant la *chevalerie* de ces Indiens, que la veille encore ils méprisaient. Ils avouent (dès 1913-14) leur impuissance devant cette tactique de la Non-Violence. Ils souhaiteraient que leurs partenaires (car ce ne sont déjà

1. Gandhi précise : « Le premier devoir du *Satyagraha* est de débarrasser de la peur ceux qui le pratiquent. Le second devoir, plus difficile, est d'empêcher que la réaction de leurs énergies ne les rejette dans l'extrême opposé : l'abus de la force, la violence. »

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

plus des ennemis) eussent recours à des moyens de force brutale, comme il est admis entre armées d'Europe : l'affaire leur serait plus aisée à régler [1].

La première victoire a été gagnée par le général du *Satyagraha*, sur le sol d'Afrique, en 1914 (Traité avec Smuts). La seconde, sur le sol de l'Inde, à Champaran (Bihar), en 1918. Elle a eu peu de retentissement, et son importance pourtant fut énorme : car elle a été, comme dit Gandhi, *la première leçon de choses pratique de l'Inde, en Désobéissance Civile.* Elle l'engage à poursuivre l'expérience sur un champ plus

1. Cf. le désarroi du prince Gortchakoff, à Varsovie, en avril 1861, devant la Non-Résistance héroïque du peuple Polonais, électrisé par le sublime enseignement de son grand aède Krasinski :

— ... *Faut-il donc être meurtrier avec les meurtriers, criminel avec les criminels? Faut-il mentir, tuer, haïr? Le monde nous crie : « A ce prix, à vous la puissance et la liberté! Sinon, rien!... » — Non, mon âme, pas avec ces armes!... Dans ton combat contre l'enfer de ce monde, sois cette force de calme et d'amour, devant laquelle l'enfer tout entier sera toujours impuissant!...* (Psaumes de l'Avenir).

Le héros de Sébastopol, déconcerté, déshonoré par la magnanime passivité de cette foule, qui se laissait mitrailler, en chantant agenouillée son hymne de liberté, lui criait : « Mais battez-vous donc! Voulez-vous des armes? Je vous en donnerai. » On lui répondait : « Non. Tuez! » Il ne survécut pas à cette honte. Il se fit transporter, mourant, en Crimée.

(Edmond Privat : *L'Europe et l'odyssée de la Pologne du* XIX*e siècle*, 1918, Fischbacher).

Hélas! Qu'est-ce que la Pologne de la victoire a fait de l'exemple sacré de ses morts, et de l'enseignement de Krasinski?

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

étendu. A l'occasion des bills Rowlatt, en 1919, il décrète un *Hartal* général (grève d'un caractère de deuil religieux, arrêt de toutes les affaires, purification de soi, jeûne et prières de vingt-quatre heures). Mais, malgré sa prudence, il a été trop vite : l'Inde n'est pas mûre pour ces grandes manœuvres du *Satyagraha*, et le *hartal* dégénère vite en violences. Gandhi arrête aussitôt l'expérience; sans hésiter, il suspend le *Satyagraha*; il n'a cure des colères qu'il soulève parmi ses troupes et des menaces même d'assassinat. Il est le chef, il a parlé. Et, selon sa grandiose conception morale, il se châtie, lui, le chef, publiquement, par un jeûne de trois jours, de l'erreur de son peuple, qui est la sienne, — puisque ce peuple, c'est son corps. Ils ne sont qu'un.

Et, puisque ce peuple n'est pas mûr encore, puisqu'il est incapable de discerner le juste sens de la Désobéissance Civile, Gandhi le remet à l'école, il forme des cadres de volontaires bien entraînés, au cœur pur, qui se fassent les moniteurs du peuple et les contremaîtres de l'énorme équipe.

En tout cela, rien de secret. Tout, au plein jour. Le chef, le bataillon sacré, et le gros de l'armée opèrent ensemble, expérimentent ouver-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

tement sur un terrain encore nouveau pour eux : ne l'est-il pas pour l'humanité? Quand jamais avait-elle appliqué, avec cette rigueur scientifique, une telle tactique de guerre sans violence, d'une peuple immense contre un Empire qui ne l'est pas moins? Ils avancent en tâtonnant, mais d'un pied ferme sur un sol inconnu, et chaque avance est pour eux une découverte.

A la conférence hindoue-musulmane de Delhi, en octobre 1919, Gandhi découvre soudain, propose, par une sorte d'illumination, la *Non-Coopération* — « *un mot qu'il emploie pour la première fois* », et dont il est loin encore, à ce moment, d'évaluer toutes les virtualités.

En ces mêmes années, le mouvement *Khadi* (pour la résurrection de l'industrie domestique, des métiers à main et du rouet, envisagés comme remède contre le paupérisme indien et comme arme contre les industries britanniques) est — Gandhi l'avoue — la plus aventureuse des expérimentations, qui ne s'appuyait sur aucun exemple, — que l'ironie du monde « civilisé » n'a pas encore fini de narguer — et dont la pratique seule a démontré la victorieuse efficacité.

Enfin, c'est une autre illumination, collective cette fois (et, en pareil cas, on peut être sûr

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

qu'elle est l'explosion nécessaire, préparée par une longue et puissante évolution), qui fait subitement, à l'assemblée de toute l'Inde, à Nagpur, en décembre 1920, adopter par l'unanimité des 14.000 délégués de l'Inde entière, l'expérience du *Satyagraha* non violent. Gandhi lui-même n'en proposait l'application qu'à deux cas particuliers. Et ce sont d'autres congressistes qui, le hissant sur le pavois, le poussent à donner à la grande tactique dont il a été le maître, le grand but, vingt à trente ans visé et différé, *le Swaraj*, l'Indépendance de toute l'Inde.

Ainsi se manifeste, avec éclat, le mode de la pensée tout haut et en commun, de tout un peuple avec son chef spirituel, et par la voix de ce chef. Il est la voix de tous. Et cette voix est action. Action de tous, organisée.

Nulle part, au cours de toute cette vie, nous n'avons vu un théoricien qui part d'un dogme de son esprit, et qui l'impose. Mais une série ordonnée d'actions publiques, où l'instinct raisonné du corps social, que mène la tête, tâtonne, essaie, détermine sa route avec prudence, mais, quand elle a été mûrement décidée, va jusqu'au bout, sans vaciller.

Le « bout » — nous l'avons dit, aux premières lignes de cet Essai, — le « bout » n'est pas encore

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
CSL

atteint aujourd'hui. Un Gandhi voit trop loin et il est trop vrai, trop attaché à la vérité expérimentale, pour dire jamais qu'il est au bout. Il est en marche, — comme l'est et le sera, jusqu'à ce qu'elle tombe, l'humanité. Mais nous voyons à quelle étape inouïe cette marche a, en trente ans, conduit son peuple et lui. Le petit avocat *coolie*, qui était, il y a trente ans, outragé, souffleté, foulé aux pieds, en Sud-Afrique, a aujourd'hui les pleins pouvoirs de trois cents millions d'hommes. Il vient de signer avec le vice-roi du plus orgueilleux Empire de l'Europe et du monde, d'égal à égal, un accord qui peut changer la face du monde, et des suites duquel le grand Empire, qui dépassait ceux de Ninive et de Babylone, sera ébranlé jusqu'à la base [1].

Rappelons aujourd'hui à nos augures de la politique européenne, et à ces autres qui gardent jalousement les approches de l'indologie, qu'il y a neuf ans, lorsque, pour la première fois en Europe, nous avons annoncé ces destinées, en révélant la « *Grande Ame* » d'Asie, dont ils nous

1. A l'heure où nous revoyons les épreuves de cette préface (début d'avril 1931), le Congrès pan-indien de Karachi, qui revendique la pleine indépendance de l'Inde, a ratifié l'armistice conclu entre le Vice-roi et Gandhi, et nommé celui-ci président de la délégation hindoue à la nouvelle Conférence de la Table Ronde.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

cachaient l'existence, et son message de la Révolution sans violence, ils ont haussé les épaules avec colère et avec dédain. Le jeu est joué. Ils ont perdu. Nous, avançons!

*
* *

Dans cette confrontation épique d'un Empire d'Occident et d'un frêle vieillard de l'Inde, dont le monde est, en ces jours, le spectateur étonné, notre public d'Occident, avec sa mentalité de coq de combat, ne voit que le duel entre l'Asie et l'Europe. Et moi, j'y vois le *Sposalizio* des deux moitiés de l'humanité. Elles se fiancent. Les deux grands fleuves de l'Esprit se rejoignent enfin, et se mêlent.

Ils sont mêlés déjà en Gandhi. Ce n'est pas seulement l'Asie, c'est la meilleure Europe, la plus haute, qui est en lui. Elle l'a formé.

Par l'Occident (l'aurait-on cru, si ce n'était lui-même qui nous le dit?) il a pris conscience de la grandeur de sa patrie et de sa race. Deux théosophes anglais lui font, à dix-huit ans, à travers la traduction d'Edwin Arnold, connaître la *Gita*, qui est pour lui *le livre suprême de la connaissance de la vérité*. Mme Blavatsky *lui a donné le désir d'étudier l'hindouisme, dont jus-*

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

24 CSL

qu'alors il avait honte. Un vieux conservateur anglais, Frederick Pincut, lui ouvre le livre, resté fermé à son incuriosité, de l'histoire de l'Inde et de son insurrection au cours du siècle. Carlyle lui illumine l'Islam et le monde héroïque de Mahomet. Quelques années après, en Afrique, Tolstoy lui est le modèle inoubliable *d'indépendance de pensée, de moralité profonde et d'absolue vérité.* C'est par son entremise que, pour la première fois, il embrasse, comme du haut d'une montagne, le panorama de l'*Amour Universel. La Lumière d'Asie* de Arnold lui éclaire le sourire sublime du Bouddha. Il lit les Upanishads dans la traduction de la Société de Théosophie. Enfin, un livre de Ruskin, qui lui a été prêté par un ami anglais, Henry Polak : *Unto this Last (Jusqu'à la fin)*, opère sur son esprit, encore tâtonnant, une action électrique[1]. Il y *découvre certaines de ses propres convictions les plus profondes.* C'est, à travers Ruskin, l'Europe des Précurseurs de la Révolution Sociale qui lui donne le choc décisif, à la minute décisive; elle déclenche l'acte, et lui révèle la grande Loi nouvelle du Travail, roi du monde, — ou qui doit l'être — qui le sera[2].

1. *Je décidai de changer ma vie, sous l'influence de ce livre.*
2. Les trois principes, qu'il dégage du livre de Ruskin :

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

Et, notons-le, ce n'est pas, comme on l'a prétendu quelquefois, par l'intermédiaire du Christianisme que l'Occident a agi le plus sur l'âme de Gandhi. Certes, il a été touché par le côté moral du *Nouveau Testament* (et principalement dans le Sermon sur la Montagne) : car il y a retrouvé son propre idéal d'abnégation [1]. Mais il n'y a découvert rien de nouveau. Et même au Christ il préfère le Bouddha, car il trouve *celui-ci supérieur, par l'amour de tous les êtres vivants... Du point de vue philosophique, les principes chrétiens n'avaient pour moi rien d'extraordinaire. Du point de vue du sacrifice, il m'apparut que les Hindous dépassaient de beaucoup les chrétiens. Il m'était impossible de considérer le Christianisme comme la plus haute de toutes les religions. Mais,* ajoute-t-il impartialement, *je ne croyais pas non plus que l'Hindouisme fût celle-là.*

Non, c'est bien la pensée laïque de l'Europe moderne : Ruskin, Tolstoy [2], Carlyle, Ar-

1° *Le bien de l'individu est impliqué dans le bien de tous;*
2° *Le travail d'une profession a une valeur égale à celle du travail d'une autre profession ;*
3° *La vie du travail manuel est la seule qui mérite d'être vécue.*
Je savais la première vérité, j'avais une compréhension indistincte de la seconde. Mais la troisième ne m'était jamais apparue.

1. En revanche, il s'endort sur l'*Ancien Testament.*
2. *Devant* Le Royaume de Dieu est en vous, *de Tolstoy, tous les*

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

nold, etc., qui a pétri sa pensée, et qu'à son tour, il a rebrassée, renouvelée, et recréée, au four brûlant de son action raisonnée.

Dans cette action, il a été constamment aidé par les plus généreux Européens. Il a été enveloppé et soulevé par leurs dévouements. On est fier, pour l'Europe, de voir, tout au long de son récit reconnaissant, que les iniquités dont lui et ses frères Indiens ont souffert, en ont souffert bien davantage de magnanimes Européens, révoltés, humiliés, soufflétés dans leur conscience; sans leur concours ardent et fidèle, il n'eût probablement pas remporté la victoire.

C'est l'un d'eux — non des moindres — qui présente ce livre au public Européen : C. F. Andrews [1], son ferme lieutenant, depuis les pre-

livres chrétiens, qui m'avaient été prêtés, me semblèrent sombrer dans l'insignifiance.

Unto this last, *de Ruskin, est le seul livre qui ait apporté dans ma vie un changement pratique instantané.*

1. Après avoir étudié à Cambridge, C. F. Andrews fut d'abord ministre de l'église anglicane, et missionnaire aux Indes. Il se sépara de l'église, et devint professeur dans les collèges gouvernementaux indiens, à Delhi, pendant dix ans. Lors de la déportation illégale du grand patriote indien Lajpat Rai, en 1907, il découvrit qu'un professeur n'était pas libre d'exprimer ses opinions politiques. Il démissionna et fut en butte aux tracasseries de la police. Il se rendit auprès de Tagore, à Santiniketan. Quand il apprit, en 1913, le *Satyagraha* de Gandhi, au Natal, il offrit tout ce qu'il possédait aux *Satyagrahi*. Gokhale qui était alors la plus haute figure morale et politique de l'Inde, le pria de se rendre en Afrique du Sud, à fin

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

SL

mières campagnes du *Satyagraha*, au Natal, où il fut, en 1914, le médiateur et le témoin de l'accord de Gandhi avec Smuts. Il ne se contenta point de le seconder en Afrique et dans l'Inde. Il fut le plus intrépide de ses *missi dominici* autour du monde. Il fit dix ans de pénibles expériences, dans ses voyages pour étudier la situation et venir à l'aide des Indiens disséminés à travers l'immense Empire Britannique : à Ceylan, aux îles Fidji, en Australie, en Malaisie, en Nouvelle Zélande, à Hong-Kong, et de nouveau en Afrique australe et orientale. Pour mieux connaître les conditions de vie des émigrés, il les partagea. Il fut paria parmi les parias. Il a surveillé et dénoncé aux Indes les criminels embauchages des pauvres gens, à qui l'on fait signer, les yeux fermés, des engagements d'esclaves. Il s'est occupé particulièrement de la question de l'opium et a écrit la préface au rapport du Congrès pour l'enquête sur le trafic des stupéfiants en Assam, en septembre 1928. L'âge n'a pas amorti sa vigueur et sa passion pour la justice.

Ajoutons que sa vieille amitié, partagée entre Tagore et Gandhi, lui a permis d'être un pré-

d'enquête et de contrôle. Il s'y rendit avec son ami Pearson; et ces deux nobles jeunes hommes devinrent, dès lors, les compagnons fidèles de Gandhi. Tous deux ont sacrifié à l'Inde leur vie entière.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

cieux médiateur entre les deux chefs spirituels de l'Inde; et par son admirable franc-parler, qui est toujours parfumé d'affection et de bonté, il a su plus d'une fois dissiper les malentendus, inévitables entre ces deux pôles de l'*orbis terrarum* Indien.

C. F. Andrews est le plus parfait exemple de ces purs apôtres de la cause indienne — et, par-delà, de la cause humaine — qu'a fait fleurir de notre Occident, autour de lui, le souffle du Christ Indien. C'est notre orgueil, que notre Europe ait donné au *Mahatma* cette garde d'honneur : Andrews, Pearson, *Mirabhen* (Madeleine Slade), nos amis chers, et tant d'autres de ses grands Serviteurs dans ses campagnes du *Satyagraha*, en Sud-Afrique et aux Indes. Ils forment l'avant-garde héroïque de cette *Eurasie* de l'esprit, que nous avons entrepris de fonder.

Et, à la proue du navire qui enfonce son éperon dans les flots écumants de la millénaire iniquité sociale et dans la nuit des préjugés — préjugés de races, préjugés de classes, et de nations, et de religions — se tient debout notre déesse des temps nouveaux : la Révolution, qui fraye la route au Travail humain universel, libre, associé, et souverain.

mars 1931. ROMAIN ROLLAND.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

PRÉFACE
A L'ÉDITION ANGLAISE
PAR L'ÉDITEUR C. F. ANDREWS

Les éléments de cette Autobiographie intitulée Histoire de mes Expériences avec la Vérité *furent d'abord dictés par Mahatma Gandhi dans sa langue maternelle à l'un de ses compagnons de prison, détenu politique, au cours de sa longue détention pendant les années* 1922-24. *Ces documents parurent ensuite sous forme de série dans le journal Gujarati de Mr Gandhi :* Navajivan, *et furent traduits en anglais par les amis intimes de l'auteur : Mahadev Desai et Piyarelal Nair, puis furent revus en même temps par lui-même. Miss Slade, connue dans l'Ashram de Mr Gandhi sous le nom de Mirabehn, contribua aussi à donner à ces articles leur caractère anglais définitif. La série entière de ces courts chapitres fut publiée par l'Imprimerie Navajivan d'Ahmedabad en deux gros volumes contenant plus de douze cents pages in-octavo. Ces deux volumes*

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

peuvent encore être obtenus à cette Imprimerie par les lecteurs occidentaux qui désireraient se les procurer.

J'ai eu recours à un autre livre, de même valeur dans lequel Mahatma Gandhi décrit personnellement ses propres expériences en Afrique du Sud, dont le titre est Satyagraha (Force de l'Ame) en Afrique du Sud, *et dont la traduction est due à Valji Govindji Desai. L'éditeur indien est Mr S. Ganesan, Triplicane, Madras, Inde. En me servant librement de tous ces documents et en les abrégeant, je voudrais vivement exprimer mon admiration aux traducteurs pour la façon remarquable dont ils ont su conserver l'esprit et la pensée de l'auteur.*

En étudiant les trois volumes et en essayant de suivre les appréciations de Mahatma Gandhi en ce qui concerne la conduite humaine, on trouve au centre les trois vertus cardinales qui reviennent dans tous ses écrits. Ce sont la Vérité, la Bienveillance affectueuse et la Pureté intérieure[1]. *Les deux premières vertus, forment ensemble l'Eternel Appel de l'âme et révèle son désir infini de passer à travers cette existence mortelle sans transgresser autant que possible les ultimes réalités spirituelles. Le grand orchestre de la vie*

1. Satya. Ahimsa. Brahmacharya.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

exige l'harmonie de la Vérité et de l'Amour. Mais il est si difficile de se rendre maître de l'orchestre et la renonciation demandée doit être si totale que le succès ne peut être obtenu qu'à l'aide d'un corps et d'une âme dégagés de toute passion sensuelle. Aussi le refrain constant de la Pureté Intérieure se retrouve-t-il dans tous les écrits de Mahatma Gandhi, tandis que l'Amour et la Vérité, à tour de rôle, en sont les notes dominantes. Mahatma Gandhi croit fermement que seul celui qui est pur de cœur peut voir Dieu, et il donne une définition concrète et facile de ce qu'est la Pureté. Il dut abandonner la vie matrimoniale afin de s'abstenir complètement de toute relation sexuelle. Jusqu'à quel point exigera-t-il le même sacrifice de ceux qui sont à la recherche de Dieu voilà ce qu'il révèlera lui-même.

Dans une partie de son Autobiographie, Mahatma Gandhi déclare qu'il a continuellement recherché la direction de l'Esprit dans tout ce qu'il a écrit. Il est certain, nous dit-il, que cette direction lui a été accordée en bonne mesure. C'est cet effort sincère, dépensé avec tant d'ardeur, pour exposer devant Dieu et les hommes les secrets cachés de sa vie intérieure et pour révéler en pleine lumière ses péchés comme ses vertus, qui, à mon avis, donne à ses écrits une authenticité aussi vivante.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Deux questions doivent être éclaircies avant de remettre ce livre au lecteur.

1° *Le récit de la lutte de résistance passive la plus prolongée et la plus embrouillée, entreprise au Transvaal, a été bien à contre cœur écarté de ce livre. Ces événements ne pouvaient facilement être résumés, aussi après beaucoup d'hésitations, ai-je dû les abandonner en vue d'une future publication. L'histoire de la vie de Mahatma Gandhi ne sera pas cependant interrompue, car j'ai relaté entièrement la description de la résistance passive du Natal qui fut le couronnement de son œuvre morale en Afrique du Sud.*

2° *La restriction du régime, alternée avec le jeûne, fut l'un des moyens qu'employa Mr Gandhi pour approcher la réalité dans les questions humaines. Il écrivit d'ailleurs longuement à ce sujet. Comme ces descriptions auraient pris trop de place ici je n'ai pu les reproduire. D'ailleurs, là aussi, j'ai regretté de faire ces coupures, car les expériences de Mahatma Gandhi prouvent qu'il n'a pas une vision fausse de la vie, démontrent l'explorateur hardi qu'il fut et comment son intelligence par des moyens particuliers se rattache à la science en procédant par l'hypothèse jusqu'à l'examen sévère des faits afin de déceler la vérité.*

Depuis que ce livre a été composé et édité, la

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

situation indienne s'est sérieusement aggravée. Il semble qu'on soit dans une impasse. Mahatma Gandhi vient d'être encore emprisonné. Cependant il est universellement reconnu que son influence reste l'un des suprêmes facteurs de la question indienne. Une étude consacrée à son caractère, avec une source suffisante de documents, est donc tout à fait nécessaire, si les meilleurs esprits des Indes et de Grande-Bretagne ne sont pas encore trop éloignés les uns des autres. Tandis que dans mon livre précédent j'exposais les pensées et les opinions de Mahatma Gandhi, mon dessein ici est de donner brièvement sous une forme facilement accessible aux lecteurs occidentaux l'histoire de sa vie.

D'une façon semblable et dans le même dessein j'ai déjà publié les Lettres à un Ami *de Tagore, et mon vœu le plus cher, si ma santé me le permet, est de compléter le portrait de Tagore dans un autre ouvrage, comme j'ai achevé le portrait de Gandhi en ce livre. Car, j'ai la ferme certitude que par l'entremise de ces deux hommes l'Occident pourra enfin apprécier l'Orient.*

En composant cette édition, la principale difficulté devant laquelle je me suis trouvé ainsi que je l'ai déjà dit, fut l'énorme amas de documents contrastant avec un espace étroitement limité.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Plusieurs fois, ce qui avait été choisi dut être abandonné, afin que d'autres morceaux qu'on ne pouvait sacrifier pussent être insérés. Et, lorsqu'un choix définitif sembla être fait, tout le travail dut être recommencé de nouveau. Cependant, j'ai acquis une certaine expérience au cours de cette tâche et j'espère que cette fois enfin ce récit saura captiver le lecteur. Je me suis particulièrement efforcé de rendre ce livre facilement compréhensible à l'Occident en ne sacrifiant aucun des détails particuliers à l'Orient. J'espère sincèrement aussi que mes lecteurs étudieront en même temps le premier volume intitulé les Idées de Mahatma Gandhi.

Je veux remercier spécialement les éditeurs Indiens M. M. Bhatta et S. Ganesan, et les traducteurs Mahadev Desai, Piyarelal Nair et Valji Desai, pour l'emploi qu'ils m'ont permis de faire de leur œuvre. Mais, j'ai, avant tout, une dette de reconnaissance envers Mahatma Gandhi lui-même qui m'a donné l'entière autorisation d'abréger ses propres écrits. D'accord avec lui, je désire que tous les bénéfices qui pourraient être retirés de ce livre soient versés à l'hôpital Memorial Pearson à Santiniketan. Cet hôpital fut construit en souvenir de notre cher ami, Willie Pearson, qui mourut d'un accident de chemin de fer en

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Italie à la fin de septembre 1923. Dix ans avant en 1913, il était venu avec moi au Natal pour aider Mr Gandhi dans la lutte de résistance passive et le lien d'affection ainsi formé est resté intact malgré la mort.

Je dois une affectueuse reconnaissance aux résidents indiens de la Guyane Anglaise, de Trinidad et de la Guyane hollandaise pour les conseils qu'ils m'ont donnés, au cours de ce travail, pendant les mois que je viens de passer récemment parmi eux en qualité d'hôte. Ce fut hors du loisir compté, à l'aide d'une enquête prolongée en ces terres que ce livre fut préparé. Nul autre entourage n'aurait pu m'encourager davantage que les rapports quotidiens avec d'affectueux compagnons Indiens en ces pays étrangers. Je me suis donc permis de leur dédier ce livre. C'est encore pour moi une joie égale que de me rappeler avec une profonde affection l'amabilité de mes nombreux amis du Nouveau Monde où ce livre fut achevé. A côté de ceux que j'ai déjà cités, dans mon premier livre, j'ajouterai les noms de Mr George Foster Peabody, Miss Anna Bogue et Mme James Dr Rufus Jones, Miss Cooley et Miss House Dr Sunderland, Lawrence Tombs, Frank Moore, Hari Govil, Murray Brooks, Nonie Gregg, E. C. Carter, S. D. Joshi et de D. J. Fleming.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

Je veux aussi remercier en même temps le Rt. Rev. l'Evêque de Guyane et Mme Beatrice Greig de Trinidad pour leur extrême amabilité.

Je dois aussi de vifs remerciements à la direction de la Fondation Phelps-Stokes et à son Président, à la direction et aux étudiants de l'Institut Hampton, Virginie, et de l'école Penn, île Sainte Hélène, où j'ai pu achever ce livre. Le travail d'édition fut plus long et plus difficile que je ne l'aurais cru, et sans les services constants, jamais égoïstes, de ces amis et d'autres trop nombreux pour être cités, il m'eût été impossible d'achever cette œuvre au milieu d'un programme rempli de difficultés.

L'édition américaine de ce livre à mon grand plaisir, a eu le privilège d'une introduction au public américain par le Dr John Haynes Holmes de l'Église de Communauté de New-York, et ce dernier a déjà publié cette Autobiographie en feuilleton dans Unité. *L'appréciation personnelle qu'il donna de Mahatma Gandhi fut aussi profondément juste en Amérique que celle de Romain Rolland en Europe. Il voulait d'abord s'occuper personnellement de l'édition. Mais un ordre impératif l'appela en proche Orient tandis que je partais pour l'Occident. Nous décidâmes donc avec l'entière approbation de Mahatma Gandhi,*

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

que je m'occuperais de ce second volume lorsque j'aurais achevé le premier livre dans lequel ses Idées *étaient commentées. J'ai été soutenu en ces deux tâches par l'affectueuse sympathie de John Haynes Holmes qui partage mes propres idées au sujet de Mahatma Gandhi. Ce fut pour moi une grande joie que de posséder son amitié en cette cause commune.*

C. F. ANDREWS,

Aryabhavan.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

LISTE DES MOTS USUELS INDIENS

Titres de vénération et de respect.

Mots	Sens
Mahatma	Titre de Gandhi signifiant « Grande Ame ».
Gurudeva	Titre de Tagore signifiant : « Maître Vénéré ».
Deshbandhu.	Titre de feu C. R. Das signifiant : « Ami du Pays ».
Lokamanya	Titre de feu B. G. Tilak signifiant : « Adoré du Peuple ».
Srijut (Sjt)	Titre ordinaire équivalent à « Monsieur ».

Institutions Religieuses.

Sabarmati Ashram . .	Institution religieuse de Mahatma Gandhi, près de Ahmedabad.
Santiniketan.	Institution religieuse de Rabindranath Tagore, près de Calcutta.
Gurukula	Institution religieuse de Mahatma Munshi Ram, près de Hardwar.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Termes usités dans la Résistance passive.

Ahimsa	Non-violence.
Satya	Vérité.
Satyagraha	Force de vérité ou Force de l'âme.
Satyagrahi.	Celui qui met en pratique la Force de l'âme.
Brahmacharya	La pratique de la Chasteté.

Le mouvement du tissage à la main de Mahatma Gandhi.

Charka	Le rouet.
Khaddar.	Vêtements tissés à la main.
Khadi	Vêtements tissés à la main.

Termes de la religion Mahométane.

Islam.	La religion du prophète Mahomet.
Muslin.	Qui appartient à l'Islam.
Musulman	Fidèles de l'Islam.
Califat	L'office du Calife.
Maulana.	Maître religieux.

Livres Sacrés Sanscrits.

Vedas.	Les premiers hymnes religieux de l'Inde.
Upanishad	La première philosophie religieuse.
Puranas	Les légendes sacrées Hindoues.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

La Religion Hindoue.

Dharma.	Religion ou devoirs religieux.
Varnashrama Dharma.	Religion de Caste.
Sanatana Dharma . .	Religion Hindoue Orthodoxe.
Sanatani.	Un Hindou orthodoxe.

Les quatre Castes.

Brahman.	La première Caste (le savoir).
Kshattriya.	La seconde Caste (le gouvernement).
Vaishya.	La troisième Caste (Commerce, agriculture).
Shudra	La quatrième Caste (travail).

Les quatre stages religieux.

Brahmacharya	Le premier stage de la vie religieuse (Chasteté).
Grihastha	Le second stage de la vie religieuse.
Vanaprastha. . . .	Le troisième stage de la vie religieuse (retraite progressive).
Sannyas.	Le quatrième stage de la vie religieuse (retraite absolue).

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Les deux grands Poèmes épiques.

Mahabharata . . . . . Le poème épique national dans lequel Krishna est le héros Divin. Le Bhagavat Gita est une des parties de ce poème épique.

Ramayana . . . . . Le poème épique sacré du Nord de l'Inde, dans lequel Rama est le Héros Divin.

Termes politiques.

Swadeshi. . . . . Qui appartient à la patrie ou qui y est exécuté.

Swaraj . . . . . Gouvernement par soi-même.

Monnaie Indienne.

Anna. . . Un peu plus de deux sous. } 16 annas
Roupie. . Environ un shilling et six pences. } = 1 roupie.

Lakh . . . . . Environ sept mille cinq cents Livres Sterling.

Crore . . . . . Environ sept cent cinquante mille Livres Sterling.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
CSL

MAHATMA GANDHI

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre I

NAISSANCE ET FOYER

Les Gandhis appartiennent à la Caste Bania [1] et semblent avoir été à l'origine commerçants en détail. Mais, pendant trois générations, ils furent Premiers Ministres dans plusieurs Etats du Kathiawar [2]. Uttamchand Gandhi, nommé Ota Gandhi, mon grand-père devait être un homme de principes. Des intrigues politiques l'obligèrent à quitter Porbandar, où il était Diwan, et à se réfugier en Junagadh. Là, il salua le Nawab de la main gauche. Quelqu'un, choqué de cet apparent manque de courtoisie, réclama une explication qui lui fut ainsi donnée : « Ma main droite est déjà engagée à Porbandar. »

Ota Gandhi se remaria après avoir perdu sa première

1. La caste Modh Bania est une sous-division de la caste Vaishya. Ses fonctions primitives étaient le commerce, ou l'agriculture. Voir les *Idées de Mahatma Gandhi*, p. 28.

2. Kathiawar est une petite péninsule à l'extrême ouest de l'Inde. Elle est divisée en un grand nombre d'États Indiens dont le centre se trouve à Rajkot. Le ministre principal de chaque État est généralement appelé Diwan.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

femme. Il eut quatre fils de sa première femme et deux de sa seconde. Pendant mon enfance, je crois n'avoir jamais deviné que les fils d'Ota Gandhi ne fussent pas tous de la même mère. Le cinquième de ces six frères était Karamachand Gandhi qu'on nommait Kaba Gandhi; le sixième était Tulsidas Gandhi. Ces deux frères, l'un après l'autre, furent Premiers Ministres à Porbandar. Kaba Gandhi était mon père. Il fut pendant quelque temps Premier Ministre à Rajkot, puis à Vankaner. Il était retraité de l'Etat de Rajkot lorsqu'il mourut.

Kaba Gandhi se maria à quatre reprises différentes, après avoir vu, chaque fois, sa femme enlevée par la mort. Il eut deux filles de son premier et de son second mariage. Sa dernière femme, Putlibai, mit au monde une fille et trois fils dont je fus le dernier.

Mon père était un amoureux de sa race, loyal, brave et généreux,mais d'un caractère vif.Il devait être sensible, jusqu'à un certain point, aux plaisirs de la chair; car il se maria pour la quatrième fois après avoir dépassé la quarantaine. Mais il était incorruptible et il avait une réputation d'impartialité absolue dans sa famille comme ailleurs. Sa loyauté envers l'Etat était bien connue. Un jour, un Agent Politique ayant parlé de son prince d'une façon insultante, mon père releva l'insulte. L'Agent, en colère, exigea des excuses de Kaba Gandhi. Celui-ci refusa de les faire; aussi fut-il incarcéré pendant quelques heures. Mais, lorsque l'agent apprit que Kaba Gandhi était inébranlable, il ordonna sa mise en liberté.

UNIVERSITY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

GSL

Mon père n'eut jamais l'ambition d'amasser une fortune et il ne nous laissa que fort peu de biens. Il n'avait aucune éducation en dehors de la vie pratique. Il ignorait l'histoire et la géographie. Mais, la grande expérience qu'il avait des affaires l'aida à dénouer les situations les plus inextricables et lui permit de diriger des centaines d'hommes. Il avait peu d'instruction religieuse; mais il possédait cette culture qui ne vient que de la fréquentation assidue des temples et des sermons de la religion hindoue. A la fin de sa vie, il se mit à lire le Gita d'après les conseils d'un Brahman cultivé, ami de la famille et il en répétait des versets, chaque jour, à haute voix, aux heures du culte.

Ma mère laissa en ma mémoire une vive impression de sainteté. Elle était profondément religieuse, et n'aurait jamais pris un repas sans faire ses prières quotidiennes. La visite au temple était l'un de ses devoirs de chaque jour. Aussi loin que puissent remonter mes souvenirs, je ne me rappelle pas lui avoir vu jamais manquer ses jeûnes religieux. Elle choisissait les vœux les plus pénibles et les observait sans faiblir. La maladie n'eût pas été un prétexte suffisant pour les lui faire relâcher. Je me rappelle ma mère tombant malade pour avoir observé un vœu spécial d'abstinence; mais la maladie ne pouvait interrompre sa discipline religieuse. Jeûner pendant deux ou trois jours de suite n'était rien pour elle. Se contenter d'un repas par jour, pendant le jeûne était une de ses habitudes. Non satisfaite, elle jeûnait complètement un jour sur deux pendant ces périodes. D'autres fois, elle faisait le serment de ne prendre

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

aucune nourriture avant d'avoir aperçu le soleil. En ces jours, nous, les enfants, observions le ciel afin d'annoncer à notre mère l'apparition du soleil. Au plus fort de la saison des pluies, il demeurait souvent invisible pendant toute la journée; et je me rappelle certains jours, où, à sa soudaine venue, nous nous précipitions à la maison pour annoncer la nouvelle à notre mère. Elle sortait alors pour voir l'astre de ses propres yeux, mais, pendant ce temps, le fugitif avait disparu, la privant encore de nourriture. : « Cela n'a pas d'importance, disait-elle gaiement, Dieu ne veut pas que je mange aujourd'hui. » Et elle retournait à ses occupations.

Ma mère avait un solide bon sens. Elle était au courant des questions politiques et les dames de la Cour respectaient hautement son intelligence. Souvent, je l'accompagnais, profitant ainsi du privilège de l'enfance et je me rappelle encore certaines discussions animées qu'elle entretenait avec la mère-veuve du Sahib Thakor.

Je naquis donc à Porbandar, le 2 octobre 1869. C'est là que je passai mon enfance et que j'allai pour la première fois à l'école.

Ce fut avec quelques difficultés que je compris la table de multiplication. Le fait que le seul souvenir de ces jours soit celui de n'avoir appris, en la compagnie d'autres garçons, qu'à taquiner notre professeur, me fait croire qu'en ce temps, mon intelligence et ma mémoire devaient être fort peu développées.

Je devais avoir à peu près sept ans lorsque mon

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

père quitta Porbandar pour devenir membre de la Cour à Rajkot. Là, je fus envoyé dans une école primaire, et je me souviens parfaitement de cette époque ainsi que des noms et du caractère des professeurs. De Porbandar, comme de Rajkot, je n'ai rien à relater au sujet de mes études, et je ne dus être qu'un élève médiocre. J'entrai ensuite dans une école des environs, puis, au lycée, lorsque j'eus atteint ma douzième année. Je ne me souviens pas d'avoir dit un seul mensonge pendant cette courte période de ma vie, ni à mes professeurs, ni à mes camarades. J'étais très timide et j'évitais toute compagnie. Les livres et mes leçons étaient mes seuls compagnons. J'avais l'habitude d'arriver à l'école à l'heure précise et de rentrer chez moi, en courant, aussitôt que la classe était terminée. Je m'enfuyais afin de ne pas être obligé de parler à qui que ce fût et de crainte que l'on ne se moquât de moi.

Voici l'incident qui se produisit à l'examen pendant la première année passée au lycée et qui mérite d'être rapporté. M. Giles, l'inspecteur, était venu en visite. Il nous avait donné cinq mots à écrire en dictée. L'un de ces mots était « bouillote ». Je ne sus pas l'écrire correctement. Le professeur essaya de me souffler en me faisant signe de la pointe de son soulier, mais je ne le compris pas. Comment aurais-je pu deviner qu'il désirait que je copiasse ce mot sur l'ardoise de mon voisin, moi qui croyais que le rôle du maître était de nous surveiller. Ceci eut pour résultat que tous les élèves, sauf moi, écrivirent ce mot sans faute. Seul, j'avais été stupide. Le professeur essaya plus tard de

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

me faire comprendre la raison de ma stupidité, mais il n'y réussit pas; copier fut une des choses que je ne devais jamais apprendre. Cet incident, cependant, ne diminua en rien le respect que j'avais pour mon maître. Car j'étais naturellement aveugle dès qu'il s'agissait des fautes de mes aînés. Plus tard, j'aperçus chez ce professeur beaucoup d'autres défaillances, mais mon estime pour lui n'en fut pas modifiée; car j'avais appris à exécuter les ordres de mes aînés et à ne pas juger leurs actes.

Deux autres incidents, appartenant à la même époque, sont toujours restés en ma mémoire. En général, j'avais horreur de toute lecture hors celle de mes livres d'école. Mes devoirs quotidiens devaient être faits; car je détestais être réprimandé par mon maître autant que je craignais de le décevoir. Aussi, apprenais-je mes leçons, mais souvent sans que ma pensée y participât. En dehors des leçons ainsi expédiées, il ne pouvait être question de lectures supplémentaires. Mais, un jour, cependant, mes yeux tombèrent sur un livre acheté par mon père. C'était une pièce consacrée à la dévotion de Shravana pour ses parents, que je lus avec un immense intérêt. Or, à peu près au même moment, arriva à la maison, une troupe de forains ambulants. L'un des tableaux, mis en scène, représentait Shravana portant, à l'aide de sangles fixées à ses épaules, ses parents aveugles en pèlerinage. Le livre et le spectacle laissèrent une trace indélébile en ma pensée. « Voici un exemple à suivre », me dis-je. Les lamentations désespérées des parents pleurant la mort de Shravana sont

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

encore présentes en ma mémoire. Cet air émouvant m'avait profondément touché, et je le jouai sur un accordéon que mon père m'avait acheté.

Une autre pièce fut la cause d'un incident semblable. A cette époque, j'avais obtenu de mon père la permission d'aller voir un drame appelé *Harischandra* qui était jouée par une certaine troupe. Cette représentation m'avait enchanté et je ne pouvais m'en lasser. Mais combien de fois me permettrait-on d'y assister? Cette pièce me hantait et je dus me la jouer un nombre illimité de fois. « Pourquoi tous les êtres ne seraient-ils pas aussi droits qu'Harishchandra? me demandais-je nuit et jour. Poursuivre la vérité et traverser toutes les épreuves subies par Harishchandra fut l'unique pensée que m'inspira ce drame. Je croyais littéralement en l'histoire d'Harishchandra. Son souvenir me fit souvent pleurer. Aujourd'hui, mon bon sens me fait comprendre qu'Harishchandra ne pouvait être un personnage historique. Mais, pour moi, Harishchandra et Shravana sont de vivantes réalités; et, je suis sûr qu'à présent je serais aussi profondément touché que jadis par la lecture de ces drames.

Avant de terminer cette histoire, je sais qu'il me faudra avaler bien d'autres coupes amères, mais il m'est impossible de ne pas le faire si je tiens à être un fidèle adorateur de la Vérité. C'est un triste devoir pour moi que d'être obligé de relater d'abord mon mariage à l'âge de treize ans. Lorsque je vois aujourd'hui les enfants du même âge qui sont sous ma protection, et que je pense à mon propre mariage, je ne peux que me

plaindre moi-même et les féliciter d'avoir échappé à mon sort. Je ne vois aucun argument moral en faveur d'un mariage aussi déraisonnable que le mien. Que le lecteur ne fasse pas erreur, je fus marié et non fiancé. Car, à Kathiawar, il existe deux rites distincts l'un de l'autre : les fiançailles et le mariage. Les fiançailles sont une promesse préliminaire, échangée entre les parents du jeune homme et ceux de la jeune fille, et qui n'est pas inviolable. La mort du jeune homme n'entraîne pas le veuvage de la jeune fille. C'est un simple accord entre les parents; les enfants ne sont pas consultés. Souvent même, ils ne sont nullement tenus au courant des négociations. Ainsi, il paraît que je fus fiancé trois fois, quoique j'ignore à quelle époque eurent lieu ces événements. On m'apprit que deux jeunes filles, choisies pour moi, étaient mortes l'une après l'autre; d'où je déduis que je fus fiancé à trois reprises différentes. J'ai cependant le vague souvenir que mes troisièmes fiançailles furent célébrées lors de ma septième année. Néanmoins, je ne me rappelle pas en avoir été informé. Or, il ne s'agit pas ici de mes fiançailles mais de mon mariage dont je garde le plus clair souvenir.

On sait que nous étions trois frères. L'aîné était déjà marié. Les parents décidèrent de célébrer le mariage de mon second frère, celui d'un cousin et le mien en même temps. On ne tenait pas compte de notre bonheur, encore moins de nos désirs. Ce ne fut simplement, pour nos familles, qu'une question de commodité et d'économie. Le mariage, chez les Hindous, n'est pas une petite affaire. Les parents des nouveaux mariés se con-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

damnent souvent à la ruine. Ils gaspillent leurs biens et leur temps. Des mois sont employés à la confection des vêtements, des parures et à la préparation du budget des festins. Chacun essaye de surpasser l'autre dans la variété et la quantité des services. Les femmes, qu'elles aient ou non une belle voix, se forcent à chanter jusqu'à l'enrouement ou jusqu'à ce qu'elles tombent malades et troublent ainsi la paix des voisins. Ceux-ci, de leur côté, s'accommodent fort bien du tapage et du remue-ménage, de la poussière et de la saleté que représentent les restes d'un festin nuptial, sachant bien qu'il viendra un temps, où, à leur tour, ils se conduiront exactement de la même façon. Il était préférable, pensaient mes parents, de régler en une seule fois tous ces ennuis, ce qui permettrait de faire moins de dépenses et plus de parade. Car l'argent pourrait être plus largement dépensé, si les frais n'étaient pas répartis en trois fois. Mon père et mon oncle étaient tous deux très âgés, et nous étions leurs derniers enfants. Il est évident qu'ils désiraient prendre part à ces dernières réjouissances avant leur mort. En vue de toutes ces considérations, un triple mariage fut décidé, et, ainsi que je l'ai déjà dit, des mois furent nécessaires pour en régler l'organisation.

Ce fut par ces préparatifs que nous apprîmes le futur événement. Je crois bien que tout cela n'était, pour moi, qu'une perspective de beaux habits, de roulements de tambour, de procession nuptiale, de dîners somptueux et d'une étrange petite fille avec qui jouer. Le désir physique vint plus tard. Je propose de tirer le

CENTRAL SECRETARIAT LIBRARY No.....

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

rideau sur ma honte, sauf sur différents faits qui méritent d'être rapportés. J'y reviendrai.

Mon frère et moi, nous fûmes ramenés de Rajkot à Porbandar. Mon père, quoique Diwan, était un serviteur de l'État et qui, de plus, était en faveur auprès du Thakor Sahib. Ce dernier ne lui permit de ne s'en aller qu'au dernier moment. Il commanda alors pour mon père des diligences spéciales qui permettaient de réduire la durée du voyage de deux jours. Mais, le destin en avait décidé autrement. Porbandar est à cent vingt milles de Rajkot, ce qui équivaut à un voyage de cinq jours en voiture. Mon père devait parcourir la distance en trois jours, mais la diligence versa à la troisième étape, et il fut atteint de blessures graves. Il arriva couvert de bandages. L'impatience qu'il ressentait comme nous pour ce proche événement fut déçue, mais la cérémonie dut être célébrée; comment aurait-on pu changer la date de ces mariages? Tout à ma joie enfantine, j'oubliai même de m'apitoyer sur le sort de mon père.

J'étais, pour mes parents, un fils dévoué, mais cependant je n'en étais pas moins attiré par les passions de la chair. Je dus apprendre que tout bonheur devait être sacrifié au service dévoué des parents. Et, cependant, comme pour punir mon goût du plaisir, un incident eut lieu que j'expliquerai plus loin et qui, depuis, n'a jamais cessé de hanter ma pensée. Nishkulanand chante : « Malgré tous nos efforts, il est vain de renoncer aux choses sans étouffer le désir. » Chaque fois que je me répète cette phrase ou que je l'entends, ce

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

malencontreux et amer incident revient à ma mémoire et me couvre de honte.

Mon père faisait bonne figure, en dépit de ses blessures, et il participa de tout cœur au mariage. Lorsque j'y songe, j'aperçois aujourd'hui encore les places qu'il occupait pendant les différentes phases de la cérémonie. Je n'aurais pu deviner alors qu'il me faudrait, plus tard, critiquer mon père de m'avoir marié si jeune; car, ce jour-là, tout me sembla parfait, plaisant et correct. J'avais aussi une grande impatience de me marier; et, comme tous les actes de mon père me frappèrent au-delà de tout reproche, ces souvenirs sont restés clairement en ma mémoire. Je peux nous dépeindre assis sur nos sièges de noce, je peux dire comment nous accomplîmes les « sept pas » [1], comment les nouveaux mariés placèrent le gâteau dans la bouche l'un de l'autre; comment nous commençâmes à vivre ensemble. Deux enfants innocents étaient jetés à leur insu dans l'océan de la vie. La femme de mon frère avait complètement préparé ma conduite de la première nuit. Je ne sais qui avait donné des conseils à ma femme. Je ne le lui ai jamais demandé et je ne tiens pas à le faire. Le lecteur peut être certain que nous étions bien trop nerveux pour nous affronter. Nous étions certainement

1. Les « sept pas » appelés « Saptapadi » sont accomplis simultanément par le marié et la mariée hindous lorsqu'ils se jurent une mutuelle fidélité et un mutuel dévouement; après quoi le mariage devient irrévocable. Le gâteau appelé « Kansar » est un mélange de farine et de sucre que le couple mange ensemble après l'exécution de la cérémonie.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

trop timides. Comment devais-je lui parler et que devais-je lui dire? Les conseils ne pouvaient guère m'aider. Aucun avis n'est jamais nécessaire à ce sujet. Les impressions d'une naissance antérieure sont assez fortes pour rendre tout conseil superflu. Nous apprîmes peu à peu à nous connaître et à nous parler plus librement. Nous avions le même âge. Mais je n'attendis pas plus longtemps pour affirmer mon autorité maritale.

J'ai déjà expliqué que j'étais encore élève au lycée lorsque l'on me maria. Mes trois frères et moi étions au même collège. Mon frère aîné se trouvait dans une classe bien supérieure et le frère marié le même jour que moi n'était que dans une classe au-dessus de la mienne. Le mariage eut pour résultat de nous faire perdre une année. D'ailleurs, le résultat fut plus désastreux pour mon second frère qui ne tarda pas à abandonner ses études. Dieu sait combien de jeunes gens eurent à souffrir de ce même cas. Dans la société hindoue, seule, l'école et le mariage marchent ainsi de pair.

Mes propres études furent poursuivies. Je n'étais pas considéré comme un cancre au lycée, et je jouissais de l'affection de mes maîtres. Des certificats de progrès et de conduite étaient envoyés à nos parents chaque année; les miens étaient toujours bons. Aussi loin que remontent mes souvenirs, je n'étais pas très sensible à mes dons intellectuels, mais je surveillais jalousement ma conduite. Le plus léger défaut me mettait les larmes aux yeux. Lorsque je méritais (ou que je semblais mériter aux yeux du maître) une observation, cela m'était tout à fait insupportable. Un jour, je reçus une

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
CSL

punition corporelle. La punition en soi ne m'affecta pas autant que ma soi-disant culpabilité. Quand le châtiment eut lieu, je sanglotai pitoyablement. J'étais alors en première ou en seconde division. Un autre incident semblable arriva lorsque j'étais en septième division. Dorabji Edulji Gimi était le directeur. Il était très populaire parmi les élèves, car il était juste, homme de méthode et excellent professeur. Il avait décrété que les exercices de gymnastique et le cricket seraient obligatoires pour les garçons des classes supérieures. Je détestais les sports scolaires et je ne pris jamais part à des jeux de football ou de cricket avant qu'ils ne devinssent obligatoires. Ma timidité était une des raisons de cette abstention qui, je m'en aperçois, était ridicule. Mais, en ce temps, j'avais l'idée fausse que la gymnastique et les jeux scolaires ne devaient pas faire partie de l'éducation. Aujourd'hui, je vois que la culture physique doit occuper une aussi grande place dans les programmes d'enseignement que la culture intellectuelle. Je dois ajouter, cependant, que je ne m'en portais pas plus mal; car j'avais appris le bienfait des longues promenades en plein air; et ayant apprécié ce conseil, j'avais pris l'habitude de la marche. Cette habitude m'est restée et ces marches m'ont fait acquérir une assez bonne constitution.

La raison de mon dégoût pour la gymnastique venait de mon vif désir de me dévouer à mon père. A peine les cours étaient-ils terminés que je me précipitais à la maison pour le soigner. L'exercice obligatoire avait lieu pendant ces soins, aussi priais-je M. Gimi de m'exemp-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

ter de la gymnastique afin de me rendre libre pour servir mon père. Mais il n'accepta pas. Aussi arriva-t-il qu'un samedi, les cours ayant lieu le matin, je dus me rendre de la maison au collège pour le cours de gymnastique à quatre heures de l'après-midi. Je n'avais pas de montre, et le temps nuageux me trompa. Les élèves étaient partis avant mon arrivée. Le lendemain M. Gimi, en consultant la liste, vit que j'avais été absent. La raison de cette absence m'ayant été demandée, j'expliquais ce qu'il m'était arrivé, mais, on refusa de me croire et on me condamna à payer une légère amende.

J'étais accusé de mensonge! Cela me peina profondément. Comment pouvais-je prouver mon innocence? Nul moyen. Je pleurai, en proie à une profonde douleur. Je compris qu'un homme de parole devait être aussi un homme prudent. Ceci fut un des premiers et derniers exemples de ma négligence en classe. Je me souviens vaguement d'avoir réussi à me faire remettre mon amende.

L'exemption d'exercices physiques fut naturellement obtenue, lorsque mon père écrivit au directeur pour lui dire qu'il avait besoin de moi à la maison après l'école. Mais, bien que je n'aie pas eu à souffrir d'avoir négligé les sports athlétiques, je pâtis aujourd'hui d'une autre erreur. Il ne m'était pas apparu qu'une bonne écriture fût une des parties les plus essentielles de l'éducation, et je la négligeai jusqu'à mon séjour en Angleterre. Lorsque, plus tard, en Afrique du Sud, je vis la magnifique écriture des avocats et des jeunes gens qui étaient nés et avaient été élevés en ce pays, je

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

fus honteux de moi et je me repentis de cette faute. Je compris qu'une mauvaise écriture était considérée comme le signe d'une éducation imparfaite. J'essayai, par la suite, de réformer la mienne, mais il était trop tard. La négligence de ma jeunesse ne pouvait plus être réparée. Il m'apparaît maintenant qu'on devrait enseigner aux enfants l'art de dessiner avant de leur apprendre à écrire. Laissez les enfants apprendre les lettres par l'observation, de la même façon qu'ils dessinent différents objets, tels que des fleurs ou des oiseaux. Que l'enfant apprenne à écrire lorsqu'il aura appris à dessiner. Il aura alors une écriture bien formée.

Deux autres souvenirs de mes jours d'écolier méritent d'être rapportés. J'avais perdu un an à cause de mon mariage, et le professeur voulut me faire rattraper ce retard en me faisant sauter une classe, ce qui était ordinairement le privilège des meilleurs élèves. J'avais à peine passé six mois en troisième division qu'après l'examen, on me fit passer en quatrième. L'anglais devint alors la langue officielle de notre instruction, et je me sentis, d'abord, complètement noyé. La géométrie était un sujet nouveau sur lequel je n'étais pas particulièrement fort, et l'usage de l'anglais dans l'enseignement me la rendait encore plus difficile. Le professeur l'enseignait bien, mais je ne pouvais le suivre. Souvent, je me sentais découragé et je pensais descendre en troisième division, car il me semblait que le programme de deux ans d'études en une seule année était trop lourd pour moi. Mais, cela n'eut pas seulement jeté le discrédit sur moi mais aussi sur le profes-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

seur qui, comptant sur mon assiduité, avait recommandé mon avancement. Aussi, la crainte de ce double discrédit me retint-elle à mon poste. Et, lorsqu'avec beaucoup d'efforts, j'atteignis la treizième proposition d'Euclide, la simplicité extrême du tout me fut soudainement révélée. Un sujet qui ne demandait que le simple concours des forces de la raison ne pouvait être difficile. Et, depuis ce temps, la géométrie me semble facile et d'un grand intérêt.

Le sanscrit également me parut une dure tâche. En géométrie, rien n'était à retenir de mémoire, tandis que pour l'étude du sanscrit tout devait être appris par cœur. Ce sujet avait été commencé aussi en quatrième division. Aussitôt que j'entrai en sixième, je me sentis découragé. Le professeur était un maître sévère, désireux, je le crus, de pousser ses élèves. Il existait une sorte de rivalité entre les professeurs de sanscrit et de persan. Le professeur de persan était indulgent. Les élèves disaient entre eux que le persan était très facile et que le professeur était excellent et aimable avec eux. La « facilité » du persan me tenta, et j'assistai un jour à un cours. Le professeur de sanscrit fut peiné. Il me fit approcher : « Comment pouvez-vous oublier, me dit-il, que vous êtes le fils d'un père Vaishnava [1]? N'apprendrez-vous pas la langue de

1. Les disciples de Vishnu, l'Unique Dieu Suprême, sont nommés « Vaishnava ». Les Vaishnavas ne supportent pas d'ôter la vie à un animal quelconque et sont habituellement strictement végétariens. Ils cultivent les sentiments d'amour et de compassion.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

votre propre religion? Si vous éprouvez quelque difficulté, pourquoi ne pas venir à moi? Je veux vous enseigner le sanscrit au mieux de mes capacités. Au fur et à mesure que vous approfondirez cette étude, vous y trouverez des sujets du plus grand intérêt. Ne vous découragez pas. Revenez et assistez de nouveau à mon cours de sanscrit ».

Cette indulgence me fit honte. Je ne pouvais décevoir l'affection de mon maître. Aujourd'hui, je ne peux avoir qu'une grande reconnaissance pour Krishnashankar Pandya; car, si je n'avais pas appris alors le peu de sanscrit qu'il m'enseigna, il m'eût été difficile de m'intéresser à nos livres sacrés. Et, je déplore profondément de n'avoir pu acquérir une plus parfaite connaissance de cette langue; car, depuis, il m'est apparu que tous les jeunes hindous, garçons et filles, devraient s'adonner à l'étude du sanscrit.

J'ai, maintenant, la certitude que dans tous les programmes hindous d'enseignement supérieur devrait figurer l'étude de l'hindou, du sanscrit, du persan, de l'arabe et de l'anglais, à côté naturellement de l'idiome indigène. Que cette liste n'effraye personne. Si notre enseignement était plus systématique, et si les étudiants étaient délivrés du fardeau qui les oblige à étudier ces sujets dans une langue étrangère, je suis sûr que l'étude de ces idiomes ne serait pas une tâche ennuyeuse mais un parfait plaisir. La connaissance scientifique d'un seul langage rend l'étude d'autres langues comparativement facile.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre II

AU LYCÉE

Parmi les quelques amis que j'eus au lycée, deux, à différentes époques, méritèrent le nom d'intimes. L'une de ces amitiés ne dura pas longtemps quoique à aucun moment je n'eusse fait preuve de détachement envers mon ami. Celui-ci m'abandonna parce que je m'étais lié avec un autre. Je considère la deuxième amitié comme une tragédie dans ma vie. Elle dura longtemps, et je l'entrepris dans un esprit de réforme. Ce compagnon était primitivement l'ami de mon frère aîné. Ils étaient camarades de classe. Je connaissais sa faiblesse; mais je considérais ce garçon comme un ami fidèle. Ma mère, mon frère aîné, ma femme me prévinrent que j'étais en mauvaise compagnie. J'étais un mari trop fier pour tenir compte des avis de ma femme; mais, d'abord, je n'osai pas m'élever contre l'opinion de ma mère et de mon frère aîné. Cependant, discutant avec eux, je leur dis : « Je connais en ce garçon la faiblesse que vous me dévoilez; mais vous ignorez ses qualités. Il ne peut m'entraîner

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

dans une mauvaise voie, car mon association avec lui a pour but de le ramener au bien. Je suis sûr que s'il se corrige, il deviendra un homme merveilleux. Je vous prie de n'avoir aucune crainte à mon sujet. »

Je ne crois pas qu'ils furent satisfaits, mais ils acceptèrent mon explication et me laissèrent tranquille. Je devais m'apercevoir que ces calculs étaient faux. Celui qui essaye de réformer son prochain ne doit cultiver aucune profonde intimité avec lui pendant cette période. La véritable amitié est l'identité d'âmes qu'on ne rencontre que rarement en ce monde. C'est seulement entre deux natures semblables qu'une amitié peut être digne et durable. Des amis s'influencent réciproquement. En amitié, il n'existe donc guère de place pour une réforme quelconque. Je suis persuadé que toutes les intimités exclusives devraient être évitées; car, l'homme est bien plus sensible au vice qu'à la vertu. Celui qui veut être l'ami de Dieu doit rester seul ou faire son ami du monde entier. Je peux me tromper, mais l'effort que je fis pour cultiver une amitié intime aboutit à un échec.

Une vague de « réforme », concernant d'autres sujets, s'était abattue sur Rajkot à l'époque où je connus cet ami. Il m'apprit que beaucoup de nos professeurs prenaient en secret de la viande et du vin. Il me nomma également plusieurs personnes très connues de Rajkot qui appartenaient au même groupe. Des élèves du lycée se trouvaient aussi parmi eux. Lorsque j'appris cette nouvelle, je fus douloureusement surpris; je demandai à mon ami les raisons de ces faits. « Si

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

nous sommes un peuple faible, me dit-il, c'est parce que nous ne mangeons pas de viande. Les Anglais sont capables de nous gouverner parce qu'ils se nourrissent de viande. Vous savez comme je suis fort et excellent coureur. C'est parce que je mange de la viande. Ceux qui en prennent, n'ont ni furoncles ni tumeur, et même lorsqu'ils en sont atteints, ils se guérissent vite. Nos maîtres et les autres gens distingués qui mangent de la viande ne sont pas des imbéciles. Ils en connaissent les vertus. Vous devriez faire de même. Rien ne vaut un essai. Essayez et vous verrez la force que vous acquerrez. »

Ces raisons, en faveur d'une alimentation carnée, n'étaient pas exposées en une seule séance. Elles formaient un long et pénible argument que mon ami essayait de m'imposer de temps en temps. Mon frère aîné avait déjà succombé. Il soutenait donc cet ami. Je semblais être certainement d'une faible constitution à côté de mon frère et de ce camarade. Tous deux étaient plus solides, plus forts et plus audacieux que moi. Les exploits de cet ami me remplissaient d'admiration. Il pouvait courir sur de longues distances à une vitesse extraordinaire, et il excellait dans les sauts en hauteur et en longueur. Il pouvait supporter n'importe quel châtiment corporel. Souvent, il racontait ses succès devant moi; et comme l'on est toujours ébloui de trouver chez les autres les qualités qui vous manquent, j'étais émerveillé par les exploits de cet ami. Tout ceci s'accompagnait naturellement du vif désir de lui ressembler. Je pouvais à peine sauter ou

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

courir. Pourquoi n'aurais-je pas été aussi fort que lui?

J'étais d'ailleurs peureux. J'étais hanté par la crainte des voleurs, des fantômes et des serpents. Je n'osais pas sortir le soir. La nuit me remplissait de terreur. Il m'était à peu près impossible de dormir dans l'obscurité; car, j'imaginais aussitôt des fantômes venant d'un côté, des voleurs d'un autre et des serpents d'une troisième direction. Je ne pouvais donc m'endormir sans lumière dans la pièce. Comment aurais-je avoué mon angoisse à ma femme qui reposait à mon côté maintenant au seuil de la jeunesse? Je savais qu'elle avait plus de courage que moi et cela me faisait honte. Elle ne craignait ni les serpents ni les fantômes. Elle pouvait aller n'importe où dans l'obscurité. Mon ami connaissait toutes mes faiblesses. Il m'assurait qu'il pouvait tenir dans sa main des serpents vivants, défier les voleurs et qu'il ne croyait pas aux fantômes. Tout ceci était naturellement le résultat d'une alimentation carnée.

A ce moment, un refrain de Narmad était à la mode parmi nous :

> Voici l'Anglais puissant et fort
> Qui fait marcher le petit Indien.
> Et parce qu'il est mangeur de porc
> Il est long comme le Méridien.

Ces raisons ne tardèrent pas à avoir une influence sur moi, et je fus enfin vaincu. Je commençais à penser que la viande pourrait m'être salutaire; qu'elle me

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

rendrait plus fort et plus audacieux et que les Anglais seraient bientôt chassés si tous les habitants de ce pays en mangeaient.

Un jour fut donc fixé pour le début de cette expérience qui devait se passer en secret. Les Gandhis étaient Vashnavas. Mes parents étaient particulièrement inébranlables en leur foi. Ma famille avait même ses propres temples. Le Jainism [1] était puissant à Gujarat, et son influence se faisait sentir partout et en toutes occasions. L'horreur du régime carné qui existait à Gujarat parmi les Jains et les Vaishnavas n'était nulle part, ni aux Indes ni à l'étranger, d'une aussi grande violence. Telles étaient les traditions religieuses dans lesquelles j'avais été élevé et j'étais extrêmement dévoué à mes parents. Ils eussent été scandalisés d'apprendre que j'avais touché à un seul morceau de viande. En outre, mon amour de la vérité me rendait spécialement hésitant. Il m'était impossible d'ignorer que j'allais décevoir mes parents en mangeant de la viande. Mais, mon esprit était enclin à la « réforme ». Il n'était pas question de flatter mon palais. Je ne pensais pas un instant que la viande pût avoir une saveur spéciale. Je souhaitais seulement devenir fort et audacieux

1. La religion Jain fut fondée aux Indes à la même époque que le Bouddhisme. L'une de ses règles principales est la défense absolue de retirer la vie à n'importe quelle créature vivante. C'est en partie à l'influence de la foi Jain que la doctrine d'Ahimsa fut redevable de sa puissance sur la conscience religieuse aux Indes. Dans les Indes Occidentales, les Vaishnavas cultivent parfois, à côté de leur propre croyance, la philosophie Jain de la vie. C'était la coutume de la famille Gandhi.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

et je désirais que mes compatriotes fussent semblables à moi afin que nous puissions vaincre les Anglais et libérer les Indes. Je n'avais pas encore entendu prononcer le mot « Swaraj » (gouvernement par soi-même) mais je savais ce que signifiait la liberté. Une folie de « réforme » m'aveuglait, et, m'étant assuré du secret, je me persuadai que le simple fait de cacher cet événement à mes parents n'était pas une atteinte à la vérité.

Le jour arriva. Il est difficile de décrire mon état. D'un côté, il existait en moi un zèle de « réforme », mêlé, au début, d'un nouveau mode de vie qui était de la dernière importance. Et d'un autre côté, la honte de me cacher comme un voleur pour accomplir cet acte. Il m'eût été impossible de dire lequel de ces deux états d'esprit m'influençait le plus. Nous partîmes à la recherche d'un coin isolé près de la rivière, et, là, je vis de la viande pour la première fois de ma vie. Nous avions aussi du pain cuit à l'anglaise. Aucun de ces aliments n'avait de goût. La viande était aussi coriace que du cuir, et je ne pus l'avaler. Je fus d'ailleurs si malade que je la repoussai avec dégoût.

Je passai ensuite une très mauvaise nuit. Un affreux cauchemar me hanta. Chaque fois que j'essayais de m'endormir, il me semblait qu'une chèvre vivante bêlait en moi, et je sursautais en proie aux remords. Mais, il me suffisait de me rappeler que je n'avais agi que par devoir pour me sentir rasséréné. Mon ami n'était pas homme à se laisser décourager pour si peu. Il se mit à faire cuire toutes sortes de mets délicats à base de viande et à me les présenter adroitement. Enfin

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

comme décor, nous ne choisîmes plus le coin isolé près de la rivière, mais un établissement avec une salle à manger, des tables, et des chaises et dont le chef avait été mis au courant de la combinaison par mon ami. Cet appât eut de meilleurs résultats. Je surmontai mon dégoût pour le pain anglais, je reniai mon attendrissement envers les chèvres, et je devins un amateur de plats composés de viande, sinon de viande elle-même. Ceci dura environ un an. Mais, il nous fut difficile d'apprécier plus d'une demi-douzaine de ces dîners, car l'établissement n'était pas libre tous les jours et nous avions parfois quelque difficulté à faire préparer de coûteux plats de viande. Je n'avais pas d'argent pour assumer cette « réforme ». Mon ami devait toujours fournir les fonds nécessaires et j'ignorais quelle en était la source. Mais, il trouvait toujours de l'argent; car il avait juré de faire de moi un mangeur de viande. Sans doute ses ressources étaient-elles limitées; car ces dîners devinrent moins fréquents.

Or, chaque fois que j'avais l'occasion d'accomplir ces repas en cachette, il n'était plus question de dîner à la maison. Ma mère me demandait naturellement de venir prendre mon repas et elle voulait savoir la raison pour laquelle je ne mangeais pas. « Je n'ai pas d'appétit aujourd'hui, disais-je, j'ai mal à l'estomac ». Ce n'était pas sans remords que j'inventais ces prétextes. Je savais que je mentais et que je mentais à ma mère. Je savais aussi que mes parents seraient scandalisés au-delà de toute expression s'ils apprenaient que j'étais devenu mangeur de viande. Cette certitude me ron-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

geait le cœur. Aussi, me disais-je à moi-même : « Bien qu'il soit essentiel de manger de la viande et de mener à bien la « réforme » concernant la nourriture, il est plus grave de décevoir son père et de lui mentir que de s'abstenir de viande. Au temps de mes parents, de semblables sujets eussent été hors de question. Lorsque mes parents seront morts et que j'aurai ma liberté, je mangerai alors de la viande ouvertement; mais je ne le ferai jamais avant cet événement.

Je communiquai à mon ami cette décision sur laquelle je ne suis jamais revenu depuis. Mes parents ignorèrent toujours la faute que deux de leurs fils avaient commise. Ainsi la viande fut-elle écartée par moi dans mon désir très pur de ne pas mentir à mes parents; mais, je ne renonçai pas à la compagnie de mon ami. Mon désir de le ramener au bien avait été désastreux pour moi, et j'étais alors complètement inconscient de ce fait.

Le même camarade m'aurait poussé à trahir ma femme, et il s'en fallut de peu que je ne succombasse. Mon ami m'emmena un jour dans une maison de prostitution. Il m'y envoya avec toutes les instructions nécessaires. Tout avait été arrangé d'avance. La note même avait été payée. Je pénétrai dans ce foyer de perdition, mais Dieu, en sa charité infinie, me protégea contre moi-même. Je devins soudain aveugle et muet dans cet antre du péché, et j'en ressortis sans avoir accompli ce que mon ami avait espéré. Il me semblait qu'on avait insulté ma virilité, et, de honte, j'aurais voulu rentrer sous terre. Mais, depuis, j'ai toujours remercié Dieu de m'avoir sauvé. Je me rap-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

pelle quatre autres incidents semblables dans ma vie, et presque toujours ma bonne chance plutôt qu'un effort personnel vint à mon secours. D'un point de vue strictement éthique, tous ces faits doivent être considérés comme des fautes morales; car, le désir charnel existait qui est aussi grave que l'acte. Mais, en général, l'homme qui ne commet pas physiquement le péché est considéré comme sauvé. Je ne fus préservé du péché que dans ce sens. Il existe des actions pour lesquelles une évasion est une bonne aubaine aussi bien pour celui qui s'échappe que pour ceux qui le guettaient. L'homme, dès qu'il revient à la conscience, doit être reconnaissant de cette évasion, à la charité divine. Car, l'on sait que souvent l'être humain succombe à la tentation d'autant plus qu'il lui résiste; l'on sait aussi que la divine providence intercède souvent et le sauve en dépit de lui-même. Comment tout ceci arrive-t-il? Jusqu'à quel point la volonté de l'homme est-elle libre? Jusqu'à quel point est-il le jouet des circonstances? Jusqu'où la fatalité entre-t-elle en scène? Tout est mystère et restera mystère.

Mais, pour continuer... Tout ceci était loin de me dévoiler l'amitié pernicieuse de mon ami. Donc, beaucoup d'autres coupes amères devaient m'être réservées avant que mes yeux ne se fussent ouverts à quelques-unes de ces fautes tout à fait inattendues pour moi. Ceci viendra plus tard. Une seule chose doit être relatée ayant eu lieu à la même époque. La compagnie de cet ami était certainement l'un des sujets de discussion entre ma femme et moi. J'étais, à la fois, un mari

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

dévoué et jaloux. Cet ami excitant la flamme de la jalousie me fit soupçonner ma femme. Je ne doutais pas de la parole de mon camarade et, depuis, je ne me suis jamais pardonné la violence dont je m'étais rendu coupable envers ma femme que je fis souffrir en suivant ces conseils. Seule, une femme hindoue peut tolérer de semblables épreuves, et c'est pourquoi j'ai toujours considéré la femme comme une incarnation de la tolérance. Un domestique soupçonné à tort peut abandonner son poste; un fils peut, dans le même cas, quitter le toit paternel; un ami peut rompre une amitié. Une épouse, même si elle suspecte son mari, se taira. Mais, si son mari la soupçonne à son tour, elle est perdue. Où peut-elle aller? Une femme hindoue ne peut demander le divorce devant un tribunal. La loi est sans recours pour elle. Et, je n'aurais jamais pu me pardonner d'avoir conduit ma femme à une telle détresse.

Je ne fus délivré du poison de la jalousie que lorsque j'eus compris l'Ahimsa [1] sous tous ses aspects. J'aperçus alors la gloire de Brahmacharya [2], et je compris que l'épouse n'était pas l'esclave enchaînée de l'homme mais sa compagne, son camarade de soutien et une partenaire égale dans la joie et le chagrin, aussi libre que le mari dans le choix de sa propre voie. Lors-

1. Ahimsa signifie littéralement : innocence, non-violence. Son sens positif : il est l'équivalent de l'amour

2. Brahmacharya signifie littéralement : la conduite qui amène à Dieu. Son sens pratique : la contrainte de soi particulièrement la continence.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

que je pense à ces sombres jours de doute et de jalousie, je me sens rempli de dégoût pour ma folie et ma cruauté, et je déplore la dévotion aveugle que je vouais à mon ami.

Je dois encore relater, ici, quelques-unes de mes défaillances qui eurent lieu pendant cette période, et celle qui lui fut antérieure, c'est-à-dire avant mon mariage et les jours qui lui succédèrent. Un de mes parents et moi, nous prîmes goût à la fumée; non que nous fissions grand cas du tabac ou que nous fussions épris de l'odeur des cigarettes. Nous pensions éprouver simplement une sorte de plaisir à émettre des nuages de fumée avec la bouche. Mon oncle avait cette habitude; et en le voyant fumer, nous désirâmes imiter son exemple. Mais, nous n'avions pas d'argent. Aussi nous dérobâmes les bouts de cigarettes que mon oncle avait jetés.

Ces bouts de cigarettes n'étaient pas toujours faciles à trouver et ne procuraient guère de tabac, aussi commençâmes-nous à voler quelques sous des économies des domestiques pour acheter des cigarettes indiennes. Mais, la difficulté était de les cacher. Nous ne pouvions naturellement pas fumer en présence de nos parents. Pendant quelques semaines, nous réussîmes, néanmoins, grâce à ces sous dérobés, à nous procurer des cigarettes indiennes. Entre temps, nous avions appris que la tige d'une certaine plante était poreuse et pouvait être fumée. Aussi nous allâmes la chercher et essayâmes cette nouvelle recette. Mais, nous étions loin d'être satisfaits par de tels expédients. Un désir

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

d'indépendance commença à nous agiter. Il était inadmissible de n'être pas capables de faire quoi que ce fût sans la permission de nos parents. A la fin, par pur dégoût, nous décidâmes de nous suicider!

Mais comment nous y prendrions-nous? Où achèterions-nous le poison? Nous savions que la graine de Datura était un poison effectif. Nous partîmes dans la jungle à la recherche de ces graines et nous les recueillîmes. Le soir fut choisi comme le moment le plus favorable. Nous allâmes à Kedarji Mandir [1], nous remplîmes les lampes du temple de beurre fondu, nous rendîmes visite au sanctuaire et nous nous mîmes en quête d'un coin isolé. Mais, notre courage nous abandonna. Et si nous n'étions pas tués sur le coup? Quelle était donc la raison de notre mort après tout? Pourquoi ne pas plutôt supporter ce manque d'indépendance? Nous avalâmes cependant deux ou trois graines. Nous n'osâmes pas en prendre plus. Tous deux, maintenant, nous luttions mollement contre la mort. Nous décidâmes d'aller à Ramji Maldir pour nous calmer et chasser cette idée de suicide. Je compris alors qu'il n'était pas aussi facile de commettre un suicide que d'en cultiver le projet. Depuis, chaque fois que j'entends quelqu'un parler de suicide, cette déclaration ne me touche pas.

Ce projet de suicide eut pour résultat de nous faire abandonner l'habitude de fumer des bouts de cigarettes et de voler les sous des domestiques pour les

1. Temple.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

besoins de la cause. Depuis ce temps, et depuis que j'ai atteint l'âge d'homme, je n'ai plus jamais désiré fumer. Cette habitude m'est apparue comme une coutume barbare, sale et nuisible. Je n'ai jamais compris la raison de cette folie de tabac qui existe dans le monde. Il m'est presque impossible de voyager dans un compartiment rempli de fumée sans étouffer aussitôt et éprouver le besoin de me trouver au grand air.

Mais, un peu plus tard, je me rendis coupable d'un vol beaucoup plus sérieux. Cet autre larcin fut commis par moi à l'âge de quinze ans. Dans ce cas, je dérobai un morceau d'or du bracelet de mon frère le mangeur de viande. Ce frère avait contracté une dette de vingt-cinq roupies. Il portait au bras un bracelet d'or pur. Il n'était pas difficile d'en enlever un petit morceau.

Ainsi fut fait, et la dette fut liquidée. Or il m'était impossible d'en supporter davantage. Je jurai de ne plus jamais voler. Je résolus de tout avouer à mon père. Mais, je n'osais pas parler. Je ne redoutais pas les coups de mon père, car je ne me souviens pas de l'avoir vu battre aucun de nous. Je craignais plutôt le chagrin que j'allais lui causer. Mais, il m'apparut que je devais courir ce risque et qu'il était impossible de se purifier sans une parfaite confession. Enfin, je pris la décision d'écrire cet aveu et de le soumettre à mon père en implorant son pardon. Je l'écrivis alors sur un morceau de papier que je tendis moi-même à mon père. Je ne m'accusais pas seulement de mon forfait, mais je réclamais aussi une punition en rapport avec ma faute. La lettre se terminait par une

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

prière dans laquelle je suppliais mon père de ne pas se punir lui-même à cause de mon offense et par l'engagement de ne plus jamais voler.

J'étais agité de tremblements en présentant cette confession à mon père. Il était alors atteint d'une fistule qui le retenait au lit. Son lit n'était composé que d'une simple planche de bois. Je lui tendis le message et m'assis à côté de lui. Des larmes coulaient sur ses joues comme des perles et humectaient le papier au fur et à mesure qu'il poursuivait sa lecture. Mon père ferma un instant les yeux, puis déchira la lettre. Il s'était assis pour la lire. Il s'allongea de nouveau. Je fondis en larmes en voyant la douleur de mon père. Si j'étais peintre, il me serait facile de retracer aujourd'hui le tableau de cette scène; car elle est encore présente à mes yeux. Ces larmes d'amour purifièrent mon cœur et effacèrent mon péché. Celui qui a éprouvé un tel amour peut seul en connaître la valeur. Comme dit le cantique :

> Seul celui qui
> Est frappé par les flèches de l'amour
> En connaît la puissance.

Ceci fut, pour moi, une leçon de choses en l'Ahimsa. Je n'y pouvais rien trouver de plus que l'affection d'un père mais je sais aujourd'hui que ce n'était que le pur Ahimsa. Quand un tel Ahimsa embrasse toutes choses, il transforme ce qu'il touche. Il n'y a aucune limite à sa puissance. Cette espèce de pardon sublime n'était

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

pas naturel à mon père. Je pensais qu'il allait être furieux et me parler durement en se frappant le front. Mais il restait extraordinairement tranquille; je crois que c'était le résultat de mon entière confession. Si elle est offerte à celui qui a le droit de l'écouter, une bonne confession mêlée à la promesse de ne plus jamais commettre le péché est le modèle le plus pur du repentir. Je sais que ma confession avait complètement rassuré mon père à mon sujet, et avait augmenté, au delà de toute mesure, l'affection qu'il avait pour moi.

Les faits que je retrace ici se passaient lors de la seizième année. Mon père était alité, ainsi que je l'ai dit. Ma mère, aidée d'un vieux domestique de la maison et moi, étions ses principaux garde-malade. Les devoirs d'infirmier m'incombèrent. Cela consistait principalement à soigner la plaie, à donner des potions, et à préparer les remèdes lorsque ceux-ci devaient être exécutés sur place. Tous les soirs, je massais les jambes de mon père, et je ne me retirais que lorsqu'il me le demandait ou qu'il s'était endormi. Ces soins m'étaient chers. Je ne me rappelle pas les avoir jamais négligés. Mes heures de loisir, après les soins de la toilette quotidienne, étaient divisées entre le lycée et les soins consacrés à mon père. J'allais faire une promenade le soir lorsqu'il me le permettait ou qu'il se sentait mieux.

A cette même époque, ma femme attendait un enfant. Une telle circonstance, ainsi que je le vois aujourd'hui, me fait doublement honte. D'abord, je ne m'étais pas abstenu comme j'aurais dû le faire pendant que j'étais encore étudiant. Puis, le désir physique

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
CSL

était devenu plus fort que ce que j'estimais être mon devoir d'étudiant et que ce plus grand devoir : le dévouement à mes parents. Chaque soir, pendant que j'étais occupé à masser les jambes de mon père, mon esprit voltigeait dans la chambre à coucher, et ceci, au moment où la religion, la science médicale et le bon sens auraient dû m'interdire tout rapport sexuel. J'étais toujours content d'être relevé de ma faction et je me dirigeai directement vers la chambre à coucher après m'être incliné devant mon père.

A la même époque, mon père alla de plus en plus mal. Des médecins Ayurvedic avaient essayé leurs onguents, les Hakims [1] leurs emplâtres et les charlatans locaux leurs remèdes. Un chirurgien anglais avait également exercé son talent. En dernier ressort, il avait conseillé une opération chirurgicale. Mais le médecin de la famille s'interposa. Il s'éleva contre une opération tentée à un âge aussi avancé. Ce médecin de famille était compétent et fort connu, son conseil prévalut. On abandonna l'idée d'une opération et les nombreux remèdes achetés à cette occasion furent rejetés. J'ai la certitude que la plaie se serait vite cicatrisée si le médecin de la famille avait laissé faire cette intervention. L'opération devait être exécutée par un chirurgien renommé de Bombay. Mais Dieu en avait décidé autrement. Quand la mort est imminente,

1. La médecine Ayurvedic représente la forme hindoue du traitement médical prescrit par les Vedas. Le traitement Mahométan est appelé Yunani (grec). Ses docteurs sont nommés Hakims.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

qui pourrait indiquer le bon remède? Mon père revint de Bombay avec tout l'attirail de l'opération qui était devenu inutile. Il désespérait de vivre beaucoup plus longtemps. Il devenait de plus en plus faible. C'est alors qu'on voulut l'obliger à accomplir ses besoins naturels dans son lit. Mais, jusqu'à la dernière minute, il s'y refusa, insistant toujours, au prix d'un pénible effort, pour se lever. Les règles vaishnava au sujet de la propreté extérieure sont inexorables.

Une telle propreté est, sans doute, tout à fait essentielle. Mais, la science médicale occidentale n'a-t-elle pas enseigné que tous les détails de toilette, y compris le bain, pouvaient être exécutés au lit avec le plus stricte souci de propreté; le lit restant toujours immaculé; et sans qu'aucun malaise s'ensuive pour le malade. Je considère une telle propreté parfaitement en rapport avec les principes de la religion vaishnava. Mais, l'insistance qu'apportait mon père à vouloir quitter son lit me frappa d'émerveillement à ce moment et je n'en resssentis pour lui qu'une plus vive admiration.

L'horrible nuit arriva enfin. Mon oncle était alors à Rajkot. J'ai le vague souvenir qu'il arriva aussitôt après avoir reçu la nouvelle que mon père déclinait.

Les deux frères étaient profondément attachés l'un à l'autre. Mon oncle ne quitta pas le chevet de mon père pendant toute la journée, et, après nous avoir tous envoyés nous coucher, il insista pour rester près de lui. Personne n'aurait pu deviner que c'était la nuit fatale. Le danger, naturellement, n'en était pas moins imminent.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Il était à peu près dix heures et demie ou onze heures du soir. J'étais occupé à ce massage. Mon oncle m'offrit de me relever. J'acceptai et je me dirigeai vers ma chambre. Ma femme, la pauvre enfant, était profondément endormie. Mais comment pouvait-elle dormir lorsque j'étais là ? Je la réveillai. Cinq ou six minutes après, le domestique frappa à la porte. Je tressaillis. « Levez-vous, dit-il, votre père est très mal ». Je savais bien qu'il était malade, mais je devinais tout de suite ce que signifiait « très mal ». Je me précipitai hors du lit.

— Que se passe-t-il, dites-le moi.

— Votre père n'est plus.

Ainsi tout était fini. Je n'avais plus qu'à me lamenter. Je me sentis honteux, malheureux, et je courus dans la chambre de ma mère. Si la passion ne m'avait aveuglé, j'aurais pu m'épargner la torture d'avoir été loin de mon père pendant ses derniers moments et j'aurais encore été occupé à le masser. Il serait mort dans mes bras. Or, mon oncle avait eu cet honneur. Il était si profondément attaché à son frère aîné qu'il méritait bien cette récompense. Mon père avait pressenti cet événement. Et, désignant une plume et du papier, il avait écrit : « Soyez prêts pour les derniers rites ». Il avait alors arraché l'amulette de son bras ainsi que son collier d'or en grains de Tulasi[1] et les avait rejetés. Un instant après il n'était plus.

1. La plante Tulasi est sacrée aux Indes; ses graines sont employées en une sorte de rosaire

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

La honte, dont j'ai parlé, venait de ce désir physique qui m'avait saisi à l'heure critique de la mort de mon père, au moment où ma présence près de lui eût été nécessaire.

C'est une tache que je n'ai jamais été capable d'effacer ou d'oublier, et j'ai toujours pensé, bien que mon dévouement envers mes parents fût sans limites et que j'eusse été prêt à tout abandonner au monde pour eux, qu'un poids cependant pesait lourdement dans la balance; car mon esprit se trouvait alors dans les griffes de la volupté. Depuis je me suis toujours considéré comme un mari débauché quoique fidèle. Il me fallut longtemps pour me libérer de ces entraves, et je dus passer par beaucoup d'autres épreuves avant de retrouver l'apaisement.

Avant de clore ce chapitre de ma double honte, je dois relater que le pauvre enfant malingre que ma femme mit au monde ne respira guère plus de trois ou quatre jours. Rien d'autre ne pouvait advenir. Que ma conduite serve d'exemple à tous ceux qui sont mariés.

A la troisième année de Mahatma.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre III

PREMIÈRE JEUNESSE

Dès l'âge de six ou sept ans, jusqu'à l'âge de seize ans, j'allai au lycée où l'on m'enseigna beaucoup de choses, sauf celles concernant la religion. Il faut avouer que je ne sus pas demander à mes professeurs ce qu'ils m'eussent appris sans grand effort. Cependant, de çi, de là, je recueillais quelques bribes d'idées religieuses éparses dans mon entourage. J'emploie ce terme de « religion » dans son sens le plus large, signifiant la réalisation de soi.

Étant né dans la foi Vaishnava, je dus souvent me rendre au sanctuaire de famille. Mais, l'adoration au temple ne me tenta jamais. Je n'aime pas sa pompe et son éclat. J'entendis aussi certaines rumeurs au sujet de l'immoralité qui y était pratiquée et j'y perdis tout intérêt.

Mais, ce que je n'avais pas su deviner, ce fut ma nourrice, dont je me rappelle encore l'affection, une vieille servante de la famille, qui me l'enseigna. Ma nourrice Rambha (c'était son nom) me conseilla la

répétition du nom de Rama [1] pour remédier à la peur que j'avais des fantômes. J'avais plus foi en elle qu'en son remède, et, dès le plus jeune âge, j'essayai cette méthode pour me guérir de la peur. Ce ne fut, naturellement, que de courte durée; mais, la bonne graine semée dans l'enfance n'avait pas été prodiguée en vain. Je crois que je dois à la semence de la bonne Rambha le fait qu'aujourd'hui encore la répétition du nom de Rama est devenue pour moi un remède infaillible contre les ennuis.

Au même moment, un de mes cousins, qui était un fidèle des Ramayana, décida de nous enseigner le Rama Raksha [2], à mon frère et à moi. Nous l'apprîmes par cœur et nous le récitâmes tous les matins après le bain. Cette habitude nous resta pendant tout le temps que nous vécûmes à Porbandar. Mais, nous la négligeâmes aussitôt que nous arrivâmes à Rajkot. Je n'attachais pas une grande croyance à ces versets et je les récitais plutôt par vanité afin de savoir dire le Rama Rakhsa avec la prononciation correcte. La lecture du Ramayana de Tulasidas, devant mon père, me laissa cependant une profonde impression. Pendant une partie de sa maladie, mon père était à Porbandar.

1. « Ramanama » est le mot employé pour la répétition constante du nom de Rama en un acte de dévotion envers le Seigneur. Rama est la divine incarnation du Dieu Suprême dans une forme humaine ainsi qu'il est décrit dans le Ramayana Epique de Tulasidas. Le poème épique en Hindou est transcrit du poème original épique sanscrit de Valmiki.

2. La récitation d'un hymne sacré connu pour implorer la protection de Rama.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Là, chaque soir, il écoutait la récitation du Ramayana. Le lecteur était un grand fidèle de Rama, Ladha Maharaj de Bileshvar. On disait qu'il s'était guéri de la lèpre, sans l'aide de remèdes, mais par l'application sur les parties malades des feuilles de l'arbre sacré qui avait été consacré à l'image du Grand Dieu dans le temple de Bileshvar, et par la répétition régulière du nom de Rama. Sa foi, disait-on, avait fait le reste. Était-ce vrai ou non? En tous cas, nous croyions cette histoire et il est vrai que Ladha Maharaj fut délivré complètement de la lèpre aussitôt qu'il eût commencé la lecture du Ramayana. Il avait une voix mélodieuse, chantait les couplets et les quatrains, et s'égarant lui-même dans le discours, entraînait ses auditeurs à sa suite. Je devais avoir treize ans à cette époque, mais je me rappelle parfaitement avoir été captivé par cette lecture. Ceci fut la base de ma profonde dévotion au Ramayana. Aujourd'hui, je considère le Ramayana de Tulasidas comme le plus grand livre de toute la littérature sacrée.

Quelques mois après, nous nous rendîmes à Rajkot. Là, il n'était plus question du Ramayana. On y étudiait cependant le Bhagavat [1]. Parfois, j'en écoutais

1. Le Bhagavat est le plus fameux chant des Puranas, ou livres sacrés et légendaires de l'Hinduisme médiéval, qui représente l'idéal religieux de Bhakti ou la Dévotion dans sa forme concrète. Ils relatent les Légendes des divines incarnations.

Mahatma Gandhi jeûna en pénitence pendant vingt et un jours à Delhi afin de mettre fin à la querelle des Hindous et des Musulmans. J'étais présent lorsque Pandit Madan Mohan Malaviya lut le *Purana* et Mahatma Gandhi me dit ensuite l'aide spirituelle que cette lecture lui avait procurée.

la lecture, mais le récitant n'était guère propre à vous inspirer. Aujourd'hui, je comprends que le Bhagavat est un livre capable d'éveiller la ferveur mystique. Je l'avais lu à Gujarati avec un intérêt intense. Mais, quand j'en entendis les passages originaux récités par Pandit Madan Mohan Malaviya pendant mes vingt et un jours de jeûne à Delhi, je souhaitai les avoir entendu lire, pendant mon enfance, par un tel fidèle de façon à y avoir pris goût et à m'y être attaché dès l'âge le plus tendre. Les premières impressions creusent des racines profondes dans la nature de chacun et mon perpétuel regret est de n'avoir pu connaître de plus nombreux livres de ce genre pendant cette période.

A Rajkot, cependant, j'avais reçu les premières notions de tolérance envers toutes les différentes branches de la religion hindoue et de ses dérivés. Car mon père et ma mère fréquentaient le sanctuaire de famille, ainsi que les temples de Shiva et de Rama, et nous y envoyaient. Des moines Jain venaient aussi souvent rendre visite à mon père et consentaient même à accepter de partager les repas avec nous, qui étions non-Jains. Ils parlaient avec mon père de sujets sacrés et séculiers. Mon père avait aussi des amis musulmans et Parsi qui l'entretenaient de leur propre foi. Et il les écoutait toujours avec respect et souvent avec intérêt. Étant son garde-malade, j'eus la chance d'être présent à ces entretiens. Ainsi appris-je à tolérer toutes les croyances.

Seul, le Christianisme était à cette époque une exception. J'avais pour lui une sorte de répulsion.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

Et non sans raison. En ce temps, des missionnaires chrétiens se tenaient au coin des murs, près du lycée, et, pérorant, déversaient des injures sur les Hindous et leurs dieux. Je ne pouvais supporter cela. Je ne dus les entendre qu'une seule fois; mais cette fois suffit pour m'ôter le goût de recommencer l'expérience. A peu près à la même époque, j'appris qu'un Hindou bien connu avait été converti au christianisme. On racontait, dans la ville, que le jour de son baptême, il avait dû manger du bœuf et boire de l'alcool, qu'il avait été obligé de changer de vêtements et que, depuis, il se promenait en costume européen sans oublier le chapeau. Ces choses m'exaspéraient. Certainement, pensais-je, une religion qui vous oblige à manger du bœuf, à boire de l'alcool, et à changer de vêtements ne mérite pas ce nom. J'avais appris aussi que les nouveaux convertis commençaient à insulter la religion de leurs ancêtres, leurs coutumes et leur pays. Ceci fut la raison de mon dégoût pour le christianisme [1].

Mais, d'avoir appris à tolérer toutes les religions ne signifiait pas que j'avais une foi vivante en Dieu. A peu près à cette époque, je découvris Manusmriti [2] qui se trouvait dans la collection de mon père. L'histoire de

1. Ce passage dans cette autobiographie fut relevé par M. Scott, le missionnaire, qui habitait à Rajkot, il y a quarante ans. Mahatma Gandhi accepta le blâme de M. Scott et fit remarquer qu'il n'avait fait que relater ce qu'étant enfant il avait *entendu*. Voir *les Idées de Mahatma Gandhi*, p. 87.

2. *Manusmriti* est un très ancien code religieux hindou soutenant le système de caste. Il contient également des faits légendaires au sujet de la Création et de l'origine du genre humain.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

la création et autres anecdotes ne firent pas une grande impression sur moi, et, au contraire m'eussent plutôt fait incliner vers l'athéisme.

J'avais pour l'intelligence d'un de mes cousins le plus grand respect. Je lui fis part de mes doutes, mais il ne put les résoudre. Il me renvoya avec ces mots:« Lorsque vous vieillirez, vous serez capable de résoudre ces doutes vous-même. Ces questions ne doivent pas être posées à votre âge. Je me tus, mais ne fus pas réconforté. Les chapitres concernant la nourriture dans Manusmriti me semblèrent contraires à la pratique quotidienne. Ils ne m'apportaient aucune solution.

En aucune façon, Manusmriti ne m'apprit l'Ahimsa. J'ai raconté l'expérience que je fis au sujet de la viande. Manusmriti semblait soutenir ce mode d'alimentation. Je vis aussi qu'il était tout à fait moral de détruire les serpents, les punaises et autres animaux. A ce moment-là, je me rappelle avoir tué des punaises, et différents insectes en considérant cet acte comme un devoir.

Mais la conviction s'enracina en moi que la moralité était le fondement de tout et que la vérité était la substance de toute moralité. La vérité devint alors mon unique objectif. Chaque jour, elle se développait. Depuis, ma définition de la vérité n'a fait que croître et s'élargir.

Une stance didactique de Gurajati frappa aussi ma mémoire et mon cœur. Ses préceptes « rendez le bien pour le mal » devinrent ma règle principale. Je fus pris d'une telle passion à ce sujet que je commençai de

CSL

nombreuses expériences. Voici (pour moi) ces lignes prodigieuses.

Pour un bol d'eau donne un copieux repas
Pour un aimable salut prosterne toi à terre.
Pour un seul sou remets en échange de l'or.
Si ta vie peut être sauvée, ne l'épargne pas
Ainsi observe les mots et les actes du sage
Chaque petit service dix fois tu rendras.
Mais les âmes vraiment nobles ne font pas de différence [entre les hommes;
Et rendent avec bonheur le bien pour le mal.

Lorsque j'eus terminé mes examens, ma famille voulut me faire poursuivre mes études à l'Université. Il y avait une université à Bhavnagar en Kathiawar comme à Bombay. Comme la première était moins coûteuse, je décidai d'y aller et de m'inscrire au collège Salmadas. J'y entrais; mais je m'y sentis complètement noyé. Tout était difficile. Je ne pouvais pas suivre les cours des professeurs. Ce n'était pas leur faute. Les professeurs de ce collège étaient considérés comme des maîtres de premier ordre. J'étais trop faible. A la fin du premier trimestre, je retournai chez moi.

Nous avions à Mavji Dave un vieil ami et conseiller de la famille qui était un Brahman érudit et subtil. Il vint nous voir pendant mes vacances. En parlant avec ma mère et mon frère aîné, il s'inquiéta de mes études. Lorsqu'il apprit que j'étais au collège Samaldas il dit : « Les temps ont changé et nul d'entre vous ne peut espérer remplacer votre père en qualité de Diwan sans

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

avoir suivi une instruction préliminaire. Mais, comme ce jeune homme est en train de poursuivre ses études, vous devriez tous l'aider à recueillir la succession de Diwan. Quatre ou cinq ans lui seront nécessaires pour obtenir son diplôme B. A. qui ne lui servira qu'à occuper un poste inférieur et non une situation de Diwan. S'il faisait son droit, comme mon fils, celui lui demanderait encore plus longtemps et n'empêcherait pas, pendant ce temps, une foule d'hommes de loi d'aspirer à la position de Diwan. Je préférerais, à votre place, l'envoyer en Angleterre. Mon fils Kevalram assure qu'il est très facile d'y devenir avocat. Il reviendrait au bout de trois ans. Les dépenses n'excéderaient pas quatre ou cinq mille roupies.

Jeshiji [1] — ainsi appelions-nous le cher Mavji Dave — se retourna vers moi avec assurance et me demanda : « Préféreriez-vous aller en Angleterre ou continuer vos études ici? » Rien ne pouvait me séduire davantage. J'étais découragé par ces études difficiles. Aussi acceptais-je la proposition et dis-je que le plus prochain départ me conviendrait le mieux. Il n'était pas facile de passer vivement des examens. Ne pouvait-on m'envoyer faire des études en médecine?

Mon frère m'interrompit : « Notre père n'y était pas favorable. Il pensait à vous lorsqu'il déclara que nous, Vaishnavas, ne devrions jamais nous occuper de la dis-

1. Le suffixe *ji*, ajouté à un nom propre, est une forme d'aimable respect. Il est employé dans la conversation comme dans l'écriture. Exemple : Gandhiji, Swamiji, etc...

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

section des cadavres. Mon père vous destinait au barreau.

Joshiji acquiesça : « Un diplôme médical ne fera pas de vous un Diwan et je veux que vous soyez Diwan, ou, si possible, quelqu'un de mieux. C'est seulement ainsi que vous pourrez soutenir les grandes responsabilités de famille. Les temps changent vite et deviennent de plus en plus durs. Il est donc plus sage que vous deveniez avocat. »

Joshiji s'en alla et je commençai à bâtir des châteaux en Espagne. Mon frère aîné avait un esprit très pratique. Comment trouverait-il les fonds nécessaires à mon départ? Et, pouvait-on avoir confiance en un jeune homme comme moi et lui permettre de s'expatrier seul? Ma mère était extrêmement perplexe. Elle se résignait mal à se séparer de moi. Voici ce qu'elle imagina : « L'oncle est maintenant l'aîné de la famille, dit-elle, il faut le consulter le premier. S'il y consent, nous envisagerons ce départ. »

Lorsque je vis mon oncle, je le saluai respectueusement et je lui avouai tout. Il réfléchit : « Je ne suis pas certain, dit-il, que ceci soit d'accord avec notre religion. D'après ce que je sais, j'ai des doutes. Lorsque je rencontre de grands avocats, je ne vois aucune différence entre leur vie et celle des européens. Ils n'ont aucun scrupule quant à la nourriture. Les cigares ne quittent jamais leurs bouches. Ils s'habillent d'une façon aussi indécente que les Anglais. Tout cela ne serait pas conforme à nos traditions familiales. Je vais bientôt entrer en pèlerinage et il ne me reste plus beaucoup d'années à

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF THE REPUBLIC OF INDIA

CSL

vivre. Au seuil de la mort, comment vous permettrais-je d'aller en Angleterre et de traverser lès mers. Mais, je ne veux pas m'élever sur votre chemin. La permission de votre mère seule importe. Si elle vous la donne alors, bonne chance! Dites lui que je n'interviendrai pas. Ma bénédiction vous accompagnera. »

De retour à Rajkot, je racontai tout ce qui s'était passé. Ma mère, cependant, était encore hostile. Elle avait déjà pris de minutieux renseignements. Quelqu'un lui avait affirmé que les jeunes gens perdaient toute moralité en Angleterre. Une autre, qu'ils devenaient mangeurs de viande et d'autres qu'ils ne pouvaient y vivre sans boire de l'alcool. « Que pensez-vous de tout cela, me demanda-t-elle. » « Chère mère, répondis-je, n'avez-vous pas confiance en moi? Je ne mentirai pas. Je jure que je ne toucherai à aucune de ces choses. S'il y avait un tel danger, Johiji me laisserait-il partir? »

J'ai confiance en vous, me dit-elle, mais comment pourrais-je compter sur vous dans un lointain pays. Je suis indécise et je ne sais quoi faire. Je vais demander l'avis de Becharij Swami »

Becharij Swami était, de naissance, un Modh Bania [1] mais il était devenu moine. Lui aussi était un conseiller de la famille comme Jishiji. Il vint à mon secours: « Je ferai prononcer à ce jeune garçon les trois vœux, dit-il et on pourra lui donner alors la permission de s'en aller. » Il me fit prêter serment, je jurai de mener une

1. Il appartenait à la même sous-caste (Modh Bania) que la famille Gandhi.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

vie chaste en Angleterre et de ne jamais toucher ni au vin ni à la viande. Ceci fait, ma mère me donna son autorisation et sa bénédiction.

Muni de cette bénédiction maternelle, je me mis en route triomphalement pour Bombay, laissant ma femme avec un bébé de quelques mois. Mais, à l'arrivée, des amis dirent à mon frère que pour mon premier voyage il était imprudent de me laisser partir avant novembre; car, l'océan Indien était très mauvais en juin et en juillet. Quelqu'un d'autre assura qu'un paquebot venait justement de couler dans une tempête. Ceci inquiéta mon frère qui refusa de prendre la responsabilité de mon départ immédiat. Me laissant avec un ami à Bombay, il retourna à Rajkot pour y rendre compte de son devoir. Il confia l'argent de mon départ à un beau-frère et me recommanda à des amis afin que je reçoive tout ce dont j'aurais pu avoir besoin. Le temps pesait lourdement sur moi à Bombay et je rêvais continuellement de ce départ pour l'Angleterre.

Pendant ce temps, ma famille était très indécise au sujet de ce départ pour l'étranger. Aucun Modh Bania, jusqu'alors, ne s'était encore rendu en Angleterre et, puisque j'osais le faire, je devais être exceptionnel. Une réunion générale de la caste fut décidée et je fus prié de m'y rendre. Comment arrivai-je à rassembler tout mon courage? Rien ne m'intimidait et sans la plus légère hésitation j'apparus devant l'assemblée. Le Sheth — la tête de la communauté — qui m'était de très loin apparenté et qui avait été en très bons termes avec mon père m'interpella ainsi : « Votre proposition d'aller

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

GSL

en Angleterre ne paraît pas convenable à l'opinion de la caste. Notre religion nous interdit les voyages à l'étranger. Nous avons également appris qu'il n'était pas possible de vivre là-bas sans compromettre les règles de notre religion et qu'on y était obligé de manger et de boire avec les Européens. »

A quoi je répondis : « Je ne crois pas que ce voyage en Angleterre soit contraire à notre religion. J'ai l'intention de m'y rendre pour poursuivre mes études et j'ai déjà solennellement juré à ma mère de m'abstenir des trois choses que vous craignez le plus. Je suis sûr que ce serment me protègera. »

— Mais, reprit le Sheth, nous vous disons qu'il ne sera pas possible de conserver votre religion là-bas. Les relations que j'ai eues avec votre père et avec vous-même devraient vous faire écouter mes avis.

— Je connais ces relations, dis-je, et vous êtes mon aîné, mais je ne peux rien à ce sujet. Il m'est impossible de changer ma décision. Un ami de mon père qui est aussi mon conseiller, Brahman érudit, ne fait aucune objection à mon départ pour l'Angleterre et ma mère et mon frère m'ont également donné leur autorisation.

— Ferez-vous donc peu de cas des ordres de la caste?

— Je n'y peux rien. La caste n'a pas à intervenir à ce sujet.

Ceci irrita le Sheth. Il me maudit, tandis que je demeurais immobile. Le Sheth prononça alors cet ordre : « Ce jeune homme sera traité comme un hors-la-loi à partir d'aujourd'hui. Celui qui l'aidera ou qui

l'accompagnera sur le quai sera redevable d'une amende d'une roupie, et quatre annas. »

Cet ordre n'eut aucun effet sur moi. Je pris congé de Sheth. Mais je me demandais comment mon frère accepterait cet incident. Heureusement, il resta impassible et il m'écrivit pour m'assurer que, malgré l'ordre du Shet, j'avais toujours son assentiment.

Tandis que je commençais mes préparatifs, j'appris qu'un avocat Junagadh se rendait en Angleterre par un bateau qui partait le 4 septembre. J'allai voir les amis auxquels mon frère m'avait recommandé. Ils me conseillèrent aussi de ne pas manquer l'occasion de voyager en une telle compagnie. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je télégraphiai à mon frère pour obtenir son autorisation qu'il me donna. Puis, je demandai à mon beau-frère de me remettre l'argent. Mais, celui-ci alléguant l'ordre du Sheth, me répondit qu'il ne pouvait s'exposer à être renvoyé de la caste. Je découvris enfin un ami de ma famille à qui je demandai de me fournir le montant de mon voyage et un peu d'argent de poche. Je le priai aussi de se faire rembourser par mon frère. L'ami, non seulement accepta de m'aider, mais il me réconforta en même temps.

Avec une partie de cette somme, je payai mon passage. Puis, je dus m'équiper pour le voyage. Un autre ami, qui avait déjà fait la traversée, s'occupa de mes vêtements et du reste. Certains costumes me plaisaient beaucoup et d'autres moins. J'avais alors horreur de la cravate que je fus enchanté de porter par la suite. Je trouvais le veston court indécent. Mais, ces répu-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

gnances ne comptaient pas à côté du désir que j'avais d'aller en Angleterre et qui prédominait en moi. J'avais assez de provisions et même le superflu pour le voyage. Une couchette me fut réservée par mes amis dans la cabine de l'avocat Junagadh. Ils me recommandèrent aussi à lui. C'était un homme d'expérience et d'âge mûr qui connaissait la vie. Je n'étais encore qu'un jeune homme de dix-huit ans sans aucune connaissance du monde.

Nous quittâmes enfin Bombay le 4 septembre et arrivâmes à Southampton vers la fin de ce mois. Sur le bateau, j'avais mis un costume noir, ayant réservé spécialement pour le débarquement celui de flanelle blanche que mes amis m'avaient fait faire. Je pensais que des vêtements blancs seraient plus élégants lorsque je débarquerais ainsi vêtu. Nous étions alors dans les derniers jours de septembre et je m'aperçus que j'étais le seul à être habillé de cette façon. J'avais laissé aux soins d'un agent de Grindlay et Cie tous mes bagages, y compris les clefs, car j'avais remarqué que beaucoup de personnes avaient fait de même. La honte d'être le seul vêtu de blanc exigeait trop de mes forces. Et lorsqu'à l'hôtel, j'appris qu'il me serait impossible d'avoir mes bagages avant le lendemain, un dimanche, je fus exaspéré. Le Dr Metha, à qui j'avais télégraphié de Southampton, vint me voir à huit heures le soir même. Il me souhaita la bienvenue avec affection mais il sourit de me voir vêtu de flanelle blanche. Pendant la conversation, je ramassai négligemment son chapeau haut de forme et, pour voir combien il était doux, je

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

passai ma main dans le mauvais sens en rebroussant tous les poils. Cet incident me servit d'enseignement pour l'avenir. Ce fut ma première leçon d'étiquette européenne.

Je pensais, sans cesse, à mon foyer et à mon pays. L'amour de ma mère me poursuivait. La nuit, des larmes coulaient sur mes joues et les nombreux souvenirs évoquant mon foyer m'empêchaient de dormir. Il m'était impossible de partager cette douleur avec qui que ce fût. Et, même si j'avais pu le faire, à quoi cela m'eût-il servi? Je ne connaissais aucun remède qui pût m'apaiser. Tout me semblait bizarre, les gens, leurs manières et même leurs maisons. J'étais complètement ignorant de l'étiquette anglaise et je devais continuellement me tenir sur mes gardes. Un autre ennui compliquait mon vœu de végétarisme. Les plats, que j'aurais pu manger, étaient sans goût et la plupart détestables. Je me trouvais donc dans un dilemme. Je ne pouvais supporter l'Angleterre, mais il ne pouvait être question de revenir aux Indes. Maintenant que j'étais là, en voilà pour trois ans, disait la voix intérieure.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

CHAPITRE IV

LA VIE A LONDRES

Le Dr Metha fit l'inspection de ma chambre et de son ameublement; puis il secoua la tête en signe de désapprobation. «Cela ne peut convenir, dit-il. On vient en Angleterre, non seulement pour poursuivre des études, mais pour y faire l'expérience de la vie anglaise et de ses coutumes; il est donc nécessaire que vous viviez dans une famille. Mais, auparavant, je crois qu'il serait préférable que vous fassiez votre apprentissage chez un de mes amis qui s'occupera de vous ».

J'acceptai cette proposition de grand cœur et je me rendis chez cet ami. Il était aimable et dévoué, me traitant comme son propre frère, et m'initiant aux manières anglaises. Ma nourriture, cependant, devint une sérieuse question. Je ne pouvais supporter les légumes bouillis et non assaisonnés. Notre hôtesse ne savait plus quoi m'offrir. Nous avions du potage d'avoine le matin qui était très satisfaisant, mais, j'avais toujours faim à déjeuner et à dîner. Cet ami essayait constamment de

me persuader de manger de la viande, mais j'invoquais mon serment et je ne lui répondais pas. A déjeuner et à dîner, nous prenions des épinards, du pain et de la confiture. Mon appétit devenait parfois féroce; mais j'avais honte de réclamer plus de deux ou trois tranches de pain car cela ne m'eût pas semblé correct. Il n'y avait de lait ni à déjeuner, ni à dîner. Un jour, cet ami fut dégoûté de cette situation et me dit simplement : « Si vous étiez mon frère, il y a longtemps que je vous aurais mis à la porte. Quelle est la valeur d'un serment fait à une mère illettrée qui ne sait rien des conditions de la vie ici? Votre serment n'a aucune valeur. Il serait déclaré illégal au Tribunal. C'est de la superstition que de tenir une telle promesse. Cette persistance ne vous aidera en rien ici. Vous m'avez avoué que vous aviez déjà mangé de la viande de bon appétit. Vous en avez pris quand cela n'était pas du tout nécessaire et vous refusez d'en manger lorsque c'est essentiel. » Mais je demeurai sourd.

Cet ami continuait à discuter et je lui opposais un éternel silence. Chaque jour, j'implorais la protection de Dieu et je la recevais. Non que j'eusse quelque idée claire de ce que pouvait être Dieu. C'était la foi qui agissait, venant de la graine semée par ma bonne nourrice Ramhba.

Au hasard de mes pérégrinations en ville, je découvris un restaurant végétarien dans Farringdon Street. Cette trouvaille me remplit de la même joie que celle d'un enfant obtenant enfin ce qu'il a désiré le plus ardemment. Avant d'entrer, j'aperçus des livres à une

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

devanture près de la porte et parmi ceux-ci, la *Défense du Régime Végétarien* de Salt. Je me le procurai pour un shilling; puis, j'entrai directement au restaurant. Là, je fis mon premier bon repas depuis mon arrivée en Angleterre. Dieu était venu à mon aide.

Je lus le livre de Salt jusqu'à la dernière page et j'en gardai une forte impression. Depuis ce jour, je peux déclarer que je suis devenu végétarien par goût, et, désormais, je bénis l'heure à laquelle j'avais prêté serment devant ma mère. Je m'étais d'abord abstenu de viande dans l'intérêt de la vérité et à cause de ce serment prêté; mais en souhaitant, secrètement, que tous les Hindous devinssent des mangeurs de viande. J'attendais, avec impatience, le jour, où librement et ouvertement, je pourrai me ranger parmi eux et faire entrer d'autres adeptes dans cette catégorie. Mais, mon choix était fait désormais en faveur du régime végétarien. Le propager partout devint ma mission.

Les vêtements que j'avais apportés de Bombay me semblaient maintenant impossibles à porter en Angleterre et j'en commandai de nouveaux dans les Magasins de l'Armée et de la Marine. Je fis également l'acquisition d'un chapeau haut de forme qui me coûta dix-neuf shillings. Non satisfait, je dépensai dix livres à l'achat d'un habit fait dans Bond Street et je priai mon bon et généreux frère de m'envoyer une double chaîne de montre en or. Il n'était pas correct de porter une cravate toute faite. J'appris donc l'art d'en nouer une moi-même. Tandis qu'aux Indes, le miroir était un luxe permis seulement les jours ou le barbier de la

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

famille venait vous raser, chaque matin, je perdais dix minutes, devant une immense glace, à nouer ma cravate et à faire une raie dans mes cheveux selon la mode. Mes cheveux n'étaient pas souples et chaque jour, j'entreprenais une véritable lutte avec la brosse pour les faire tenir. Chaque fois que je mettais ou que j'ôtais mon chapeau, ma main, automatiquement, faisait le geste de lisser mes cheveux.

Comme si cela n'eût pas encore été suffisant, je m'appliquai à d'autres détails propres à faire de moi un gentleman anglais. Ainsi, il me parut nécessaire de prendre des leçons de danse et je déboursais trois livres à forfait pour les trois premières semaines. Je ne dus prendre que six leçons; il était au-dessus de mes forces d'exécuter un mouvement rythmique quelconque et je ne pouvais suivre ni la musique ni la mesure. Que pouvais-je donc faire? Le solitaire de la fable prit un chat pour éloigner les rats, puis une vache pour donner du lait au chat, puis un garçon pour garder la vache, etc. Mes désirs augmentaient dans le même sens que ceux de ce solitaire. Je voulus apprendre le violon pour habituer mon oreille aux sonorités de la musique occidentale. Aussi engageais-je trois livres à l'achat d'un violon et un peu plus pour les leçons. Je trouvai un troisième professeur pour me donner des leçons de diction et je lui versai des honoraires préliminaires d'une guinée. Il me recommanda le livre de la *Méthode de Parfaite Diction* de Bell, que j'achetai.

Mais ce livre de Bell fit sur moi l'effet d'une sonnette d'alarme et je m'éveillai. Après tout, me dis-je, je

n'étais pas destiné à passer ma vie entière en Angleterre. Quelle était donc l'utilité d'apprendre la diction? Et comment la danse pouvait-elle faire de moi un gentleman? Il me serait facile d'apprendre le violon aux Indes. J'étais étudiant et je devais poursuivre mes études. Si mon tempérament faisait de moi un gentleman ce serait parfait. Autrement, il me faudrait abandonner cet espoir.

Ces pensées et d'autres semblables m'envahirent; je les exprimai dans une lettre que j'adressais à mon professeur de diction en le priant de m'excuser quant aux autres leçons. Une lettre semblable fut expédiée au professeur de danse et j'allai voir personnellement la dame-professeur de violon pour la prier de bien vouloir me débarrasser du violon, à n'importe quel prix. Elle me reçut très amicalement; je lui avouai m'être aperçu que je poursuivais un faux idéal et elle m'encouragea dans ma résolution d'accomplir un changement radical. Cet engouement avait à peu près duré trois mois. Mais mon souci de l'élégance vestimentaire persista pendant des années. Désormais, je devins étudiant.

Que l'on ne s'imagine pas que mes essais en ce qui concerne la danse et autres choses semblables aient marqué dans ma vie une période de faiblesse envers moi-même. Je ne perdais pas la tête et cette période d'engouement ne fut pas sans être allégée par un certain mode d'introspection de ma part. Je faisais le compte de chaque centime dépensé. En examinant mes dépenses, je m'aperçus qu'il me fallait absolument faire des économies. Je décidai donc de réduire mon

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

train de vie de moitié. Mes comptes indiquaient de nombreuses dépenses en moyens de transport. La vie, dans une famille, signifiait le paiement régulier d'une note hebdomadaire et entraînait aussi l'obligation d'inviter, de temps en temps, les membres de la famille à dîner ainsi que de sortir avec eux. Tout cela occasionnait de lourdes dépenses de transport. Si l'ami était une dame, la coutume voulait que l'homme réglât toutes les dépenses. Les dîners dehors étaient également un supplément de dépenses, car aucune déduction ne pouvait être apportée sur la note hebdomadaire pour les repas pris ailleurs. Il me sembla que je pouvais économiser sur ces différents points et éviter, désormais, les tentations causées par un sens erroné de la propriété.

Je décidai donc de louer un appartement afin de ne pas vivre plus longtemps dans une famille et de changer de lieu, selon mes occupations, en faisant ainsi chaque fois de nouvelles expériences. Je choisis cet appartement de manière à pouvoir me rendre à pied en une demi-heure à l'endroit de mes affaires afin d'économiser le prix des moyens de transport. Autrefois, en quelque endroit que je me trouvasse, j'empruntais toujours un moyen de locomotion quelconque et je devais ensuite prendre le temps de me promener. Ce nouvel arrangement avait l'avantage d'allier les promenades et l'économie en me permettant d'épargner les frais de transport et en me procurant des promenades de huit ou dix milles par jour. Ce fut surtout cette habitude des longues marches qui m'empêcha de tomber malade pen-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

dant mon séjour en Angleterre et qui me procura une assez bonne santé.

Peu de temps après, je trouvai par hasard des ouvrages traitant de la vie simple, et après les avoir lus, j'abandonnai l'appartement que j'occupais et je ne louai qu'une seule chambre contenant un fourneau; puis je fis, moi-même, mon petit déjeuner. Cette tâche ne me prenait pas plus de vingt minutes, car elle ne consistait qu'à faire cuire le potage d'avoine et à bouillir l'eau pour le cacao. Je déjeunais dehors et, pour dîner, je prenais du pain et du cacao à la maison. J'arrivai ainsi à vivre d'un shilling et six sous par jour. Ce fut aussi une période d'études intenses. Ce mode de vie simple me faisait gagner du temps et je passais mes examens. Cette économie ne rendit en aucun point ma vie plus ennuyeuse. Au contraire, ce changement améliora ma conduite intérieure et extérieure. Ma vie devint certainement plus vraie et la joie, en moi, était sans limites.

Il y a environ quarante ans, peu d'étudiants indiens séjournaient en Angleterre. La coutume voulait qu'ils affectassent d'être célibataires, même s'ils étaient mariés. Les étudiants des Ecoles ou des Collèges en Angleterre sont tous célibataires; la vie d'étude étant considérée comme incompatible avec le mariage. Dans le bon vieux temps, cette tradition existait aussi aux Indes, mais aujourd'hui, les mariages d'enfants, presque inconnus pratiquement en Angleterre, sont très répandus. Aussi, les jeunes indiens en Angleterre avaient-ils honte d'avouer qu'ils étaient mariés. Je fus atteint,

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

moi aussi, de la contagion et je n'hésitai pas à me faire passer pour célibataire quoique marié et père d'un fils. Mais, je ne fus pas récompensé d'avoir été hypocrite. Seules, ma timidité et ma réserve m'empêchèrent de sombrer dans le plus profond tourbillon.

Un jour, je me trouvais à Ventnor dans une famille pendant les vacances. La coutume voulait que, dans ces familles, la fille de l'hôtesse emmenât les invités faire une promenade. La fille de ma propriétaire me conduisit sur les charmantes collines autour de Ventnor. Je ne suis pas mauvais marcheur, mais ma compagne marchait encore plus vite que moi, me traînait derrière elle, et bavardait sans arrêt. Je répondais à son bavardage en murmurant : « Oui » ou « Non », ou tout au plus : « Oui, c'est magnifique ». Elle volait comme un oiseau, tandis que je me demandais si nous allions bientôt rentrer. Enfin, nous atteignîmes le sommet de la colline. Il s'agit ensuite de descendre. En dépit de ses souliers à hauts talons, cette pétillante jeune personne de vingt-cinq ans descendit comme une flèche. Je me débattais honteusement en cette descente. La jeune fille se tenait en bas, souriait, m'encourageait, me proposait de venir me chercher ou de me traîner. Avec une grande difficulté, et en rampant de temps en temps, j'arrivai enfin en bas. Ma compagne se mit à rire : « Bravo » ce qui me rendit encore plus confus.

Mais, je ne pus toujours m'en tirer sain et sauf. Car Dieu voulait m'arracher aux griffes du mensonge. J'allai un jour à Brighton et, là, je rencontrai à l'hôtel une vieille veuve peu fortunée. Ceci se passait pendant

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

la première année de mon séjour. Les entrées du menu étaient écrites en français, langue que j'ignorais. J'étais assis à la même table que la vieille dame. Elle vit que j'étais étranger et vint immédiatement à mon aide. « Vous devez être étranger et vous paraissez bien embarrassé. Pourquoi n'avez-vous rien commandé ?» Je la remerciai, et, lui expliquant mon embarras, je lui avouai que ne comprenant pas le français, j'étais incapable de savoir quels étaient les plats végétariens.

« Laissez-moi vous aider, dit-elle. Je vais vous expliquer le menu et vous montrer ce que vous pouvez manger. » Ceci fut le début d'une rencontre qui se transforma en amitié, amitié qui devait durer pendant toute la durée de mon séjour en Angleterre et longtemps après. En d'autres occasions, cette dame me présenta à des jeunes filles et me ménagea de longues conversations avec elles. Une jeune fille, qui vivait avec elle, semblait particulièrement douée pour ces sortes de conversations. On me laissait, souvent, en tête à tête avec elle.

D'abord, tout cela me sembla bien ennuyeux. Je ne pouvais ni commencer une conversation, ni me livrer à certaines plaisanteries. Mais, cette jeune fille me mit sur la bonne voie. Je commençai à devenir plus savant, puis j'attendis avec impatience chaque dimanche et je finis par prendre goût à ces conversations avec ma jeune amie.

Chaque jour, la vieille dame resserrait les mailles de son filet. Elle commença à s'intéresser à nos rencontres. Peut-être faisait-elle des projets à ce sujet. Je me trou-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

vais dans un terrible embarras. « Comme j'aurais voulu avouer mon mariage à cette chère dame, me disais-je. Ainsi elle ne nourrirait aucun projet de fiançailles à notre égard. Cependant, il n'est pas trop tard pour réparer. En lui disant maintenant la vérité, je pourrai peut-être éviter d'autres ennuis. » Je lui écrivis donc dans ce sens :

« Depuis que nous nous sommes rencontrés à Brighton, vous avez toujours été d'une extrême amabilité avec moi. Vous m'avez soigné comme une mère. Vous avez essayé aussi de me marier et vous m'avez présenté à des jeunes filles. Plutôt que de laisser les choses se poursuivre je dois vous avouer que je n'ai pas mérité votre affection. Dès le début de nos relations, j'aurais dû vous avouer que j'étais marié. Je savais que les étudiants indiens dissimulaient en Angleterre le fait de leur mariage et je fis de même. Je m'aperçois, maintenant, que je n'aurais pas dû agir ainsi. Je dois ajouter que l'on me maria tout enfant et que je suis père d'un fils. Je suis désolé de ne pas vous avoir avertie plus tôt. Mais je suis heureux que Dieu m'ait donné maintenant le courage de dire la vérité. Me pardonnerez-vous? Je vous jure que je n'ai pris aucune liberté avec la jeune personne à laquelle vous avez eu l'amabilité de me présenter. Je connaissais mes limites. Ignorant mon mariage, vous souhaitiez sans doute nos fiançailles. Afin que les choses ne dépassent pas cette première étape, je dois vous dire la vérité.

Si, au reçu de cette lettre, vous me jugez indigne de votre hospitalité, je vous assure que je ne m'en forma-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

liserai pas. J'ai contracté envers vous une dette éternelle et je n'oublierai jamais votre amabilité et votre dévouement. »

Je dus rédiger cette lettre un grand nombre de fois. Mais, elle me libéra d'un poids qui m'alourdissait. Presque par retour du courrier, la réponse me parvint, à peu près ainsi conçue :

« J'ai reçu votre lettre, si franche qui nous a fait grand plaisir et nous avons ri de bon cœur. Le mensonge dont vous vous accusez est pardonnable; mais, vous avez bien fait de nous mettre au courant du véritable état de choses. Mon invitation tient toujours et nous vous attendrons dimanche prochain, nous sommes impatientes d'apprendre l'histoire de votre mariage d'enfant et nous nous réjouissons de rire à vos dépens. Dois-je vous dire que notre amitié n'est en rien compromise par cet incident? »

Ainsi, je m'étais débarrassé du mensonge et je n'hésitai plus désormais à parler de mon mariage toutes les fois que ce fût nécessaire.

A la fin de la deuxième année de mon séjour en Angleterre, je rencontrai deux théosophes, deux frères, tous deux célibataires. Ils m'entretinrent du Gita. Ils lisaient la traduction de Sir Edwin Arnold : *La Chanson Céleste* et ils m'invitèrent à étudier le texte original avec eux. Je fus intimidé, car je n'avais lu la *Chanson Divine* ni en sanscrit ni en gurajati. Aussi, fus-je contraint de leur avouer mon ignorance du Gita; mais, j'ajoutai que j'étais prêt à l'étudier avec joie et, quoique mes notions de sanscrit fussent faibles, j'espérais

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

pouvoir comprendre suffisamment le texte original pour leur indiquer les passages où la traduction ne rendait pas fidèlement le sens du texte. Je commençai donc à étudier le Gita avec eux. Les versets suivants du second chapitre firent une profonde impression sur moi :

« L'homme qui se livre à ses penchants sensuels éprouve un grand trouble; de ce trouble naît une violente agitation;

De cette agitation naît la colère; de la colère vient la folie; de la folie, la perte de la mémoire; de la perte de la mémoire, la perte de la raison; enfin de la perte de la raison, la perte de tout. »

Le livre me sembla d'une valeur sans prix. Cette certitude au sujet du Gita ne fit que s'accroître en moi et le résultat est que je le considère aujourd'hui comme le livre suprême de la connaissance de la vérité. Il me fut d'une aide inestimable à certains moments de tristesse. J'en ai étudié presque toutes les traductions anglaises et je considère celle de Sir Edwin Arnold comme la meilleure. Elle est fidèle au texte et cependant ne semble pas être une traduction. Quoique ayant lu le Gita avec ces amis, je ne peux prétendre l'avoir alors étudié. Ce ne fut qu'après quelques années que cette œuvre devint ma lecture quotidienne.

Ces jeunes gens me recommandèrent également la *Lumière d'Asie* de Sir Edwin Arnold que je connaissais comme auteur de la *Chanson Céleste*, et je lus ce livre avec presque plus d'intérêt que le Bhagavat Gita. Lorsque j'en eus commencé la lecture, il me fut impos-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

sible de l'interrompre. Ils m'emmenèrent aussi au Cercle Blavatsky et me présentèrent à Mme Blavatsky et à Mrs Besant. Cette dernière venait d'entrer récemment à la Société de Théosophie et je suivais, avec un grand intérêt, la campagne menée au sujet de sa conversion. Mes amis me conseillèrent de faire partie de la Société; mais, je déclinai poliment leur offre : « Avec la faible connaissance que j'ai de ma propre religion, dis-je, je ne veux appartenir à aucune secte religieuse. » Je me rappelle avoir lu sur les instances des deux frères la *Clef de la Théosophie* par Mme Blavatsky. Ce livre fut un stimulant; il me donna le désir de lire des ouvrages sur l'Hinduisme et détruisit la théorie cultivée par les Missionnaires que l'hinduisme était rempli de superstitions.

A peu près à la même époque, je rencontrai un bon chrétien de Manchester dans une pension de famille végétarienne. Il me parla du christianisme. Je lui racontai mes souvenirs de Rajkot. Il fut peiné de les entendre. « Je suis végétarien, dit-il, je ne bois pas d'alcool. Sans doute, beaucoup de chrétiens mangent de la viande et boivent; mais, ni le régime carné ni la boisson ne sont recommandés par l'Ecriture. Lisez la Bible. » J'acceptai son conseil, et il me procura une Bible. Je me rappelle vaguement qu'il en vendait lui-même des exemplaires et que je lui achetai une édition contenant des cartes et autres aide-mémoire. Je commençai cette lecture mais je ne pus terminer l'Ancien Testament. Je lisais le Livre de la Genèse, mais les chapitres suivants m'endormaient invariablement. Mais,

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

afin de pouvoir dire que j'avais lu ce livre, je travaillais les autres chapitres avec une grande difficulté et sans la moindre compréhension. Je détestais le Livre des Nombres.

Mais, le Nouveau Testament me produisit une impression différente, spécialement le Sermon sur la Montagne qui me toucha droit au cœur. Je le comparais avec le Gita. Les versets : « Et moi je vous dis de ne point résister à celui qui vous maltraite; au contraire, si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre. Si quelqu'un veut plaider contre vous pour prendre votre robe, abandonnez-lui encore votre manteau », m'enchantèrent au delà de tout et me rappelèrent les vers de Shamal Bhatt : « Pour un bol d'eau donne un copieux repas. » Ma jeune raison essayait de mêler l'enseignement du Gita, de la lumière d'Asie et du Sermon sur la Montagne. L'idée de Renoncement considérée comme la plus haute forme de religion me séduisit beaucoup.

Cette lecture aiguisa mon appétit et me donna le goût d'étudier la vie des autres maîtres religieux. Un ami me recommanda *Les Héros et le Culte des Héros* de Carlyle. Je lus le chapitre sur le «héros considéré comme Prophète » et, j'appris la grandeur, la bravoure, la vie austère du Prophète d'Islam.

Je ne pouvais poursuivre cette étude de la religion pour le moment car la préparation de mes examens ne me laissait que fort peu de temps. Mais, je me promis de lire à l'avenir d'autres livres religieux et de me familiariser avec toutes les doctrines des principales religions.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Et, comment n'aurais-je pas appris quelque chose de l'athéisme? Chaque Indien connaissait le nom de Bradlaugh et son dit-athéisme. Je lus des livres à ce sujet dont j'ai oublié les noms. Ils n'eurent pas d'effet sur moi car j'avais déjà traversé le désert saharien de l'athéisme. Mrs Besant, qui était très éclairée, était venue au théisme de l'athéisme et, en fait, avait aussi fortifié mon aversion pour l'athéisme. J'avais lu son livre *Comment je suis devenue Théosophe.*

Ce fut à ce moment que Bradlaugh mourut. Il fut enterré au cimetière de Brookwood. J'allai aux obsèques comme tous les Hindous qui résidaient à Londres. Quelques pasteurs étaient aussi présents pour lui rendre les derniers honneurs. Au retour de l'enterrement, nous dûmes attendre le train à une petite station. Un champion de l'athéisme dans la foule s'en prit à l'un des pasteurs :

— Ainsi Monsieur, vous croyez à l'existence de Dieu?

— J'y crois, répondit le brave homme à voix basse.

— Vous croyez aussi que la circonférence de la terre est de 28.000 milles, dit l'athée avec un sourire de vanité. Voulez-vous donc me dire la grandeur de votre Dieu et où il se trouve?

— Nous ne savons qu'une chose c'est qu'il réside dans le cœur de chacun de nous.

— Allons, allons, ne me prenez pas pour un enfant, répliqua le champion en nous lançant un regard triomphant. Le pasteur gardait un humble silence.

Cette conversation renforça encore l'aversion que je nourrissais pour l'athéisme.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Juste au même moment, Narayan Hemchandra arriva en Angleterre. Je le connaissais comme écrivain. Nous nous rencontrâmes chez miss Manning de l'Association Nationale Indienne. Lorsque je me rendais chez elle, je restais habituellement silencieux, ne parlant jamais que si l'on m'interrogeait. Elle me présenta à Narayan Hemchandra. Il ne savait pas l'anglais. Son costume était curieux: un pantalon épais, un manteau marron froissé, sale et, selon la mode Parsi, ni cravate, ni col, un bonnet de laine roulée et une longue barbe. Il était délicat et de petite taille. Son visage rond était criblé de marques de petite vérole, et son nez n'était ni pointu ni aplati. Un si étrange personnage, vêtu de si étrange façon, ne devait pas passer inaperçu dans le monde.

Nous nous vîmes chaque jour. Il y avait entre nous une grande similitude de pensée et d'actions. Tous deux, nous étions végétariens. Nous prenions souvent nos repas ensemble. C'était l'époque où je vivais de dix-sept shillings par semaine et où je faisais la cuisine. Parfois, j'allais chez lui, et d'autres fois, il venait dans ma chambre. Ma cuisine était accommodée à la mode anglaise. Rien ne pouvait satisfaire Narayan Hemchandra que la mode hindoue. Je faisais de la soupe aux carottes et il raillait mon goût. Un jour, il se procura des dahl (lentilles) et, les assaisonnant, me les apporta. Je les mangeai avec délices. Ceci fut le début d'un système régulier d'échange entre nous. Je lui offrais mes plats, il m'apportait les siens.

Le nom du Cardinal Manning était alors sur toutes

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

les lèvres. La grève des ouvriers des docks venait de prendre fin grâce aux efforts de John Burns et du Cardinal Manning. Je parlai à Marayan Hemchandra des hommages que Disraëli avait rendus à la simplicité du Cardinal.

— Je veux donc voir ce sage, dit-il.

— C'est un homme célèbre. Comment le rencontrerez-vous?

— Je vais vous demander de lui écrire en mon nom. Dites-lui que je suis écrivain et que je veux le féliciter personnellement au sujet de son œuvre humanitaire. Je vous emmènerai comme interprète puisque je ne sais pas l'anglais. »

J'écrivis dans ce sens. Deux ou trois jours après, nous reçûmes une carte du Cardinal Manning qui nous donnait rendez-vous. Je mis mon habituel costume de visite. Narayan Hemchandra était toujours habillé de la même façon, avec le même manteau et le même pantalon. J'essayais de plaisanter, mais il se moqua de moi : « Vous autres civilisés, dit-il, vous êtes tous des lâches. Les grands hommes ne jugent jamais quelqu'un sur l'apparence. Ils pensent au cœur. »

Nous entrâmes chez le Cardinal. A peine étions-nous assis qu'un vieux monsieur, grand, mince, entra, et nous serra la main. Narayan Hamchandra lui rendit ses hommages :

« Je ne veux pas abuser de votre temps. J'ai beaucoup entendu parler de vous et j'ai voulu venir vous remercier de l'œuvre que vous venez d'accomplir en faveur des grévistes. Ma coutume est de rendre visite

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

aux sages du monde, et voilà pourquoi je me suis permis de vous déranger. » Ceci était naturellement la traduction du discours prononcé en Gujarati.

— Je suis heureux que vous soyez venus, répondit le Cardinal. J'espère que vous serez satisfait de votre séjour à Londres et que vous entrerez en rapport avec les gens d'ici. Que Dieu vous bénisse. A ces mots, il se leva, et prit congé de nous.

Un jour, Narayan Hemchandra vint me voir vêtu de la chemise et du dhoti [1] que nous portions aux Indes. Ma brave propriétaire ouvrit la porte et se précipita vers moi, en proie à une grande frayeur. « Une espèce de toqué veut vous voir, dit-elle ». Je me dirigeai vers la porte et je vis à ma grande surprise Narayan Hemchandra vêtu d'un dhoti. J'en fut choqué. Son visage, néanmoins, ne reflétait que son sourire habituel.

— Mais les enfants dans la rue ne se sont-ils pas moqués de vous?

— En effet, ils ont couru derrière moi mais je ne me suis pas occupé d'eux et ils se sont calmés.

Narayam Hemchandra se rendit à Paris, après un séjour de quelques mois à Londres. Il commença à apprendre le français et à traduire des livres français. Je savais assez de français pour revoir ses traductions, aussi me les donna-t-il à lire. Ce n'était pas une traduction; c'était une nouvelle version.

1. Un long morceau de tissu de coton porté autour de la taille et recouvrant la partie inférieure du corps.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Enfin, il réussit le projet qu'il avait de visiter l'Amérique. Ce fut avec une grande difficulté qu'il put obtenir un ticket de pont. Lorsqu'il arriva aux États-Unis, il fut poursuivi pour « tenue indécente » car il était sorti un jour en chemise et en dhoti. Je me souviens qu'il fut remis en liberté.

Il était assez facile d'être admis au barreau en Angleterre; mais, difficile d'exercer. J'avais appris le droit théorique mais je ne savais pas plaider. J'avais étudié, avec intérêt, le *Code de la loi*, mais j'ignorais comment le mettre en pratique.

Pendant mes études de droit, je fus troublé de doutes et je confiai mes ennuis à certains de mes amis. L'un d'eux me conseilla de demander l'avis de Dabadhai Naoro. Quoique j'eusse pour lui une lettre d'introduction qu'on m'avait donnée aux Indes, il me semblait que je n'avais pas le droit de déranger un homme aussi célèbre pour une interview. Chaque fois qu'une conférence de lui était annoncée, j'y assistais; j'écoutais l'orateur d'un coin de la salle, et je m'en allais charmé. Afin de pouvoir entrer en contact étroit avec les étudiants, il avait fondé une association. J'assistais à ces réunions et je me réjouissais de son dévouement pour les étudiants et du respect dont il était entouré par ceux-ci. Après quelque temps, je rassemblai mon courage et lui envoyai la lettre d'introduction. « Vous pouvez venir me demander mon avis quand vous voudrez, dit-il ». Mais je ne profitai pas de cette offre.

Je ne me souviens pas si le même ami me recommanda de voir M. Frédérick Pincutt. C'était un con-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

servateur ; mais, son affection pour les étudiants indiens était pure et désintéressée. Beaucoup d'entre eux lui demandaient des conseils; je sollicitai aussi un rendez-vous qu'il accepta. Je n'oublierai jamais cette interview. Il m'accueillit comme un ami et se moqua de mon pessimisme. « Soyez sûr, dit-il, qu'aucune habileté exceptionnelle n'est nécessaire pour devenir avocat. Une certaine honnêteté et de l'activité suffiront à vous faire gagner votre vie. Toutes les causes ne sont pas compliquées. Allons, montrez-moi l'étendue de vos connaissances générales. »

Lorsque je lui présentai mon léger butin, il fut quelque peu déçu. Mais, cela ne dura qu'un instant. Bientôt, son visage rayonna d'un sourire satisfait : « Je comprends votre inquiétude, dit-il. Vos connaissances générales sont faibles. Vous ne savez rien du monde. Vous n'avez pas même appris l'histoire de votre propre pays. Un avocat devrait étudier la nature humaine. et chaque Indien devrait connaître l'histoire de l'Inde. Ceci n'a aucun rapport avec la pratique des lois, mais vous devriez être instruit de ce sujet. Je vois que vous n'avez pas même lu l'*Histoire de l'Insurrection* de Kay et Malleson. Procurez-vous cet ouvrage immédiatement et lisez aussi un ou deux livres traitant de la nature humaine. »

Je fus extrêmement reconnaissant à cet ami vénérable de ce qu'il fit pour moi. Ces conseils ne me rendirent qu'un service immédiat assez relatif; mais, son affection me remit d'aplomb. Son visage ouvert et souriant resta en ma mémoire; je compris qu'une

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

grande habileté n'était pas essentielle dans la réussite et que l'honnêteté et l'activité suffisaient. Lorsque j'eus cette certitude, je me sentis un peu rassuré. Je passai mes examens de droit et mon séjour en Angleterre toucha à sa fin.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre V

LE RETOUR AUX INDES

Le moment était maintenant arrivé pour moi de quitter l'Angleterre et je retins mon billet sur le *S. S. Assam* en juin. La mousson s'était déjà élevée lorsque nous atteignîmes la mer d'Arabie et il y eut du gros temps, sans arrêt, jusqu'à Bombay lorsque nous eûmes dépassé Aden. Presque tous les passagers du paquebot furent malades ; mais, je me sentis parfaitement bien et je pus rester sur le pont à contempler la houle orageuse et l'éclat des vagues. Depuis que de nombreux passagers étaient souffrants, seules deux ou trois personnes étaient présentes au déjeuner, qui mangeaient le potage d'avoine dans des assiettes soigneusement tenues sur les genoux afin que celui-ci ne se répandît pas.

L'orage extérieur était pour moi le symbole de l'orage intérieur. Mais, si le premier me laissait inébranlable, je peux dire que le second ne me touchait pas plus. Un orage se préparait dans ma propre caste qui se trouverait bientôt devant moi. Il me faudrait compter

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

aussi avec mon inexpérience de ma future profession d'avocat. Et, cependant, j'étais profondément réformateur et je m'interrogeais pour savoir comment entreprendre au mieux ces réformes. Mais, elles étaient plus nombreuses encore que je ne le prévoyais.

Mon frère aîné était venu de Kathiawar pour m'accueillir sur le quai. Il avait déjà fait la connaissance du Dr Metha et de son frère, et, comme ce dernier insistait pour nous recevoir chez lui, nous nous y rendîmes. Aussi, cette relation qui s'était formée en Angleterre, continua aux Indes et se transforma en une amitié permanente entre les deux familles. Pendant tout le voyage, je languis à la pensée de revoir ma mère. J'ignorais qu'elle n'était plus là pour me presser sur son sein. La triste nouvelle me fut alors apprise et je me livrai aux ablutions d'usage. Mon frère m'avait laissé ignorer sa mort qui était survenue lors de mon séjour en Angleterre. Il voulait m'éviter ce coup en un pays étranger. La nouvelle n'en fut pas moins terrible pour moi; mais, je ne dois pas m'appesantir sur ce sujet. Ma douleur fut même plus profonde que celle causée par la mort de mon père. Mes espoirs les plus chers étaient brisés. Mais, je ne me rappelle pas m'être abandonné à aucune folle manifestation de douleur. Je pus même retenir mes larmes et je repris ma vie comme si rien ne s'était passé.

Le Dr Metha me présenta à plusieurs amis dont l'un était son frère, qui répondait au nom de Revashankar Jagjivan. Entre ce dernier et moi s'établit une amitié pour la vie. Mais, une rencontre qu'il faut que je note,

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

et qui date de cette époque, est celle du poète Raychand, le gendre du frère aîné du Dr Métha, l'associé de la maison de joaillerie administrée sous la raison sociale de Revashankar Jagjivan. Il n'avait pas plus de vingt-cinq ans; mais dès le premier regard, j'eus la certitude qu'il était un homme d'une érudition et d'un caractère remarquables. Il était connu aussi pour être un *Shatavadhani* (qui a la faculté de se rappeler ou de suivre une centaine de sujets simultanément). Le Dr Métha me recommanda de lui demander de me faire voir quelques-uns de ces exploits de mémoire. Je recherchai mon vocabulaire dans toutes les langues étrangères que je connaissais, et, je demandai au poète de répéter les mots. Il le fit dans l'ordre précis que je lui avais donné. J'enviais ses dons, sans, pour cela, me laisser prendre à leurs charmes. Ce qui me séduisait en lui, c'était la grande connaissance qu'il avait des Écritures, son caractère sans tache, et sa passion brûlante pour la réalisation de soi. Je compris que cette dernière passion était sa seule raison de vivre. Les lignes suivantes de Muktanand étaient toujours sur ses lèvres, gravées sur les tables de son cœur :

« Je ne me croirai béni que lorsque je Le verrai dans tous les actes quotidiens ».

« En vérité Il est le fil qui soutient la vie de Muktanand. »

Les opérations commerciales de Raychandbhai [1] se

1. La coutume à Gujarat et dans d'autres parties de l'Inde veut que l'on ajoute le mot « bhai » signifiant « frère » au nom propre d'un ami.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

chiffraient par des centaines de mille de roupies, Raychandbhai était un connaisseur en perles et en diamant. Aucun problème n'était trop difficile pour lui.

Mais les affaires, cependant, n'étaient pas le centre autour duquel sa vie s'orientait. Son but était l'espoir de voir Dieu face à face. On trouvait, entre autres objets, sur sa table de travail, des livres religieux ou son journal. La plupart de ses œuvres publiées sont la reproduction de ce journal. Cet homme qui, immédiatement après avoir terminé d'importantes opérations commerciales, pouvait commencer à écrire au sujet des secrets de l'esprit, n'apparaît évidemment pas du tout comme un homme d'affaires, mais, plutôt, comme un véritable chercheur de la Vérité. Et, je l'observais, absorbé dans ces poursuites spirituelles, pendant ses occupations commerciales. Et cela, non pas seulement une ou deux fois, mais très fréquemment. Je ne le vis jamais perdre l'esprit en quelque circonstance que ce fût. Il n'y avait aucun lien en ce monde pour m'attacher à lui; et, cependant, j'appréciais cette camaraderie étroite. Je n'étais qu'un avocat sans cause, néanmoins, chaque fois que je le voyais, il m'entraînait dans des discussions sur des sujets religieux. Quoique je ne fisse encore que tâtonner, et que je ne pusse me flatter de posséder quelque compétence pour soutenir une controverse de cet ordre, sa conversation me semblait d'un immense intérêt. Depuis, j'ai rencontré de nombreux professeurs en théologie et j'ai essayé de connaître les chefs des différentes doctrines religieuses; mais, personne, ne fit jamais sur

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

moi une plus forte impression que Raychandbhai. Ses paroles me touchaient profondément. Son intelligence me semblait aussi élevée que son ardeur morale. J'avais la profonde certitude qu'il ne m'entraînerait jamais hors de ma voie, mais, qu'au contraire, il me ferait toujours partager ses plus secrètes pensées. Aussi, en des moments de crise spirituelle, me servit-il constamment de refuge.

Cependant, en dépit de mon profond respect pour lui, je ne pouvais l'élire en mon cœur comme mon Guru [1]. Cette place est restée libre et mes recherches se poursuivent encore. Je crois en la théorie hindoue du Guru et à son importance dans la réalisation spirituelle. Il y a une grande part de vérité dans la doctrine qui veut qu'aucune véritable connaissance ne soit possible sans l'aide d'un Guru. Un maître imparfait, s'il sagit d'études superficielles, est, à la rigueur, tolérable; mais, un maître, également imparfait, ne peut être accepté lorsqu'il s'agit de spiritualité. Seul, un maître parfait de sagesse spirituelle mérite d'être élu comme Guru. Des efforts incessants sont nécessaires pour arriver à la perfection, car chacun a le Guru qu'il mérite. Une lutte infinie pour atteindre à la perfection, voilà notre devoir humain. Il comporte en soi sa propre récompense. Le reste est entre les mains de Dieu. Aussi, bien que je ne pusse élire Raychandbhai, dans mon cœur, comme Guru, il fut, en maintes circonstances, mon guide et mon aide. Trois modernes ont laissé une

1. Maître spirituel.

profonde impression sur ma vie et m'ont séduit. Raychandbhai par son contact vivant; Tolstoï par son livre *Le royaume de Dieu est en vous*, Ruskin par *Jusqu'à la fin*.

Mon frère aîné formait de grands espoirs à mon sujet. Le désir de la richesse, de la notoriété, et de la gloire ne le quittait pas. Il était généreux et compatissant envers les défaillances d'autrui. Ceci, allié à une nature simple, lui avait attiré de nombreux amis, et, par leur influence, il espérait pouvoir me procurer un grand nombre de causes. Il avait décidé que je ne tarderais pas à avoir une forte clientèle; et, dans ce but, il avait augmenté les dépenses de notre train de vie d'une façon excessive. Il n'avait rien négligé pour faciliter l'exercice de ma profession d'avocat au barreau.

L'orage déchaîné dans ma caste au sujet de mon voyage à l'étranger couvait encore à mon retour; et, avait eu pour résultat de diviser ma caste en deux camps, dont l'un m'accueillit de nouveau immédiatement, tandis que l'autre me tenait à l'écart. Pour plaire au premier groupe, mon frère m'emmena à Nasik, avant d'aller à Rajkot, me baigna dans la rivière sacrée, et, en arrivant à Rajkot offrit à la caste un dîner en réparation. Je n'approuvais guère tout cela. Mais, l'amour de mon frère pour moi était sans bornes et mon dévouement pour lui était proportionné à cet attachement. J'agis donc automatiquement comme il le désirait, acceptant son désir comme un ordre. Les ennuis concernant ma réintégration dans la caste étaient à peu près terminés.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Je ne cherchai jamais à me faire admettre par le groupe qui m'avait refusé. Non que je gardasse quelque ressentiment à l'égard des chefs de ce clan. Certains me considéraient avec aversion; mais, j'évitais scrupuleusement de choquer leurs sentiments. Je respectais pleinement les ordres de la caste au sujet de mon excommunication. D'après ces articles, aucun membre de ma famille, y compris mon beau-père et ma belle-mère, mon beau-frère et ma belle-sœur, ne pouvait me recevoir; et, je n'aurais pas même accepté un verre d'eau chez eux. Ils étaient prêts secrètement à enfreindre cette défense; mais, je ne pouvais admettre que l'on fît, en cachette, ce que je n'aurais pas accompli en public.

Le résultat de ma conduite consciencieuse fut tel que je n'eus plus jamais l'occasion d'être ennuyé par ma caste; et, je ne rencontrai désormais que l'affection et la générosité chez les membres du clan qui avaient prononcé mon excommunication. Ceux-ci m'aidèrent dans mon œuvre, sans jamais attendre qu'en retour je fisse quelque chose pour la caste. Je suis persuadé que ces bons résultats sont dus à ma non-résistance. Aurais-je intrigué pour être admis dans la caste, tenté de la diviser en d'autres groupes, provoqué les chefs, que ces ennuis se seraient divisés à l'infini. Au lieu de laisser passer l'orage, à mon arrivée d'Angleterre, je me serais trouvé au milieu d'un tourbillon d'agitation et peut-être aurais-je été forcé d'avoir recours à la dissimulation.

Mes relations avec ma femme n'étaient pas celles

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

que j'aurais désirées. Mon séjour en Angleterre ne m'avait pas guéri de la jalousie. Je continuais à la soupçonner à propos des plus petits faits et mes désirs les plus chers demeuraient insatisfaits. J'avais décidé que ma femme apprendrait à lire et à écrire et que je l'aiderais dans ces études; mais, mon tempérament s'éleva entre nous et elle dut subir ma propre légèreté. Un jour, j'allai jusqu'à la renvoyer chez son père, et, je ne consentis à la reprendre qu'après l'avoir fait beaucoup souffrir. Plus tard, je compris que ces actes n'étaient que pure folie de ma part.

J'avais des projets de réforme au sujet de l'éducation des enfants. Mon frère avait des enfants, et, le bébé, que j'avais quitté pendant mon voyage, était maintenant un garçon de quatre ans. Je désirais enseigner à ces pètits la culture physique afin de les rendre forts; et je voulais aussi les faire profiter de mon expérience personnelle. Je fus assuré de l'aide de mon frère et mes efforts réussirent tant bien que mal. La compagnie des enfants fut toujours une joie pour moi, et j'ai gardé, jusqu'à présent, l'habitude de jouer et de plaisanter avec eux. J'ai toujours pensé que je serais un excellent professeur pour les enfants.

La nécessité de « réformes », concernant la nourriture, était incontestable. Le thé et le café avaient déjà place à la maison. Mon frère avait essayé de créer une sorte d'atmosphère anglaise pour mon retour; et, dans ce but, on se servait maintenant des faïences et autres objets qui étaient jadis réservés aux jours de cérémonies. Mes « réformes » ajoutèrent le point final

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

à toutes ces innovations. J'introduisis l'usage du potage d'avoine, et, le cacao remplaça le thé et le café; mais, en réalité, s'ajouta, en supplément, au thé et au café. Je portais déjà des chaussures et des souliers; mais, j'achevais l'européanisation en ajoutant des vêtements européens.

Les dépenses augmentèrent. De nouveaux objets devenaient, chaque jour, nécessaires. Nous avions réussi à attacher un éléphant blanc à notre porte. Mais, comment nous procurer les moyens nécessaires à ce train de vie? Exercer ma profession à Rajkot eut été absolument ridicule. Je possèdais à peine l'érudition d'un Vakil, [1], et, j'espérais être payé dix fois plus. Aucun client ne serait assez fou pour me choisir. Et, cependant, si l'un d'eux s'y décidait, joignant l'arrogance et la supercherie à mon ignorance, augmenterais-je la dette dont j'étais redevable au monde?

Des amis me conseillèrent d'aller à Bombay pendant quelque temps afin de me familiariser avec la Haute Cour, d'y apprendre les lois indiennes et d'y trouver quelques causes à défendre. J'acceptai cet avis, et je partis. A Bombay, je me mis en ménage avec un cuisinier aussi incompétent que moi. C'était un Brahman appelé Ravishankar. Je ne le traitais pas comme un domestique, mais comme un membre de la maison. Il versait de l'eau sur son corps, mais ne se lavait jamais. Son dhoti était sale ainsi que son filet sacré et il ignorait

1. Vakil est le mot indien pour désigner un avocat qui a fait son droit aux Indes.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

complètement les écritures hindoues. Mais comment aurais-je pu trouver un meilleur cuisinier?

— Eh bien, Ravishankar, lui demandais-je, vous ignorez peut-être la cuisine, mais savez-vous, au moins, votre *sandya*? (culte quotidien).

— Le Sandhya, monsieur? La charrue est notre Sandhya et la pelle notre rite quotidien. Voilà le type de Brahman que je suis. Je dois vivre de votre charité, autrement l'agriculture deviendra mon métier.

Aussi dus-je être le maître de Ravishankar. L'inactivité me pesait; je commençai à faire la moitié de la cuisine moi-même et j'essayai même de confectionner des plats végétariens selon les recettes anglaises. J'achetai un fourneau et, aidé de Ravishankar, je dirigeai la cuisine. Personnellement, je n'avais aucun scrupule à prendre mes repas en commun, et, bientôt, Ravishankar n'en eut pas non plus. Donc, nous continuâmes joyeusement cette vie commune. Il n'y avait qu'un obtacle : Ravishankar avait juré de rester sale et il refusait de nettoyer les plats.

Mais il me fut impossible de rester à Bombay plus de quatre ou cinq mois; car, aucun gain ne venait compenser mes dépenses. C'est pourquoi, après avoir désespéré d'exercer à Bombay, je quittai cette ville et revins à Rajkot où j'ouvris mon propre cabinet. Je réussis assez bien. La rédaction de plaintes et de mémoires me rapportait, en moyenne, trois cents roupies par mois. Je fus plus redevable de ce travail, à des influences qu'à ma propre compétence; car, l'associé de mon frère possèdait une clientèle établie. Il envoyait

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

toutes les plaintes importantes à des avocats célèbres tandis que m'incombaient les contrats à rédiger pour les clients pauvres.

Je dois avouer qu'à cette époque, je dus transiger avec le principe qui m'interdisait de donner toute commission. J'appris que les usages étaient différents; tandis qu'à Bombay, les commissions devaient être versées aux raccoleurs, elles devaient être données ici aux vakils qui apportaient les affaires. Ici, comme à Bombay, tous les avocats, sans exception, versaient un pourcentage, en commission. L'argument de mon frère était, dans mon cas, irréfutable : « Vous comprenez, dit-il, que je suis associé à un autre vakil. Je serai toujours prêt à vous envoyer toutes les affaires susceptibles de vous intéresser. Mais vous me procurerez certainement des ennuis si vous refusez de payer une commission à mon associé. Puisque vous et moi avons un bureau en commun, vos honoraires sont versés dans notre caisse et j'y trouve ma part automatiquement. Mais le cas de mon associé est différent. S'il donne la même affaire à un autre avocat, celui-ci lui donnera certainement une commission ». Je fus gagné par cet argument et je compris que si je désirais exercer ma profession d'avocat, il ne me faudrait pas en ce cas invoquer mes principes au sujet de ces commissions. Voici comment je discutai avec moi-même, ou, pour l'avouer franchement, comment je m'abusai. Laissez-moi ajouter que je ne me rappelle pas avoir donné une seule commission en aucun autre cas.

Enfin, je commençais à joindre les deux bouts; mais,

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

à peu près à cette époque, je reçus le premier grand coup de ma vie. Je n'ignorais pas ce qu'était un officier anglais; mais, jusqu'alors, je n'en avais jamais rencontré un face à face.

Mon frère avait été le secrétaire et le conseiller du défunt Rana de Porbandar et, très fier en ce temps, il fut accusé d'avoir donné un faux renseignement lorsqu'il était dans ce bureau. L'affaire était parvenue à l'Agent Politique qui était prévenu contre mon frère. J'avais connu cet officier lorsque je me trouvais en Angleterre et l'on peut dire alors qu'il avait été très aimable avec moi. Mon frère pensa que je devais cultiver cette amitié afin de glisser un mot en sa faveur. Au moins, disait-il, je pouvais essayer de réparer ce préjudice. Je ne partageais pas du tout cette opinion; car, je ne trouvais pas loyal de profiter d'une rencontre insignifiante, faite en Angleterre. Si mon frère était véritablement fautif, quel serait le pouvoir de ma recommandation? S'il était innocent, il devait présenter une requête selon les règles et en supporter les conséquences. Mais mon frère ne fut pas de cet avis. « Vous ne connaissez pas Kathiawar, dit-il. Et vous avez encore tout à apprendre du monde. Seules, les influences comptent ici. Ce n'est pas bien de votre part, vous, mon frère, d'éviter de remplir votre devoir lorsqu'il vous est facile de dire un mot en ma faveur à un officier que vous connaissez. »

Il m'était impossible de refuser, aussi allais-je trouver l'officier bien à contre-cœur. Je savais que je n'avais aucun droit de l'approcher et j'étais pleinement cons-

cient de me compromettre vis-à-vis de moi-même. Néanmoins, je demandai un rendez-vous et je l'obtins. Je rappelais à cet officier notre ancienne rencontre; mais, je m'aperçus immédiatement que Kathiawar était différent de l'Angleterre; et qu'un officier, en congé, ne ressemblait pas à un officier en activité. L'Agent politique accepta cette rencontre, mais ce souvenir sembla le figer. « Vous n'êtes certainement pas venu ici pour profiter de cette relation, n'est-ce pas? » semblait signifier cette raideur. Cependant, j'exposai mon cas. Il s'impatienta : « Votre frère est un intrigant, dit-il. Je ne veux pas en entendre plus. Je n'ai pas le temps. Si votre frère a quelque chose à dire, qu'il fasse sa réclamation selon les règles. » Cette dure réponse était peut-être méritée. Mais l'égoïsme est aveugle et je continuai mon récit. Le sahib se leva. « Sortez, dit-il. — Mais voyons, écoutez-moi, dis-je. » Ceci fit redoubler sa colère. Il appela son domestique et lui donna l'ordre de me conduire à la porte. J'hésitais encore lorsque le domestique entra, me prit par les épaules et me fit sortir de la pièce.

J'écrivis et expédiai immédiatement un mot à ce sujet :

« Vous m'avez insulté. Vous m'avez attaqué par l'entremise de votre domestique. Si vous ne me faites pas des excuses, je serai obligé de vous poursuivre. »

La réponse me parvint rapidement, apportée par l'ordonnance.

« Vous avez été grossier avec moi. Je vous ai demandé de sortir et vous avez refusé. Je n'avais pas d'autre

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

moyen que d'appeler mon domestique pour vous reconduire à la porte. Et, lorsqu'il vous eut prié de quitter le bureau, vous ne l'avez pas fait. Donc il ne lui restait plus qu'à user de la force pour vous mettre dehors. Vous êtes libre de me poursuivre comme le vous désirez. »

Muni de cette réponse, je revins très abattu à la maison et je racontai à mon frère tout ce qu'il était arrivé. Il était peiné et ne savait comment me consoler. Il demanda conseil à un de ses amis vakils; car, je ne savais comment engager les poursuites contre le Sahib. Sir Phirozeshah Metha se trouvait justement à Rajkot à cette époque étant venu de Bombay pour un procès. Mais, comment un jeune avocat comme moi, oserait-il aller le voir? Je lui fis donc parvenir les papiers de mon affaire par le vakil qui le recevait et j'implorai son avis. « Dites à Gandhi, répondit-il, que ces faits sont d'un usage fréquent. Il arrive tout frais moulu d'Angleterre et il est encore tout bouillant. Il ne connaît pas les officiers anglais. S'il gagne agréablement sa vie et qu'il se plaise ici, qu'il déchire cette lettre et accepte l'affront. Il ne gagnera rien à poursuivre le Sahib, au contraire, il se ruinera probablement. Dites-lui qu'il a encore besoin d'apprendre la vie. »

Le conseil me fut aussi amer que le poison; mais, je dus l'avaler. J'acceptai l'affront, mais j'y gagnai quelque chose. « Jamais plus, me dis-je, je ne me placerai en une aussi fausse position; jamais plus je ne chercherai à exploiter l'amitié de cette façon. » Depuis,

je ne fis aucune atteinte à cette décision. Cette affaire changea le cours de ma vie.

Sans aucun doute, j'avais eu tort d'aller voir l'Agent politique, mais son impatience et son impérieuse colère avaient été hors de proportion avec mon erreur. Je ne méritais pas une telle expulsion. En fait, je n'avais certainement pas dû accaparer plus de cinq minutes du temps de l'officier. Mais, ce dernier n'avait pu supporter ma conversation. Il aurait pu me prier poliment de m'en aller. Mais l'autorité l'avait égaré à un degré étonnant. J'appris plus tard que la patience n'était pas une de ses qualités.

Si je continuais à exercer ma profession dans cette ville la plus grande partie de mon activité aurait lieu auprès de son tribunal. Mais, il était au delà de mes forces de me montrer conciliant avec lui et je ne désirais pas rentrer dans ses bonnes grâces. Cependant, l'ayant menacé de le poursuivre, je ne pouvais pas rester inactif. Entre temps, je commençai à voir clair dans les petites affaires politiques de ce pays. Kathiawar étant une agglomération de petits États, possédait naturellement sa riche moisson d'aventuriers politiques. De petites intrigues entre États et des conspirations d'officiers pour prendre la direction étaient à l'ordre du jour. Les princes, eux-mêmes, étaient toujours à la merci les uns des autres et prêts à prêter l'oreille aux sycoplicentos. Une telle atmosphère me semblait être malsaine; et, c'était un perpétuel problème que d'y demeurer sain et sauf. A la fin, je fus complètement découragé, et mon frère le remarqua.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

Nous comprîmes tous les deux que je serais libéré de cette atmosphère d'intrigues si je pouvais trouver un poste ailleurs. Mais, sans intrigues, il ne pouvait être question de trouver une situation de Juge ou de Président et cette dispute avec l'Agent Politique ne pouvait que nuire à ma carrière.

Porbandar était alors sous le contrôle du gouvernement anglais. Mon travail, en cette ville, consistait à faire obtenir au Prince de plus grands pouvoirs. Il me fallait voir aussi l'Administrateur au sujet du lourd impôt rural exigé des fermiers. Mais ce fonctionnaire, quoique Indien, me sembla plus arrogant encore que le Sahib. Aussi, au cours de cette mission, fus-je relativement déçu. Il m'apparut que la justice n'était pas rendue à mes clients; et, cependant, je n'avais pas le pouvoir de la leur faire obtenir. Je pouvais avoir recours tout au plus à l'agent politique, ou au gouverneur, qui eût rejeté cet appel en disant : « Nous refusons d'intervenir ». S'il y avait eu à la base de ces arrêts un règlement ou une loi quelconque, c'eût été au moins une compensation; mais, la volonté du Sahib faisait loi. Enfin, je fus exaspéré et je ne souhaitais que m'éloigner de tous ces milieux d'intrigues.

Ce fut alors que le directeur d'une maison d'affaires de Porbandar écrivit à mon frère pour lui faire l'offre suivante : « Nous avons des affaires importantes en Afrique du Sud. Notre affaire est considérable; et il y a un gros procès en cours; nos revendications étant de 40.000 livres. Le procès dure depuis longtemps; nous avons engagé les meilleurs vakils et avocats pour

défendre cette cause. Si vous pouviez envoyer votre frère là-bas, cela nous rendrait service et lui apporterait aussi quelques avantages. Il renseignerait notre conseil mieux que nous; il pourrait aussi visiter une nouvelle partie du monde et se créer ainsi de nouvelles relations. »

Mon frère envisagea avec moi cette nouvelle proposition. Je ne comprenais pas très bien s'il s'agissait d'éclairer cet avocat ou de plaider au tribunal; mais, j'avais envie d'accepter cette offre. Mon frère me présenta au défunt Sheth Abdula Karim Jhaveri, associé de Dada Abdulla et Cie, la maison d'affaires en question. « Ce ne sera pas un travail difficile, m'assura le Sheth. Nous avons pour amis des Européens dont vous ferez la connaissance. Vous nous serez utile dans la maison. Une grande partie de notre correspondance est en anglais et vous pourrez nous aider aussi en cette branche. Vous serez naturellement notre hôte; ce qui vous défraiera de toutes dépenses ».

— Pendant combien de temps aurez-vous besoin de mes services, lui demandai-je, et à combien s'élèveront mes honoraires?

— Votre présence serait nécessaire pendant un an au plus. Votre voyage aller et retour en première classe vous sera payé, ainsi qu'une somme forfaitaire de cent cinq livres.

Je ne partais donc pas en qualité d'avocat, mais plutôt d'employé de la maison. De toutes façons, je désirais quitter les Indes.

Voilà, pensai-je, une belle occasion de voir de nou-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

veaux pays et de faire de nouvelles expériences. Il me serait possible d'envoyer cent cinq livres à mon frère et de contribuer ainsi aux dépenses du ménage. Aussi, j'acceptai cette offre sans marchander et je m'apprêtai à partir sur le champ pour l'Afrique du Sud.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre VI

L'ARRIVÉE AU NATAL

Abdulla Shet m'attendait à Durban. Le paquebot accosta. J'observai les gens qui montaient à bord pour accueillir leurs amis, et, je m'aperçus que l'on n'avait guère d'égards envers les Indiens. Je ne pouvais m'empêcher de remarquer que ceux qui connaissaient Abdulla Shet faisaient preuve envers lui, d'un certain snobisme, et, j'en fus froissé. Abdulla Shet en avait pris l'habitude. On me regardait avec une sorte de curiosité. Mes vêtements me faisaient remarquer parmi les autres Indiens. Je portais une redingote et un petit turban.

Abdulla Shet était à peu près illettré, mais, il posdait une grande expérience. Il avait une intelligence vive et il en était conscient. Il avait appris assez d'anglais pour pouvoir soutenir une conversation, et cela lui était d'une grande utilité dans la conduite de toutes ses affaires, soit pour discuter avec des directeurs de Banque ou des négociants européens, soit, pour exposer une cause à son avocat. Les Indiens l'estimaient

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

beaucoup. Sa maison était alors une des plus importantes maisons d'affaires indiennes. Malgré ces qualités, Abdulla Shet avait un défaut ; il était d'un caractère soupçonneux.

Il était fier de l'Islam et il aimait à discuter de philosophie islamique. Bien qu'il ne sût pas l'arabe, la connaissance qu'il avait du Coran sacré et de la littérature islamique était assez vaste. Il était toujours prêt à faire un grand nombre de citations. Je gagnai à son contact une certaine connaissance pratique de l'Islam. Lorsqu'une plus grande intimité se forma entre nous, nous eûmes de longues discussions sur des sujets religieux.

Le second ou le troisième jour de mon arrivée, il m'emmena au Tribunal de Durban. Là, il me présenta à plusieurs personnes et me plaça près de son avocat. Le juge ne cessa pas de me fixer; enfin il me demanda de retirer mon turban, ce que je refusai de faire. Je quittai le Tribunal. Là encore il me faudrait donc combattre de nouveau. Abdulla Shet m'expliqua pourquoi l'on exigeait de certains indiens qu'ils retirassent leur turban. Ceux qui portaient le costume musulman avaient le droit, disait-il, de conserver leur turban, mais les autres indiens, en entrant au Tribunal, devaient ordinairement retirer le leur.

Afin de faire mieux comprendre cette subtile différence, il me faut entrer dans quelques détails. Pendant ces deux ou trois jours, je me rendis compte que les Indiens étaient divisés en plusieurs groupes. L'un était celui des marchands musulmans qui se faisaient passer

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
SL

pour « Arabes ». Un autre, celui des Hindous, un autre encore celui des clercs Parsis. Les clercs hindous n'appartenaient à aucun de ces groupes; sauf, lorsque certains s'assimilaient aux « Arabes ». Les clercs Parsis s'intitulaient Persans. Ces trois groupes avaient, entre eux, des rapports sociaux; mais, le clan, de beaucoup le plus important, était composé de Tamouls, de travailleurs libres ou non, Telegus ou Indiens du Nord. Les travailleurs, liés par contrat[1], étaient ceux qui s'étaient rendus au Natal, après avoir signé un engagement de cinq ans. Les trois autres groupes n'entretenaient que des relations d'affaires avec ce dernier clan. Les Anglais les nommaient des « coolies », et, comme la majorité des Indiens appartenait à la classe des travailleurs, tous les Indiens étaient appelés « coolies » ou « Sammies ».

Ce fut pour cette raison que je fus considéré comme « avocat coolie ». Les négociants étaient nommés « négociants coolies ». Le sens primitif de « coolie », étant ainsi oublié, ce mot devenait une appellation commune à tous les Indiens. Le négociant musulman protestait et déclarait : « Je ne suis pas coolie mais Arabe » ou : « Je suis négociant », et l'Anglais, s'il était poli lui faisait des excuses.

Le fait de porter le turban était donc d'une grande importance en un tel état de choses. Retirer son turban indien eût équivalu à accepter une insulte. Aussi, crus-je préférable de me séparer du turban et de porter un

1. Ces contrats mettaient les travailleurs qui s'y soumettaient à peu près au niveau des esclaves (N. du T.).

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

chapeau anglais, ce qui aurait l'avantage de m'épargner les affronts et les contestations désagréables. Mais Abdulla Sheth ne partagea pas cette idée : « Si vous agissez ainsi, cela fera un effet déplorable, dit-il. Vous compromettrez ceux qui tiennent à porter le turban indien. Le turban vous va bien. On vous prendra pour un garçon de café si vous portez un chapeau anglais. »

Cet avis faisait preuve de sagesse pratique, de patriotisme et d'un peu d'étroitesse d'esprit. La sagesse était apparente et pourquoi Abdulla aurait-il insisté au sujet du turban indien, sinon par un sentiment de patriotisme; l'allusion méprisante au garçon de café témoignait d'une certaine étroitesse d'esprit. Parmi les Indiens liés par contrat, il y avait des Hindous, des Musulmans et des Chrétiens. Ces derniers étaient des enfants d'Hindous émigrés qui s'étaient convertis au christianisme. Ils étaient déjà en grand nombre en 1893. Ils portaient le costume anglais, et, la plupart gagnaient leur vie comme domestiques dans les hôtels. La critique d'Abdulla Sheth, au sujet du chapeau anglais, concernait cette classe. On pensait qu'il était dégradant de servir comme garçon de café.

Je partageai, somme toute, l'avis d'Abdulla Sheth. J'écrivis à la Presse au sujet de cet incident et je justifiai mon attitude au Tribunal, dans l'affaire du turban. La question fut longuement discutée par les journaux. qui me qualifièrent de visiteur indésirable. Ainsi, quelques jours après mon arrivée, cet incident me fit une publicité inattendue en Afrique du Sud. Certains

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

me soutenaient, tandis que d'autres critiquaient sévèrement ma témérité.

Je quittai Durban sept ou huit jours après. Une place de première classe me fut réservée. Il était normal de payer cinq shillings de supplément si l'on désirait des draps et des couvertures. Abdulla Sheth insistait pour que j'en réservasse; mais, je refusai, autant par orgueil, que par entêtement et économie. Abdulla Sheth me prévint : « Réfléchissez, dit-il, ce pays est différent de l'Inde. Grâce à Dieu, nous avons de quoi dépenser. Je vous en prie, ne vous privez en rien de ce qui peut vous être utile. »

Le train arriva à Mariztburg, la capitale du Natal, à neuf heures du soir. Les couchettes étaient fournies à cette station. Un contrôleur me demanda si j'en désirais une. Je refusai et il s'éloigna. Mais, un voyageur arriva ensuite, qui me regarda des pieds à la tête. Il vit que j'étais un homme « de couleur ». Ceci le troubla. Il s'éloigna; puis il revint accompagné d'un employé. Ils restaient assez calmes, lorsqu'un autre fonctionnaire vint vers moi et me dit :

— Allons, venez et allez dans le fourgon.

— Mais j'ai pris un billet de première classe, dis-je.

— Ça ne fait rien, répliqua l'autre, je vous répète qu'il faut aller dans le fourgon.

— On m'a laissé monter dans ce compartiment à Durban et j'y resterai.

— Vous n'y resterez pas, dit le contrôleur, vous quitterez ce compartiment ou j'appelle l'agent de police qui vous en fera sortir de force.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

— Vous pouvez le faire, répondis-je, je refuse de m'en aller.

L'agent arriva. Il me prit par la main et me poussa dehors. Mes bagages furent enlevés. Je refusai de me rendre dans un autre compartiment et le train s'éloigna. J'entrai dans la salle d'attente, gardant mon sac à main et laissant mes bagages ailleurs. Les employés de la gare en avaient pris soin.

C'était l'hiver, et l'hiver dans les hautes régions de l'Afrique du Sud, peut être extrêmement rigoureux. Maritzburg se trouvant à une haute altitude, le froid y était extrêmement dur. Mon pardessus était resté dans ma valise et je n'osais pas la réclamer de peur d'être de nouveau insulté, je m'assis donc en frissonnant. Il n'y avait pas de lumière dans la salle. Un voyageur entra vers minuit et peut-être eut-il désiré entamer une conversation avec moi. Mais je n'étais pas d'humeur à bavarder.

Je commençais à songer à mon devoir. Devais-je lutter pour faire reconnaître mes droits ou retourner aux Indes, ou me rendre à Prétoria sans faire attention aux affronts et ne revenir aux Indes qu'après avoir terminé mon procès? C'eût été une lâcheté de ma part que de regagner les Indes sans avoir rempli mes obligations. Le dur traitement dont j'étais l'objet n'était que superficiel. Ce n'était qu'un symptôme de cette grave maladie qui sévissait au sujet du préjugé de couleur. Il me faudrait, si c'était possible, arracher cette maladie par la racine, supporter les inconvénients qui en résulteraient et ne rechercher à redresser les torts

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

qu'en raison de la suppression du préjugé de couleur.

Je décidai donc de prendre le prochain train pour Prétoria et, le lendemain matin, j'expédiai un long télégramme au Directeur de la Compagnie des Chemins de Fer; je télégraphiai aussi à Abdulla Sheth qui alla voir immédiatement ce Directeur. Celui-ci justifia la conduite des employés de l'administration, mais il informa qu'on avait déjà donné les instructions nécessaires au chef de gare pour que j'arrivasse à destination sain et sauf. Abdulla Sheth télégraphia aux négociants indiens de Maritzburg ainsi qu'à certains amis dans d'autres villes pour que l'on vînt à ma rencontre et que l'on s'occupât de moi. Les négociants vinrent me chercher à la gare et essayèrent de me réconforter en me racontant les vexations dont ils avaient été victimes; puis, il m'expliquèrent qu'il ne m'était rien advenu que de très habituel. Ils ajoutèrent que les Indiens qui voyageaient en première ou en seconde classe avaient à subir de semblables procédés de la part des employés de chemin de fer et des voyageurs de race blanche. La journée se passa à écouter ces pénibles histoires. Le train du soir arriva. Une couchette était réservée pour moi. Je pris à Maritzburg le billet de lit que j'avais refusé à Durban.

Le train arriva à Charlestown le matin. Il n'existait, à cette époque, aucune ligne de chemin de fer entre Charlestown et Johannesburg, mais une diligence qui s'arrêtait à Staderton pour la nuit. J'avais un billet de diligence qui n'était pas annulé par le fait d'une journée passée à Maritzburg; d'ailleurs, Abdulla Sheth avait

DIRECTOR OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

télégraphié à l'agent du service des diligences à Charlestown.

Mais, cet agent ne cherchait qu'un prétexte pour m'empêcher de monter et lorsqu'il vit que j'étais étranger : « Votre billet est périmé », me dit-il. Je lui répondis ainsi qu'il convenait. L'idée qu'il avait en tête ne consistait pas à invoquer le manque de place, mais une autre raison. Les voyageurs devaient être placés à l'intérieur de la voiture; or, étant considéré comme « coolie » et paraissant étranger, il n'eût donc pas été convenable, pensait le contrôleur, de me mettre avec les voyageurs de race blanche. Il y avait des places de chaque côté du siège. Le conducteur prenait habituellement l'une de ces places. Ce jour-là, il s'assit à l'intérieur et me céda sa place. Je savais que c'était une pure injustice et un affront, mais je crus préférable de les accepter. Il m'eût été impossible de m'asseoir de force à l'intérieur et s'il y avait eu quelque protestation, la diligence se serait éloignée sans moi. C'eût été un nouveau retard et Dieu sait ce qu'il aurait pu m'arriver le jour suivant! Aussi, rongeant mon frein, je m'assis prudemment à côté du cocher.

Vers trois heures, la diligence arriva à Pardekop. Le contrôleur voulait maintenant s'asseoir à ma place; car il désirait fumer et peut-être profiter de l'air frais. Il emprunta donc au cocher un morceau de toile sale, l'étendit sur le marchepied et s'adressant à moi : « Sammy, mettez-vous là, me dit-il. Je veux m'asseoir près du cocher. » L'insulte dépassait les bornes. En tremblant de colère, je lui répondis : « C'est vous qui

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
CSL

m'avez placé, ici, quand on aurait dû me mettre à l'intérieur. J'ai supporté cet affront. Maintenant, que vous préférez vous asseoir dehors pour fumer, vous voudriez que je m'asseye à vos pieds. Je refuse, mais je suis prêt à prendre place à l'intérieur. » Tandis que je luttais à l'aide de ces paroles, l'homme s'approcha de moi et me gifla violemment. Il me saisit par le bras et essaya de me faire descendre. Je m'accrochai aux rampes de cuivre du siège car j'étais décidé à ne pas lâcher prise, au risque de me casser les poignets. Les voyageurs étaient témoins de cette scène : l'homme m'injuriant, m'entraînant, me donnant des coups et moi, immobile. Il était fort et j'étais faible. Certains voyageurs étaient émus : « Voyons, laissez-le, criaient-ils. Il a raison. S'il ne peut rester là, qu'il vienne avec nous à l'intérieur. » — « Pas de danger, criait le contrôleur ». Mais, soudain, il sembla déconfit et il cessa de me frapper. Il me lâcha le bras, m'injuria de nouveau et demandant au domestique Hottentot, qui était assis de l'autre côté du siège, de s'installer sur le marchepied, il prit cette place enfin libre.

Les voyageurs regagnèrent leur place. Le signal du départ fut donné et la diligence s'ébranla avec fracas. Mon cœur battait à coups redoublés et je me demandais si jamais j'arriverais en vie à destination. L'homme me jetait de temps en temps un regard furieux et me montrant du doigt, grommelait : « Attendez un peu que nous arrivions à Standerton et vous verrez... » Je restais silencieux et je priais Dieu de me venir en aide.

Après la nuit, nous arrivâmes à Standerton et je

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

poussai un soupir de soulagement en apercevant des visages indiens. Lorsque je descendis, ces amis me dirent : « Nous sommes ici pour vous recevoir et vous conduire chez Isa Sheth. Nous avons reçu un télégramme de Dada Abdulla. » J'étais heureux et nous nous rendîmes au magasin de Sheth Isa Haji Sumar. Le Sheth et ses employés m'entourèrent. Je leur racontai tout ce qui venait de m'arriver. Ils en furent désolés et me réconfortèrent en me narrant leurs propres mésaventures.

Je voulus mettre au courant de l'affaire le directeur de la Compagnie des diligences. Je lui écrivis donc une lettre, relatant tout ce qui m'était advenu et j'attirai son attention sur les propos menaçants tenus envers moi par le contrôleur. Je voulais, être sûr aussi, d'avoir pour le départ du lendemain matin une place à l'intérieur, en compagnie des autres voyageurs. L'agent me répondit donc : « Nous avons à partir de Standerton une plus grande diligence avec d'autres conducteurs. Le contrôleur, dont vous vous plaignez, ne sera pas de service demain et votre place sera retenue avec les autres voyageurs. » Ceci me tranquillisa. Comme je n'avais naturellement, pas l'intention de faire poursuivre l'homme qui m'avait maltraité, cette affaire fut enterrée.

Le lendemain matin, le domestique d'Isa Sheth me conduisit à la diligence. J'obtins une bonne place et j'arrivai à Johannesburg, le soir même, sain et sauf.

Standerton est un petit village et Johannesburg une grande ville. Abdulla Sheth avait télégraphié aussi à

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Johannesburg et il m'avait donné le nom et l'adresse de la maison d'affaires de Muhammad Kasam Kamruddin. Leur domestique était venu à ma rencontre à l'arrêt de la diligence; mais, je ne l'aperçus pas et il ne sut pas me reconnaître. Je décidai donc de me rendre dans un hôtel. J'appelai une voiture et je me fis conduire au Grand National Hôtel. Je vis le directeur et lui demandai une chambre. Il me fixa, pendant un instant, et me répondit poliment : « Je regrette, mais nous sommes au complet ». Je demandai donc au cocher de me conduire au magasin de Muhammad Kasam Kamruddin. Là, je trouvai Abdul Gani Sheth qui m'attendait, et qui m'accueillit avec bienveillance. Il rit joyeusement au récit de mon aventure à l'hôtel: « Comment avez-vous pu espérer qu'on vous admettrait? me dit-il.

— Pourquoi pas? demandai-je.

— Vous comprendrez quand vous aurez passé quelques jours ici. Nous ne sommes que tolérés dans ce pays. Si nous voulons gagner de l'argent, nous ne devons pas nous formaliser des affronts que nous pouvons recevoir. Enfin, vous voilà arrivé. Il me raconta les mauvais traitements infligés aux indiens en Afrique du Sud.

Et, plus tard : « Ce pays n'est pas fait pour des hommes comme vous. Voyez, vous devez vous rendre à Prétoria demain. Il vous faudra voyager en troisième classe. Les conditions de la vie au Transvaal sont pires qu'au Natal. Les billets de première ou de seconde classe ne sont jamais délivrés aux Indiens.

MINISTRY OF INFORMATION & BROADCASTING GOVERNMENT OF INDIA

— Il est impossible que vous n'ayiez pas fait un effort pour remédier à cet état de choses.

— Nous avons émis des protestations ; mais, je l'avoue, nos compatriotes ne tiennent pas en général à voyager en première ou en seconde. »

Je réclamai les règlements des Chemins de fer et je les lus avec soin. Il existait une lacune. Le texte des anciens arrêtés, au Transvaal, n'était ni très exact, ni très précis; celui des règlements des Chemins de fer l'était encore moins.

Je déclarai au Sheth : « Je désire voyager en première classe, et si je ne peux le faire, je préfère prendre une voiture jusqu'à Prétoria. Ce n'est qu'un simple trajet de cinquante kilomètres. »

Sheth Abdul Gani attira mon attention sur le temps et l'argent qu'il me faudrait gaspiller, mais il partagea mon avis au sujet du voyage en première classe et à cet effet, nous envoyâmes un mot au chef de gare. Je spécifiais, dans cette lettre, que j'étais avocat et que j'avais toujours voyagé en première. J'ajoutais aussi que j'avais besoin d'arriver à Prétoria le plus tôt possible, et que, n'ayant pas le temps d'attendre, j'irais chercher personnellement la réponse à la gare. Ce n'était pas sans raison que j'insistais pour aller la chercher moi-même. Je pensais qu'une réponse par écrit du chef de gare eût été sûrement négative, car ce dernier n'aurait pas manqué de se faire de moi l'image peu flatteuse, d'un avocat « coolie ». Je voulais donc me présenter devant lui impeccablement vêtu à l'anglaise, lui parler, et le persuader si possible de me délivrer un billet de

GSL

première classe. J'allai donc à la gare vêtu d'une redingote. Je posai une Livre sur le plateau du guichet et je demandai un billet de première classe.

— C'est vous qui m'avez écrit? me demanda-t-on.

— En effet. Et je vous serais très obligé de me délivrer un billet. Je dois être à Prétoria aujourd'hui même.

L'homme sourit et me dit aimablement : « Je ne suis pas originaire du Transvaal, mais Hollandais ; je comprends donc vos sentiments et vous avez toute ma sympathie. Je vais vous donner un billet; mais, à une condition : c'est que, si le contrôleur vous demande d'aller en troisième classe, vous ne me mêlerez en rien à cette affaire, j'entends par là que vous n'attaquerez pas la Compagnie des Chemins de Fer. Je vous souhaite bon voyage. Je vois bien que vous êtes un gentleman. »

Sur ces mots, il me tendit le billet. Je le remerciai et lui donnai ma parole.

Sheth Abdul Gani était venu m'accompagner à la gare. Cet incident le surprit agréablement; mais il me mit en garde : « Je serais heureux que vous puissiez arriver sain et sauf à Prétoria, dit-il. Mais, je crains que le contrôleur ne vous laisse pas en première; ou s'il le fait, que les voyageurs protestent. »

Je pris donc place dans un compartiment de première et le train se mit en marche. A Germiston, le contrôleur vint réclamer nos billets. Il parut furieux de me trouver là et il me désigna du doigt les troisièmes. Je lui montrai mon billet de première: « Cela m'est égal, dit-il. Allez en troisième. »

Il n'y avait qu'un voyageur anglais dans le compar-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

timent. Il prit le contrôleur à parti : « Qu'est-ce que cela signifie, dit-il, pourquoi ennuyer ce monsieur? Ne voyez-vous pas qu'il a un billet de première? Je ne fais aucune objection à voyager avec ce monsieur. » Et s'adressant à moi : « Installez-vous confortablement ici, je vous prie. »

Le contrôleur grommela : « Si vous tenez à voyager avec un « coolie » je m'en moque », et il s'éloigna.

Vers huit heures du soir, le train arriva à Prétoria.

J'espérais que l'avocat de Dada Abdula aurait envoyé, à la gare, quelqu'un à ma rencontre.

Ayant décidé de ne pas descendre dans une maison indienne, je savais qu'aucun compatriote ne serait là. Mais, l'avocat n'avait envoyé personne. Plus tard, je compris qu'étant arrivé un dimanche, il eût été difficile de faire venir quelqu'un sans inconvénient. J'étais perplexe et je ne savais où aller; car, je craignais qu'aucun hôtel ne m'acceptât.

La gare de Prétoria, en 1893, avait un aspect bien différent de celui qu'elle présente aujourd'hui. Les lumières brûlaient faiblement. Les touristes étaient peu nombreux. Je laissai passer tous les autres voyageurs; et, pensais-je, lorsque le contrôleur des billets aura terminé sa tâche, je lui tendrai mon billet et je lui demanderai de m'indiquer un petit hôtel, ou n'importe quel endroit où il me soit possible de coucher; sinon il me faudra passer la nuit dans la gare. Je dois avouer que j'hésitais à lui demander ce renseignement, tant je craignais d'être insulté.

La gare se vida, je tendis mon billet au contrôleur et

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

lui demandai ces indications. Il me répondit poliment; je compris, cependant, qu'il ne pouvait m'être d'aucun secours. Mais, un nègre américain, qui se tenait à côté de nous, se mêla à la conversation : « Je vois que vous êtes étranger et que vous n'avez ici aucune relation. Si vous voulez me suivre je vais vous conduire dans un petit hôtel dont le propriétaire est un américain de mes amis. Je crois qu'on vous acceptera. »

J'avais encore des doutes à ce sujet. Mais, je le remerciai et j'acceptai sa proposition. Il m'emmena à l'Hôtel de Famille Johnston. Il appela le directeur et eut, avec celui-ci, une conversation en particulier. Ce dernier accepta de me loger pour la nuit à condition que mon dîner me fût servi dans ma chambre.

« Je vous assure que je n'ai aucun préjugé de couleur, dit-il, mais je n'ai qu'une clientèle européenne, et si je vous permettais de dîner dans la salle à manger, mes clients pourraient s'en formaliser et même s'en aller ailleurs. »

« Je vous remercie de me loger, ne serait-ce que pour une nuit, dis-je. Je commence à m'habituer plus ou moins aux coutumes d'ici et je comprends le dilemme dans lequel vous vous trouvez. Il m'est indifférent d'être servi dans ma chambre et j'espère pouvoir faire demain de nouveaux arrangements. »

On me conduisit dans ma chambre et j'attendais mon dîner en rêvant car j'étais seul. Les clients étaient peu nombreux à l'hôtel et, je pensais que le garçon n'eût pas tardé à m'apporter le dîner, mais ce fut M. Johnston, lui-même, qui entra : « Je regrette, dit-il,

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

de vous avoir demandé de dîner ici. J'ai parlé de vous à mes clients et je leur ai demandé s'ils s'opposaient à ce que vous preniez vos repas dans la salle à manger. Ils ont répondu qu'ils n'y voyaient aucun inconvénient et que vous pouviez rester ici aussi longtemps que vous le désireriez. Veuillez donc descendre dans la salle à manger et rester chez moi pendant le temps qu'il vous plaira. »

Je le remerciai de nouveau. Je me rendis dans la salle et je dînai de bon cœur.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre VII

A PRÉTORIA

Le lendemain matin, j'allai voir M. A. W. Baker, l'avoué. Abdulla Sheth me l'avait décrit, aussi son accueil cordialne me surprit pas. Il me reçut très chaleureusement et s'informa aimablement de moi : « Nous n'avons pas de travail pour vous, ici, comme avocat, me dit-il. Car nous avons le meilleur conseil. L'affaire est compliquée, aussi j'aurai recours à vos services dans la mesure où nous aurons besoin d'informations supplémentaires. Vous pourrez faciliter mes rapports avec notre client, car c'est par votre entremise que je lui demanderai désormais tous les renseignements dont j'aurai besoin. Voilà certainement un avantage. Ici, il existe un immense préjugé de couleur; ce ne sera donc pas facile de pouvoir vous procurer un logement; mais, je connais une pauvre femme dont le mari est commerçant. Je crois qu'elle pourra vous recevoir ce qui lui permettra d'augmenter ses revenus. »

Il m'emmena chez cette dame et il eut, avec elle, une conversation en particulier à mon sujet. Elle accepta

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

de me prendre comme pensionnaire pour trente-cinq shillings par semaine.

M. Baker était un inébranlable prédicateur laïque. Il vit encore et il est maintenant attaché à une œuvre missionnaire, ayant abandonné le barreau. Il est dans une situation aisée. Il continue à correspondre avec moi et ses lettres soutiennent toujours le même thème. Il vante les vertus du christianisme et prétend qu'il est impossible de trouver la paix éternelle si l'on n'accepte Jésus comme le Fils Unique de Dieu et le Sauveteur de l'humanité.

Lors de notre première entrevue, M. Baker s'informa de mes convictions religieuses : « Je suis Hindou de naissance, lui dis-je, cependant, je ne sais pas grand chose de l'Hinduisme et je connais encore moins les autres religions. En fait, je ne sais pas très bien où j'en suis en matière de religion, ni quelle est ou quelle devrait être ma foi. J'ai l'intention d'étudier d'une façon précise ma propre doctrine et, autant que je le pourrai, celle de toutes les autres religions. »

M. Baker fut satisfait de cette déclaration : « Je suis l'un des directeurs de la Mission Générale de l'Afrique du Sud, dit-il. J'ai fait construire une église de mes propres deniers et j'y prononce régulièrement des sermons. Je suis affranchi des préjugés de couleur. J'ai des confrères que je retrouve, chaque jour, à une heure et pendant quelques minutes, nous prions afin d'obtenir la paix et la lumière. Je serais heureux que vous soyiez des nôtres; je vous présenterai à mes Frères qui seront contents de faire votre connaissance; et je crois que

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

vous vous plairez aussi en leur compagnie. Je voudrais aussi vous donner des livres religieux à lire, quoique naturellement, le Livre des Livres soit la Sainte Bible, que je vous recommande tout spécialement. » Je remerciai M. Baker et je promis d'assister aux prières aussi régulièrement que possible : « Je vous attendrai donc, ici, demain, à une heure et nous irons prier ensemble », ajouta M. Baker, puis, nous prîmes congé l'un de l'autre.

Je n'avais alors pas le temps de réfléchir. J'allai chez M. Johnston, je payai ma note et je me rendis dans mon nouveau logement où je déjeunai. La propriétaire était une brave femme. Elle m'avait préparé un repas végétarien. Je ne mis pas longtemps à m'habituer à la famille. Ensuite, j'allai voir l'ami pour lequel Dada Abdulla m'avait remis une lettre. J'appris par celui-ci les vexations qu'on infligeait aux Indiens en Afrique du Sud. Il insista pour m'inviter chez lui. Je le remerciai et je lui dis que je venais de prendre d'autres dispositions. Il me pria de ne pas hésiter à lui demander tout ce dont je pourrais avoir besoin.

Il faisait nuit. Je revins à la maison, dînai et dans ma chambre, je me perdis en de profondes pensées. Il n'y avait, ici, aucun travail immédiat pour moi. Quelle pouvait donc être la raison du profond intérêt que me témoignait M. Baker? Qu'aurais-je à gagner au contact de ses Frères? Jusqu'à quel point devais-je entreprendre l'étude du Christianisme? Comment pourrais-je comprendre le christianisme dans son véritable sens sans connaître entièrement ma propre religion? Je ne

DIRECTOR OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

pouvais envisager qu'une seule solution : étudier sans parti pris tout ce qui me serait proposé et m'occuper du groupe de M. Baker selon la volonté de Dieu. Je ne songerais pas à embrasser une autre religion avant que d'avoir pleinement compris la mienne. Après avoir médité ainsi, je m'endormis.

Le lendemain, à une heure, je me rendis à la réunion de prières de M. Baker. Là, je fus présenté à Miss Harris, Miss Gabb, M. Coates et à d'autres personnes. Tout le monde s'agenouilla pour prier et je fis de même. Les prières étaient des demandes adressées à Dieu à différentes intentions selon les besoins de chacun. Les prières habituelles avaient pour but de demander que le jour se passât paisiblement et que Dieu ouvrît les portes des cœurs. Une prière fervente fut ajoutée à mon intention : « Seigneur, montrez la voie à ce nouveau Frère, venu parmi nous. Donnez-lui, Seigneur, la paix que vous nous avez accordée. Que Notre-Seigneur Jésus qui nous a sauvés le sauve également. Nous vous implorons au nom de Jésus. » Il n'y avait ni cantique ni musique pendant ces réunions. Après la demande à quelque intention différente chaque jour, on se séparait, chacun allant déjeuner car c'était l'heure. Les prières ne duraient pas plus de cinq minutes.

Les demoiselles Harris et Gabb étaient, toutes deux, d'un âge avancé. M. Coates était un Quaker. Les deux dames vivaient ensemble; elles m'invitèrent régulièrement à prendre le thé chez elles, tous les dimanches. Lorsque nous nous retrouvions le dimanche, je remettais à M. Coates mon emploi du temps religieux pour la

MINISTRY OF CULTURE — GOVERNMENT OF INDIA

semaine et je discutais avec lui des livres que j'avais lus et de l'impression qu'ils avaient laissés en moi. Les dames racontaient leurs gentilles expériences et nous entretenaient de la paix qu'elles avaient trouvée. M. Coates était un jeune homme franc, plein de cœur et d'un caractère ferme. Nous nous promenions ensemble, et il m'emmenait souvent chez d'autres amis chrétiens. Lorsque nous devînmes plus intimes, il me prêta des livres de son choix, et cela jusqu'à ce que mon étagère en fût remplie. En pure foi, je consentis à lire tous ces livres et bientôt nous les discutâmes au fur et à mesure de mes lectures.

Tandis qu'il me faisait connaître différents livres, il me mettait en contact avec plusieurs de ses amis qu'il considérait comme des chrétiens inébranlables. Il me mit ainsi en rapport avec une famille qui appartenait à la secte des Frères de Plymouth [1]. La plupart des relations que je fis par l'entremise de M. Coates furent excellentes pour moi. Beaucoup de personnes me semblaient vivre dans la crainte de Dieu. Mais, au cours de l'intimité que j'entretins avec cette famille, l'un des Frères de Plymouth me provoqua à l'aide d'un argument auquel je n'étais pas préparé :

1. Les Frères de Plymouth, plus connus sous le nom de Darbistes. Secte fondée, en Angleterre, vers la fin du XIXe siècle, par un pasteur de l'Eglise anglicane nommé Darby. Les membres de cette secte, en opposition avec le « mouvement ritualiste d'Oxford» supprimèrent toutes les formes extérieures du culte, ainsi que l'institution de la prêtrise et toutes cérémonies religieuses. Ils s'assemblaient pour prier en commun et certains d'entre eux prenaient parfois la parole pour commenter les Saintes Ecritures (*N. du T.*).

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

« Vous ne pouvez comprendre la beauté de notre religion. D'après vous, il semble que vous deviez méditer sur vos fautes à chaque instant de votre vie pour les réparer et les expier sans cesse. Comment cet incessant cycle d'action peut-il vous apporter le salut? Vous ne pouvez jamais trouver la paix. Vous admettez que nous sommes tous des pécheurs. Considérez maintenant la perfection de notre foi. Notre propre effort d'amélioration et d'expiation est vain et cependant, il nous faut être racheté. Comment porter le fardeau du péché? Nous ne pouvons que le rejeter sur Jésus. Il est l'unique Fils Immaculé de Dieu. N'a-t-il pas déclaré que ceux qui croient en Lui auront la vie éternelle. C'est en cela que réside la charité infinie de Dieu. Et si nous croyons en l'expiation de Jésus, nos propres péchés ne nous enchaîneront pas. Le péché est inévitable; il est impossible de vivre en ce monde sans pécher. C'est pourquoi Jésus souffrit et expia pour racheter tous les péchés de l'humanité. Seul, celui qui accepte Sa grande rédemption peut obtenir la vie éternelle. Songez à la vie d'inquiétude qui est la Vôtre, et à la promesse de paix qui nous est donnée. »

Cet argument n'eut aucun effet sur moi. Je répondis humblement : « Il m'est impossible d'accepter le christianisme si c'est là sa doctrine. Je ne cherche pas à être racheté de mes péchés et de leurs conséquences, mais je veux être délivré du péché ou plutôt de l'idée même du péché. Avant d'atteindre ce but, je me contenterai de vivre dans le trouble. »

Le Frère de Plymouth me répondit : « Je vous assure

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

que votre effort est stérile. Réfléchissez encore à ce que je vous ai dit. »

Et le Frère tint parole. Il commit volontairement des fautes et me prouva qu'il n'en était nullement troublé.

Mais, avant d'avoir rencontré ces amis, je savais déjà que tous les chrétiens ne professaient pas une telle doctrine. M. Coates, lui-même, vivait dans la crainte de Dieu. Son cœur était pur et il croyait en la possibilité de la purification par soi-même. Les deux dames aussi partageaient cette foi. Certains livres, qui me tombèrent sous la main, étaient remplis d'un esprit de dévotion. Aussi, quoique M. Coates fût extrêmement troublé par ma dernière expérience, je pus le rassurer et lui dire que la croyance déformée d'un Frère de Plymouth ne pouvait m'influencer défavorablement contre le christianisme. Les questions qui me troublaient étaient différentes. Elles se rapportaient à la Bible et à son interprétation orthodoxe.

Avant de parler plus longuement de mes rapports avec le christianisme, il me faut signaler d'autres expériences qui eurent lieu à la même époque. Sheth Tyeb Haji Khan Muhammad exerçait à Prétoria les mêmes fonctions que Dada Abdulla au Natal. Aucune manifestation publique ne pouvait avoir lieu sans lui. Je fis sa connaissance pendant la première semaine que je passai à Pretoria et je lui fis part de mon intention qui était d'entrer en contact avec tous les Indiens résidant en cette ville. Mon premier soin fut d'organiser un meeting auquel assistèrent particulièrement des négociants

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

Meman [1]; ainsi que quelques Hindous. La population hindoue de Pretoria était, en effet, très peu nombreuse.

On peut dire qu'à ce meeting mon discours fut le premier que je prononçai en public. Je me rendis à cette réunion après avoir bien préparé mon sujet qui traitait de la probité en affaire. J'avais toujours entendu dire par des négociants qu'il était impossible d'être honnête en affaire. Je ne partageais pas alors cette opinion et je ne la partage pas encore maintenant. Aujourd'hui, certains négociants de mes amis prétendent que l'honnêteté est incompatible avec les affaires. Le commerce, disent-ils, est une chose pratique et la probité une question de religion. Et, ils soutiennent que les affaires pratiques et la religion sont deux choses très différentes. Dans mon discours, je m'élevai fortement contre cette attitude et j'éveillai les négociants au sens nouveau de leur devoir.

J'avais remarqué que les habitudes de mes concitoyens étaient peu hygiéniques comparativement à celles des Anglais et j'attirai l'attention sur ce point. J'insistai fortement sur la nécessité qu'il y avait d'oublier toutes les distinctions de race et de religion. Pour conclure, je proposais la création d'une association destinée à se rendre auprès des personnalités responsables des vexations infligées aux colons indiens. J'offrais de mettre mon temps disponible et mon travail au service de cette association.

1. La communauté des Meman est une secte particulière d'Islam que l'on trouve principalement sur la côte Ouest de l'Inde. Les Meman sont marchands ou négociants.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

Je fus satisfait du résultat de ce meeting. On décida, autant que je m'en souvienne, d'organiser de semblables réunions une fois par semaine. Elles eurent lieu plus ou moins régulièrement; et, en cette circonstance, un débat libre d'idées fut organisé. Le résultat fut qu'il n'y eut plus, à Pretoria, un seul Indien que je ne connusse ou dont j'ignorasse la situation. Ceci me donna l'idée de faire la connaissance de l'Agent anglais de Pretoria, M. Jacobus de Wet. Il avait de la sympathie pour les Indiens, mais ne possédait qu'une légère influence. Il accepta, cependant, de nous aider de son mieux, et me demanda d'aller le voir aussi souvent que je le désirerais.

Je me mis en rapport avec les personnalités de la Compagnie des Chemins de Fer et je leur exposai, en dépit de leurs propres règlements, que l'incapacité de voyager où se trouvaient les Indiens était injustifiable. On me répondit, par lettre, que des billets de première et de seconde classes seraient désormais délivrés aux Indiens qui seraient convenablement vêtus. Ceci était encore loin d'apporter une amélioration suffisante, car le chef de gare restait le seul juge qualifié pour trancher la question. L'Agent britannique me montra des rapports concernant des questions indiennes. Tyeb Sheth m'avait aussi donné des dossiers semblables. J'appris ainsi la cruauté avec laquelle les Indiens étaient expulsés de l'État Libre d'Orange. Mon séjour à Pretoria me permit donc de faire une étude sur la condition des Indiens au Transvaal et dans l'État Libre d'Orange. J'ignorais alors que cette

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
SL

étude, dans l'avenir, serait pour moi d'un intérêt inestimable. D'ailleurs, j'avais projeté de rentrer chez moi à la fin de l'année ou même avant, si le procès était terminé. Mais Dieu en avait décidé autrement.

Mon séjour d'un an à Pretoria fut, pour moi, une expérience des plus précieuses. C'est là que j'eus l'occasion d'apprendre le travail public, et de me rendre compte de mes aptitudes à ce sujet. C'est là que l'esprit religieux devint, en moi, une force vivante, et c'est là aussi que j'acquis la véritable connaissance de ma profession. C'est là aussi que je pénétrai les sujets qu'un jeune avocat n'apprend qu'à la chambre des anciens magistrats, et là aussi qu'il m'apparut que je n'échouerais pas dans ma carrière. C'est là enfin que j'appris le secret du succès d'un avocat.

Le procès de Dada Abdulla n'était pas une petite affaire. Il s'agissait de quarante mille livres. Ce procès, résultant de transactions commerciales, était rempli des difficultés financières. Les revendications étaient basées, d'une part, sur des effets de commerce, et d'autre part, sur une vague promesse de délivrer ces effets. La défense alléguait que les effets avaient été délivrés frauduleusement.

Je pris le plus vif intérêt à l'affaire et j'étudiai tous les dossiers concernant les transactions. Mon client était un homme intelligent; il avait une confiance absolue en moi ce qui facilitait beaucoup ma tâche. Je fis une étude sérieuse des livres. Mon aptitude de traducteur se trouvait améliorée du fait qu'il me fallait

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

traduire la correspondance qui était, en grande partie, en gujarati.

Bien que je prisse un vif intérêt aux questions religieuses et sociales, et que je leur réservasse une partie de mon temps, ces questions n'étaient pas alors pour moi, d'un intérêt principal. La préparation du procès était mon but essentiel. L'étude de la loi et la recherche des affaires légales, quand cela était nécessaire, avaient toujours sur mon temps un droit de priorité. Ainsi, j'eus, sur les faits, une prise qu'aucun membre des deux groupes ne possédait peut-être, et d'autant mieux que j'avais en ma possession les dossiers des parties adverses.

Je me souvins de M. Pincutt qui prétendait que les faits constituaient les trois quarts de la loi. Ceci fut prouvé ultérieurement, d'une façon éclatante par le fameux avocat de l'Afrique du Sud, le défunt M. Léonard. Au cours de l'un des mes procès, je compris que la loi s'élevait contre mon client tandis que la justice le soutenait. En désespoir de cause, je demandai l'avis de M. Leonard. Il comprit aussi que le procès était très compliqué. Il s'écria : « Gandhi, on m'a appris que si l'on prend soin des faits d'un procès, la loi prendra soin d'elle-même. Enfonçons-nous donc plus profondément dans les faits de cette cause. » Sur ces mots, il me demanda d'étudier encore l'affaire et de la revoir. Lors d'un nouvel examen des faits, ceux-ci m'apparurent sous un jour entièrement nouveau, et je découvris du même coup une ancienne affaire sud-africaine d'un cas analogue. J'étais enchanté; j'allai

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

trouver M. Léonard et je lui expliquai tout : « Parfait, dit-il, nous gagnerons le procès. Mais, il faut tenir compte du magistrat qui prononcera le jugement. »

En préparant le procès de Dada Abdulla, je ne m'étais pas encore rendu compte de l'importance suprême des faits. Les faits signifient la vérité; et, dès que l'on suit la vérité, la loi, tout naturellement, vient à notre aide. Je compris que les faits du procès de Dada Abdulla avaient rendu cette affaire extrêmement difficile, et que la loi était pour lui. Mais, je compris aussi que le procès, si l'on persistait, ne tarderait pas à ruiner le plaignant et le défenseur qui étaient tous deux parents et qui habitaient la même ville. Personne ne savait combien de temps pourrait durer ce procès. Il pouvait se prolonger indéfiniment, et, sans aucun avantage pour l'une des parties, si les débats se poursuivaient au tribunal. Tous désiraient une conclusion immédiate si c'était possible.

J'allai voir Tyeb Sheth et je lui conseillai d'aller en arbitrage. Je lui recommandai de voir son conseil et lui assurai que le procès serait vite terminé si un arbitre, jouissant de la confiance des deux parties, pouvait être convoqué. Les honoraires des avocats augmentaient dans une proportion telle que les ressources des clients, aussi riches que ceux-ci pussent être, ne tarderaient pas à être dévorées. Le procès les intéressait à tel point qu'ils n'avaient plus le temps de s'occuper d'aucune autre affaire. Entre temps, le mauvais vouloir mutuel augmentait toujours. Chacun s'efforçait de provoquer un compromis. Enfin, Tyeb

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

Sheth accepta. Un arbitre fut convoqué, l'affaire fut discutée devant lui et Dada Abdulla gagna.

Mais, ceci ne put me satisfaire. Si mon client était en droit d'attendre l'immédiate exécution de la sentence, il était impossible à Tyeb Sheth de trouver la totalité de la somme demandée; et, il existait une loi orale, concernant les Memans de Porbandar résidant en Afrique du Sud, en vertu de laquelle la mort était préférable à la faillite. Il était impossible à Tyeb Sheth de verser le montant de la somme entière, soit trente-sept mille livres, plus les frais. Tyeb Sheth désirait ne pas payer un sou de moins que le total et il ne voulait pas être déclaré en faillite. Il ne restait qu'un moyen : que Dada Abdulla lui permît d'acquitter sa dette par versements partiels. Ce dernier se montra à la hauteur de la situation, et il accepta les versements de Tyeb Sheth échelonnés sur une très longue période. Il me fut plus difficile d'établir ce mode de paiement par versements partiels que de décider les parties à accepter l'arbitrage. Mais les deux plaignants furent satisfaits du résultat et tous deux s'élevèrent dans l'estime publique. Ma joie était sans bornes. J'avais appris la véritable pratique de la loi qui est de trouver le meilleur côté de la nature humaine et de pénétrer le cœur des hommes. Je me rendis compte que le véritable devoir d'un avocat était de réconcilier les parties adverses. La leçon m'avait enflammé d'une façon si violente que la plus grande partie de mon temps, durant les vingt années pendant lesquelles j'exerçai ma profession d'avocat, fut consacrée à amener des compromis pour

MINISTRY OF CULTURE — GOVERNMENT OF INDIA

des centaines de causes. Je n'y perdis rien — pas même de l'argent, et certainement pas mon âme.

Pendant ce temps, à Prétoria, j'allais souvent me promener le soir avec M. Coates, et nous rentrions rarement à la maison avant dix heures. Mais, il existait, au Transvaal, une loi pour les gens de couleur en vertu de laquelle les Indiens n'avaient pas la permission de se promener ou de se montrer dehors après neuf heures du soir sans un permis. Eh bien, et si la police m'arrêtait? M. Coates eût été plus intéressé que moi dans l'affaire. Il avait été obligé de délivrer des permis de circulation à ses domestiques nègres. Mais, comment aurait-il pu m'en donner un? Seul, un maître avait le droit de délivrer un permis à un domestique. Si j'avais désiré un laisser-passer, et même si M. Coates eût consenti à m'en donner un, il n'aurait pu le faire car c'eût été une fraude.

Aussi, M. Coates et l'un de ses amis m'emmenèrent chez l'Avocat d'État le docteur Krause. Il se trouva que nous étions avocats du même collège. Le fait qu'il me fallait un permis pour me permettre de rester dehors après neuf heures du soir remplit d'indignation le docteur Krause. Il m'exprima sa sympathie. Au lieu de me faire préparer un permis, il me donna une lettre par laquelle il m'autorisait à rester dehors, à toutes les heures, sans que la police eût à intervenir. Je gardais cette lettre sur moi chaque fois que je sortais. Le fait que je n'eus jamais à m'en servir est un simple hasard.

Les conséquences du règlement concernant l'usage

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

des trottoirs furent fâcheuses pour moi. J'allais toujours me promener rue de la Présidence et je m'éloignais en pleine campagne. La maison du Président Kruger se trouvait dans cette rue, c'était une très modeste demeure, sans jardin, et que l'on ne pouvait distinguer des autres maisons du voisinage. Les maisons des riches habitants de Pretoria étaient bâties avec plus de prétention et étaient toujours entourées d'un jardin. D'ailleurs, la simplicité du Président Kruger était proverbiale. Seule, la présence d'un agent de police en faction devant la maison indiquait que c'était la demeure de quelque personnage officiel. Je passais presque toujours sur ce trottoir, à côté de la sentinelle, sans le moindre ennui.

Mais, l'agent en faction était relevé de temps en temps. Un jour, l'un de ces hommes, sans même m'avoir demandé de quitter le trottoir, me poussa et m'envoya dans la rue. J'étais épouvanté. Avant que j'aie pu demander à cette homme la raison de sa conduite, Mr Coates, qui passait à cheval, me héla et me dit :

— Gandhi, j'ai tout vu. Je serai votre témoin avec joie au Tribunal si vous poursuivez cet homme. Je suis désolé que vous ayiez été si brutalement attaqué.

— N'en soyez pas désolé, dis-je. Que peut comprendre ce pauvre homme? Tous les gens de couleur sont semblables pour lui. Il traite sans doute les nègres comme il vient de me traiter. J'ai pris l'engagement de ne jamais aller au Tribunal pour des affaires personnelles, aussi je ne poursuivrai pas cet homme.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

— Voilà bien ce qui vous ressemble, dit M. Coates. Mais réfléchissez encore. Nous devons donner une leçon à de tels individus. Il parla alors à l'agent et le réprimanda. Je ne pouvais suivre leur conversation, qui se tenait en hollandais, car l'agent était Boer. Mais, ce dernier me fit des excuses — ce qui était inutile. Je lui avais déjà pardonné.

Mais, je ne passai plus jamais par cette rue. D'autres hommes, prenant la place de cet agent, et ignorant cet incident, pourraient agir de la même façon. Pourquoi rechercherais-je inutilement un autre coup de pied? Je choisis donc une différente promenade.

Cet incident renforça mes sentiments en faveur des colons indiens. Je discutai avec eux de l'opportunité qu'il y avait à tenter un procès à l'essai, si cela était nécessaire, après avoir vu l'Agent britannique au sujet des règlements.

Je fis donc une enquête privée au sujet de la dure situation dans laquelle se trouvaient les colons indiens non seulement à l'aide de livres ou de conversations, mais par une expérience personnelle. Je compris ainsi que l'Afrique du Sud n'était pas un pays possible pour l'Indien qui se respectait; et, je me préoccupai de plus en plus de savoir si cet état de choses pouvait être amélioré.

M. Baker s'inquiétait de mon avenir. Il m'emmena à la Convention Wellington. Les protestants organisent ces réunions tous les deux ans; afin d'obtenir une illumination religieuse, ou en d'autres termes, la purifica- de soi. C'est une sorte de renaissance religieuse. La

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Convention Wellington appartenait à ce genre. Le prédicateur était le fameux théologien le Révérend Andrew Murray. M. Baker avait espéré que l'atmosphère d'exaltation religieuse de la Convention, la foi, et l'enthousiasme des fidèles me pousseraient inévitablement à embrasser le christianisme.

Mais, il plaçait son dernier espoir en l'efficacité de la prière. Il avait une foi immuable dans la prière. Il croyait fermement que Dieu ne pouvait qu'accéder à une prière offerte avec ferveur. Il citait, en exemple, des hommes comme George Muller de Bristol qui se reposait entièrement sur la prière même en ce qui concernait ses besoins temporels. J'écoutais son discours sur l'efficacité de la prière avec une attention impartiale, et, je lui assurai que rien ne pourrait m'empêcher de me convertir au christianisme lorsque j'en entendrais l'appel. Je n'hésitais pas à lui donner cette assurance, car, depuis longtemps, je m'étais astreint à suivre la voix intérieure. Aussi, je me réjouissais de me soumettre à elle. Agir contre elle me serait difficile et douloureux.

Nous nous rendîmes alors à Wellington. On critiqua beaucoup M. Baker d'avoir pour compagnon un « homme de couleur ». En maintes occasions, M. Baker eut à supporter de nombreux ennuis à cause de moi. Nous dûmes couper le voyage en route car, un certain dimanche, M. Baker et son groupe ne voulurent pas voyager le jour du Sabbat. Quoique le directeur de l'hôtel de la gare eût accepté de me recevoir, après de nombreuses discussions, il refusa de m'admettre

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

dans la salle à manger. M. Baker n'était pas homme à céder pour si peu. Il s'appuya sur les droits des voyageurs à l'hôtel. Mais, je devinai ses ennuis. A Wellington, je restai aussi avec M. Baker. En dépit des efforts qu'il faisait pour les dissimuler je comprenais tous les petits inconvénients qu'il avait à supporter.

Cette Convention était une réunion de chrétiens fervents. Je fus émerveillé de leur foi. Là, je vis personnellement le Révérend Andrew Murray, et, je m'aperçus que beaucoup de fidèles priaient pour moi. J'aimais certains cantiques qui étaient charmants.

La Convention dura trois jours. Je comprenais et j'appréciais la dévotion de ceux qui y participaient, mais je ne voyais aucune raison pour moi de changer de foi. Il m'était impossible de croire que le seul fait de devenir chrétien m'eût permis d'aller au ciel ou d'être sauvé. Lorsque je parlais franchement ainsi à de bons chrétiens, ceux-ci s'en offusquaient. Mais, il n'y avait aucun remède. La cause de mes doutes était plus profonde. Il m'était impossible de croire que Jésus fût l'Unique Fils de Dieu, et que, seuls, ceux qui croyaient en Lui pussent avoir la vie éternelle. Si Dieu avait des fils, nous étions tous ses fils. Si Jésus était semblable à Dieu, ou s'il était Dieu lui-même, tous les hommes alors étaient semblables à Dieu et pouvaient être Dieu Lui-même. Ma raison m'interdisait de croire littéralement que Jésus par Sa mort et Son Sang eût racheté les péchés du monde. Il se pouvait qu'il y eût, par métaphore, quelque vérité. Selon le christianisme, seuls les êtres humains possédaient une âme; mais,

MINISTRY OF CULTURE | GOVERNMENT OF INDIA

aucun autre être vivant n'en avait et pour ceux-ci la mort était l'anéantissement complet; or, je soutenais une croyance contraire. Il m'était possible d'accepter Jésus comme un martyr, comme la personnification du sacrifice et un maître divin, mais non comme l'homme le plus parfait qui ait jamais été. Sa mort sur la Croix était un grand exemple pour le monde; mais, qu'il y eût en cela quelque vertu miraculeuse et mystérieuse je ne pouvais l'admettre. Les vies saintes des chrétiens ne m'apprenaient rien de plus que ce que les vies d'hommes d'une autre foi n'avaient pu réussir à me prouver. J'avais trouvé dans d'autres vies exactement le même désir de perfectionnement dont on m'avait entretenu chez les chrétiens. D'un point de vue philosophique les principes chrétiens n'avaient rien d'extraordinaires. Du point de vue du sacrifice, il m'apparut que les hindous dépassaient de beaucoup les chrétiens. Il m'était impossible de considérer le christianisme comme une religion parfaite ou comme la plus haute de toutes les religions.

Je faisais part de ce débat intérieur à mes amis chrétiens chaque fois que j'en avais l'occasion, mais leurs réponses ne pouvaient me satisfaire. Donc, s'il m'était impossible de considérer le christianisme comme la plus parfaite ou la plus haute religion, je ne croyais pas non plus que l'Hinduisme fut celle-ci. Les défauts hindous m'apparaissaient nettement. Si l'intouchabilité pouvait être une des règles de l'Hinduisme ce n'en était alors qu'une partie gâtée ou qu'une excroissance. Je ne pouvais comprendre le sens d'une

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

multitude de sectes et de castes. Comment pouvait-on dire que les Védas fussent la Parole même de Dieu? En ce cas, pourquoi la Bible et le Coran ne l'étaient-ils pas aussi?

Si mes amis chrétiens faisaient tous leurs efforts pour me convertir, mes amis musulmans agissaient de la même façon. Abdulla Sheth n'avait pas cessé de me pousser à étudier l'Islam, et, naturellement il avait toujours quelque mot à dire au sujet de sa grandeur.

J'exposai mes doutes à Raychandbhai par lettre, je correspondis également avec d'autres autorités religieuses aux Indes, et, tous me répondirent. La lettre de Raychandbhai me calma quelque peu. Il me demandait d'avoir de la patience et d'étudier l'Hinduisme plus profondément. L'une de ses phrases était à peu près conçue en ces termes : « Sans aucun parti pris à ce sujet, je suis convaincu qu'aucune autre religion ne possède une doctrine aussi profonde et aussi subtile que l'Hinduisme, sa connaissance de l'âme ou sa charité ».

J'achetai la traduction du Coran par Sale, j'en commençai la lecture et je trouvai aussi d'autres livres sur l'Islam. Un peu plus tard, je communiquai avec des amis chrétiens d'Angleterre. L'un d'eux me présenta à Edward Maitland avec qui j'entrai en correspondance. Il m'envoya la *Voie Parfaite*, livre qu'il avait écrit en collaboration avec Anna Kingsford. Le livre était une condamnation de la croyance chrétienne courante. Il m'envoya aussi un autre livre *La Nou-*

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

velle Interprétation de la Bible. Ces deux livres me plurent. Ils paraissaient soutenir l'Hinduisme. *Le Royaume de Dieu est en vous* de Tolstoï me frappa fortement. Et laissa en moi une impression immuable. Devant l'indépendance de pensée, la moralité profonde et la vérité de cet ouvrage, tous les livres que m'avait prêté M. Coates me semblaient sombrer dans l'insignifiance.

En ce temps, lorsque je me vois de plus en plus profondément intéressé à la cause de la communauté indienne la raison qui me faisait agir ainsi m'apparaît avoir été mon désir de réalisation de soi. J'avais adopté la religion de servir, car je pensais que, par cette méthode seule, Dieu pouvait être atteint. Et, pour moi, servir signifiait servir l'Inde, car cette idée m'avait frappé malgré moi et je me sentais doué pour ce service. Je m'étais rendu en Afrique du Sud afin d'échapper aux intrigues de Kathiawar et pour gagner ma vie. Mais, ainsi que je l'ai dit, j'étais constamment préoccupé de Dieu et je luttais pour la réalisation de soi.

Mes amis chrétiens avaient stimulé mon désir de connaissance, qui était devenu presque insatiable ; ils ne consentaient pas à me laisser en paix, même lorsque je voulais rester indifférent. Lorsque j'étais à Durban, M. Walton. le chef de la Mission Générale d'Afrique du Sud, me remarqua. Je devins presque un membre de sa famille. Cette relation avait naturellement pour but de me mettre en rapport avec les chrétiens de Pretoria. M. Walton avait une méthode particulière. Je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu essayer de me

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

convertir au christianisme. Mais, il étala sa vie devant moi comme un livre ouvert, et me laissa observer toutes ses actions. Mme Walton était une femme charmante et très douée. L'attitude de ce couple me plaisait. Nous connaissions les différends qui nous séparaient. Aucune espèce de discussion n'aurait pu les effacer. Cependant, tous les différends peuvent s'aplanir lorsqu'on fait preuve de tolérance, de charité et de loyauté. J'aimais l'humilité de M. et Mme Walton, leur persévérance et leur dévouement au travail et nous nous rencontrions très souvent.

Cette amitié entretenait en moi l'intérêt que j'avais pour la religion. Il m'était alors impossible de trouver les loisirs que j'avais à Pretoria pour poursuivre mes études religieuses. Mais, j'employai pour le bon motif le peu de temps disponible qu'il me restait. Je continuai ma correspondance religieuse. Raychandbhai me dirigeait. Un ami m'envoya le livre de Narmadashankar : *Dharma Vichar*. Sa préface me fut d'une grande aide. J'avais entendu parler de la façon bohème dont le poète avait vécu; la description, dans la préface, du changement total que ses études religieuses apportèrent dans sa vie, me captiva. Je me mis à chérir ce livre et je le lus avec attention de la première à la dernière page. Je lus avec intérêt le livre de Max Muller : *L'Inde que peut-elle nous apprendre?* et la traduction des *Upanishads* éditée par la Société de Théosophie. Tout ceci augmenta mon respect pour l'Hinduisme, et ses beautés commencèrent à se développer en moi. Ceci, cependant, ne m'influençait pas

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

contre les autres religions. Je lus la *Vie de Mahomet et de ses Disciples* par Washington Irving, et le panégyrique sur ce Prophète de Carlyle. Ces livres firent remonter Mahomet dans mon estime. Je lus aussi un livre appelé *Les Proverbes de Zarathoustra.*

Ainsi, j'acquis une plus grande connaissance de différentes religions. L'étude stimula en moi l'auto-introspection et m'encouragea dans l'habitude de mettre en pratique tout ce qui m'attirait dans mes études. Je commençai donc quelques expériences Yogic, autant que je pouvais les comprendre d'après la lecture des livres hindous. Mais, je ne pus faire beaucoup de progrès et je décidai de les poursuivre avec l'aide d'une personne compétente à mon retour aux Indes. Ce désir ne fut jamais réalisé.

Je fis, également, une étude poussée des livres de Tolstoï. *Le Résumé des Evangiles, Ce qu'il faut faire* et d'autres œuvres de cet auteur firent une profonde impression sur moi. Je commençai à saisir de plus en plus les possibilités infinies de l'amour universel.

A peu près à la même époque, j'entrai en relation avec une autre famille chrétienne. Suivant leur conseil, j'assistai au service de l'Eglise Wesleyenne tous les dimanches; ces jours-là j'étais aussi invité à dîner chez mes amis. L'église ne fit pas une impression favorable sur moi. L'auditoire ne me sembla pas particulièrement religieux. Ce n'était pas une assemblée d'âmes dévotes; les fidèles me semblaient plutôt des mondains qui allaient à l'église par distraction et selon

la coutume. Par moments, je m'endormais involontairement. J'avais honte, mais certains de mes voisins qui n'étaient pas dans une meilleure situation, allégeaient mes scrupules. Cela ne pouvait pas durer longtemps ainsi, et bientôt je ne me rendis plus au service.

Mes relations avec la famille que j'allais voir tous les dimanches furent brusquement interrompues. Il est possible de dire que l'on me pria de suspendre ces visites. Voici ce qui arriva. Mon hôtesse était une brave et simple femme, mais d'un esprit plutôt étroit. Nous discutions toujours de questions religieuses. Je lisais alors de nouveau *La Lumière d'Asie* d'Arnold. Un jour, nous nous mîmes à comparer la vie de Jésus à celle du Bouddha. « Voyez la charité de Gautama, dis-je, elle n'était pas réservée à l'humanité, mais elle s'étendait à tous les êtres vivants. Est-ce que notre cœur ne déborde pas d'amour lorsque nous pensons à l'agneau joyeusement perché sur ses épaules? On ne trouve pas de trace de cet amour pour tous les êtres vivants dans la vie de Jésus ». La comparaison fit souffrir la brave femme. Je comprenais ses sentiments. J'interrompis immédiatement la discussion et nous entrâmes dans la salle à manger. Le fils, un enfant à peine âgé de cinq ans, était avec nous. Je suis toujours extrêmement heureux de me trouver au milieu des enfants, et ce petit et moi étions devenus des amis. Je parlai sur un ton ironique du morceau de viande qui se trouvait dans son assiette et je fis l'éloge de la pomme qui était dans la mienne. L'enfant innocent fut con-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

vaincu et se joignit à moi pour louer les vertus de ce fruit.

Mais la mère? Elle était mécontente. On me fit signe. Je m'arrêtai et je changeai de conversation. La semaine suivante, j'allai rendre visite à cette famille comme d'habitude mais non sans crainte. Je ne désirais pas interrompre mes visites; car je pensais que cela n'eût pas été correct. Mais la brave dame facilita ma tâche :

— M. Gandhi, dit-elle, ne vous formalisez pas si je me crois obligé de vous dire que votre compagnie ne peut être favorable à mon fils. Chaque jour, il hésite à manger de la viande et il réclame des fruits, en invoquant vos principes. Cela dépasse les bornes. S'il refuse de manger de la viande, il ne tardera pas à s'affaiblir ou à tomber malade. Comment pourrais-je supporter cela? Vos discussions ne devraient s'adresser qu'à nous. Elles ont certainement une mauvaise influence sur les enfants.

— Je suis désolé, répondis-je. Je comprends vos sentiments comme père, car j'ai aussi des enfants. Nous pouvons facilement mettre fin à ce fâcheux état de choses. Ce que je mange ou ce que j'évite de manger doit certainement avoir un plus grand effet sur l'enfant que mes paroles. Le meilleur moyen est donc désormais d'interrompre mes visites. Ceci ne nuira certainement en rien à notre amitié.

— Je vous en remercie, dit la dame avec un soulagement visible.

Quoique j'aie emprunté une voie que mes amis chrétiens n'avaient pas choisie pour moi, je leur suis

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
CSL

à jamais redevable de la curiosité religieuse qu'ils ont éveillée en moi. Je chérirai toujours le souvenir de nos relations. Les années qui suivirent devaient me réserver encore de nombreuses amitiés aussi chères et sacrées.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre VIII

ÉMEUTE A DURBAN

Au milieu de l'année 1896, je retournai aux Indes. Comme il était alors plus facile de s'embarquer pour Calcutta que pour Bombay sur les paquebots partant du Natal, je pris place sur un bateau en partance pour cette ville, car les travailleurs liés par contrats partaient de Calcutta ou de Madras. Tandis que je me rendais à Bombay de Calcutta, je manquai mon train et, pendant une journée, je dus m'arrêter à Allahabad. C'est là que débuta mon travail de reportage concernant l'Afrique du Sud. Je vis M. Chesney du *Pionier*. Il eut avec moi une conversation amicale, mais il me dit franchement que ses préférences allaient aux coloniaux. Il me promit, cependant, de lire, puis d'annoncer dans son journal, ce que je pourrais écrire. Ceci me suffit amplement.

Aux Indes, j'écrivis un pamphlet sur la condition des Indiens en Afrique du Sud. Cet ouvrage fut signalé dans la plupart des journaux et eut deux éditions. Cinq mille exemplaires furent distribués dans divers

GSL

endroits de l'Inde. Ce fut pendant ce voyage que j'eus le privilège de rencontrer les meneurs indiens, et que j'eus l'occasion de prononcer des discours à Bombay, à Poona et à Madras. Il m'est impossible de traiter ces questions en détails, car au moment où l'on organisait une réunion publique à Calcutta, je reçus un câble du Natal par lequel on me priait de revenir immédiatement ce qui abrégea mon voyage. D'après ce câble, je conclus qu'un mouvement hostile aux Indiens était prêt à éclater, je laissai donc à Calcutta mon œuvre inachevée et je me rendis à Bombay où je pris le premier paquebot disponible avec ma famille. Le *S. S. Courland* avait été acheté par Mrs Dada Abdulla, et représentait encore une des hardies acquisitions de cette compagnie audacieuse qui avait décidé d'assurer un service de paquebots entre Porbandar et le Natal. Le *Naderi*, un paquebot de la Compagnie de navigation Persane, partait, immédiatement après, de Bombay pour le Natal. Le nombre total des passagers sur les deux bateaux était à peu près de huit cents.

L'agitation aux Indes avait eu assez d'importance pour que les nouvelles en fussent communiquées dans les colonnes des principaux journaux indiens et que Reuter expédiât des câbles à ce sujet en Angleterre. Je n'appris cette nouvelle qu'en arrivant au Natal. Le représentant de Reuter en Angleterre avait envoyé un bref câble en Afrique du Sud qui contenait un compte-rendu exagéré de mes discours aux Indes. Ce fait n'est pas rare, et l'on n'exagère pas toujours avec

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

intention. Des gens pressés, remplis de préjugés et d'idées toutes faites, lisent un texte d'une façon superficielle et en font un résumé qui, parfois, n'est, en partie, que le produit de leur imagination. Ce compte-rendu peut être aussi différemment interprété selon les localités. Un texte peut être faussé sans qu'on le veuille. Ce sont les risques et les limites de s'adonner à une œuvre publique.

Lorsque j'étais aux Indes, j'avais critiqué les Européens du Natal. Je m'étais élevé violemment contre l'impôt des trois livres exigé des travailleurs immatriculés. J'avais fait un rapport frappant des souffrances d'un travailleur nommé Subrahmanyam, qui avait été frappé par son maître, dont j'avais vu les blessures, et dont l'affaire était entre mes mains. Lorsque les Européens du Natal lurent le résumé faussé de mes discours, ils furent extrêmement irrités contre moi. Cependant, ce que j'avais écrit au Natal, lorsque je m'y trouvais, faisait preuve d'une plus grande sévérité et donnait de plus nombreux détails que ce que j'avais dit, plus tard, aux Indes. En effet, mes discours aux Indes étaient soigneusement dénués d'exagération. Depuis que je savais, par expérience, que si l'on décrit un fait à un étranger celui-ci y voit plus que ce que l'on a voulu dire, j'avais volontairement fait aux Indes une description, de la situation en Afrique du Sud, beaucoup moins tragique que les faits auraient pu me le permettre. Mais, très peu d'Européens se donnèrent la peine de lire ce que j'avais écrit au Natal et un plus petit nombre encore s'y intéressaient. La vérité,

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

cependant, était nettement différente en ce qui concernait mes discours et mes écrits aux Indes. Des milliers d'Européens lurent le compte-rendu de Reuter. De plus, un sujet qui vaut la peine d'être communiqué par câble prend une importance qu'il ne possède pas en réalité. Les Européens du Natal crurent que mon activité aux Indes avait réellement le prix qu'ils lui attribuaient, que, par conséquent, le système des contrats de travail allait prendre fin et qu'une centaine de planteurs européens auraient à en supporter les conséquences. De plus, ils se sentirent compromis aux Indes.

Tandis que les Européens du Natal se trouvaient dans un tel état de surexcitation, ils apprirent que je revenais au Natal avec ma famille sur le *S. S. Courland*, qu'il y avait à bord de trois à quatre cents passagers indiens et que le *S. S. Naderi* arriverait en même temps chargé d'un nombre égal d'indiens. Ceci acheva de les déchaîner et une vive effervescence se produisit. Les Européens du Natal organisèrent de grandes réunions qui furent suivies par presque toutes les personnalités les plus en vue de la communauté. Les passagers indiens, en général et moi-même en particulier, nous fûmes soumis à de dures critiques. La prochaine arrivée du *Courland* et du *Naderi* fut présentée comme une « invasion » du Natal. Les orateurs prétendirent que j'avais amené ces huit cents passagers au Natal et que c'était la première tentative que je faisais pour inonder le Natal d'Indiens libres. Une décision unanime fut votée afin d'interdire aux

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

passagers des deux paquebots, y compris moi-même, de débarquer au Natal. Si le Gouvernement du Natal ne voulait pas ou ne pouvait pas empêcher les passagers de débarquer, le Comité, institué en cette réunion, devait se saisir de la loi et empêcher par la force le débarquement des indiens. Les deux paquebots arrivèrent à Durban le même jour.

La peste bubonique avait fait sa première apparition aux Indes en 1896. On se servit de ce prétexte pour empêcher notre débarquement. Le Gouvernement du Natal était gêné par des difficultés d'ordre légal; car, la Loi de Réduction d'Immigration n'avait pas encore été mise en vigueur. D'autre part, le Comité des Européens avait toute sa sympathie. M. Escombe, membre du gouvernement, prit une part active dans les décisions de ce comité. Une loi existe dans tous les ports qui permet, lorsqu'un cas de maladie contagieuse s'est déclaré à bord, ou, qu'un navire vient d'un port infecté, de retenir un bateau en quarantaine pendant un certain temps. Ce règlement ne peut être appliqué qu'en des pays salubres et que sur les ordres d'un Officier de Santé du Port. Le Gouvernement du Natal abusa de son pouvoir en appliquant ce règlement à des fins politiques. Bien qu'il n'y eût aucun cas de maladie contagieuse à bord, les deux paquebots furent retenus, bien après la limite habituelle, pendant une période de vingt-trois jours. Pendant ce temps, les Européens du Comité continuaient leurs efforts. Mrs Dada Abdulla, propriétaires du *Courland*, et les agents du *Naderi* furent soumis à un dur chantage.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Des offres leurs seraient faites s'ils acceptaient de ramener les passagers, et on les menaça de ruiner leurs affaires s'ils refusaient de partir. Mais, les associés de la maison d'affaires n'étaient pas lâches. Ils répondirent qu'il leur était indifférent d'être ruinés, mais qu'ils lutteraient jusqu'au bout, et qu'ils ne seraient pas mêlés à ce crime qui était de renvoyer d'impuissants et d'innocents voyageurs : ils n'en étaient pas moins patriotes. Le vieil avocat de l'affaire M. F. A. Laughton était aussi un homme courageux.

La chance voulut que feu Sjt. Mansukhlal Hiralal Nazar un notable Kayastha de Surat, et neveu du défunt Mr Justice Nanabhai Haridas, arrivât en Afrique à peu près à la même époque. Je ne le connaissais pas, et je n'étais pas prévenu de son arrivée. Inutile de dire que je n'étais en rien responsable du voyage des passagers qui arrivaient par le *Naderi* et par le *Courland*. La plupart d'entre eux étaient d'anciens propriétaires d'Afrique du Sud. D'autres se rendaient au Transvaal. Des avertissements menaçants furent distribués par les Européens du Comité contre ces passagers. Les capitaines des paquebots les lurent aux voyageurs. Ces avis notifiaient expressément que les Européens du Natal étaient en fureur, et ajoutaient que les membres du Comité, qui attendaient sur le port, jetteraient à la mer tous les indiens qui tenteraient de débarquer en dépit de cet avis. Je traduisis cet avis aux passagers du *Courland*. Un voyageur qui savait l'anglais, à bord du *Naderi*, fit de même pour ses compagnons. Les voyageurs des deux paquebots refu-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
CSL

sèrent nettement de repartir et ajoutèrent que beaucoup d'entre eux se rendaient au Transvaal, que d'autres étaient d'anciens propriétaires du Natal, qu'en tous les cas, chacun d'eux avait légalement le droit de descendre, et, que, passant outre les menaces du Comité, ils étaient décidé de débarquer afin de faire valoir leurs droits.

Le Gouvernement du Natal était à bout. Combien de temps une mesure injuste pouvait-elle être appliquée? Vingt-trois jours avaient déjà passé. Ni Dada Abdulla, ni les passagers ne firent preuve de défaillance. La quarantaine fut donc levée au bout de vingt-trois jours et l'on autorisa les paquebots à entrer dans le port. Pendant ce temps, M. Escombe calmait les Européens excités du Comité. Au cours d'une réunion, il dit : « Les Européens de Durban ont fait preuve d'une entente et d'un courage admirables. Vous avez fait tout ce que vous avez pu. Le Gouvernement vous a aussi aidés. Les Indiens ont été retenus pendant vingt-trois jours. Vous avez donné un témoignage suffisant de vos sentiments et de votre esprit social. Cela influencera fortement le Gouvernement Impérial. Votre action a facilité la tâche du gouvernement du Natal. Si maintenant vous empêchiez par la force le débarquement d'un seul indien, vous agiriez contre vos propres intérêts, et vous placeriez le gouvernement dans une fâcheuse position. Malgré tout, vous ne réussiriez pas à empêcher les indiens de débarquer. Les passagers n'ont aucun tort. Il y a des femmes et des enfants parmi eux. Lorsqu'ils s'embarquèrent à Bombay, ils ignoraient vos

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

sentiments. Je vous donne le conseil de vous disperser et de ne pas arrêter ces gens. Je vous promets cependant que le Gouvernement du Natal obtiendra du Conseil Légal le pouvoir nécessaire pour réduire l'immigration future. « Ceci n'est qu'un résumé du discours de M. Escombe. Ses auditeurs furent déçus mais M. Escombe jouissait d'une grande influence sur les européens du Natal. Ceux-ci se dispersèrent et les deux paquebots entrèrent dans le port.

Je reçus un message de M. Escombe me priant de ne pas descendre à terre avec les autres, mais d'attendre jusqu'au soir; il enverrait alors le Surintendant de la Police du Port pour m'escorter chez moi; et, il ajoutait que ma famille était libre de débarquer à n'importe quel moment. Ceci n'était pas un ordre légal mais plutôt un avis au capitaine de ne pas me laisser descendre, et un conseil destiné à me prévenir du danger suspendu sur ma tête. Le capitaine n'avait pas le pouvoir nécessaire pour m'empêcher de débarquer mais je pris la résolution de suivre cet avis. J'envoyai ma famille chez mon vieil ami et client Parsee Rustomji et je la prévins que je l'y rejoindrais. Lorsque les passagers eurent débarqués M. Laughton, Conseil de Dada Abdulla et l'un de mes amis personnels, monta à bord pour me voir. Il me demanda pourquoi je n'avais pas encore débarqué. Je mentionnai la lettre de M. Escombe. Il ajouta qu'il n'était pas d'avis que j'attendisse la nuit pour entrer dans la ville comme un voleur ou un coupable; mais déclara que, si je n'étais pas peureux, je n'avais qu'à l'accompagner et, que nous traverserions

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

la ville comme si rien n'était arrivé. Je répondis qu'il ne s'agissait pas d'avoir peur; mais, que, seule, une question de convenance me ferait suivre ou non le conseil de M. Escombe. Il nous fallait également considérer la responsabilité du capitaine en cette affaire. M. Laughton sourit et dit : « Quel service vous a donc rendu M. Escombe pour que vous écoutiez ses avis? Et quelle est la raison qui vous fait croire qu'il agit par amabilité et non par quelque autre motif? Je sais mieux que vous ce qui s'est passé en ville et quel rôle joua M. Escombe au cours des derniers événements ». Je l'interrompis en hochant la tête.

« Nous pouvons admettre, continua M. Laughton, qu'il est poussé par les meilleurs motifs, mais si vous vous soumettez à ses avis vous vous trouverez dans une situation humiliante. Je vous donne donc le conseil, si vous êtes prêt, de m'accompagner sur-le-champ. Le capitaine est notre homme et sa responsabilité est la nôtre. Il n'est responsable qu'envers Dada Abdulla. Je sais ce qu'ils penseront à ce sujet, car ils ont fait preuve d'un grand courage lors de ces derniers événements ». Je répondis : « Allons. Je n'ai aucun préparatif à faire. Je n'ai qu'à mettre mon turban. Prévenons le capitaine et partons ». Nous prîmes congé du capitaine.

M. Laughton était un vieil avocat, bien connu de Durban, avec lequel j'étais déjà en grande intimité, et j'avais l'habitude de le consulter dans les cas difficiles et souvent de le considérer comme mon aîné. C'était un homme bien bâti et courageux. Notre trajet nous faisait emprunter la rue principale de Durban. Il était

DIRECTOR OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

à peu près quatre heures et demi lorsque nous partîmes. Le ciel était légèrement couvert et le soleil était invisible. Il fallait à un piéton au moins une heure pour arriver à la maison de Parsee Rustomji. Les gens sur le quai n'étaient guère plus nombreux que d'habitude. A peine eûmes-nous débarqués que de jeunes garçons nous aperçurent. Comme j'étais le seul Indien à porter un turban d'un modèle particulier, ils me reconnurent aussitôt et commencèrent à crier : « C'est Gandhi! C'est Gandhi! Frappez-le! Entourez-le! » et ils s'avancèrent vers moi. Quelques-uns me jetèrent des pierres. Puis, quelques Européens plus âgés se joignirent aux gamins, et peu à peu le groupe des émeutiers s'agrandit. M. Laughton pensa qu'il était dangereux de continuer à pied. Il fit donc signe à un pousse-pousse. Jusqu'alors je n'étais jamais encore monté dans un pousse-pousse, car il me semblait répugnant de m'asseoir dans un véhicule traîné par un être humain. Mais, je compris alors qu'il était de mon devoir d'emprunter ce véhicule.

Cinq ou six fois au cours de ma vie, j'appris par expérience que celui que Dieu veut sauver est toujours préservé quoiqu'il fasse. Si je n'ai pas été vaincu à ce moment je ne peux en retirer aucun mérite personnel. Ces pousse-pousse sont traînés par des Zoulous. Les vieux Européens et les gamins menacèrent le conducteur du pousse-pousse de le rouer de coups et de réduire sa voiture en miettes s'il me permettait de m'asseoir. Le conducteur me répondit alors « Kha » (non) et s'éloigna. La honte d'une promenade en pousse-pousse me fut donc épargnée.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Il ne nous restait donc plus d'autre alternative que celle de nous rendre à pied à notre destination. La foule nous suivait. A chacun de nos pas elle grossissait de plus en plus. Le rassemblement était énorme lorsque nous arrivâmes dans West Street. Un homme d'une forte constitution empoigna M. Laughton et l'éloigna de moi. Ce dernier ne pouvait plus m'être d'aucune aide. La foule commença à m'injurier, puis, fit pleuvoir sur moi des pierres et tout ce qui lui tombait sous la main. On jeta mon turban par terre. Au même moment un gros individu s'approcha de moi, me gifla et me donna des coups de pieds. J'allais presque m'évanouir, lorsque je me cramponnai à la grille d'une maison voisine. Pendant un instant je repris souffle, et lorsque mon malaise fut dissipé je continuai mon chemin. A ce moment, j'avais presque abandonné tout espoir d'arriver vivant à la maison. Mais, je me souviens bien qu'alors mon cœur ne condamna pas mes bourreaux.

Tandis que je m'en allais lentement, la femme du Surintendant de la Police de Durban, Mme Alexander, arrivait dans une direction opposée. Nous nous connaissions bien. C'était une femme courageuse. Quoique le ciel fût nuageux et que le soleil eût presque disparu, elle ouvrit son ombrelle pour me protéger et se mit à marcher à côté de moi. Les Européens n'auraient pas insulté une dame, et spécialement la femme d'un vieux surintendant de Police, très populaire; encore moins l'auraient-ils touchée. Ils devaient éviter de la blesser tandis qu'ils dirigeaient leurs coups sur moi.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

Aussi, les blessures que je reçus lorsque cette dame m'eut rejoint ne furent pas graves. Pendant ce temps le Surintendant de Police fut mis au courant de l'attaque dirigée contre moi et envoya un groupe d'agents pour me protéger. La police m'entoura. Le Poste de Police se trouvait sur notre route. Lorsque nous arrivâmes je vis que le Surintendant nous attendait. Il m'offrit asile au Poste, mais je refusais en le remerciant : « Je dois me rendre à destination, dis-je. J'ai foi en la loyauté des citoyens de Durban et en mon droit. Je vous suis reconnaissant d'avoir envoyé la police pour me protéger. Mme Alexander a contribué pour une grande partie à mon salut ».

J'atteignis la demeure de Rusomji sans autre ennuis. Il faisait presque nuit lorsque j'y arrivai. L'officier de santé du *Courland*, qui était présent, examina mes blessures. Elles n'étaient pas très nombreuses. Une blessure interne était particulièrement très douloureuse. Mais, je ne devais pas encore pouvoir rester en paix. Des milliers d'Européens se rassemblèrent devant la maison de Rustomji Sheth. A la brune, des hooligans se joignirent à la foule. Celle-ci fit savoir à Rustomji Sheth qu'on le brûlerait ainsi que sa maison et, moi-même, s'il ne me livrait. Rustomji Sheth était un trop bon indien pour être intimidé. Lorsque le Surintendant Alexander apprit la tournure que prenaient les événements, il se mêla tranquillement à la foule avec un certain nombre de détectives. Il fit chercher un banc et il monta dessus. Et, sous prétexte de parler, il prit possession de l'entrée de la maison de Rustomji

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

SL

afin que nul ne pût s'introduire à l'intérieur. Il avait déjà placé des détectives en des endroits convenables. Immédiatement après son arrivée il avait donné l'ordre à un subordonné de se déguiser en marchand indien en revêtant un costume local et en se fardant la figure, puis de venir me trouver et de me délivrer le message suivant : « Si vous voulez sauver votre ami, ses hôtes, ses biens, et votre propre famille, je vous donne le conseil de vous déguiser en agent de police indien, de sortir par les sous-sols de Rustomji, de vous faufiler à travers la foule avec mon homme et de venir au Poste de Police. Une voiture vous attend au coin de la rue. Ceci est le seul moyen que j'aie de vous sauver, vous et les autres. La foule est si déchaînée qu'il m'est impossible de la dominer. Si vous ne vous hâtez pas de suivre mes instructions, je crains que l'on ne rase la maison de Rustomji jusqu'au sol et je ne pourrais alors évaluer le nombre de morts et les dégats que cela entraînerait ». Je jugeai la situation d'un seul coup; je me déguisai immédiatement en agent de police et je quittai la maison de Rustomji. L'officier de Police et moi arrivâmes sain et sauf au Poste. Pendant ce temps, M. Alexander amusait la foule en chantant des chansons d'actualité et en la haraguant. Lorsqu'il apprit que je me trouvais au Poste de Police, il devint sérieux et demanda :

— Que désirez-vous?

— Nous voulons Gandhi.

— Que voulez-vous faire de lui?

— Nous voulons le brûler.

— Quel mal vous a-t-il fait?

— Il nous a compromis aux Indes et il veut inonder le Natal de coolies.

— Qu'arrivera-t-il s'il ne sort pas?

— Nous mettrons le feu à sa maison.

— Sa femme et ses enfants sont aussi là. Il y a d'autres hommes et d'autres femmes avec eux. N'auriez-vous pas honte de brûler des femmes et des enfants?

— Vous seul en aurez la responsabilité. Nous ne désirons faire de mal à personne d'autre; mais, nous voulons que vous arrêtiez Gandhi ».

Le Surintendant sourit gentiment et informa la foule que j'avais quitté la maison de Rustomji, que j'avais franchi leur groupe et que je me trouvai en sûreté ailleurs. La foule cria : « C'est faux! C'est faux! »

Le Surintendant dit : « Puisque vous ne croyez plus en la parole de votre vieux Surintendant, veuillez former un comité de trois ou quatre d'entre vous. Que les autres promettent de ne pas entrer dans la maison, et si le comité ne trouve pas Gandhi à l'intérieur, jurez de regagner paisiblement vos foyers. Vous vous êtes révoltés aujourd'hui et vous n'avez pas écouté la police. La faute retombe sur vous et non sur nous. La police vous a joué un tour; elle a subtilisé votre proie et vous avez perdu la partie. Vous ne nous en voudrez certainement pas. La police que vous avez convoqué a simplement fait son devoir ».

Le Surintendant harangua la foule avec tant de douceur et de fermeté qu'on lui donna la promesse qu'il

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

exigeait. Un comité fut formé. On visita la maison de Rustomji de fond en comble et on déclara à la foule que le Surintendant avait raison et qu'il l'avait jouée. Les auditeurs furent déçus. mais ils tinrent parole et se dispersèrent sans faire aucun mal. Ceci eut lieu le 13 janvier 1897.

Le matin même où l'on avait levé la quarantaine des paquebots, un rédacteur d'un journal de Durban était venu me voir sur le bateau. Il m'avait interrogé. Il me fut très facile de me disculper à ses yeux. Je lui prouvai en détails que je ne m'étais livré à aucune exagération. Ce que j'avais fait n'était que mon devoir. Si je ne l'avais pas ainsi rempli, j'eus été indigne du nom d'homme. Ces déclarations furent publiées le lendemain dans les journaux. Les Européens intelligents admirent leur erreur. La presse exprima sa sympathie aux Européens du Natal, mais en même temps défendit complètement mon action. Ceci renforça ma réputation ainsi que le prestige de la Communauté indienne. Il fut prouvé que les Indiens, aussi pauvres qu'ils fussent, n'étaient pas des lâches, et que les négociants indiens étaient prêts à lutter pour se faire respecter et pour défendre leurs pays, sans tenir compte des pertes que cela pourrait apporter à leurs affaires. Donc, bien que les Indiens eussent subi de durs traitements, que Dada Abdulla eût eu à supporter de grosses pertes, le résultat final, je le crois, fut tout à fait avantageux. La communauté eut l'occasion de se rendre compte de sa propre force, et acquit ainsi une plus grande confiance en elle. J'avais fait une expé-

rience de grande valeur, et, chaque fois que je pense à ce jour, je comprends que Dieu me préparait à la pratique du Satyagraha. Les événements du Natal eurent une répercussion en Angleterre. M. Chamberlain, Secrétaire d'Etat des Colonies, envoya un cable au Gouvernement du Natal donnant l'ordre de poursuivre mes agresseurs et de faire en sorte que justice me soit rendue.

M. Escombe, qui était l'Avocat Général du Gouvernement du Natal, m'appela. Il me mit au courant du cable de M. Chamberlain. Il m'exprima ses regrets pour les blessures que j'avais reçues, et son plaisir d'apprendre que les conséquences n'en avaient pas été graves. Il ajouta : « Je veux vous assurer que j'ignorais que vous ou d'autres membres de votre communauté pussent être attaqués. Comme je craignais que vous eussiez quelques ennuis à supporter je vous ai envoyé un mot pour vous donner le conseil de débarquer la nuit. Vous n'avez pas partagé mon opinion. Je ne vous blâme pas d'avoir suivi les conseils de M. Laughton. Vous aviez parfaitement le droit de faire ce qu'il vous semblait préférable. Le Gouvernement du Natal accepte l'ordre de M. Chamberlain. Nous allons interroger vos agresseurs. Pourriez-vous en identifier quelques-uns? »

Je répondis qu'il me serait peut-être possible d'en reconnaître un ou deux, mais que j'avais décidé de n'en poursuivre aucun. Ceux-ci n'avaient fait que de suivre les instructions de leurs meneurs et l'on ne pouvait pas demander à une foule de faire preuve de discernement.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Si ce qu'on leur avait dit de moi était juste, comment ne se seraient-ils pas révoltés et n'auraient-ils pas commis quelque acte insensé dans un moment d'indignation? La foule déchaînée essaye toujours d'obtenir justice de cette façon. Si quelqu'un était à blâmer, c'était le Comité des Européens. Reuter aurait pu envoyer n'importe quel texte falsifié, mais lorsque les personnalités européennes avaient appris mon arrivée au Natal, leur devoir et le devoir du Comité en question n'eût-il pas été de me questionner au sujet de mes démarches aux Indes qui avaient été dépeintes sous une forme douteuse.

M. Escombe répondit : « Je comprends parfaitement votre opinion et je la partage. Je ne m'attendais pas à ce que vous refusiez de poursuivre vos agresseurs. Il ne m'aurait pas du tout déplu que vous le fassiez. Mais, puisque vous me communiquez votre décision je n'hésite pas à vous dire que vous n'adoptez pas seulement une sage attitude, mais que vous rendez ainsi service à votre communauté par cette contrainte de vous-même. Je dois ajouter que cette décision tire le Gouvernement du Natal d'une position des plus embarrassantes. Si vous l'aviez voulu, le Gouvernement aurait pu faire arrêter vos agresseurs mais il est inutile de vous dire que cette détermination eût irrité les Européens et donné lieu à toutes sortes de critiques qu'aucun Gouvernement n'apprécierait. Si vous avez décidé de ne pas engager de poursuites, je vous demanderais de m'envoyer une lettre spécifiant vos intentions à ce sujet. Je ne peux empêcher mon Gouvernement d'en-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
CSL

voyer un simple résumé de notre conversation à M. Chamberlain; mais il m'est facile de lui envoyer un résumé de votre lettre. Je n'exige pas que vous me remettiez cette lettre sur-le-champ. Vous feriez bien de consulter vos amis. Demandez donc l'avis de M. Laughton. Et, si après tous ces conseils, vous persistez encore dans votre intention de ne pas engager de poursuites, écrivez-moi. Mais, votre lettre devra signifier que seul, vous prenez la responsabilité de ne pas poursuivre vos agresseurs. Ce sera le seul moyen de m'en servir ».

Je répondis : « J'ignorais que vous me fissiez venir pour cette question. Je n'ai consulté personne à ce sujet et je ne désire pas le faire. Lorsque j'ai décidé de débarquer et de suivre M. Laughton, j'ai pris la résolution de ne pas me plaindre si j'étais attaqué. Il ne peut donc être question de poursuivre mes agresseurs. C'est une affaire de religion pour moi ». Je réclamai alors une feuille de papier, j'écrivis la déclaration demandée et je la tendis à M. Escombe.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre IX

LA GUERRE DES BOERS

Lorsque la guerre des Boers éclata en 1899 la question de savoir quelle serait l'attitude des Indiens en Afrique du Sud se posa immédiatement. Chez les Boers, tous les hommes, sans exception, se rangèrent sous les drapeaux. Les avocats abandonnèrent leur clientèle, les agriculteurs leurs fermes, les commerçants leurs affaires et les domestiques leur service. Les Anglais d'Afrique du Sud ne partirent pas du tout dans la même proportion que les Boers. Cependant, de nombreux citoyens de la Colonie du Cap, du Natal et de la Rhodésie s'enrôlèrent comme volontaires. Plusieurs négociants et avocats anglais connus suivirent le mouvement. Entre autres griefs, on accusait les indiens de ne s'être rendus en Afrique du Sud qu'à seule fin de gagner de l'argent et de n'être ainsi qu'un poids mort pour l'Angleterre. On prétendait que les indiens ne vivaient en Afrique du Sud que pour s'engraisser comme les vers qui s'installent dans le bois pour en dévorer l'intérieur; et qu'ils ne seraient d'aucune aide

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

pour les Anglais s'il advenait que le pays fût envahi ou que les maisons de ceux-ci fussent pillées. Les Anglais, en une telle circonstance, auraient non seulement à se défendre contre leurs ennemis, mais aussi, à protéger les indiens. Nous envisageâmes sérieusement ces accusations. Nous comprîmes que c'était là, pour nous, une précieuse occasion de démontrer que ces reproches étaient sans fondement, mais, d'autre part, les objections suivantes furent soulevées par quelques-uns :

« Les Anglais nous oppriment autant que les Boers. S'il nous faut subir de mauvais traitements au Transvaal, nous ne sommes guère mieux traités au Natal ou au Cap. La différence, si elle existe, n'est qu'une affaire de degré. Encore une fois, nous ne sommes guère qu'une colonie d'esclaves. Nous n'ignorons pas qu'un petit peuple comme les Boers lutte pour subsister, pourquoi contribuerions-nous à sa destruction? Enfin, d'un point de vue pratique, personne ne peut prédire que les Boers seront vaincus. Et s'ils sont victorieux, ils ne manqueront pas de se venger de nous. »

Un groupe puissant, parmi nous, soutenait ce dernier argument. Je partageais cette opinion et je l'évaluais à sa juste mesure. Cependant, elle ne put me convaincre et je la refutai ainsi en moi-même et devant la colonie :

« Notre existence en Afrique du Sud ne dépend que de notre qualité de sujets anglais. Nous avons revendiqué ces droits dans toutes les pétitions que nous avons présentées. Nous avons été fiers d'être considérés comme citoyens anglais, ou, du moins, nous avons laissé croire

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

à nos oppresseurs et au monde que tel était notre sentiment. Ces mêmes oppresseurs déclarent qu'ils protègeront nos droits parce que nous sommes sujets britaniques; or nous ne devons les quelques légers droits dont nous jouissons qu'à notre qualité de sujets britanniques. Ce serait attenter à notre dignité de peuple que de demeurer les bras croisés, pour la simple raison que nous sommes mal traités ici, lorsque la ruine menace les Anglais ainsi que nous-mêmes. Une telle inaction criminelle ne ferait qu'aggraver nos difficultés. Si nous manquons l'occasion, qui arrive sans que nous l'ayons cherchée, de prouver l'inexactitude d'une accusation que nous déclarons fausse, nous nous condamnerons nous-mêmes et il n'y aura pas lieu de s'étonner si les Anglais nous traitent plus mal encore et nous méprisent plus que jamais. En cette circonstance, nous serions entièrement responsables de cette faute. Ce serait nous abuser que de prétendre que les griefs dont on nous accuse soient réellement injustifiés et parfaitement insoutenables. Il est vrai, pouvons-nous dire, que nous sommes des îlotes dans l'Empire, mais, d'autant plus que nous avons tenté d'améliorer notre condition en persistant à demeurer dans l'Empire. Ceci fut la politique de tous nos meneurs aux Indes ainsi que la nôtre. Si nous désirons obtenir notre liberté et acquérir notre bien-être comme membres de l'Empire Britannique, voici, à notre entière disposition, une très précieuse occasion d'aider les Anglais dans cette guerre. Il faut admettre que le droit est du côté des Boërs, mais l'unique sujet d'un Etat ne peut espérer faire valoir sa

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

propre opinion en toutes occasions. Les autorités peuvent ne pas avoir toujours raison, mais, dans la mesure où les sujets doivent obéissance à l'Etat, il est de leur devoir de se dévouer et de soutenir les actes de l'Etat.

« De plus, si quelque groupe, parmi les sujets, considère qu'un acte de gouvernement soit immoral d'un point de vue religieux, alors, avant de l'aider ou de le combattre, celui-ci devra essayer, même au risque de sa vie, de dissuader le gouvernement de s'engager dans une telle voie. Nous n'avons rien fait de semblable. Mais, nous ne sommes pas en présence d'une telle crise morale, et nul n'ose prétendre que nous désirions nous tenir à l'écart de cette guerre pour une raison aussi valable et universelle. Notre commun devoir, en tant que sujets, est donc de ne pas discuter les causes de la guerre, mais, puisque les hostilités viennent d'éclater, de rendre service autant qu'il nous sera possible. Pour finir, si l'on envisage le cas d'une victoire des Boërs — et une victoire Boër est fort possible — notre future condition alors serait plus détestable encore; et, les Boërs prendraient une terrible revanche, faisant tort ainsi aux Boërs chevaleresques comme à nous-mêmes. Eviter de considérer un instant un tel événement fortuit serait le signe de notre mollesse et jetterait un blâme sur notre loyauté. Un anglais réfléchirait-il pendant une seconde à ce qu'il adviendrait de lui dans le cas d'une défaite de l'Angleterre? Un homme, au moment de partir pour la guerre, ne peut faire valoir de telles raisons sans compromettre sa virilité. »

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Ces déclarations influencèrent beaucoup d'auditeurs; mais, la question pratique surgit alors. Qui prêterait l'oreille à la faible voix des Indiens au milieu de ce tourbillon de guerre? Quel poids aurait l'offre de cette aide? Nul d'entre nous n'avait manié l'arme de la guerre. Le travail fourni par des non-combattants en temps d'hostilités exigeait un apprentissage. Nul d'entre nous ne savait même marcher au pas. Il n'était pas facile d'accomplir de longues marches avec un chargement sur les épaules. De nouveau, les blancs nous traiteraient de « coolies », nous insulteraient et nous regarderaient de haut. Comment supporter tout cela? Et, si nous nous enrôlions comme volontaires, comment pourrions-nous décider le Gouvernement à accepter notre offre? Pour finir, nous décidâmes que si nous en avions le courage, Dieu nous accorderait la force de servir, qu'il était inutile de nous inquiéter de savoir comment remplir la tâche exigée, mais que nous devions nous y entraîner aussi bien que possible, et, puisque nous avions pris la décision de servir, de cesser de discuter au sujet des différents genres d'emploi, pour nous ranger sous les drapeaux, en dédaignant les insultes que nous pourrions recevoir.

Nous éprouvâmes de formidables difficultés pour faire accepter notre offre. Cette histoire est intéressante, mais ce n'est pas le moment d'en donner les détails. Il suffit de dire que nos meneurs apprirent à soigner les blessés et les malades, qu'ils obtinrent des certificats médicaux d'aptitude physique et qu'ils envoyèrent une lettre officielle au gouvernement. Cette lettre, et l'impa-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

tience que nous témoignions à être affectés par le gouvernement à n'importe quel service, fit une très bonne impression. Le gouvernement nous remercia mais rejeta, pour le moment, notre demande. Pendant ce temps, les Boërs continuaient d'avancer comme un grand torrent et l'on craignait qu'ils n'arrivassent à Durban. Il y avait partout de nombreux morts et blessés. Nous renouvellions continuellement notre demande et un ordre fut enfin donné pour créer un service d'ambulance indien. Nous avions exprimé notre désir d'être employés à l'hôpital même pour accomplir des travaux de balayage ou de nettoyage. Inutile donc de dire que la proposition d'un service d'ambulance fut particulièrement bien accueillie. Nous avions émis le désir de voir aussi les indiens immatriculés se joindre à notre groupe. Comme le gouvernement avait alors besoin du plus grand nombre d'hommes possible, on demanda aux patrons des indiens immatriculés de permettre à leurs domestiques de s'engager. Un merveilleux détachement, composé d'environ onze cents Indiens, quitta Durban pour le front. Au moment du départ, nous reçûmes les félicitations et les vœux de M. Escombe, dont le nom est déjà bien connu des lecteurs et qui était le chef des volontaires européens du Natal.

Ce fut une complète révélation pour les journaux anglais. Personne ne croyait que les Indiens prendraient part à la guerre. Le Dr Booth, sous les ordres duquel nous nous étions réunis pour faire notre apprentissage, se joignit à notre détachement en qualité de

Surintendant Médical. C'était un pasteur dévoué et quoique son travail l'appelât principalement parmi les Indiens chrétiens, il se mêlait librement aux Indiens de toutes croyances. Il existait un corps sanitaire européen à côté du corps indien et tous deux fonctionnaient sur les mêmes lieux.

Nous eûmes bientôt du travail et qui fut plus dur que nous ne l'avions pensé. Transporter les blessés pendant dix ou douze kilomètres était une de nos habituelles corvées. Parfois, il nous fallait porter des soldats et des officiers grièvement blessés pendant plus de trente kilomètres. Cette marche commençait à huit heures du matin, des médicaments devaient être administrés en route et nous devions arriver à l'hôpital à cinq heures. C'était véritablement une tâche très dure. Nous ne dûmes transporter qu'une seule fois les blessés pendant trente-cinq kilomètres en un seul jour. L'armée britannique essuyait défaites sur défaites au début de la guerre, et, de nombreux hommes furent blessés. Les officiers durent donc abandonner l'idée de ne pas nous envoyer sur la ligne de feu. Mais il faut noter que, lors de cette situation critique, nous fûmes prévenus que, les termes mêmes de notre engagement nous exemptant d'un tel service, le général Buller n'avait pas l'intention de nous obliger à travailler sous le feu de l'ennemi si nous n'étions pas décidés à accepter un tel risque, mais qu'on apprécierait cet acte à sa juste valeur si nous voulions nous y soumettre volontairement. Nous n'étions que trop désireux de pénétrer dans la zone dangereuse et nous n'avions jamais été satisfaits

d'en être tenus à l'écart. Nous accueillîmes donc fort bien cette proposition et nul d'entre nous ne fut blessé. Quoique notre détachement fût souvent en contact avec les membres de l'Ambulance provisoire composée d'Européens ainsi qu'avec les soldats européens aucun de nous ne fut traité avec mépris ou même avec impolitesse. Le corps provisoire était composé d'Européens d'Afrique du Sud qui avaient pris part à l'agitation anti-indienne avant la guerre. Mais, de voir que les Indiens, oubliant leurs torts, étaient venus pour les aider à l'heure critique, les avaient pour l'instant touchés jusqu'au cœur. Notre dévouement fut cité par le général Buller dans ses dépêches. Des médailles de guerre furent distribuées à trente-sept meneurs.

Lorsque les opérations du général Buller, en liaison avec les forces de Ladysmith prirent fin, notre détachement fut dissous ainsi que les régiments européens. La guerre continua longtemps encore. Nous étions toujours prêts à rejoindre notre corps; et, l'ordre qui licenciait notre régiment notifiait que le Gouvernement aurait recours à nos services dans la mesure où des opérations sur une grande échelle seraient de nouveau nécessaires.

Je dois citer un incident mémorable. Parmi ceux qui étaient à Ladysmith lors de l'invasion des Boërs se trouvaient, à côté des Anglais, quelques colons indiens. Certains d'entre eux étaient négociants, tandis que d'autres, travailleurs immatriculés, étaient employés comme ouvriers sur la voie ferrée ou comme domestiques chez des notables anglais; parmi ces derniers

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

se trouvait Parbhu Singh. L'officier de service à Ladysmith assigna différentes tâches à tous les habitants de l'endroit. La mission la plus dangereuse et la plus délicate fut confiée à Parbhu Singh que l'on nommait « coolie ». Sur une colline, près de Ladysmith, les Boërs avaient placé une pièce d'artillerie qui détruisait de nombreux bâtiments et parfois des vies humaines. Il y a un intervalle d'une ou de deux minutes avant qu'un obus lancé par un canon n'atteigne son but éloigné. Si les assiégés pouvaient ainsi jouir d'un court délai, il leur serait possible de se cacher et de se sauver avant que l'obus ne tombât sur la ville. Parbhu Singh devait se tenir perché sur un arbre pendant que le canon était en action, et, en tenant les yeux fixés sur la colline, agiter une cloche lorsqu'il apercevait le feu. Au son de la cloche, les habitants de Ladysmith se cachaient instantanément et se sauvaient ainsi de l'obus mortel dont l'approche avait été signalée.

L'officier commandant de Ladysmith, en faisant l'éloge des services inévaluables rendus par Parbhu Singh, déclara que ce dernier avait fait preuve d'un tel zèle que, pas une seule fois, il n'avait omis d'agiter la cloche. Il est inutile d'ajouter que la vie de Parbhu Singh avait été constamment en péril.

CSL

Chapitre X

LA PESTE NOIRE

A Johannesburg, où je vécus pendant quelque temps, après la guerre des Boërs, mes affaires continuèrent à prospérer. A un certain moment, je n'avais pas moins de quatre clercs indiens; il m'est difficile de ne pas dire que je les considérais plutôt comme des fils que comme des employés. Mais ceux-ci ne suffisaient pas encore à la tâche.

J'étais surmené. Les arriérés s'amoncelaient de plus en plus, si bien qu'il me parut impossible, malgré tous les efforts que je pouvais tenter, de mener de front un travail professionnel et une œuvre publique. J'étais tout à fait disposé à employer un clerc européen; mais, je n'étais pas sûr de trouver un homme ou une femme de race blanche qui consentît à servir un homme de couleur comme moi. Je décidai cependant d'essayer. J'allai voir un agent de mes amis et je lui demandai de me procurer, s'il le pouvait, une sténo-dactylo. Certaines étaient disponibles; et, il me promit d'essayer d'engager l'une d'entre elles. Il rencontra une écossaise,

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

nommée Miss Dick qui venait d'arriver d'Ecosse. Elle n'avait pas d'objection à gagner honnêtement sa vie, si elle en trouvait le moyen et elle était alors dans le besoin. L'agent me l'envoya. Elle me plut immédiatement.

— Vous n'avez pas d'objection à entrer au service d'un indien? lui demandais-je.

— Aucune, répondit-elle fermement.

— Quels appointements désirez-vous?

— Dix-sept livres et dix shillings par mois serait-ce trop?

— Non, si vous faites le travail que j'attends de vous. Quand pouvez-vous entrer?

— Immédiatement, si vous le désirez.

J'étais très content et je commençai à lui dicter des lettres. Avant peu, elle fut, pour moi, plus une fille ou une sœur qu'une simple sténo-dactylo. J'eus rarement l'occasion de trouver dans son travail quelque faute. Elle fut souvent chargée d'opérations s'élevant à des milliers de Livres et elle vérifiait les livres de comptes. Elle sut gagner mon entière confiance, mais, de plus, elle me confiait ses plus secrètes pensées et ses sentiments. Elle me demanda mon avis pour le choix de son mari et j'eus le privilège de la conduire à l'autel. Aussitôt que Miss Dick fut devenue Mrs Macdonald, elle dut me quitter, mais, même après son mariage, elle ne manqua jamais de m'accueillir chaque fois que j'éprouvai le désir d'aller la voir.

Mais, une sténo-dactylo m'était maintenant nécessaire, et, j'eus la chance d'en trouver une autre. C'était

Miss Schlesin, présentée par M. Kallenbach. Elle est maintenant directrice d'une école de filles au Transvaal. Elle avait à peu près dix-sept ans lorsqu'elle entra à mon service. Certaines de ses théories me semblaient parfois outrancières ainsi qu'à M. Kallenbach. Elle avait accepté de travailler moins comme sténo-dactylo qu'afin d'acquérir quelque expérience. Le préjugé de couleur lui était étranger. Elle ne respectait ni l'âge, ni l'expérience. Elle n'eût pas hésité à insulter un homme et à lui dire en pleine figure ce qu'elle pensait de lui. Son impétuosité me mettait souvent en de fâcheuses situations mais par son caractère ouvert et sans artifice, elle les arrangeait aussi vite qu'elle les avait créées.

Son désintéressement était grand. Pendant très longtemps, elle ne gagna pas plus de six livres et refusa toujours d'accepter plus de dix livres par mois. Lorsque je la pressais d'en accepter davantage, elle me grondait vivement et me disait : « Je ne suis pas ici pour vous soutirer des appointements, mais parce que j'aime travailler avec vous et que je partage vos idéals. » Son courage égalait son désintéressement. Elle est une des quelques femmes, que j'eus la chance de rencontrer, qui possédât un caractère aussi pur que le cristal et un courage à faire honte à un guerrier. Elle est maintenant une grande personne. Je connais moins bien ses pensées que lorsqu'elle était avec moi; mais, mes relations avec cette jeune femme seront toujours pour moi un souvenir sacré. Je mentirais donc si je ne disais pas tout ce que je sais à son sujet. Elle travaillait nuit et jour à

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
CSL

la cause. Elle se lançait à l'aventure toute seule dans l'obscurité de la nuit et repoussait avec impatience toute proposition d'une aide quelconque. Des milliers d'Indiens vigoureux la recherchaient pour la conduire. Lorsque, pendant les jours du Satyagraha, presque tous les meneurs étaient en prison, elle dirigea d'une seule main le mouvement. Elle devait s'occuper de milliers de Livres, d'un amas formidable de correspondance et du journal hebdomadaire l'*Opinion Indienne* mais, elle était infatigable.

Gohkale connaissait tous mes collaborateurs. Il était satisfait de plusieurs d'entre eux, et il les appréciait. Il décerna la première place à Miss Schlesin parmi tous les collaborateurs indiens et européens : « J'ai rarement rencontré le désintéressement, la pureté, et l'intrépidité de Miss Schlesin, dit-il. Parmi vos collaborateurs, elle a, selon moi, la première place. »

A cette époque, Sjt Madanjit vint me voir pour me soumettre la proposition de lancer l'*Opinion indienne* et il me demanda mon avis. Il avait déjà dirigé un journal et j'approuvai sa proposition. Le journal fut donc lancé en 1904 et Sjt Mansukhlal Nazar devint rédacteur en chef. Mais je dus assumer tout le travail, car la plus grande partie du temps, je devais pratiquement diriger le journal. Non que Sjt Mansukhlal fût incapable de s'en occuper — il avait fait beaucoup de journalisme lorsqu'il était aux Indes — mais il ne voulut jamais se mêler d'écrire sur les problèmes embrouillés d'Afrique pendant tout le temps que j'y vécus. Il avait la plus grande confiance dans mon discernement et il

MINISTRY OF CULTURE, GOVERNMENT OF INDIA

rejeta donc sur moi la responsabilité de remplir les colonnes éditoriales.

Après toutes ces années, je m'aperçois que cet organe rendit un grand service à la communauté. On ne pensa jamais à en faire une affaire commerciale. Aussi longtemps qu'il fut sous ma direction, les changements opérés dans ce journal furent le reflet de ceux de ma vie. *L'Opinion indienne*, comme la *Jeune Inde* et *Navajivan*[1] aujourd'hui, était le miroir d'une partie de ma vie. Semaine après semaine, je déversais mon âme dans ces colonnes et j'exposais les principes et la pratique du Satyagraha. Pendant dix ans, c'est-à-dire jusqu'en 1914, sans compter les intervalles de mon repos forcé en prison, il n'y eut presque pas d'exemplaire qui ne contînt un article de moi. Il m'est impossible de me rappeler avoir écrit dans ces articles un seul mot qui ne fût pensé ou discuté, qui fût empreint d'exagération consciente, ou quoique ce soit dans le dessein de flatter le public. En fait, ce journal était devenu pour moi une pratique de contrainte de soi, et, pour mes amis, un moyen de rester en contact avec ma pensée. La critique n'y trouva pas matière à discussion. En effet, je sais que le ton de l'*Opinion indienne* obligea la critique à mettre un frein à sa plume. Le Satyagraha aurait été certainement impossible sans ce journal hebdomadaire. Pour moi, ce fut un moyen d'étudier la nature humaine sous toutes ses formes. Comme mon but avait toujours été

1. *Navajivan* est le journal gujarati hebdomadaire de Mr Gandhi aux Indes.

CSL

d'établir une liaison étroite et pure entre le Directeur et les lecteurs, je fus inondé de lettres qui laissaient libre cours aux épanchements de cœur de mes lecteurs. Elles étaient amicales, critiques ou amères, selon le caractère du correspondant. Ce fut pour moi toute une éducation d'étudier, de digérer ces missives et d'y répondre. C'était comme si la communauté entière eût pensé tout haut par l'entremise de cette correspondance. Ceci me fit entièrement comprendre la responsabilité du journaliste; et l'influence que j'acquis ainsi sur la communauté rendit la future campagne plus aisée, plus élevée et irrésistible.

Dès le premier mois, j'avais compris que l'unique but du journalisme était de servir. La presse est une grande force, mais comme un torrent en furie submerge la campagne et dévaste les récoltes, ainsi une plume sans contrôle ne sert qu'à détruire. Si le contrôle vient de l'extérieur, son effet est encore plus vénéneux que le manque de contrôle. Il ne peut être profitable que s'il est exercé de l'intérieur.

Certaines classes qui nous rendent le plus grand service social, et que nous, Hindous, avons décidé de considérer comme « intouchables » sont reléguées dans les quartiers éloignés des villes ou des villages. De même en Europe chrétienne, les Juifs furent jadis « intouchables » et, les quartiers qu'on leur attribuait répondaient au nom odieux de « ghettos ». Aujourd'hui, nous sommes devenus d'une façon semblable les « intouchables » de l'Afrique du Sud.

Les anciens Juifs se considéraient comme le peuple

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

élu de Dieu, à l'exclusion de tous les autres et le résultat fut que leurs descendants eurent à subir une étrange et même une injuste répression. D'une façon presque semblable, les Hindous se sont considérés comme des Aryas ou des Civilisés et ont tenu certains de leurs parents et alliés comme « intouchables »; ceci eut pour résultat qu'une étrange, quoique injuste vengeance poursuivit non seulement les Hindous de l'Afrique du Sud, mais aussi les Musulmans et les Parsis, d'autant plus que ceux-ci habitaient le même pays et étaient de même couleur.

Nous avons acquis en Afrique du Sud le nom odieux de « coolie ». Le mot « coolie », aux Indes, ne désigne qu'un porteur, mais en Afrique du Sud, il a un sens péjoratif et désigne ce qu'un paria ou un intouchable est pour nous et les quartiers attribués aux « coolies » sont connus sous le nom de « location coolie ». Johannesburg possédait une de ces « locations ». Les Indiens y étaient entassés et la surperficie ne s'étendait pas selon l'accroissement de la population. En dehors des lieux d'aisance qu'on nettoyait au petit bonheur, la municipalité ne faisait rien pour doter ces quartiers d'autres moyens sanitaires, et encore moins de bonnes routes ou de lumière. On ne pouvait espérer que les indiens respectassent les lois de l'hygiène. Les habitants étaient trop ignorants des règles sanitaires municipales pour les observer sans le contrôle de la Municipalité.

La criminelle négligence de la Municipalité et l'ignorance des colons Indiens conspirèrent donc à rendre la location absolument insalubre. La Municipalité, loin de

tenter quelque chose pour améliorer cette situation, se servit de l'insalubrité causée par sa propre négligence comme d'un levier pour détruire la location et, à cet effet, obtint des autorités compétentes l'autorisation de dépouiller les colons.

Tandis que les Indiens se lamentaient au sujet de cet état de choses, eut lieu une soudaine éruption de peste noire, appelée peste pulmonaire, plus terrible et plus fatale que la bubonique. Heureusement, la location ne fut pas la cause de l'épidémie, mais l'une des mines d'or des environs de Johannesburg. Les ouvriers de cette mine étaient pour la plupart des nègres dont la propreté aurait dû être surveillée par les patrons de race blanche. Quelques hindous travaillaient avec eux dans la mine; vingt-trois d'entre eux furent brusquement contaminés, et ils revinrent un soir atteints d'une attaque aiguë de peste dans les quartiers de la location. Sjt. Madanijit, qui était parti à la recherche d'abonnés pour l'*Opinion indienne*, se trouvait, alors, dans la location. Il était d'une témérité incroyable. Il fut ému aux larmes à la vue des victimes de ce fléau et il m'envoya ce mot au crayon ainsi conçu : « Une épidémie de peste noire vient de se déclarer. Venez immédiatement et prenez de promptes mesures, sinon il nous faudra envisager d'affreuses conséquences. Venez donc immédiatement. »

Sjt. Madanjit fit bravement sauter la serrure d'une maison inoccupée et y plaça tous les malades. Je me rendis à bicyclette à la location et j'écrivis au Secrétaire du Maire pour le mettre au courant des événe-

ments. Le Dr William Godfrey, qui exerçait à Johannesburg, accourut à notre secours dès qu'il apprit la nouvelle, et devint à la fois, l'infirmier et le docteur des malades. Mais, vingt-trois malades étaient une trop lourde charge pour trois d'entre nous. J'ai la certitude, fondée sur l'expérience, que si notre cœur est pur, tout cataclysme amène avec lui des hommes et des moyens de le combattre. J'avais alors quatre Indiens à mon bureau — Sjts. Kalyandas, Maneklal et deux autres dont je ne me rappelle plus les noms. Kalyandas m'avait été recommandé par son père. J'ai rarement rencontré, en Afrique du Sud, quelqu'un qui fût plus obligeant et désireux de rendre service d'une façon absolue. Il était heureusement célibataire à cette époque, aussi n'hésitai-je pas à lui imposer un magnifique devoir mais rempli de risques. J'avais trouvé Maneklal à Johannesburg. Lui aussi, autant que je m'en souvienne, n'était pas marié. Je décidai de les sacrifier tous les quatre — nommons-les clercs, collaborateurs ou fils. Il n'était pas nécessaire de consulter Kalyandas. Les autres firent savoir qu'ils accoureraient aussitôt qu'on les appellerait : « Où vous serez, nous irons aussi », fut la belle et brève réponse qu'ils me firent.

Ce fut une terrible nuit — cette nuit de veille et de soins. J'avais déjà soigné de nombreux malades mais aucun qui fût atteint de la peste noire. Le courage du Dr Godfrey devint contagieux. Il n'y avait guère de soins à donner. Distribuer les doses des remèdes, exécuter les demandes des malades, veiller à ce que ceux-ci fussent nets et propres ainsi que leur lit, et soutenir

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

SL

leur moral était toute notre tâche. Le zèle infatigable et courageux dont firent preuve mes jeunes amis m'enchanta au delà de tout. On peut comprendre le courage du Dr Godfrey ou d'un homme d'expérience comme Sjt Madanijit. Mais, bravo pour le moral de cette jeunesse!

Le Secrétaire du Maire m'exprima sa gratitude en voyant que j'avais pris à ma charge la maison libre et les malades. Il m'avoua franchement que le Conseil Municipal n'avait aucun moyen de faire face à de tels événements fortuits, mais qu'on nous aiderait dans la mesure du possible. Lorsqu'il eut compris son devoir, le Conseil ne tarda plus à prendre de promptes mesures.

Le lendemain, on mit à ma disposition un hangar vide, et, on me prévint que les malades pourraient y être transportés; mais, la Municipalité n'avait pas fait nettoyer les lieux. Le bâtiment était malpropre. Nous le nettoyâmes nous-mêmes, nous installâmes quelques lits et autre matériel avec l'aide d'Indiens charitables, et improvisâmes un hôpital provisoire. La Municipalité nous offrit une infirmière. Le Dr Godfrey demeura à son poste.

L'infirmière était une dame aimable et aurait volontiers soigné les malades, mais nous lui permîmes rarement de les toucher afin qu'elle ne fût pas contaminée.

Vingt malades moururent pendant que nous étions encore dans le hangar. Entre temps, la Municipalité tentait de prendre d'autres mesures. Il existait un lazaret pour les épidémies à une dizaine de kilomètres de Johannesburg. Les trois survivants furent

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

transportés sous des tentes près du lazaret et des ordres furent donnés pour qu'on expédiât des cases fraîches. Nous fûmes donc relevés de notre tâche. Quelques jours après, nous apprîmes que la bonne infirmière avait été atteinte également et qu'elle avait succombé immédiatement.

Au moment où l'épidémie de peste avait éclaté, j'avais envoyé à la Presse une lettre très dure dans laquelle je tenais la Municipalité responsable de la négligence dont elle avait fait preuve lorsque la location était devenue sa propriété, et responsable aussi de l'épidémie en général. Cette lettre m'attacha M. Henry Polak, et fut en partie la cause de mon amitié avec le défunt Rev. Joseph Doke.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre XI

« JUSQU'A LA FIN »

J'ai dit, dans les premiers chapitres, que j'avais l'habitude de prendre mes repas dans un restaurant végétarien. J'y rencontrai M. Albert West. Nous nous y retrouvions tous les soirs et nous en sortions pour nous promener après dîner. M. West possédait en association une petite imprimerie. Il avait lu ma lettre à la Presse au sujet de l'épidémie de peste et ne me trouvant pas au restaurant, il s'inquiéta.

Mes collaborateurs et moi, nous nous étions mis à la diète, car, depuis longtemps, je m'étais donné pour règle d'observer une diète légère en temps d'épidémie. Je me passais donc de dîner à ce moment-là. Je connaissais très bien le patron du restaurant et je l'avais prévenu qu'étant engagé comme infirmier auprès des malades atteints de la peste, je voulais éviter, autant que possible, tout contact avec des amis et que je désirais donc terminer mon déjeuner avant l'arrivée des autres clients.

Ne me voyant pas au restaurant depuis quelques

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

jours, M. West vint, un matin, frapper à ma porte, au moment où j'allais sortir. Lorsque j'ouvris, il me dit : « Je ne vous ai pas vu au restaurant et je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque chose. J'ai donc décidé de venir vous voir le matin pour être sûr de vous trouver. Donc, me voici, à votre disposition. Je suis prêt à soigner les malades. Vous savez que je n'ai personne à ma charge. »

Je lui exprimai ma reconnaissance et je lui répondis, sans même prendre le temps de réfléchir : « Je n'ai pas besoin de vous comme infirmier. Si aucun autre cas ne se déclare, nous serons libérés dans un jour ou deux. Il y a cependant quelque chose...

— Bon. De quoi s'agit-il?

— Pourriez-vous vous charger de l'édition de l'*Opinion indienne* à Durban?

— Vous savez que je possède une imprimerie. Je partirai très probablement; mais, puis-je vous donner ma dernière réponse ce soir? Nous en parlerons pendant notre promenade.

J'étais enchanté. Nous discutâmes et il accepta de partir. Les honoraires n'entraient pas en ligne de compte pour lui, car l'argent n'était pas son but. Mais, un salaire de dix livres par mois, plus une partie des bénéfices, fut fixé. Le lendemain même, M. West partit pour Durban par le courrier du soir. Depuis ce jour jusqu'à mon départ des côtes d'Afrique, il demeura le compagnon de mes joies et de mes peines.

M. West appartenait à une famille paysanne de Louth. Il avait une éducation primaire, mais il avait

MINISTRY OF INFORMATION & BROADCASTING GOVERNMENT OF INDIA

CSL

appris beaucoup par l'expérience et par ses propres efforts. Je l'ai toujours considéré comme un anglais pur, sobre, religieux et compatissant.

Quoique mes collaborateurs et moi fussions relevés de nos fonctions de garde-malades, il y avait cependant d'autres questions, soulevées par cette épidémie, dont nous devions nous occuper. J'ai parlé de la négligence du Conseil Municipal à propos de la location. Mais, ce dernier était rempli de zèle dès qu'il s'agissait de la santé des citoyens de race blanche. Il versait maintenant de l'argent sans compter pour supprimer la peste. Malgré les nombreuses fautes et les oublis dont la Municipalité se rendit coupable envers les Indiens que je lui avais confiés, je ne pouvais m'empêcher d'admirer sa sollicitude pour les citoyens blancs et je lui rendis tous les services dont j'étais capable. J'ai l'impression qu'en refusant ma collaboration, j'aurais rendu la tâche bien plus difficile à la Municipalité et que celle-ci n'eût pas alors hésité à employer la force armée en vue du pire. Mais, ce danger fut écarté. Les autorités municipales furent satisfaites de la conduite des indiens et une grande partie de la tâche concernant l'épidémie fut simplifiée. J'usai de toute mon influence sur les Indiens pour les obliger à se soumettre aux ordres de la Municipalité. Il n'était pas facile à ceux-ci de suivre le mouvement, mais je ne me rappelle pas avoir vu un seul d'entre eux me désobéir.

La location fut gardée sévèrement; il était impossible d'y pénétrer sans autorisation. Mes collaborateurs et moi avions des laisser-passer pour entrer et sortir. Ceci

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

GSL

avait pour but de faire évacuer la location par tous les habitants, d'obliger ceux-ci à vivre sous des tentes pendant trois semaines sur une plaine découverte à seize kilomètres de Johannesburg et enfin de mettre le feu à la location. Quelques jours étaient nécessaires pour organiser ce campement sous des tentes avec des provisions et autres nécessités et un garde fut mis en faction pendant ce temps. Les Indiens avaient une peur affreuse mais ma présence constante les consolait.

La location fut brûlée dès qu'elle eut été évacuée. En même temps, et pour les mêmes raisons, la Municipalité détruisit par le feu toute la charpente du marché et fit ainsi une perte de dix mille livres environ. La raison de cette mesure draconienne fut la présence de rats morts dans ces lieux. La Municipalité dut donc ainsi faire face à de lourdes dépenses mais ce moyen arrêta avec succès les progrès futurs de la peste et la ville respira de nouveau plus librement.

L'épidémie rendit mon influence plus grande auprès des Indiens indigents et augmenta mes affaires ainsi que ma responsabilité. Certaines de mes nouvelles relations parmi les européens se resserrèrent à tel point qu'elles ajoutèrent considérablement à mes obligations morales.

Je fis la connaissance de M. Henry Polak, comme celle de M. West, au restaurant végétarien. Un soir, un jeune homme, qui dînait à une table éloignée de la mienne, m'envoya sa carte et m'exprima le désir de faire ma connaissance. Je l'invitai à ma table ce qu'il accepta :

« Je suis le secrétaire du *Critique* dit-il. Après avoir

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

lu votre lettre à la Presse au sujet de la peste, j'ai eu le vif désir de vous voir. Je suis content d'avoir l'occasion de vous rencontrer. »

La franchise de M. Polak me conquit. Le même soir, nous fîmes plus ample connaissance et nous découvrîmes que nous avions les mêmes idées sur de nombreux points essentiels. Il aimait la vie simple. Il avait une grande aptitude à mettre en pratique tout ce qui frappait son esprit. Certains changements opérés dans sa propre vie avaient été aussi prompts que radicaux.

L'*Opinion indienne* devenait, chaque jour, de plus en plus coûteuse. Le premier compte-rendu de M. West était inquiétant. Celui-ci m'écrivait : « Je ne crois pas retirer de l'affaire les bénéfices que vous escomptiez. Je crains même qu'il y ait une perte. Les livres ne sont pas en ordre. Il y a de nombreux arriérés à recouvrir mais personne ne peut les démêler. De considérables transformations seront nécessaires. Mais que tout ceci ne vous inquiète pas. J'essaierai de mettre les choses aussi en ordre qu'il me sera possible. Je resterai; qu'il y ait ou non des bénéfices. »

M. West aurait pu s'éloigner en découvrant qu'il ne retirerait aucun profit de l'affaire et je n'aurais pu l'en blâmer. D'ailleurs, il aurait eu le droit de m'accuser de lui avoir décrit l'affaire comme excellente sans véritable preuve. Mais, pas une fois, il ne se plaignit. J'ai cependant l'impression que cette découverte dut faire croire à M. West que j'étais bien crédule.

Au reçu de la lettre de M. West, je partis pour le Natal. J'avais fait à M. Polak d'entières confidences. Ce der-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

nier m'accompagna à la gare et me laissa pour le voyage un livre qu'il était certain que j'aimerais. C'était *Jusqu'à la Fin* de Ruskin.

Il était impossible d'abandonner ce livre lorsqu'on l'avait commencé. Il me tenait. Le trajet entre Johannesburg et le Natal durait vingt-quatre heures. Le train arriva le soir à Durban. Je ne pus dormir cette nuit-là. Je décidai de changer ma vie sous l'influence de ce livre. Je n'avais pas lu un seul livre de Ruskin avant celui-ci. Pendant mes années d'études, je n'avais presque rien lu hors des textes classiques, je m'étais jeté ensuite dans la vie active et je n'avais pas eu le temps de lire. Je ne peux donc dire que je possède une grande érudition littéraire. Je crois, cependant, que je n'ai pas perdu grand chose par cette règle de contrainte. Au contraire, cette lecture restreinte me servit à assimiler ce que je lisais. Le seul livre qui apporta dans ma vie un changement instantané et pratique fut *Jusqu'à la Fin* et je le traduisis plus tard en Gujarati.

J'ai la certitude d'avoir découvert certaines de mes convictions les plus profondes dans le grand livre de Ruskin, et c'est pourquoi il me captiva et m'obligea à transformer ma vie. Un poète est celui qui peut faire surgir le bien caché dans le cœur humain. Les poètes n'influencent pas tous les êtres pareillement car tous ne sont pas développés d'une façon égale.

Voici comment je compris l'enseignement de Ruskin :

1° La valeur de l'individu est contenue dans la valeur de tous.

2° Le travail d'un homme de loi a la même valeur

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

que le travail d'un barbier étant donné que chacun a le droit de gagner sa vie par son travail.

3° Une vie de travail, celle du laboureur ou de l'homme exerçant un métier manuel, est la seule qui mérite d'être vécue.

Je savais la première vérité. J'avais indistinctement compris la seconde. Mais la troisième ne m'était jamais apparue. Ruskin me fit comprendre clairement que les deux dernières étaient contenues dans la première. Je m'éveillai à l'aube, prêt à mettre ces principes en pratique.

Je discutai ce sujet avec M. West, après lui avoir décrit l'effet que le livre de Ruskin avait produit en mon esprit, et je proposai que l'*Opinion indienne* fût transportée dans une ferme où chacun travaillerait en retirant un même salaire pour vivre et s'occuperait du travail d'imprimerie aux heures de loisir. M. West approuva cette proposition et l'on décida de fixer un salaire de trois livres par mois sans considération de couleur ou de nationalité.

Mais, il s'agissait de savoir si les dix ouvriers employés à l'imprimerie accepteraient de s'établir dans une ferme et se contenteraient d'une simple pension. Nous décidâmes donc que ceux qui ne pourraient accepter ce programme continueraient à gagner leur salaire et essayeraient petit à petit de devenir membre de la colonie.

Parmi ceux qui étaient employés à l'imprimerie, se trouvait Chaganlal Gandhi, un de mes cousins. Je lui avais fait part de cette proposition en même temps qu'à

MINISTRY OF INFORMATION & BROADCASTING GOVERNMENT OF INDIA

CSL

West. Il avait une femme et des enfants, mais depuis l'enfance, il avait choisi d'être guidé par moi et de travailler sous ma direction. Il avait une pleine foi en moi. Aussi, il accepta sans discussion; et depuis il ne m'a plus quitté. Le typographe, Govindswami, approuva aussi ce projet. Les autres ne partagèrent pas le programme mais acceptèrent de se rendre à l'endroit où je transporterais l'imprimerie.

Je ne crois pas avoir pris plus de deux jours pour organiser ces projets avec les hommes. Ensuite, je fis paraître une annonce afin de trouver un terrain situé près d'une station de chemin de fer dans le voisinage de Durban. Une offre fut faite désignant Phœnix. M. West et moi allâmes visiter la propriété et une semaine après, nous achetâmes vingt acres de terre. Il y avait un charmante petite source et quelques orangers et manguiers. A côté, se trouvait un terrain de quatre-vingt acres qui était recouvert d'arbres fruitiers et d'un cottage délabré. Nous l'achetâmes aussi; le tout coûtait un millier de livres.

M. Parsee Rustomji m'aidait toujours en de telles entreprises. Ce projet lui plaisait. Il mit à ma disposition des feuilles de tôle ondulée d'occasion, provenant d'un grand hangar et d'autres matériaux de construction. Des charpentiers indiens qui avaient travaillé avec moi pendant la guerre des Boërs m'aidèrent à construire un abri pour l'imprimerie.

J'essayais maintenant d'entraîner et d'amener à Phœnix les parents et les amis qui étaient venus avec moi des Indes pour tenter leur chance, et qui s'occu-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

paient de différentes affaires. Ils étaient venus pour faire fortune et il me fut difficile de les convaincre, mais certains acceptèrent ma proposition. Parmi ceux-ci, je ne peux citer que Maganlal Gandhi. Les autres retournèrent à leurs occupations. Maganlal Gandhi abandonna tout à fait ses affaires pour se joindre à moi, et, par son talent, son désintéressement et son dévouement, il fut mon principal collaborateur parmi les premiers qui me soutinrent en ces tentatives morales; et entre ceux qui apprirent seuls à travailler manuellement, il mérite la première place.

La Colonie Phœnix fut donc fondée en 1904, et, malgré de nombreuses difficultés, l'*Opinion Indienne* continue à être publié à la Colonie.

Il n'était pas facile de faire paraître le premier numéro du journal à Phœnix. Si j'avais évité de prendre deux précautions, la première copie eut été bonne à jeter. Je n'étais pas très partisan d'avoir une machine à imprimer. Je pensais qu'un travail manuel eût été plus en rapport avec les travaux agricoles qui devaient être exécutés à la main. Mais, comme cette innovation semblait difficile, nous avions installé une machine. J'avais conseillé à West de se procurer également un instrument facile qui pourrait être employé en cas d'un arrêt de la machine. Nous possédions donc une roue que l'on faisait marcher à la main.

La première nuit fut mémorable. Les pages typographiées étaient fixées, mais la machine ne put se mettre en marche. Nous avions fait venir de Durban un mécanicien pour la monter. Ce dernier, aidé de

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

West, fit de son mieux, mais sans résultat. Nous étions tous inquiets. West, désespéré, s'approcha enfin de moi, et, avec des yeux pleins de larmes, me dit : « La machine ne marche pas, je crains que le journal ne puisse paraître à temps.

— En ce cas, nous n'y pouvons donc rien, répondis-je pour le consoler. Mais, il est inutile de nous lamenter à ce sujet. Faisons plutôt tout ce qu'il est humainement possible de faire. Essayons donc d'employer la roue?

— Où sont les hommes pour la faire marcher? Nous ne sommes pas assez nombreux. Il faut, au moins, quatre hommes de relais et nos gens sont morts de fatigue. »

La construction du bâtiment n'était pas encore terminée et des charpentiers se trouvaient encore parmi nous. Ils dormaient, par terre, dans l'imprimerie. Je les désignais : « Ne pouvons-nous pas employer ces hommes? Il se peut qu'une nuit entière de travail nous soit encore nécessaire. Il ne nous reste que ce moyen.

— Je n'ose pas prendre la responsabilité de réveiller ces hommes, répondit West. Et les nôtres sont vraiment trop fatigués.

— Bien. Ceci est mon affaire, dis-je.

Je réveillai donc les charpentiers et je leur demandai de nous aider. Il me fut inutile d'insister. « A quoi serions-nous bons si l'on ne nous appelait pas en cas d'urgence, répondirent-ils. Reposez-vous donc pendant que nous travaillerons à la roue. C'est un travail

GSL

facile pour nous ». Nos hommes, naturellement, étaient prêts.

West était enchanté et il se mit à chanter un hymne d'allégresse tandis que nous nous mettions à l'ouvrage. J'aidais les charpentiers et les autres se relayaient à tour de rôle; ce travail dura jusqu'à sept heures du matin. Cependant, il restait encore beaucoup à faire. Je proposai donc à West d'appeler de nouveau le mécanicien pour que celui-ci essayât de faire marcher la machine, afin que, s'il réussissait, l'ouvrage pût être terminé à temps.

West réveilla le mécanicien qui se rendit immédiatement à l'imprimerie et, voilà que la machine se met à fonctionner dès qu'on essaye de la mettre en marche! Nous poussâmes un cri de joie. « Comment cela peut-il bien se produire? demandais-je ». Comment se fait-il qu'hier soir, tous nos efforts aient été vains et que ce matin cette machine fonctionne comme si rien ne s'était passé? »

— C'est difficile à dire, répondit West. Les machines, comme les gens, semblent avoir parfois besoin de repos.

J'ai toujours regretté qu'ayant fondé cette Colonie à Phœnix, il ne me fut possible de m'y rendre qu'à de brefs intervalles. Mon idée première était de me retirer progressivement des affaires, de m'installer à Phœnix, d'y gagner ma vie par un travail manuel et d'avoir la joie d'aider ainsi à l'achèvement définitif de Phœnix. Mais, ceci ne devait pas se produire. J'ai appris, par expérience, que si l'homme fait des projets Dieu sou-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

SL

vent les contrarie; mais j'ai compris également que, lorsque l'unique but est la recherche de la vérité, le résultat n'est jamais mauvais mais souvent meilleur qu'on le pense : il importe peu alors que nos projets soient contrariés ou non. Les événements inattendus qui arrivèrent à Phœnix ne furent certainement pas nuisibles.

Afin de permettre à chacun de gagner sa vie par le travail manuel agricole, nous morcellâmes le terrain autour de l'imprimerie en lots de trois acres. L'un de ceux-ci m'échut. Sur tous ces lots, malgré notre désir, nous fûmes obligé de construire des maisons de tôle ondulée. Nous aurions voulu avoir des huttes de terre, recouvertes de chaume, ou des petites maisons de briques comme celles des paysans, mais nous ne pûmes réaliser ce projet. Ces cabanes auraient été beaucoup plus coûteuses, auraient exigé beaucoup plus de temps, et tous nous avions hâte de nous installer le plus vite possible.

A mon retour à Johannesburg, j'informai Polak des importants changements que j'avais faits. Sa joie fut sans bornes lorsqu'il apprit que le livre prêté m'avait été si profitable. « Me serait-il possible de prendre part à cette nouvelle aventure? me demanda-t-il. — Certainement. Devenez donc membre de la Colonie si vous le désirez. — Je suis prêt si vous m'acceptez ». Il devint donc des nôtres.

Sa décision m'enchanta. Il donna sa démission au *Critique* un mois d'avance, et il arriva à Phœnix à la date fixée. Par son amabilité, il sut se gagner la sym-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

pathie de tous, et il devint bientôt un membre de la famille. La simplicité lui était trop familière pour que la vie à Phœnix lui semblât dure ou étrangère de quelque façon; il s'y trouvait comme un poisson dans l'eau.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre XII

LA RÉVOLTE ZOULOU

Peu après, les journaux annoncèrent qu'une « révolte » zoulou venait d'éclater au Natal. Je n'avais pas d'antipathie envers les Zoulous; ils n'avaient fait de mal à aucun Indien en Afrique du Sud, et je ne croyais guère à cette « révolte ». Mais, j'avais alors la certitude que l'Empire britannique n'existait que pour le bonheur du monde. Un certain sens assez naïf de la loyauté m'empêchait de souhaiter du mal à l'Empire. Le juste motif de cette « révolte » ne pouvait donc influencer ma décision. Le Natal possédait un corps de Volontaires dans lequel d'autres hommes pouvaient s'engager. J'appris que ce régiment avait déjà été mobilisé pour réprimer la « révolte ». Me considérant comme un citoyen du Natal et y étant attaché intimement, j'écrivis au Gouverneur pour lui dire que j'étais prêt, en cas de nécessité, à former un corps d'ambulance indien. Il m'envoya une réponse affirmative. Je n'avais pas espéré une réponse favorable aussi prompte. J'avais fait, heureu-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

sement tous les préparatifs nécessaires avant l'envoi de ma lettre. Au cas où ma proposition serait acceptée, j'abandonnerais ma maison de Johannesburg. Polak aurait pris une plus petite maison et Mme Gandhi se serait installée à Phœnix. J'eus l'assentiment de ma femme en cette circonstance et d'ailleurs je ne me rappelle pas avoir jamais vu celle-ci se dresser en travers de ma route en de telles occasions. Dès que je reçus la réponse du Gouverneur, je me rendis à Durban pour y recruter des hommes. Un fort détachement n'était pas nécessaire. Nous n'étions que vingt-quatre parmi lesquels se trouvaient quatre Gujaratis. Les autres étaient d'anciens travailleurs liés par contrats du Sud de l'Inde, sauf l'un d'entre eux qui était un « libre » Pathan [1].

Afin de me donner une position et de faciliter ma tâche, d'accord avec les règlements en vigueur, l'Officier supérieur de santé me décerna le grade temporaire de sergent-major et trois hommes, choisis par moi, furent nommés sergents et caporal. En arrivant sur les lieux de l'émeute, je m'aperçus que rien ne pouvait justifier le mot de « révolte ». On n'apercevait aucune trace de résistance. Le motif, pour lequel un léger trouble avait dégénéré en révolte, était qu'un chef avait refusé de payer un nouvel impôt exigé des zoulous et qu'il avait attaqué un sergent, venu pour réclamer le montant de cet impôt. Quel que fut le motif, j'étais de cœur avec les Zoulous; et je fus extrêmement heu-

1. Exempt de contrat.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

reux d'apprendre au quartier général que notre principale tâche serait de soigner les blessés zoulous. L'officier de santé de service nous souhaita la bienvenue. Il nous apprit que les gens de race blanche refusaient de soigner les zoulous, que les blessures de ceux-ci s'infectaient, et qu'il était à bout de forces. Il se réjouissait de notre arrivée comme d'un bienfait pour ces pauvres gens, il nous fournit des pansements, des désinfectants, etc, et nous emmena à l'hôpital improvisé. Les zoulous étaient joyeux de nous voir. Les soldats de race blanche, nous observèrent, au début, à travers les cloisons qui les séparaient de nous et essayèrent de nous dissuader de donner des soins aux blessés. Comme nous ne les écoutions pas, ils devinrent furieux et se mirent à insulter les zoulous. Peu à peu, j'entrai en relation avec ces soldats et ils cessèrent de se mêler de nos affaires.

Les blessés dont nous nous occupions n'avaient pas été emprisonnés comme suspects. Le général les avaient condamnés à être battus, et ce châtiment leur avait causé de graves plaies. Celles-ci, n'ayant pas été soignées, s'infectaient. Les autres blessés étaient des partisans des Zoulous. Bien que ces derniers portassent des insignes qu'on leur avait distribuées pour les distinguer de l'« ennemi » des soldats avaient tiré sur eux par erreur. En plus de cette tâche, je devais composer et distribuer des ordonnances pour les soldats de race blanche. Cela m'était relativement facile, car j'avais fait un an de pratique dans le petit hôpital du Dr Booth. Ce travail me mit en contact étroit avec de

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

nombreux européens. Nous étions attachés à une colonne volante. Celle-ci avait l'ordre de se rendre en tous lieux de danger. Elle était composée, en plus grande partie, de cavalerie. Aussitôt que notre régiment était alerté, nous devions suivre celui-ci à pied en portant nos brancards sur nos épaules. Deux ou trois fois, nous dûmes parcourir plus de cinquante kilomètres à pied en une journée. Mais, en quelque endroit que nous nous rendions, je suis heureux de dire que nous accomplissions toujours l'œuvre de Dieu. Nous devions ramener au camp sur nos brancards les partisans des zoulous qui avaient été blessés par inadvertance et les soigner.

La « révolte » zoulou m'apporta de nouvelles expériences et me fut d'un précieux enseignement. La Guerre des Boërs ne m'avait pas fait comprendre les horreurs des hostilités d'une façon aussi vivante que le fit cette « révolte ». Non seulement à mon avis, mais d'après l'opinion de nombreux Anglais avec lesquels j'eus l'occasion de discuter, cette lutte ne fut pas une guerre mais une chasse à l'homme. C'était une véritable épreuve que d'entendre chaque matin les coups de fusil des soldats éclater comme des pétards dans d'innocents villages, et que de vivre dans cette atmosphère. Mais, je souffrais davantage lorsque le devoir de notre détachement ne nous appelait qu'auprès des blessés zoulous. Je m'apercevais que, sans notre aide, les Zoulous n'eussent pas été soignés. Cette tâche soulageait ma conscience.

Mais, d'autres questions me poussèrent à réfléchir.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

Dans une partie peu habitée du pays, de loin en loin, entre les collines et les vallées, s'élevaient les huttes dispersées de simples zoulous nommés « sauvages ». Accompagné ou non de mes blessés, en traversant ces solitudes solennelles, je me perdis souvent en une profonde méditation.

Je méditais sur le Brahmacharya [1] et sur ses conséquences, et mes convictions s'enracinèrent plus profondément encore. Je n'avais pas compris combien la chasteté était indispensable pour la réalisation de soi, mais, il m'apparut clairement que celui qui désire servir l'humanité de toute son âme ne peut le faire sans s'y soumettre. J'avais l'intime certitude que j'aurais de plus en plus d'occasions de servir ainsi que je le faisais, et que je ne pourrais être à la hauteur de ma tâche si j'étais retenu par les plaisirs de la vie de famille, par la procréation et l'éducation des enfants. En un mot, je ne pouvais vivre en même temps pour la chair et pour l'esprit. Dans les circonstances actuelles, il ne m'eut pas été possible de me jeter ainsi dans la lutte si ma femme avait attendu un enfant. Si l'on ne se soumettait pas au Brahmacharya, les devoirs de la famille étaient incompatibles avec ceux de la communauté. Au contraire, en observant cette règle, les deux pouvaient être menés de front. Après ces réflexions, j'eus le vif désir de prononcer des vœux définitifs. La perspective de ces vœux m'apportait une certaine exaltation. Mon imagination avait libre cours

1. Complète continence ou chasteté.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

et m'ouvrait d'interminables horizons de devoirs.

A mon arrivée à Phœnix, je parlai avec enthousiasme du Brahmacharya à Chhaganlal Maganlal, à West et à d'autres. Cette idée leur plut, et ils acceptèrent de prononcer leurs vœux; mais ils me démontrèrent aussi la difficulté de ce devoir. Certains se mirent courageusement à observer le Brahamcharya, et quelques-uns, je le sais, réussirent. Je franchis le pas, et je fis vœu de me soumettre au Brahmacharya pour la vie. Je dois avouer que je n'avais pas complètement compris la grandeur et l'immensité du devoir que j'entreprenais. Aujourd'hui, je n'en ai pas encore vaincu les difficultés qui sont toujours présentes devant moi. L'importance de ce vœu a pris racine de plus en plus profondément en moi. La vie sans le Brahmacharya me semble insipide et bestiale. La brute, par nature, ignore la contrainte de soi. L'Homme n'est un Homme que parce qu'il est capable de se contraindre. Les louanges concernant le Brahmacharya qui me semblaient d'abord exagérées dans nos livres religieux, maintenant, et de plus en plus clairement chaque jour, m'apparaissent raisonnables et fondées sur l'expérience.

Je compris que le Brahmacharya, qui est rempli de cette force merveilleuse, ne peut être, en aucune façon, chose facile, ni uniquement une question physique. Le Brahmacharya commence avec la contrainte physique, mais il ne s'y arrête pas. Sa perfection exclut même une pensée impure. Un véritable Brahmachari ne doit pas même songer à assouvir un désir susceptible de satisfaire les sens et avant de

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

parvenir à cet état, un long trajet reste encore à parcourir.

Pour moi, l'obéissance au Brahamcharya, même physique, avait été pleine de difficultés. Aujourd'hui, je peux dire que je me crois presque en sûreté; mais il me faut encore finir d'acquérir cette complète maîtrise de la pensée qui est tellement essentielle. Non que je manque de volonté ou de courage, mais c'est encore un problème pour moi que de savoir comment les mauvaises pensées préparent leur insinueuse invasion. Je ne doute pas que l'homme possède la clef qui lui permet d'emprisonner ses mauvais désirs; mais chacun doit la trouver en soi. Les saints et les prophètes nous ont laissé le récit de leurs expériences, mais ils ne nous ont donné aucune règle infaillible et universelle. La perfection, ou l'affranchissement du péché, ne peut-être obtenue qu'à l'aide de la grâce, aussi, les prophètes de Dieu nous ont laissé des textes sacrés, comme le « Ramanama »[1], sanctifiés par leurs propres pratiques d'austérité et chargés de leur pureté. Sans un total abandon à sa grâce, il nous est impossible d'acquérir une maîtrise complète de la pensée. Ceci est l'enseignement de tout grand livre religieux, et j'en pénètre la vérité à tous les instants de cette lutte que j'ai entreprise pour parvenir à ce Brahmacharya parfait.

Les événements se dessinaient à Johannesburg de telle façon que la purification de soi que j'avais tenté

1. Récitation du nom de Rama.

semblait être les préliminaires du Satyagraha [1]. Je m'aperçois maintenant que tous les principaux événements de ma vie se réunissaient en vue de ce vœu et qu'ils m'y préparaient secrètement. Le principe nommé Satyagraha se réalisa avant même que son nom fût inventé. En effet, lorsqu'il naquit, je n'aurais pu même le définir. En Gujarati, nous nous servions aussi de la phrase anglaise « résistance passive » pour le décrire. Mais, au cours d'une réunion d'européens, trouvant que le terme de « résistance passive » était trop étroit, qu'il semblait être une arme contre les faibles, qu'il pouvait être caractérisé par la haine et apparaître enfin comme une manifestation de violence, je dus m'élever contre tous ces termes et expliquer la véritable nature du mouvement indien. Il était clair qu'un nouveau mot devait être créé par les Indiens pour désigner leur lutte.

Mais il m'eût été impossible d'en trouver un au péril de ma vie et j'offris donc, par l'intermédiaire de l'*Opinion Indienne* un prix au lecteur qui trouverait la meilleure solution. Maganlal Gandhi imagina le mot « Sadagraha » (Sat — vérité. Agraha — ténacité) et gagna le prix. Mais, afin de le rendre plus clair, je transformai ce mot en « Satyagraha » qui est, depuis devenu d'un usage courant en Gujarati pour désigner notre résistance. L'histoire du Satyagraha est en réalité celle de ma vie en Afrique du Sud, et en particulier celle de mes expériences concernant la Vérité sur ce continent.

1. Mot de M. Gandhi pour désigner la résistance passive.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

A trois reprises, Mme Gandhi faillit mourir et fut atteinte de graves maladies. Sa guérison ne fût due qu'à des remèdes exécutés chez soi. Au moment de ce premier événement, le Satyagraha commençait ou allait débuter. Ma femme avait de fréquentes hémorragies. Un docteur de nos amis conseilla une opération qu'elle accepta après quelque hésitation. Etant extrêmement déprimée et affaiblie, elle dût subir l'opération sans être endormie. L'opération réussit, mais ma femme souffrit beaucoup et supporta cette épreuve avec un merveilleux courage. Le docteur et sa femme la soignaient avec beaucoup de dévouement. Ceci se passait à Durban. Le docteur me permit d'aller à Johannesburg et me recommanda de ne pas m'inquiéter au sujet de la malade.

Quelques jours après, cependant, je reçus une lettre qui m'annonçait que Kasturbai allait plus mal, qu'elle était trop faible pour s'asseoir dans son lit, et qu'elle avait déjà été une fois dans le coma. Le docteur savait que, sans ma permission, il ne devait lui donner ni vin, ni viande. Il me téléphona donc à Johannesburg pour me demander l'autorisation de donner du bouillon à la malade. Je répondis qu'il m'était impossible d'acquiescer à cette proposition; mais, je conseillai au docteur de consulter ma femme si celle-ci était en état d'exprimer sa volonté, car elle était libre de faire ce qu'elle désirait. « Mais, dit le docteur, je refuse de demander l'avis de la malade. Il faut que vous veniez. Si vous ne me laissez pas libre de prescrire le régime qui me plaît je ne réponds plus de la guérison de votre femme. »

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Je pris le train pour Durban le jour même. Je vis le docteur qui me déclara calmement cette nouvelle : « J'avais déjà donné du bouillon à Mme Gandhi lorsque je vous ai téléphoné.

— Eh bien, Docteur, c'est de la mauvaise foi.

— Il ne s'agit pas de mauvaise foi lorsqu'on prescrit un régime ou un remède à un malade. D'ailleurs, nous autres docteurs, nous jugeons qu'il est de notre devoir de tromper les malades et leurs parents lorsqu'il s'agit de sauver une vie humaine. »

J'étais profondément peiné, mais je restai froid. Le docteur était un brave homme et un ami personnel. J'avais contrôlé une dette de reconnaissance envers sa femme et lui, mais je n'étais pas prêt de suivre leurs principes de médecine.

« Dites-moi, docteur, ce que vous comptez faire maintenant. Je ne permettrai jamais à ma femme de prendre de la viande ou du bouillon même si cela devait lui coûter la vie,à moins qu'elle n'en réclame elle-même.

— Vous avez confiance en votre philosophie. Je vous préviens que tant que vous laisserez votre femme à mes soins, j'entends avoir le droit de lui donner tout ce qui me plaira. Si vous n'êtes pas de cet avis, j'aurai le regret de vous demander de faire transporter la malade ailleurs. Je ne veux pas la voir mourir sous mon toit.

— Est-ce à dire que je doive l'emmener sur-le-champ?

— Vous ai-je demandé de le faire? Je ne demande qu'à être entièrement libre. Si vous acceptez, ma femme et moi, nous ferons l'impossible pour sauver votre

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

femme et vous pourrez vous en aller en étant complètement tranquillisé sur son sort. Mais, si vous persistez à ne pas comprendre ce simple désir, vous me forcerez à vous demander de transporter votre femme hors de chez moi. »

Je crois qu'un de mes fils m'accompagnait. Il était entièrement de mon avis, et il me dit qu'on ne devait à aucun prix donner de bouillon à Kasturbai. Je parlai ensuite à ma femme. Elle était vraiment trop faible pour être consultée. Mais je crus qu'il était de mon pénible devoir de le faire. Elle me donna une réponse très ferme : « Je ne prendrai pas de bouillon. C'est un précieux don que d'être en ce monde une créature humaine; et je préférerais mourir dans vos bras que souiller mon corps avec de telles horreurs ».

Je discutai avec elle. Je lui dis qu'elle n'était pas forcé de me suivre. Je lui citai l'exemple d'amis hindous qui n'avaient eu aucun scrupule à prendre de la viande ou du vin comme remèdes. Mais elle fut inébranlable : « Non, dit-elle. Je vous en prie, transportez-moi hors d'ici, immédiatement. »

J'étais enchanté. Non sans quelque appréhension, je décidai de l'emmener. J'informai le docteur de cette décision : « Quel homme sans cœur, vous êtes, s'écria-t-il. Vous auriez dû avoir honte de discuter avec votre femme dans la situation actuelle. Je vous préviens qu'elle n'est pas en état d'être transportée. Elle ne peut supporter le moindre petit choc. Je ne serais pas surpris qu'elle meure en route. Mais, vous êtes libre de persister. Puisque vous ne voulez pas lui donner de

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

bouillon, je ne la garderai pas sous mon toit un seul jour de plus.

Nous décidâmes de partir à l'instant même. Il pleuvait et la gare était éloignée. Nous devions prendre le train de Durban à Phœnix, d'où l'on se rendait à notre Colonie par une route de quatre kilomètres. Sans aucun doute, j'encourais un grand risque mais j'avais confiance en Dieu et je poursuivis ma tâche. J'envoyai un messager à Phœnix pour demander à West de venir nous chercher à la gare en nous apportant un hamac, une bouteille de lait chaud et une autre d'eau chaude, et d'être accompagné de six hommes pour transporter Mme Gandhi dans le hamac. Je pris un pousse-pousse pour amener ma femme au premier train, je l'y transportai dans un état alarmant et nous partîmes.

Kasturbai n'avait pas besoin d'encouragement. Au contraire, elle me consolait en disant : « Il ne m'arrivera rien. Ne vous inquiétez pas. »

Elle était squelettique, n'ayant pris, depuis longtemps, la moindre nourriture. Le quai de la gare était très long, et comme le pousse-pousse ne pouvait être autorisé à l'intérieur, nous dûmes faire un trajet à pied avant d'arriver au train. Je portai donc ma femme dans mes bras et je la plaçai dans le compartiment. A Phœnix, nous la transportâmes dans le hamac, et elle se remit lentement en suivant un traitement hydrothérapique.

Deux ou trois jours après notre arrivée à Phœnix, un Swami arriva. Il avait appris que nous avions refusé résolument de suivre les avis du docteur, et par

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

sympathie, il venait discuter avec nous. Mon second et mon troisième fils, Manilal et Ramdas, étaient présents au moment de l'arrivée du Swami. Celui-ci me soutint à l'appui des déclarations de Manu[1] le peu d'importance religieuse que présentait la nourriture carnée. Je n'appréciais guère cette discussion en présence de ma femme, mais par courtoisie, je permis au Swami de la poursuivre. Je connaissais les versets de Manu et je n'en avais pas besoin pour me convaincre. Je savais aussi qu'il existait une école qui considérait ces versets comme apocryphes; mais, même s'ils ne l'étaient pas, mes opinions concernant le régime végétarien n'auraient pas été soumises à des textes religieux et la foi de Kasturbai était inébranlable. Les textes des écritures, étaient, pour elle, lettre morte, et la religion traditionnelle de ses ancêtres lui suffisait. Les enfants jurèrent par la foi de leur père et firent ainsi peu de cas du discours du Swami. Mais Kasturbai mit immédiatement fin à ce dialogue : « Swamiji, dit-elle, quoique vous disiez, je ne veux pas être guérie par ce régime de bouillon. Je vous en prie ne me fatiguez plus. Discutez avec mon mari et mes enfants si vous le désirez. Mais, ma décision est prise. »

J'avais lu dans certains livres, traitant du régime végétarien, que le sel n'était pas un aliment nécessaire à l'homme mais, au contraire, qu'un régime sans sel était meilleur pour la santé. J'en avais donc déduit qu'un Brahmachari devait bénéficier d'un tel régime. J'avais

1. Le premier prophète Hindou.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

lu et je m'étais rendu compte que les tempéraments délicats devaient éviter les farineux. Je les aimais beaucoup. Kasturbai, qui avait joui d'un bref répit après l'opération, était maintenant reprise d'hémorragies et la maladie semblait tenace. Le traitement hydrothérapique ne donnait pas de résultats. Kasturbai n'avait pas grande foi en mes remèdes encore qu'elle ne les refusât pas. Elle n'eut certainement pas recours aux soins d'un étranger. Aussi, lorsque tous mes remèdes eurent échoués, je lui prescrivis d'abandonner le sel et les farineux. Malgré tous mes efforts, elle n'avait pas confiance en moi. Enfin, elle me défia, prétendant qu'il me serait impossible de me passer de ces aliments même si l'on m'ordonnait de le faire. Je fus peiné et enchanté en même temps — enchanté de l'occasion de lui prouver mon amour. « Vous vous trompez, lui dis-je. Si j'étais souffrant et que le docteur m'ordonnât d'abandonner ces aliments, je le ferais sans hésitation. Mais écoutez : Sans aucun avis médical, j'abandonne pour un an, le sel et les farineux, que vous suiviez ou non mon exemple. »

Elle fut fortement troublée et s'écria avec regret : « Pardonnez-moi, je vous en prie. Vous connaissant comme je le fais, je n'aurais pas dû vous provoquer. Je promets de m'abstenir de ces aliments; mais pour l'amour de Dieu, reprenez votre parole. C'en est trop pour moi.

— Il est excellent pour vous d'abandonner ces aliments, dis-je, et je ne doute pas que vous ne vous en portiez beaucoup mieux. Quant à moi, il m'est impos-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

sible de revenir sur un vœu fait sérieusement, et qui ne peut que me faire du bien car tout sacrifice quel qu'en soit le motif, est salutaire à l'homme. Laissez-moi donc tranquille. Ce sera une épreuve pour moi et un soutien moral pour vous que de mener à bien votre résolution. »

Elle m'abandonna donc : « Vous êtes trop entêté. Vous ne voulez écouter personne », dit-elle et elle chercha une consolation dans les larmes.

Je voudrais citer cet incident comme un exemple du Satyagraha et le placer parmi les plus charmants souvenirs de ma vie.

Kasturbai se remit vivement. Que ce résultat fût dû au régime non salé et non farineux ou à quelque autre cause, à l'attention vigilante que j'apportais à l'observation exacte d'autres règles de vie, ou à l'effet d'une excitation mentale produite par cet incident, je l'ignore. Mais Kasturbai se remit très vite, les hémorragies cessèrent complètement, et j'ajoutai à ma réputation celle d'un charlatan.

Quant à moi, je me sentais prêt à faire de nouveaux renoncements. Je n'ai jamais regretté ce que j'ai abandonné; l'année s'écoula et je sentis que j'avais dompté mes sens de plus en plus. Cette expérience stimula mon désir de sacrifice de soi, et je continuai à m'abstenir de ces aliments bien après mon retour aux Indes.

J'ai fait l'expérience d'un régime non salé et non farineux sur de nombreux collaborateurs et j'en ai retiré de bons résultats en Afrique du Sud. D'un point

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

de vue médical, la valeur peut en être discutée, mais je ne doute pas que, moralement, tout renoncement volontaire soit excellent pour l'âme. Le régime d'un homme exerçant le sacrifice de soi ne doit pas être le même que celui d'un homme adonné aux plaisirs puisque les directions deleurs vies sont différentes. Les aspirants au Brahmacharya ont souvent manqué leur but pour avoir adopté une méthode destinée à une vie de plaisir.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre XIII

ENSEIGNEMENT SPIRITUEL

L'enseignement spirituel des garçons est une tâche bien plus difficile que l'éducation physique ou intellectuelle. Je comptais peu sur les livres religieux pour l'enseignement de l'esprit. Naturellement, il me semblait que tout étudiant dût connaître les éléments de sa propre religion et posséder une connaissance générale des écritures. Aussi, je m'efforçais donc d'enseigner ces connaissances autant qu'il m'était possible de le faire. Mais, selon moi, cette question faisait partie de la culture intellectuelle. Bien avant d'avoir entrepris l'éducation de la jeunesse à la Ferme Tolstoï [1], je m'étais aperçu que l'entraînement de l'esprit était un sujet unique en soi. Développer l'esprit, c'est construire un caractère, acquérir la connaissance de Dieu et parvenir à la réalisation de soi. Je soutenais donc que cet enseignement était un des points les plus

1. Voir les *Idées de Mahatma Gandhi* pp. 202-217. Ce lieu se trouvait près de Johannesburg et était une colonie semblable à celle de Phœnix.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

essentiels de l'éducation de la jeunesse et que toute autre méthode négligeant la culture de l'esprit, eut été inutile et même nuisible.

Comment cet enseignement spirituel pouvait-il être donné? Je l'appris dans des livres qui traitaient d'éducation morale; mais ils ne purent me satisfaire. En les étudiant plus attentivement, je compris qu'on ne pouvait d'après les livres établir les principes d'une éducation spirituelle. De même qu'une éducation physique ne peut être faite qu'à l'aide d'exercices pratiques, qu'une éducation intellectuelle à l'aide de mêmes exercices, ainsi l'enseignement spirituel n'était possible que par l'entremise d'exercices de l'esprit. Une telle méthode dépendait donc des mœurs et du caractère du maître. Menteur, il m'eut été difficile de donner à mes élèves le goût de la vérité. Un maître lâche ne réussirait jamais à former des étudiants courageux, et un professeur qui serait étranger au sacrifice de soi ne pourrait enseigner la valeur de cette pratique à ses élèves. Je m'aperçus donc qu'il me faudrait être un éternel exemple pour les garçons et les filles qui vivraient avec moi. Ceux-ci devinrent donc mes maîtres et je compris que je devais être bon et vivre vertueusement, ne serait-ce que pour leur bien. Je peux dire que je dus en grande partie à mes jeunes tuteurs la discipline de plus en plus forte et le sacrifice que je m'imposai à la Ferme Tolstoï.

L'un de mes élèves était terrible, indiscipliné, enclin au mensonge, et batailleur. En toutes occasions il se mettait en colère. J'étais exaspéré. Je ne punissais

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

jamais mes élèves, mais cette fois, j'étais très mécontent. J'essayai de discuter avec ce garçon mais il était inébranlable et essaya même de me tromper. A la fin, prenant une règle que j'avais sous la main, je lui en donnai un coup sur le bras. Je tremblai en le touchant et il s'en aperçut. Cet incident était nouveau pour tous. Le garçon se mit à crier et me pria de lui pardonner. Il pleurait non parce que le coup lui avait fait mal; il aurait pu me le rendre s'il l'avait voulu car c'était un grand garçon bien bâti de dix-sept ans. Mais il avait compris la douleur que j'avais ressenti à être poussé à cette violente extrémité. Après cet incident, il ne me désobéit plus jamais. Mais, je regrette encore cette violence. Je crains d'avoir révélé ce jour-là le côté brutal de ma nature, et non la force de mon esprit.

J'ai toujours été hostile au châtiment corporel. Je ne me rappelle avoir puni qu'une seule fois l'un de mes fils de cette manière. Depuis, il m'a toujours été impossible de savoir si j'avais eu raison ou non d'employer ce moyen. Sans doute ce système devait-il être mauvais, car il avait été motivé par la colère et par le désir de punir. S'il n'avait été que la manifestation de mon chagrin je l'aurais trouvé justifié. Mais, en cette circonstance, les motifs étaient compliqués. Cet incident me fit réfléchir et me fit trouver un meilleur système de punition pour les élèves. Je ne sais si cette méthode eût réussi en l'occurrence. Le jeune garçon oublia vite l'incident et il ne fit guère de progrès. Mais, j'eus ainsi l'occasion de mieux comprendre quel était le devoir du maître envers ses élèves.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

D'autres cas de mauvaise conduite eurent lieu par la suite, mais je n'eus plus jamais recours au châtiment corporel. Et, au cours de mes essais concernant l'enseignement spirituel donné aux garçons et aux filles placés sous ma direction, je compris de mieux en mieux la force de l'esprit.

Ce fut à la Ferme Tolstoï que M. Kallenbach[1] attira mon attention sur un problème qui ne m'avait jamais encore frappé. Ainsi que je l'ai déjà dit, certains garçons à la Ferme étaient de mauvais sujets. Parmi ceux-ci il y avait aussi des paresseux. Mes trois fils se trouvaient en contact quotidien avec eux, ainsi que d'autres enfants semblables à mes fils. Cette situation inquiétait M. Kallenbach et son attention se portait sur l'inconvénient qu'il y avait à laisser mes fils en compagnie de ces jeunes indisciplinés.

Un jour, il me déclara : « Votre système qui consiste à laisser vos fils avec de mauvais sujets ne me plaît pas. Cette mauvaise compagnie n'aura d'autre résultat que de les démoraliser. »

Je ne me souviens pas que ce sujet m'ait troublé sur le moment, mais je me rappelle avoir répondu en ces termes :

« Comment faire une différence entre mes fils et ces paresseux? Je suis également responsable de tous. Les paresseux sont venus ici parce que je les en ai priés. En vérité il est naturel que leurs tuteurs et eux m'aient considéré responsable de leur arrivée ici. Nous savons très bien qu'il leur faut accepter ici de nombreux

1. Voir *les Idées de Mahatma Gandhi*, pp. 206-214.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

inconvénients. Mais, mon devoir est simple. Je dois les garder ici et mes fils continueront à vivre avec eux. Vous ne voudriez certainement pas qu'à partir d'aujourd'hui je fasse croire à mes fils qu'ils sont supérieurs aux autres? Leur inculquer ce sentiment de la supériorité serait les égarer dans une mauvaise direction. Cette réunion avec d'autres sera pour eux une excellente discipline et mes fils apprendront d'eux-mêmes à distinguer le bien du mal. Pourquoi ne pas croire que s'ils possèdent quelque vertu ils ne puissent être capables d'influencer leurs camarades? Enfin, quoi qu'il advienne, je ne peux renvoyer ces garçons; il nous faut accepter les risques possibles de cette situation. »

M. Kallenbach hocha la tête, mais le résultat, je crois ne fut pas mauvais. Mes fils n'eurent pas à pâtir de cette expérience. Je peux même déclarer qu'ils y gagnèrent quelque peu. Les traces d'orgueil, qui pouvaient subsister en eux, furent détruites, et mes fils apprirent à se mêler à toutes sortes d'enfants. Ils étaient résistants et obéissants. D'autres expériences et cette dernière me prouvèrent donc que de bons enfants élevés avec de mauvais et jetés en la compagnie de ces derniers, ne perdront rien à cette promiscuité à la condition d'être placés sous la garde vigilante de leurs parents et de leurs tuteurs.

Naturellement, cela ne signifie pas que les enfants élevés dans du coton soient à l'abri de toute tentation ou de toute contamination. Il est vrai, cependant, que lorsque des garçons et des filles de toutes natures sont élevés et instruits ensemble, les parents et les maîtres,

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

soumis à une dure épreuve, doivent continuellement se tenir sur leur garde.

Il m'apparut alors de plus en plus clairement, combien il était difficile d'élever et d'instruire des garçons et des filles de la bonne manière. Si je voulais être un véritable maître et tuteur, il me fallait toucher leur cœur, partager leurs joies et leurs peines, développer les aspirations naissantes de leur jeunesse. Lorsque je me trouvai à Johannesburg, je reçus la nouvelle de la chute morale de deux élèves d'Ashram. La nouvelle d'un échec ou d'un revers au cours de la lutte Satyagraha ne m'eut pas affecté, mais cette nouvelle me frappa comme la foudre. Le même jour, je pris le train pour Phœnix. M. Kallenbach insista pour m'accompagner. Il avait remarqué l'état en lequel je me trouvais. Il n'aurait pas supporté de me laisser partir seul, car il avait été le messager de la nouvelle qui m'avait bouleversé. Mon devoir m'apparut clairement en route. Je compris que le tuteur ou le maître était responsable, dans une certaine mesure, des fautes de ses élèves. Ma responsabilité à ce propos m'apparut aussi clairement que le jour. Ma femme m'avait déjà prévenu, mais, étant confiant par nature, je n'avais pas écouté ses avertissements. Il m'apparut que les coupables ne pourraient comprendre ma douleur et l'importance de leur chute que si je faisais pénitence à leur intention. Je m'imposai donc un jeûne de sept jours et je fis le serment de ne prendre qu'un seul repas pendant une période de quatre mois et demi. M. Kallenbach essaya vainement de me dissuader. Il accepta en dernier lieu la

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

responsabilité de la pénitence et il insista pour se joindre à moi. Je ne pouvais refuser sa pure affection.

Cette décision allégea ma conscience d'un grand poids, et je me sentis extrêmement soulagé. Ma colère contre les coupables s'évanouit et fit place à la pitié la plus sûre. Extrêmement consolé, j'arrivai donc à Phœnix. Je fis d'autres enquêtes et je recueillis d'autres détails dont j'avais besoin. Ma pénitence peina tous ceux qui m'entouraient; mais,elle éclaircit la situation. Chacun comprit combien il était grave de commettre une faute, et le lien qui m'attachait à mes élèves devint plus réel et plus fort. Un autre incident, qui dépendait également de cette affaire, m'obligea peu après à un jeûne de quatorze jours, mais les résultats que j'obtins défièrent toutes mes espérances.

Mon but n'est pas de démontrer par ces faits que le devoir d'un maître est de se condamner au jeûne chaque fois que l'un de ses élèves commet une faute. Je soutiens que certaines circonstances exigent ce remède draconien. Mais cela implique une pureté de cœur et une aptitude spirituelle. Si un véritable amour n'existe pas entre le maître et ses élèves, si la faute d'un élève ne touche pas le maître jusqu'au cœur, si l'élève n'a pas de respect pour son maître, le jeûne n'est pas indiqué et peut même être nuisible. Lorsque de semblables cas peuvent faire douter de l'efficacité des jeûnes, la responsabilité du maître ne peut être alors engagée par les fautes de son élève.

La première pénitence ne nous fut d'aucune difficulté. Je ne trouvais pas nécessaire de suspendre

aucune de mes occupations habituelles, et, on doit savoir que pendant toute cette période, je ne me nourris que de fruits. La dernière partie du second jeûne me sembla assez dure. Je n'avais pas encore tout à fait compris la merveilleuse efficacité du Ramanama et mon endurance à la souffrance n'était donc pas si grande. J'ignorais aussi la technique du jeûne et spécialement la nécessité de boire une grande quantité d'eau, aussi désagréable et nauséabond que cela puisse être. Le fait que le premier jeûne m'avait été facile fut la cause de mon imprudence. Pendant le second jeûne, je ne bus que très peu d'eau, car cela m'écœurait et me donnait des nausées. Ma gorge devint desséchée, s'affaiblit et pendant les derniers jours je ne pus parler qu'à voix très basse. Malgré cela, je continuai ma tâche en dictant ce qu'il fallait écrire. On me faisait des lectures régulières du Ramayana et d'autres livres sacrés et j'avais encore assez de force pour discuter et pour donner mon avis dans toutes les questions urgentes.

Plusieurs incidents, dans ma vie, m'ont mis en contact avec des gens de toutes croyances et de toutes religions; et ces expériences me confirmèrent que je ne faisais aucune distinction entre des parents et des amis, des compatriotes et des étrangers de race blanche ou de couleur, Hindous ou Indiens d'autres croyances, que ceux-ci fussent musulmans, Parsis, chrétiens ou juifs. Je peux dire que je n'ai jamais été capable de faire en mon cœur quelque différence. Je ne peux me vanter de cette qualité comme d'une vertu particulière, car elle est due à ma véritable nature et non à un effort parti-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

culier de ma part, car en ce qui concerne l'Ahimsa (non-violence) le Brahmacharya (célibat) et autres vertus cardinales, je suis parfaitement conscient d'une lutte incessante avec moi-même pour les cultiver.

Lorsque j'étais au Barreau, mes clercs venaient souvent chez moi; il y avait parmi eux des Hindous et des Chrétiens. Je ne me souviens pas les avoir jamais considérés autrement que comme mes propres parents. Je les traitais comme des membres de ma famille et je me disputais avec ma femme chaque fois que celle-ci voulait m'empêcher d'agir de cette façon. L'un de ces clercs était un chrétien, né de parents Panchama [1].

Les pièces de la maison, construites à la manière occidentale, n'avaient pas d'issue. Dans chaque chambre, il y avait des seaux et autres objets de toilette. Ma femme et moi faisions le ménage plutôt que de confier ce travail à un domestique. Les clercs, qui agissaient comme chez eux, balayaient naturellement leur chambre, mais le clerc chrétien était un nouveau venu et il était de notre devoir de nous occuper de sa chambre. Mme Gandhi faisait les chambres des autres invités mais il lui était impossible de supporter de nettoyer les pièces occupées par quelqu'un qui avait été Panchama et nous nous disputâmes à ce propos. Elle ne pouvait admettre que je m'occupasse de ces pièces et elle refusait d'en prendre soin elle-même. Aujourd'hui, je la vois encore en colère, avec les yeux pleins de larmes et je me la représente descendant l'escalier en tenant un

1. Intouchables.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

seau à la main. Mais, j'étais à ce moment un mari bon et cruel, je me considérais comme son professeur et je l'accablais de mon amour aveugle. Je n'étais pas encore satisfait de la façon dont elle se conduisait. Je voulais de plus, qu'elle travaillât joyeusement. Aussi, je déclarai en élevant la voix : « Je ne supporterai pas ces bêtises chez moi. »

Ces mots la touchèrent profondément. Elle s'écria : « Gardez donc votre maison et laissez-moi partir. » J'avais perdu tout contrôle et tout sentiment de pitié m'avait abandonné. Je pris cette pauvre femme par la main et je l'entraînai vers la grille qui se trouvait devant le perron extérieur; je m'avançai pour ouvrir la porte afin de mettre ma femme dehors. Les larmes inondaient les joues de Kasturbai : « N'avez-vous pas honte? Pouvez-vous vous oublier à ce point? Où vais-je aller? Je n'ai ni parents ni amis ici pour m'héberger. Et parce que je suis votre femme, pensez-vous que je doive accepter vos coups? Pour l'amour de Dieu, calmez-vous et fermez la grille. Qu'on ne nous aperçoive pas en train de nous faire de pareilles scènes. »

Je fis bonne contenance mais j'avais extrêmement honte et je fermai la porte. Si ma femme ne pouvait me quitter je ne pouvais pas l'abandonner non plus. Nous avions eu beaucoup de malentendus; mais à la fin nous nous étions toujours réconciliés. Ma femme, avec sa force sans pareille d'endurance, fut toujours victorieuse.

Aujourd'hui, il m'est possible de raconter cet incident avec détachement, car il fait partie d'une période d'où je suis heureusement sorti. Je ne suis plus désormais un mari aveugle, infatué de moi-même, et encore

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA · सत्यमेव जयते

moins le professeur de ma femme. Mme Gandhi peut, si elle le désire, être aussi désagréable avec moi que je l'étais avec elle autrefois. Nous sommes des amis éprouvés, et nul ne considère l'autre comme un objet de passion. Elle fut une garde fidèle pendant ma maladie et se dévoua sans aucune pensée de retour.

L'incident en question se produisit en 1898, lorsque je n'avais aucune conception du Brahmacharya. C'était l'époque à laquelle je considérais la femme comme une créature soumise au désir de l'homme, née pour lui obéir, et non comme l'aide, la compagne, associée à ses peines et à ses joies.

Que l'on ne conclue pas d'après le récit de ce souvenir sacré que nous étions de toutes façons un couple idéal ou qu'il existât une parfaite similitude d'idées entre nous. Mme Gandhi, elle-même ignore peut-être si ses idéals sont différents des miens. Je ne serais pas étonné qu'elle n'approuve pas encore aujourd'hui certains de mes actes. Nous ne les discutons jamais; je ne vois pas l'utilité de le faire. Car ma femme ne reçut une éducation ni de ses parents, ni de moi au moment où j'aurais dû le faire. Mais elle est douée d'une grande qualité, qualité que possèdent la plupart des épouses hindoues : volontairement ou non, consciemment ou non, elle s'est considérée privilégiée de suivre mes pas, et elle ne s'est jamais élevée sur ma voie pour m'empêcher de mener une vie de sacrifice. Quoiqu'il y ait entre nous une grande différence intellectuelle, j'ai toujours le sentiment que notre vie est remplie de bonheur, de satisfaction et de progrès.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre XIV

LE SATYAGRAHA AU NATAL

Une occasion se présenta pour nous de célébrer le Satyagraha au Natal peu après le départ de Gokhale [1]. Ce dernier croyait que l'impôt de trois Livres serait supprimé l'année suivante, et que la loi en serait votée à l'une des prochaines assemblées du Parlement de l'Union. Or le Général Smuts déclara à la Chambre que, les Européens du Natal s'opposant à la suppression de la taxe, le Gouvernement de l'Union était dans l'impossibilité de voter la loi concernant sa suppression, ce qui de plus était inexact. Les représentants du Natal ne pouvaient rien dans une assemblée où les quatre Colonies étaient représentées. De nouveau le Général Smuts aurait dû soutenir à l'Assemblée le

1. M. Gokhale s'était rendu en Afrique du Sud afin d'obtenir l'abolition de la taxe inique de trois livres, par tête, imposée à tous les Indiens, homme, femme et enfant adulte, qui étaient libérés de leur contrat. Cette taxe avait pour but de ramener les Indiens sous le régime du contrat et en ce cas ils étaient dégrévés de l'impôt. M. Gokhale partit avec l'assurance que cette taxe honteuse serait abolie.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

projet de loi au nom du Cabinet, et abandonner la question à son destin. Mais il n'agit pas ainsi et il nous démontra que nous avions là une occasion favorable de considérer ce méprisable impôt comme un motif de « guerre ». Deux raisons étaient valables. D'abord, si au cours de la lutte le Gouvernement faisait une promesse et la retirait le programme serait naturellement élargi jusqu'à comprendre un tel désavœu, puis, cette rupture de parole, faite au représentant des Indes qu'était Gokhale, ne constituait pas une insulte personnelle mais un affront à l'Inde entière et, en aucun cas, ne pouvait être acceptée.

Il était impossible d'accepter une insulte faite à la mère patrie et nous décidâmes que les Satyagrahis étaient forcés de comprendre dans leur programme l'impôt des trois Livres; lorsque cette taxe arriva dans le cadre de la lutte, les Indiens immatriculés eurent l'occasion d'y participer. Le lecteur remarquera que cette dernière classe avait été jusqu'alors tenue à l'écart des discussions. Cette nouvelle direction de notre politique augmenta le fardeau de notre responsabilité d'une part, et d'une autre ouvrit un champ libre au recrutement de notre « armée ».

Si les travailleurs immatriculés n'avaient pas même encore entendu parler du Satyagraha, encore moins les avait-on préparés à y jouer un rôle. Etant illettrés, ils ne pouvaient lire l'*Opinion Indienne* ou d'autres journaux. Et, cependant, je m'aperçus que ces pauvres gens étaient des témoins attentifs de la lutte, qu'ils en comprenaient le mouvement, tandis que certains regret-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

taient leur inaptitude à y participer. Mais, lorsque les ministres de l'Union renièrent leur parole et que l'affaire de l'impôt de trois Livres s'inscrivit à notre programme, j'ignorais encore totalement ceux qui devaient participer à la lutte.

J'écrivis à Gokhale au sujet de cette rupture de parole et celui-ci fut profondément peiné d'apprendre cette nouvelle. Je lui demandais de ne pas s'inquiéter, et je l'assurais que nous lutterions jusqu'à la mort, mais que nous aurions raison de la mauvaise volonté du Gouvernement du Transvaal et que nous lui arracherions de force l'annulation de l'impôt. Le projet de mon retour aux Indes au cours de la prochaine année dût être abandonné et il me fut impossible de savoir l'époque à laquelle je pourrais y retourner. Gokhale était un homme précis. Il me demanda de lui faire connaître les forces maximum et minimum de notre armée de paix, ainsi que les noms des combattants. Autant que je puisse m'en souvenir, je lui envoyai soixante-cinq ou soixante-six noms au maximum et seize au minimum et je le prévins que je n'espérais aucune aide pécuniaire des Indes pour un effectif aussi restreint.

Tandis que des préparatifs étaient faits pour reprendre la lutte, nous eûmes un nouveau motif de grief qui permit même aux femmes de se joindre à nous. Quelques femmes courageuses avaient déjà offert de nous aider et, lorsque des Satyagrahis avaient été emprisonnés pour avoir vendu des objets dans la rue sans permis, leurs femmes avaient émis le désir de les suivre. Mais nous ne pensions pas qu'il fût correct

MINISTRY OF CULTURE / GOVERNMENT OF INDIA

CSL

d'envoyer des femmes en prison dans un pays étranger.

Comme si, invisible à tous, Dieu eut préparé les éléments de notre victoire et eut voulu démontrer d'une façon éclatante l'injustice des Européens en Afrique du Sud, un événement arriva que personne n'attendait.

De nombreux hommes mariés étaient arrivés des Indes tandis que d'autres Indiens s'étaient mariés en Afrique du Sud. Il n'existe aux Indes aucun règlement concernant l'enregistrement des mariages ordinaires, et seule, la cérémonie religieuse suffit à leur conférer une valeur. La même coutume aurait dû être appliquée aux Indiens d'Afrique du Sud et bien que ces derniers y fussent fixés depuis les quarante dernières années, la validité des mariages célébrés n'avait jamais été discutée. Mais à cette époque, au cours d'un procès, M. Justice Searle de la Cour Suprême du Cap prononça un jugement, le 14 mars 1913, en vertu duquel tous les mariages étaient déclarés illégaux en Afrique du Sud sauf ceux qui avaient été célébrés selon les rites chrétiens et qui avaient été enregistrés au bureau des Mariages.

Ce terrible arrêt annulait d'un seul coup de plume, en Afrique du Sud, tous les mariages qui avaient été célébrés d'après les rites hindous, musulmans et zoroastriens. Les nombreuses femmes mariées indiennes en Afrique du Sud, d'après les articles de cet arrêt, cessaient d'être considérées comme les épouses de leurs maris et se trouvaient reléguées au rang de concubines, tandis que leurs enfants étaient privés du droit d'hériter de leurs parents. C'était une situation intolérable

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

pour les femmes comme pour les hommes et les Indiens en Afrique du Sud étaient profondément troublés.

Selon mon habitude, j'écrivis au Gouvernement, pour lui demander s'il était d'accord avec le jugement de Searle et, si le juge avait eu le droit de le prononcer, s'il comptait amender la loi de façon à faire reconnaître la validité des mar ages indiens consacrés d'après les coutumes religieuses des conjoints et reconnus légaux aux Indes. Le gouvernement n'était pas d'humeur à m'écouter et ne pouvait se prononcer au sujet de ma requête.

L'Association Satyagraha s'assembla pour envisager s'il convenait de protester contre le jugement de Searle, et conclut qu'aucune réclamation n'était possible dans une affaire de cette nature. Si une protestation pouvait être émise, elle devrait être déposée par le Gouvernement, ou si ceux-ci le désiraient, par les Indiens eux-mêmes, pourvu que le Gouvernement ouvertement les soutint par l'entremise du Procureur Général. Protester sans que ces conditions fussent remplies, eut équivalu à tolérer l'annulation des mariages indiens. On devait donc avoir recours au Satyagraha, même si une telle protestation était émise et qu'elle fût repoussée. Donc, en ces circonstances, il était préférable de ne pas protester contre cette insulte inqualifiable.

Une crise se produisit au moment où il n'était plus possible d'attendre une heure ou un jour favorable. Aucune patience n'était possible devant l'insulte faite à la dignité de nos femmes. Nous décidâmes d'entreprendre un Satyagraha, inflexible sans tenir compte du

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

nombre des combattants. Les femmes, non seulement ne pouvaient être tenues à l'écart de la lutte, mais nous décidâmes de les inviter à entrer en ligne à côté des hommes. Nous appelâmes d'abord les sœurs qui avaient vécu à la Ferme Tolstoï. Je m'aperçus qu'elles n'étaient que trop heureuses de se mêler à la lutte. Je les mis en garde contre les risques fortuits inhérents à une telle participation. Je leur expliquai qu'il leur faudrait accepter de se plier à des restrictions en matière de nourriture, de vêtements et de décisions personnelles. Je les prévins qu'on pourrait leur infliger un dur travail en prison, les obliger à laver le linge et à subir des insultes de la part de leurs gardiens. Mais, ces sœurs étaient toutes courageuses et ne craignaient aucune de ces épreuves. L'une d'elle allait avoir un enfant, tandis que six autres portaient encore des bébés dans leurs bras. Mais elles étaient toutes impatientes d'entrer dans l'action et je ne pus m'élever contre leur volonté. Ces sœurs sauf une étaient Tamoules. Voici leurs noms :

Mme Thambi Naidoo, Mme N. Pillay, Mme K. Murugasa Pillay, Mme A. Perumal Naidoo, Mme P.-K. Naidoo Mme K. Chinnaswami Pillay. Mme N.-S. Pillay, Mme R.-A. Mudalingam, Mme Bhavani Dayal, Mlle Minachi Pillay, Mlle Baijum Murugasa Pillay.

Il est facile d'aller en prison lorsqu'on a commis un crime, mais il est difficile de s'y faire admettre lorsqu'on est innocent. Lorsque le criminel cherche à échapper à la police, on le poursuit et on l'arrête. Mais, on ne met la main au collet de l'innocent qui cherche à se faire

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

volontairement arrêter, que lorsqu'il est impossible d'agir autrement. Les premières tentatives des sœurs ne furent pas couronnées de succès. Ces dernières entrèrent au Transvaal à Vereeiging sans laisser-passer, mais on ne les arrêta pas. Elles se mirent à vendre différents objets dans la rue sans autorisation mais la police les ignora encore. Ce fut un problème pour elles que de trouver un moyen de se faire arrêter. Peu d'hommes étaient prêts à se laisser emprisonner, et ceux qui l'étaient, ne pouvaient arriver à se faire prendre.

Nous décidâmes donc d'employer un moyen que nous gardions comme atout et qui par la suite, combla totalement nos vœux. J'avais décidé de sacrifier tous les colons de Phœnix, en une période critique. C'était mon ultime sacrifice au Dieu de Vérité. Les colons de Phœnix étaient, pour la plupart, mes parents ou mes plus intimes collaborateurs. Mon plan était de les faire tous emprisonner à l'exception de quelques-uns destinés à assurer la publication de l'*Opinion Indienne* et des enfants âgés de moins de seize ans. Les seize les mieux bâtis, dont j'avais parlé à Gokhale, se trouvaient parmi les pionniers de la Colonie de Phœnix. On décida donc que ces amis traverseraient le Transvaal sans laisser-passer et qu'ainsi ils ne tarderaient pas à être arrêtés pour être entrés en ce pays sans permis.

S'il était interdit de venir au Transvaal du Natal sans autorisation, il était également défendu d'aller au Natal en venant du Transvaal. Si les sœurs étaient

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

arrêtées en entrant au Natal, tout serait pour le mieux. Mais, si elles ne l'étaient pas, il fut décidé qu'elles devraient tenter de se rendre à Newcastle, le grand centre des mines de charbon du Natal, et là, de provoquer à la grève les travailleurs immatriculés indiens. Ces sœurs avaient pour langue maternelle le Tamoul; elle savaient aussi un peu d'hindoustani. La plupart des mineurs venaient de la Présidence de Madras et parlaient le Tamoul ou le Telegu bien que nombreux d'entre eux vinssent aussi du Nord des Indes. Si les travailleurs se déclaraient en grève sur l'incitation des sœurs, on serait dans l'obligation d'arrêter ces dernières avec les mineurs sur lesquels on tirerait sans doute avec encore plus d'enthousiasme. Voilà le plan stratégique que je conçus et que j'exposai aux sœurs du Transvaal.

Je me rendis à Phœnix et je fis part aux colons de mes projets. D'abord je tins conseil avec les sœurs qui y vivaient. Je savais que la détermination d'envoyer des femmes en prison n'était pas sans présenter de sérieux risques. La plupart des sœurs de Phœnix parlaient Gujarati. Elles n'avaient ni l'éducation, ni l'expérience des sœurs du Transvaal. Cependant, la plupart m'étaient apparentées, et eussent peut-être accepté d'être emprisonnées en vertu de l'influence que j'exerçais sur elles. Mais que, dans la suite, elles faiblissent au moment du procès ou qu'elles soient incapables de supporter un emprisonnement et qu'elles soient alors poussées à regretter leur décision, cela non seulement ne me causerait une peine profonde, mais encore pourrait apporter des troubles graves au mou-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

vement. Je décidai de ne pas parler de ce plan à ma femme car elle eut été capable de refuser toutes mes propositions, et si elle avait accepté, je n'aurais su quelle valeur attacher à cet acquiescement; je savais que, pour une question aussi sérieuse, un mari devait laisser sa femme libre de prendre la décision qu'elle désirait; et, ne devait pas se froisser si elle refusait de prendre une détermination quelconque. Je parlai aux sœurs qui acceptèrent immédiatement ma proposition et qui m'assurèrent qu'elles étaient prêtes à se laisser emprisonner. Elles me promirent qu'elles accompliraient leur peine jusqu'au bout quoiqu'il advînt. Ma femme surprit ma conversation avec les sœurs et me dit : « Je suis peinée que vous me teniez à l'écart de vos projets. Quelle infirmité m'empêche d'aller en prison? Je veux suivre aussi la voie que vous conseillez aux autres.

— Vous savez que je suis la dernière personne qui veuille vous faire de la peine, répondis-je. Il n'est pas question de me défier de vous. Je serais trop heureux que vous soyez des nôtres, mais il ne faut pas que vous soyez incarcérée à cause de mes conseils. En cette circonstance, chacun ne doit compter que sur ses propres forces et sur son courage. Si je vous le demandais, vous pourriez ne partir que pour vous soumettre à ma demande. Et si vous vous mettiez à trembler au Tribunal ou à redouter les durs traitements en prison, je n'aurais pas le droit de vous le reprocher, mais quelle serait ma situation? Comment pourrais-je alors vous héberger et regarder le monde en face? Ce sont de telles craintes qui m'ont retenu de vous deman-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

der aussi d'aller au devant de l'emprisonnement.

— Vous n'aurez plus rien à faire avec moi si je ne suis pas capable de supporter l'emprisonnement ou s'il me faut assurer ma liberté au prix d'une lâcheté. Si mes fils et vous, vous êtes capables d'endurer des privations, pourquoi ne le serai-je pas aussi? Je suis prête à me joindre à la lutte.

— Je suis donc prêt à vous admettre parmi nous, répondis-je. Vous connaissez mes conditions et mon caractère. Considérez donc de nouveau la question et si, après mûre délibération, vous décidez de ne pas vous mêler au mouvement, vous serez libre de vous retirer. Comprenez bien aussi qu'il n'est pas honteux de changer d'avis même maintenant.

— Il est inutile que je réfléchisse. Je suis tout à fait décidée dit-elle.

Je conseillai aux autres colons de prendre leur décision en particulier afin que chacun pût réfléchir indépendamment des autres. De nouveau, à l'aide de différents moyens, je soulignai à leur attention que personne ne devait faiblir que la lutte fût ou non de courte durée, que la Colonie de Phœnix fut prospère ou non, que l'un fut en bonne santé ou tombât malade en prison. Tous étaient prêts. Le seul membre du groupe qui n'appartint pas à Phœnix était Rustomji Jivaniji Ghorkhodu à qui on ne pouvait dissimuler ces projets et Kakaji, comme nous l'appelions affectueusement, n'était pas homme à se tenir à l'écart dans les circonstances actuelles. Il avait déjà été en prison, mais il insista pour y retourner de nouveau. Le groupe d' « in-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

vasion » était composé des personnalités suivantes : Mme Kasturbai Gandhi, Mme Jayakunvar Manilal Doctor, Mme Kashi Chhaganlal Gandhi, Mme Santok Maganaal Gandhi, Parsi Rustomji Jivanji Ghorkhodu, Chhaganlal Khushalchand Gandhi, Ravjibhai Manibhai Patel, Maganlhai Haribhai Patel, Solomon Royeppen, Raju Govindu, Ramdas Mohandas Gandhi, Shivpujan Badari, V. Govindarajulu, Kuppuswami Moonlight Mudaliar, Gokuldas Hansraj et Revashankar Ratansi Sodha.

Ces « envahisseurs » devaient être emprisonnés pour avoir traversé la frontière du Transvaal et pour avoir pénétré dans le pays sans permis. Le lecteur, en lisant cette liste, remarquera que, bien que certains de ces noms fussent connus d'avance, la police n'arrêterait cependant peut-être pas les personnes qui les portaient. Ceci avait été mon cas. J'avais été arrêté deux ou trois fois, mais la police avaient ensuite cessé de s'occuper de moi à la frontière. Personne n'était au courant du départ de ce groupe et la nouvelle fut naturellement tenue secrète à la Presse. D'ailleurs on avait prévenu les membres du groupe de ne pas dévoiler leurs noms, même à la police, et on les avait fait jurer de ne divulguer leur identité que devant le Tribunal.

La police était accoutumée à ces sortes d'affaires. Lorsque les Indiens eurent l'habitude de se faire arrêter, ils ne donnèrent plus leurs noms par simple plaisanterie et la police ainsi ne remarqua rien d'anormal dans la conduite du groupe de Phœnix, qui fut arrêté. Les membres du groupe furent donc jugés et condamnés à

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

trois mois de prison avec travaux forcés (23 septembre 1913).

Les sœurs qui avaient subi un échec au Transvaal pénétrèrent alors au Natal sans permis, mais ne furent pas arrêtées. Elles se rendirent donc à Newcastle, et se mirent au travail selon les plans arrêtés d'avance. Leur présence mit le feu aux poudres. L'histoire pathétique de leurs malheurs au sujet de l'impôt des trois Livres touchèrent au vif les travailleurs qui se mirent en grève. Je reçus la nouvelle par dépêche et je fus aussi indécis que content. Que devais-je faire? Je n'étais pas préparé à un aussi merveilleux réveil. Je n'avais ni les hommes, ni l'argent nécessaire pour faire face à cette tâche. Mais mon devoir m'apparut clairement. Je devais me rendre à Newcastle et faire tout ce qui serait en mon pouvoir. Je partis immédiatement.

Le Gouvernement ne pouvait laisser plus longtemps les courageuses sœurs du Transvaal poursuivre leur propagande. Elles furent aussi condamnées à trois mois de prison et placées dans la même geôle que le groupe de Phœnix.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre XV

RÉSISTANCE PASSIVE

Ces événements encouragèrent profondément les Indiens, non seulement ceux d'Afrique du Sud, mais encore tous ceux de la patrie. Sir Pherozeshah Mehta était resté jusqu'alors indifférent à notre cause. En 1901, il m'avait fermement conseillé de ne pas me rendre en Afrique du Sud. Il soutenait que l'on ne pouvait rien pour les émigrants indiens au delà des mers tant que l'Inde n'aurait pas réussi à conquérir sa propre indépendance et il ne fut pas sensible aux premières manifestations du mouvement Satyagraha. Mais, l'emprisonnement des femmes eut, sur lui, plus d'influence que tout autre cas. Ainsi qu'il l'exprima lui-même dans son discours à l'Hôtel de Ville de Bombay, il tremblait d'indignation à la pensée que ces femmes languissaient dans les cachots.

Le courage des femmes fut indescriptible. Celles-ci étaient détenues à la prison de Maritzburg où on les accablait de travail. Leur nourriture était des plus mauvaises; et on les employait régulièrement à des

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

travaux de blanchissage. On ne put leur faire parvenir aucune nourriture de l'extérieur et cela presque jusqu'à la fin de leur captivité. Une des sœurs avait fait un vœu qui la contraignait à un régime particulier. Après beaucoup de difficultés, les autorités de la prison autorisèrent ce régime, mais la nourriture qu'on lui apportait était impropre à la consommation. Lorsque la sœur fut libérée, elle était devenue squelettique, et on ne put la sauver qu'au prix de grands efforts. Une autre sortit de prison, atteinte d'une fièvre maligne, à laquelle elle succomba quelques jours après sa mise en liberté.

Comment pourrais-je jamais oublier Valliamma? C'était une jeune fille de Johannesburg, âgée seulement de seize ans, et elle était alitée lorsque je la vis. Etant d'une grande taille, son corps émacié était terrible à voir.

— Valliamma lui demandai-je, regrettez-vous d'avoir été en prison?

— Le regretter? dit-elle. Je suis prête dès maintenant à y retourner si l'on vient m'arrêter.

— Mais que diriez-vous si c'était au prix de votre vie?

— Cela me serait indifférent, répondit-elle. Qui ne voudrait mourir pour sa patrie?

Quelques jours après cette conversation, Valliamma n'existait plus visiblement parmi nous, mais elle nous laissait l'héritage d'un nom immortel. Des réunions commémoratives furent organisées en différents endroits et les Indiens décidèrent d'élever « la maison Valliamma » pour rappeler le suprême sacrifice de cette fille des Indes. Malheureusement, ce projet n'a

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

pas encore été réalisé. De nombreuses difficultés sont survenues. La communauté fut déchirée par des dissidences intestines; les principaux organisateurs se retirèrent les uns après les autres. Mais, qu'un bâtiment ait été élevé ou non, en pierre et en mortier, le dévouement de Valliamma n'en demeure pas moins impérissable. Celle-ci a bâti son temple de ses propres mains. Le nom de Valliamma restera dans l'histoire du Satyagraha de l'Afrique du Sud aussi longtemps que l'Inde subsistera.

Ce fut un sacrifice absolument désintéressé que celui de ces sœurs qui ignoraient les subtilités légales. Beaucoup d'entre elles n'avaient pas la moindre idée de ce qu'était la nation; leur patriotisme ne reposait que sur leur foi. Certaines d'entre elles étaient illettrées et incapables de lire les journaux. Mais, elles comprenaient qu'un affront mortel avait frappé l'honneur indien; et, leur emprisonnement fut un cri d'agonie et de prière offert du fond de leur cœur. C'était réellement le plus pur de tous les sacrifices. Une telle prière du cœur est toujours entendue de Dieu. Le Sacrifice n'est profitable que dans la mesure où il est pur. Dieu a soif du dévouement de l'homme. Il est heureux d'accepter l'obole de la veuve offerte avec dévotion, c'est-à-dire, sans aucun motif d'égoïsme et Il la récompense au centuple. Le simple Sudama [1] lui offrit une poignée de riz, mais cette légère offrande mit fin à de nombreuses

1. Sudama, selon la légende, offrit au Seigneur Krishna trois poignées de riz qui étaient tout son bien. Il reçut deux bienfaits en récompense.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

années de famine et d'indigence. Il se peut que l'emprisonnement de plusieurs ait été sans profit, mais le pieux sacrifice d'une seule âme pure ne peut jamais être offert en vain. Nul ne peut dire quels sont les sacrifices qui en Afrique du Sud plurent à Dieu, et furent ainsi récompensés. Mais, nous savons que le sacrifice de Valliamma porta des fruits ainsi que celui des autres sœurs.

Des âmes sans nombre se sont dévouées jadis, se dévouent aujourd'hui et se dévoueront dans l'avenir pour servir la patrie et l'humanité et ceci est dans l'ordre des choses car personne ne sait qui est pur. Mais les Satyagrahis peuvent être certains que s'il se trouve parmi eux, un seul être pur comme le cristal, le sacrifice de ce dernier suffira pour amener le résultat souhaité. Le monde repose sur le berceau de Satya ou Vérité. Asatya, la Non-Vérité, signifie aussi « la non-existence » et Satya ou Vérité, signifie « ce qui est ». Si la non-vérité n'existe pas, sa victoire est hors de question. Et la Vérité étant «ce qui est » ne peut jamais être détruite. Voici, en deux mots, la doctrine du Satyagraha.

L'emprisonnement des femmes opéra à la manière d'un charme sur les ouvriers des mines près de Newcastle, ceux-ci abandonnèrent leurs outils et pénétrèrent dans la ville par groupes successifs. Aussitôt que j'appris la nouvelle, je quittai Phœnix pour me rendre à Newcastle.

Ces ouvriers ne possèdent pas de maisons particulières. Les propriétaires des mines leur font construire des bâtiments, éclairent leurs rues et leur fournissent

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

de l'eau. Ils se trouvent donc ainsi réduits en un état de dépendance absolue. Et, selon le proverbe Tulasidas, un esclave ne peut espérer le bonheur, même en rêve.

Les grévistes me firent part d'une quantité de griefs. Certains prétendirent que les propriétaires des mines avaient interrompu la lumière ou l'eau, tandis que d'autres assurèrent qu'ils avaient fait jeter le mobilier des grévistes hors des logements. Saiyad Ibrahim, un Pathan, me montra son dos et me dit : « Regardez comme ils m'ont durement frappé. C'est pour vous que je me suis laissé battre par ces bandits puisque tels sont vos ordres. Je suis Pathan, et les Pathans ne reçoivent jamais de coups mais en donnent.

— Vous avez bien fait, Frère, répondis-je. Je considère votre conduite comme de la pure bravoure. Nous serons vainqueurs si nous avons des hommes de votre espèce ».

Je le félicitai donc, mais je pensai en moi-même que la grève ne pourrait se poursuivre si beaucoup d'autres hommes subissaient le même traitement que ce Pathan. En dehors de ces sévices, il n'y aurait plus beaucoup de réclamations à faire si les propriétaires de mines supprimaient la lumière, l'eau et autres avantages offerts aux mineurs. Mais que ces doléances fussent ou non justifiées, les grévistes ne pourraient plus résister en ces circonstances, et il me fallait trouver une issue; sinon il était préférable de s'avouer vaincus et de reprendre le travail sur le champ plutôt que de travailler après une période d'attente fatigante. Mais le défaitisme n'était pas ma ligne de con-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

duite. Je déclarai donc que la seule attitude possible pour les ouvriers était d'abandonner les logements fournis par leurs maîtres et de marcher droit devant eux comme des pèlerins.

Les ouvriers n'étaient pas une dizaine, mais une centaine, et leur nombre pouvait facilement atteindre un millier. Comment pourrais-je abriter et nourrir cette foule croissante? Je ne voulais pas demander à l'Inde une aide pécuniaire. Le fleuve d'or qui, plus tard, se répandit de la patrie n'avait pas commencé son cours. Les commerçants indiens mouraient de peur et n'étaient pas du tout prêts à m'aider publiquement, car ils étaient en relation d'affaires avec les propriétaires des mines et avec d'autres européens. Chaque fois que j'allais à Newcastle, j'avais l'habitude de descendre chez eux. Mais, cette fois, afin de ne pas les placer dans une fâcheuse position, je décidai de descendre ailleurs.

Je n'avais pas le moyen d'abriter ces grévistes; le ciel était leur seul toit. Heureusement pour nous, le temps était favorable; il n'y avait ni pluie ni froid. Mais j'étais certain que les commerçants ne manqueraient pas de nous nourrir. Les négociants de Newcastle nous fournirent des sacs de riz et des marmites. D'autres, nous distribuèrent à profusion du riz, des dals [1], des condiments et autres légumes. Ces dons dépassaient mes espérances. Tous les Indiens n'étaient pas prêts à se laisser emprisonner, mais tous étaient de cœur avec

1. Les dals sont des sortes de pois ou de lentilles.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
SL

nous et désiraient apporter leur part au mouvement selon leurs moyens. Ceux qui ne pouvaient rien donner s'engagèrent comme collaborateurs volontaires. Des volontaires intelligents et connus étaient demandés pour surveiller ces hommes obscurs et ignorants, et ils arrivaient. Ils furent d'un secours inestimable, et beaucoup d'entre eux furent aussi arrêtés. Ainsi, chacun fit de son mieux pour faciliter notre tâche.

Une immense foule continuellement s'accroissait de nouvelles adhésions. Il était dangereux, sinon impossible, de garder ces hommes en un seul endroit et de les surveiller lorsqu'ils étaient inoccupés. La plupart ignoraient les lois de la salubrité. Certains avaient été emprisonnés pour des crimes tels que le meurtre, le vol ou l'adultère. Mais, je ne me croyais pas le droit de juger la moralité de ces gens. Il eût été stupide de ma part d'essayer de faire une distinction en ce troupeau. Mon devoir ne consistait qu'à diriger la grève, et je ne devais me mêler à aucun autre travail de réforme. Je devais, en effet, veiller à ce que les règles de la moralité fussent observées dans le camp mais je n'avais pas à examiner les antécédents de chaque gréviste.

Je trouvai la solution de mon problème. Il me fallait amener cette « armée » au Transvaal et m'arranger pour la faire mettre en sûreté sous les verrous comme le groupe de Phœnix. La frontière du Transvaal se trouve à quarante-cinq kilomètres environ de Newcastle. Les deux villages à la frontière du Natal et du Transvaal sont Charlestown et Volksrust. Nous décidâmes définitivement de nous y rendre à pied. Je con-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

sultai les ouvriers qui étaient accompagnés de leur femme et de leurs enfants, et quelques-uns hésitèrent donc à accepter ma proposition. Mais il ne me restait d'autre alternative que celle d'endurcir mon cœur, et je déclarai que chacun était libre de retourner aux mines. Personne n'usa de cette autorisation. Nous décidâmes que ceux qui étaient impotents seraient envoyés par chemin de fer; et, toutes les personnes valides firent savoir qu'elles étaient prêtes à se rendre à pied à Charlestown. Le trajet devait être parcouru en deux jours. Tous se félicitaient que le départ eût lieu. Les Européens de Newcastle prévoyaient une épidémie de peste et ils étaient désireux de prendre toutes les mesures nécessaires pour la combattre.

Je vis les propriétaires des mines à Durban et je remarquai que la grève les avait quelque peu inquiétés. Mais, je n'espérais pas que cette conférence eût un résultat important. L'humilité d'un Satyagrahi, cependant, est sans limite. Il ne laisse pas passer une seule occasion de l'exposer et il lui est indifférent d'être pris pour un peureux. L'homme qui possède la foi et la force qui en découle naturellement, ne craint pas d'être méprisé par les autres. Il s'appuie uniquement sur sa force intérieure. Il est donc aimable avec tous, il cultive et attire l'opinion publique en faveur de sa propre cause. J'accueillis donc fort bien l'invitation des propriétaires de mines, et lorsque je fus en présence de ceux-ci, je m'aperçus que l'atmosphère était lourde et chargée de passion. Au lieu de me laisser exposer la situation, le délégué commença à me faire subir un

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

contre-interrogatoire. Je lui donnai les réponses convenables.

— Il vous est possible, dis-je, de faire cesser la grève.

— Nous ne sommes pas des fonctionnaires me répondit-on.

— Vous pouvez cependant beaucoup. Vous pouvez prendre le parti des ouvriers. Si vous demandez au Gouvernement la suppression de la taxe de trois livres, je ne crois pas que celui-ci vous la refusera. Vous pouvez aussi former l'opinion européenne au sujet de la situation.

— Mais quel rapport y a-t-il entre l'impôt des trois livres et la grève? Si les ouvriers ont quelque grief contre les propriétaires des mines, vous n'avez qu'à vous mettre en communication avec ceux-ci pour que justice soit rendue en bonne et due forme.

— Les ouvriers n'ont aucune autre arme en main que celle de la grève. L'impôt des trois livres a été créé pour servir les intérêts des propriétaires des mines qui veulent que les mineurs travaillent pour eux mais qui n'entendent pas que ces derniers soient employés comme des ouvriers libres. Donc, si les ouvriers se mettent en grève à seule fin d'amener la suppression de l'impôt de trois livres je ne crois pas que cela constitue une preuve d'incorrection ou d'injustice envers les propriétaires de mines ».

Je ne peux maintenant me rappeler toute la conversation. Je m'aperçus que les propriétaires de mines avaient compris la faiblesse de leur cause, car ils s'étaient déjà mis en rapport avec le Gouvernement.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

Au cours de mon voyage à Durban, à l'aller et au retour, je m'aperçus que la grève et l'attitude pacifique des grévistes avaient produit un excellent effet sur les chefs de trains et sur d'autres employés. Je voyageais en troisième comme d'habitude, mais même en cette classe, le chef du train et les employés m'entourèrent, me demandèrent des renseignements et me souhaitèrent le succès en cette occasion. Ces fonctionnaires étaient surpris de voir de pauvres ouvriers, illettrés et ignorants, faire preuve d'une aussi splendide ténacité. La fermeté et le courage ne peuvent que laisser leurs empreintes, même sur les adversaires.

Je retournai alors à Newcastle. Des travailleurs arrivaient encore de toutes les directions pour se joindre aux autres, et j'expliquai clairement l'entière situation à l'« armée », déclarant que chacun était libre de reprendre le travail s'il le désirait. Je mis au courant les hommes des menaces formulées par les propriétaires des mines et je leur décrivis les risques de l'avenir, les privations de la prison; cependant ils ne faiblirent pas. Ils répondirent sans crainte que je ne devais pas m'inquiéter d'eux car ils étaient habitués à de tels traitements.

Nous n'avions donc plus qu'à marcher. Les ouvriers un soir, reçurent l'ordre de se mettre en marche le lendemain matin de bonne heure (28 octobre 1913) et on leur donna lecture des règlements à observer pendant l'expédition. Il n'était pas facile de contrôler une foule de cinq à six mille hommes. Il m'était impossible de leur faire distribuer des vivres supplémentaires en

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA · NEW DELHI

CSL

route en dehors de la ration quotidienne d'une livre de pain et de trente grammes de sucre par tête de « soldat ». J'allais essayer d'obtenir des négociants Indiens sur le parcours quelque supplément, mais si je n'y réussissais pas, les hommes devraient alors se contenter de pain et de sucre. La Guerre des Boërs et la révolte zoulou m'avaient bien préparé aux circonstances actuelles. Aucun des « envahisseurs » ne devait emporter de vêtements superflus. Nul ne devait attenter à la propriété d'autrui en chemin. Tous devaient supporter avec patience les vexations, les insultes ou même les coups de fouet des « officiels » européens ou non. Ils devaient s'exposer à être arrêtés. Toutes ces conditions furent expliquées aux hommes et j'annonçai aussi les noms de ceux qui successivement conduiraient l'« armée » à ma place si j'étais arrêté le premier. Les hommes écoutèrent les instructions qui leur étaient données, et notre caravane arriva sans encombre à Charlestown où les commerçants nous furent d'un grand secours; ceux-ci mirent leurs maisons à notre disposition et nous autorisèrent à faire la cuisine dans les jardins de la mosquée. La ration ordinaire de l'expédition devait être augmentée dès que nous arriverions au camp, aussi nous étions à la recherche de marmites qui nous furent fournies avec joie par les négociants. Nous avions une grande réserve de riz à laquelle les commerçants ajoutèrent leur part.

Charlestown était un petit village peuplé à peine d'un millier d'habitants. Seuls, les femmes et les enfants furent logés dans des maisons. Les autres campèrent

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

en plein air. Nous gardons de notre séjour à Charlestown de doux et d'amers souvenirs. Les bons souvenirs concernent le bureau sanitaire, et l'Officier de Santé, le docteur Briscoe qui, épouvanté par l'accroissement phénoménal de la population et au lieu d'adopter des mesures rigoureuses, vint me voir, me fit des propositions et offrit de m'aider. Les Européens sont attentifs, et nous ne le sommes pas, à observer la pureté de l'eau fournie, la propreté des rues et autres lieux. Le docteur Briscoe me demanda de veiller à ce qu'on ne jetât pas d'eau dans les rues, et d'empêcher les hommes de souiller la ville ou de jeter des ordures. Il était difficile de faire observer ces règles à nos hommes, mais les pèlerins et collaborateurs allégèrent ma tâche. J'ai fait l'expérience que l'on peut beaucoup en se servant soi-même et en ne donnant pas d'ordres aux autres. Si le maître se met lui-même au travail, les autres seront encouragés par son activité. Telle fut mon expérience en cette circonstance. Mes collaborateurs et moi, nous n'hésitâmes jamais à balayer, à nettoyer, et à faire d'autres travaux; le résultat fut que d'autres se mirent aussi à l'ouvrage avec enthousiasme. Kallenbach était déjà à Charlestown, ainsi que Miss Schlesin dont l'activité, la précision, et l'honnêteté furent au-dessus de tout éloge. Parmi les Indiens, le défunt P. K. Naidoo et Albert Christopher étaient avec nous, d'autres, en dehors travaillaient beaucoup et nous rendaient de précieux services.

Lorsque je pense à la patience et à la ténacité de ces hommes, je me sens accablé par la grandeur de Dieu.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Je dirigeais la cuisine. Il y avait parfois trop d'eau dans les lentilles, et d'autres fois, celles-ci n'étaient pas assez cuites. Je n'ai pas rencontré beaucoup d'hommes au monde qui eussent avalé avec bonne humeur une telle nourriture. D'autre part, j'ai observé dans les prisons d'Afrique du Sud, que même ceux qui passent pour avoir une bonne éducation se mettent en colère si on leur donne une nourriture légèrement insuffisante, ou mal cuite, ou même si on la leur apporte avec quelque retard.

Bai Fatma Mehtab de Durban ne put désormais rester en paix lorsque les sœurs Tamouls furent condamnées à être emprisonnées à Newcastle. Elle se rendit donc à Volksrust pour se faire arrêter avec sa mère, Hanifabai, et un fils de sept ans. La mère et la fille furent arrêtées, mais le Gouvernement refusa d'emprisonner l'enfant. On emmena Fatma Bay, dans un bureau spécial, pour lui prendre ses empreintes digitales, mais elle refusa de se soumettre à cet affront. Enfin, sa mère et elle furent envoyées en prison pour trois mois.

La grève des mineurs était en pleine évolution à ce moment. Les hommes et les femmes avançaient entre le district des mines et Charlestown. Parmi eux, se trouvaient deux femmes avec leurs bébés dont l'un mourut de congestion en route. Un autre tomba des bras de sa mère pendant que celle-ci traversait un ruisseau et fut noyé. Mais ces mères courageuses refusèrent de se laisser abattre, et continuèrent leur marche. L'une d'elle déclara : « Il ne faut pas nous lamenter sur les

morts qui ne reviendront pas pour cela. C'est pour les vivants que nous devons agir ». J'ai souvent vu chez les humbles de tels exemples de calme héroïsme, de profonde foi, et de précieux savoir.

Les hommes et les femmes à Charlestown se maintinrent à leur poste difficile avec cet esprit stoïque, car aucune mission de paix ne nous conduisait à ce village de frontière. Si quelqu'un désirait la paix, il devait la chercher en soi. Extérieurement, les mots « Ici, il n'y a pas de paix » étaient affichés partout. Mais, c'est au milieu d'une telle tourmente qu'une dévote comme Mirabai [1] porte la coupe de poison à ses lèvres avec une joyeuse quiétude, que Socrate étreint paisiblement la mort dans sa cellule sombre et solitaire, et qu'il initie ses amis et nous-mêmes à sa mystérieuse doctrine : celui qui désire la paix ne doit la chercher qu'en soi-même. Protégés par une telle ineffable paix, les Satyagrahis vivaient en leur camp, indifférents aux événements du lendemain.

Je prévins le Gouvernement que nous ne nous proposions pas d'envahir le Transvaal pour nous y établir, mais, pour protester effectivement contre la rupture de parole du ministre, et pour faire une simple démonstration de la douleur que nous faisait éprouver la perte de notre honneur. Le Gouvernement nous délivrerait de toute inquiétude s'il voulait bien nous arrêter à l'endroit même où nous nous trouvions alors; c'est-à-

1. Une reine sainte et dévote dont les chansons religieuses sont populaires aux Indes.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

dire à Charlestown. Notre mouvement n'était pas un secret. Nous ne voulions pas que quelqu'un d'entre nous pénétrât en secret au Transvaal. Mais, nous ne pouvions nous déclarer responsables des actes de chacun, car nous avions à diriger des milliers d'inconnus, et il nous était impossible d'ordonner d'autre sanction que celle de l'amour. Enfin, j'assurai le Gouvernement que si l'on supprimait l'impôt des trois livres, la grève serait terminée et que les travailleurs immatriculés reprendraient le travail, car nous ne leur demanderions pas de se joindre à la grève générale dirigée en faveur de nos autres réclamations.

La position était alors très incertaine, et nous ne savions pas la date à laquelle le Gouvernement nous arrêterait. Mais, en une telle crise, nous ne pouvions attendre indéfiniment la réponse du Gouvernement. Nous décidâmes donc de quitter Charlestown et de pénétrer immédiatement au Transvaal si le Gouvernement ne nous arrêtait pas. Si nous n'étions pas arrêtés en chemin, l'« armée de paix » devrait parcourir trente kilomètres par jour pendant huit jours de suite, pour arriver à la Ferme Tolstoï et y rester jusqu'à ce que la grève prît fin; pendant ce temps, les hommes s'entraîneraient en travaillant à la Ferme. M. Kallenbach avait pris les mesures nécessaires. Il s'agissait de construire des huttes de terre avec l'aide des pèlerins eux-mêmes. La seule difficulté était que nous étions alors à la saison des pluies et qu'en ce cas chacun devait être à l'abri. Mais M. Kal-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

lenbach était certain de trouver une solution quelconque.

Volksrust est une ville deux fois plus grande que Charlestown. Le patron d'une grande fabrique européenne de pain s'engagea volontiers à nous fournir du pain. Il ne profita pas de notre situation pour augmenter les prix ayant cours au marché et il nous fournit du pain d'excellente qualité. Il nous l'envoya à temps par trains, et les employés également européens, non seulement nous le livrèrent intégralement, mais encore en surveillèrent le transport et nous procurèrent certains avantages. Ils savaient que nous ne nourrissions aucune inimitié en notre cœur, que nous ne voulions de mal à aucun être vivant, et que nous ne cherchions justice que par nos propres souffrances. L'atmosphère autour de nous fut donc ainsi purifiée et continua à rester pure. Le sentiment d'amour qui est actuellement à l'état de léthargie dans l'humanité se réveilla. Tous comprirent que nous étions frères, que nous fussions Chrétiens, Juifs, Hindous, Musulmans ou appartenant à toute autre religion.

Avec la nuit, tous les bruits cessèrent et je me préparais aussi à me reposer lorsque j'entendis des pas. Je vis un Européen qui avançait, avec une lanterne à la main. Je compris ce que cela signifiait, mais je n'avais aucun préparatif à faire.

— J'ai l'ordre de vous arrêter dit l'officier. Je viens vous arrêter.

— Où allez-vous m'emmener?

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

— D'abord à la gare la plus proche, puis à Volksrust par le prochain train.

— Je vous suis sans avertir personne, mais je désire cependant laisser quelques ordres à l'un de mes collaborateurs.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre XVI

L'EMPRISONNEMENT ET LA VICTOIRE

Je réveillai donc P. K. Naidoo, qui dormait près de moi. Je le mis au courant de mon arrestation, et lui demandai de ne pas éveiller les pèlerins avant le lendemain matin. A l'aube, l'expédition devait être régulièrement reprise. La marche commencerait avant le lever du soleil, et lorsque le moment viendrait de faire halte et de distribuer les rations, P. K. Naidoo annoncerait la nouvelle de mon arrestation. Celui-ci pourrait renseigner quiconque demanderait de mes nouvelles entre temps, si les pèlerins étaient arrêtés; autrement la marche devrait se poursuivre selon le programme. Naidoo ne redoutait rien. Je lui expliquai ce qu'il aurait à faire s'il était arrêté. Mr Kallenbach était alors à Volksrust. Je suivis l'agent de police et nous prîmes le train pour Volksrust, mais le procureur général, lui-même, demanda le renvoi à une autre audience jusqu'au quatorze, car il n'était pas prêt pour cette affaire. Le jugement fut donc renvoyé à une date ultérieure, et je fus mis en liberté sous caution de

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
CSL

cinquante livres. M. Kallenbach avait retenu une voiture et il m'emmena immédiatement pour retrouver les « envahisseurs ». L'envoyé spécial du *Transvaal Leader* voulut venir avec nous. Nous l'emmenâmes en voiture, et il publia alors une description vivante de mon arrestation, du voyage, de la rencontre avec les pèlerins qui me reçurent avec enthousiasme et qui furent transportés de joie par mon retour. Nous poursuivîmes notre marche, mais il était impossible d'espérer que le Gouvernement me laissât en liberté. Je fus donc de nouveau arrêté à Standerton le 8. Standerton nous offrit des pots de confiture et la distribution demanda plus de temps que d'habitude.

Je donnai l'ordre aux pèlerins de poursuivre leur marche et je m'éloignai avec le magistrat qui m'avait arrêté lui-même. En entrant au Tribunal, je m'aperçus que certains de mes collaborateurs avaient été également arrêtés. Il y en avait cinq : P. K. Naidoo, Biharilal Maharaj, Ramnarayan Sinha, Rahu Narasu et Rahim Khan. Le Gouvernement ne supportait pas que ces hommes fussent attirés par la prison, ou que les prisonniers libérés pussent porter mes messages à l'extérieur. On décida donc de nous séparer Kallenbach, Polak et moi, de nous renvoyer de Volksrust et de m'emmener, en particulier, dans un endroit où aucun Indien ne pourrait venir me voir.

Je fus donc envoyé à la prison de Bloemfontein. Il n'y avait, à Bloemfontein, guère plus de cinquante Indiens qui tous étaient employés comme garçons d'hôtel. J'étais le seul prisonnier indien, les autres

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

étant des européens ou des nègres. Je ne regrettais pas cet isolement, mais je l'acceptais au contraire comme une grâce. Rien ne m'obligeait plus désormais à ouvrir les yeux ou les oreilles, et j'étais content de pouvoir faire une nouvelle expérience. Je n'avais jamais eu le temps disponible pour étudier pendant plusieurs années de suite, particulièrement depuis 1893, et la perspective d'une étude continue pendant un an me remplissait de joie. Dans la prison de Bloemfontein, je jouirais de toute la solitude désirée. Il y avait aussi de nombreux inconvénients, mais tous étaient supportables. L'officier de santé de la prison devint mon ami. Le gardien ne devait penser qu'à son devoir tandis que le docteur cherchait à faire respecter les droits des prisonniers. Pendant cette période, je ne me nourris que de fruits. Je vécus de bananes, de tomates, de noix fraîches, de citrons, et d'huile d'olive. Mais que l'un de ces aliments fût de mauvaise qualité et c'était la famine pour moi. Le docteur les commandait donc avec soin, et il y ajoutait des amandes, des noix, et des noix du Brésil pour mon régime. Il inspectait lui-même tout ce qui m'était apporté. La cellule qui m'avait été assignée n'était pas assez aérée. Le docteur fit tout ce qu'il put pour que les portes restassent ouvertes, mais en vain. Le gardien menaça de donner sa démission si les portes n'étaient pas fermées. Ce n'était pas un méchant homme mais il avait vécu dans une ornière dont il ne pouvait sortir.

M. Kallenbach fut emprisonné à Pretoria, et M. Polak à Germiston. Mais le Gouvernement aurait pu

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

s'épargner tous ces tracas. Il était semblable à cette femme qui essayait de remonter le courant de l'océan avec un balai à la main. Les travailleurs indiens du Natal étaient bien éveillés, et aucune force au monde n'aurait pu les tenir en échec. Le bijoutier frotte l'or sur une pierre de touche. S'il n'est pas encore satisfait de sa pureté, il le met au feu et le martèle jusqu'à ce que les scories disparaissent et que l'or pur seul subsiste. Les indiens en Afrique du Sud passèrent par une semblable épreuve. Ils furent martelés, soumis au feu, et n'eurent leur diplôme que lorsqu'ils sortirent sains et saufs de toutes les phases de l'examen. Les pèlerins furent emmenés par trains spéciaux, non pour un pique-nique, mais pour le baptême du feu. En route, le Gouvernement ne prit pas même soin de les nourrir, et lorsqu'ils arrivèrent au Natal, ils furent arrêtés et emprisonnés sur le champ. C'est ce que nous espérions. Mais en gardant des milliers de travailleurs en prison le Gouvernement eut été appelé à faire de nouvelles dépenses et aurait paru jouer le jeu des Indiens, tandis que les mines de charbon seraient restées fermées. Si un tel état de choses se prolongeait pendant quelque temps, le Gouvernement serait forcé de supprimer la taxe des trois livres. Un autre plan fut donc arrêté. Entourant les mines d'un filet de fer, le Gouvernement déclara que les mines seraient désormais considérées comme les annexes des prisons de Dundee et de Newcastle, et les propriétaires européens en furent les gardiens. On força ainsi les mineurs à descendre contre leur volonté et les mines reprirent leur activité.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

La différence entre la situation d'un serviteur et celle d'un esclave est telle que si le serviteur quitte son poste des poursuites civiles peuvent être engagées contre lui, tandis que si l'esclave quitte son maître, il peut être ramené par la force. Les travailleurs étaient donc alors réduits à l'esclavage pur et simple.

Mais, c'en était trop. Les travailleurs étaient des hommes courageux, et ils refusèrent nettement de travailler dans les mines. Le résultat fut qu'on les frappa brutalement. Des hommes grossiers investis de leur nouvelle autorité les frappèrent, les insultèrent et les accusèrent de torts qu'ils n'avaient jamais commis. Mais ces pauvres gens supportèrent avec patience tous ces malheurs.

Des dépêches relatant ces outrages furent envoyées aux Indes à Gokhale : celui-ci ouvrirait une enquête à sa manière, s'il ne recevait pas tous les jours un message détaillé. Gokhale expédia ces ordres de son lit car il était gravement malade à cette époque. En dépit de sa maladie, cependant, il insista pour suivre l'affaire sud-africaine lui-même, et il l'étudiait nuit et jour. Enfin, l'Inde entière fut profondément troublée, et la question d'Afrique du Sud devint le sujet brûlant du jour.

Ce fut alors que Lord Hardinge, à Madras, prononça son fameux discours, qui provoqua un tel déchaînement en Afrique du Sud et en Angleterre. Le Vice-Roi peut ne pas critiquer publiquement les autres membres de l'Empire, cependant lord Hardinge, non seulement, ne fit pas que prononcer une critique sévère

du Gouvernement de l'Union, mais défendit aussi de tout son cœur l'action des Satyagrahis, et soutint leur désobéissance civile à des lois injustes et odieuses. L'attitude de Lord Hardinge donna lieu à des commentaires contradictoires en Angleterre, cependant celui-ci ne se démentit pas, mais d'autre part, justifia la conduite à laquelle il avait été poussé. La fermeté de Lord Hardinge fit partout une bonne impression.

Abandonnons, un instant, ces courageux mais malheureux travailleurs confinés dans leurs mines, et considérons la situation en différents endroits du Natal. Les mines étaient situées au nord-ouest du Natal, mais la plupart des Indiens se trouvaient sur les côtes nord et sud. J'étais intimement lié avec les travailleurs des côtes septentrionales dont la plupart avaient servi à mes côtés pendant la guerre des Boërs. Je n'avais pas eu les mêmes rapports avec les travailleurs des côtes sud et je n'avais que peu de collaborateurs parmi eux. Mais, la nouvelle de la grève et des arrestations s'étendit partout à une vitesse d'éclair, et des milliers de travailleurs spontanément et à l'improviste arrivèrent du sud et du nord. Certains vendirent même leur mobilier en croyant que la lutte serait de longue durée, car ils ne comptaient pas être entretenus par qui que ce fût. Au moment de mon emprisonnement, j'avais mis en garde mes collaborateurs contre le danger qu'il y avait à autoriser de nouveaux travailleurs à se mettre en grève. J'espérais qu'une victoire pourrait être obtenue avec l'aide des mineurs. Si tous les travailleurs — ils étaient à peu près soixante mille —

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

étaient appelés, il serait difficile de les entretenir. Nous n'avions pas les moyens d'en emmener un si grand nombre; nous n'avions ni les hommes pour les surveiller, ni l'argent pour les nourrir. De plus, avec un aussi grand détachement d'hommes, il eût été impossible d'éviter des délits contre l'ordre public. Lorsque les écluses sont ouvertes, rien ne peut arrêter le déluge universel. Partout, les travailleurs se mirent en grève d'eux-mêmes et des volontaires se placèrent en différents endroits pour les surveiller.

Le Gouvernement adopta alors une politique de fer et de sang. Il empêcha par la force, les ouvriers de se mettre en grève. Des agents de police à cheval poursuivaient les grévistes et les ramenaient à leur travail. La moindre tentative de révolte de la part des travailleurs était réprimée par des coups de feu. Un groupe de grévistes résista. Parmi ces derniers, quelques-uns jetèrent des pierres. On tira sur eux. Beaucoup furent blessés et d'autres tués. Mais, les travailleurs refusaient de se laisser intimider. Les volontaires firent échouer une grève avec difficulté près de Verulam. Mais les ouvriers ne reprirent pas tous le travail. Certains se cachèrent par peur et ne rentrèrent pas.

Un incident mérite d'être noté. De nombreux ouvriers se répandirent dans Verulam, et malgré les efforts des autorités, refusèrent de rentrer. Le général Lukin était présent avec ses soldats et il allait donner l'ordre à ses hommes d'ouvrir le feu. Le courageux Sorabji, fils du défunt Parsi Rustomji, à peine alors âgé de dix-huit ans, était arrivé de Durban. Il saisit les

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

rênes du cheval du Général et s'écria : « Arrêtez. Je m'engage à faire reprendre le travail à mes hommes par la paix. » Le général Lukin fut séduit par le courage du jeune homme et il lui donna le temps d'essayer de vaincre les mineurs par l'amour. Sorabji harangua les travailleurs qui reprirent leur travail. Ainsi, de nombreuses morts furent évitées par la présence d'esprit, la valeur et l'amour d'un seul homme.

Il devenait dangereux de vivre à Phœnix, et, cependant, les enfants même accomplissaient des missions périlleuses avec courage. West fut arrêté entre temps bien qu'aucune raison ne pût justifier son arrestation. Selon notre plan, West et Maganlal Gandhi ne devaient non seulement chercher à se faire arrêter, mais encore devaient éviter autant que possible toute occasion d'être pris. West n'avait donc rien fait qui eût permis au Gouvernement de l'emprisonner. Mais on ne pouvait attendre du Gouvernement que celui-ci demandât l'avis des Styagrahis ou qu'il attendît une occasion favorable pour arrêter le premier venu dont la liberté l'impatientait. La seule volonté des autorités était une raison suffisante pour adopter cette attitude.

Aussitôt que la nouvelle de l'arrestation de West fut communiquée par dépêche à Gokhale, ce dernier prit l'initiative d'envoyer des Indes des hommes compétents. Au cours d'une réunion tenue à Lahore en faveur des Satyagrahis d'Afrique du Sud, C. F. Andrews avait offert tout l'argent qu'il avait en sa possession, et, depuis, Gokhale ne l'avait pas perdu de vue. Aussitôt qu'il apprit l'arrestation de West, il demanda donc à

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

Andrews par dépêche si ce dernier était prêt à se rendre sur le champ en Afrique du Sud. Andrews accepta immédiatement. Son très cher ami Pearson se prépara à partir aussi, et les deux amis quittèrent les Indes pour l'Afrique du Sud par le premier paquebot.

Mais la lutte touchait alors à sa fin. Le gouvernement de l'Union n'avait pas la possibilité d'entretenir ces milliers d'hommes innocents en prison. Le Vice-roi ne l'eût pas toléré, et le monde entier attendait les décisions du général Smuts. Le Gouvernement de l'Union agit alors comme tout gouvernement qui se serait trouvé en sa position. Aucune enquête n'était véritablement nécessaire. Les torts commis étaient bien connus de tous et chacun comprenait qu'il fallait les redresser. Le général Smuts comprit aussi qu'on avait commis une injustice qui demandait un remède; mais, il se trouvait dans le même état que le serpent qui n'ayant fait qu'une bouchée d'un rat ne peut ni l'avaler, ni le rejeter. Il avait fait entendre aux européens d'Afrique du Sud qu'il ne supprimerait pas l'impôt de trois Livres et qu'il n'exécuterait aucune autre réforme. Et il se voyait maintenant forcé de supprimer l'impôt et d'entreprendre aussi d'autres réformes légales. Les Etats responsables devant l'opinion publique se dégagent de ces situations embarrassantes en nommant une Commission qui ne fait qu'une enquête nominale, tandis que ses décrets n'apportent qu'une solution prévue. L'usage veut que les décrets d'une telle Commission d'Enquête soient acceptés par l'Etat, et aussi, sous le prétexte de faire exécuter ces décrets, le gou-

vernement accepte ce qu'il avait d'abord refusé. Le général Smuts nomma une Commission de trois membres, avec lesquels les Indiens assurèrent qu'ils n'auraient aucun contact avant que certaines de leurs demandes ne fussent acceptées par le Gouvernement. L'une de ces demandes avait pour objet que les prisonniers Satyagrahis fussent mis en liberté, et, une autre, que les Indiens fussent représentés à la Commission par un membre au minimum. La première demande fut acceptée jusqu'à une certaine mesure par la Commission elle-même, qui demanda au Gouvernement « en vue de permettre à l'enquête d'être approfondie autant que possible » que Mr Kallenbach, Mr Polak et moi fussions mis en liberté sans conditions. Le Gouvernement accepta cet ordre, et nous libéra, tous trois, après un emprisonnement presque de six semaines. West, qui avait été arrêté, fut aussi mis en liberté car le Gouvernement n'avait rien à lui reprocher.

Tous ces événements eurent lieu avant l'arrivée d'Andrews et de Pearson, que je pus donc accueillir à leur arrivée à Durban. Ils furent agréablement surpris de me voir, car ils ignoraient les événements survenus pendant leur voyage. Ce fut ma première rencontre avec ces nobles Anglais.

Nous avions été tous les trois déçus par notre libération. Nous ne savions rien des événements extérieurs. Les nouvelles de la Commission nous surprirent, mais nous comprîmes que nous ne pouvions y souscrire sous aucune forme et en aucune façon. Nous comprîmes que

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

les Indiens auraient certainement la permission de nommer au moins un représentant. En arrivant, tous les trois, à Durban, nous adressâmes donc au général Smuts la lettre suivante, le 21 décembre 1913 :

« Nous approuvons la composition de la Commission, mais nous nous élevons contre la nomination de Mrs Esselen et Wylie. Nous n'avons contre eux aucun grief personnel. Ce sont des citoyens capables et honorablement connus; mais, comme tous deux ont souvent exprimé leur antipathie envers les Indiens, il est probable qu'ils feront preuve de partialité sans même le remarquer. L'homme ne peut se changer d'un seul coup. Il est contre les lois de la nature de penser que ces messieurs puissent brusquement devenir différents de ce qu'ils sont. Cependant, nous ne demandons pas leur exclusion. Nous proposons seulement que quelques hommes impartiaux soient nommés à côté d'eux; et, parmi ceux-ci, nous proposons Sir James Roses Innes et l'honorable Mr W.-P. Shreiner tous deux connus pour leur équité. Deuxièmement, nous demandons que tous les prisonniers du Satyagraha soient mis en liberté. Si cette demande reste sans effet, il nous sera difficile de demeurer hors de prison. Il n'y a plus aucune raison de garder encore les Satyagrahis sous les verrous. Troisièmement, si nous prêtons témoignage devant la Commission, nous désirons avoir l'autorisation d'aller dans les mines et dans les fabriques où les travailleurs immatriculés sont employés. Si ces requêtes n'étaient pas agréées, nous aurions le regret d'être obligé de reprendre de

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA · CSL

nouvelles mesures pour nous faire emprisonner. »

Lorsque Gokhale apprit qu'une autre expédition était projetée, il envoya un long télégramme disant qu'une telle attitude de notre part mettrait Lord Hardinge et lui-même dans une situation embarrassante, et il nous conseilla vivement d'abandonner les opérations et d'aider la Commission en lui prêtant témoignage.

Nous étions dans un dilemme. Les Indiens étaient prêts à boycotter la Commission si elle n'était pas augmentée selon leur désir. Lord Hardinge pourrait être mécontent, Gokhale peiné, mais comment pouvions-nous reprendre notre parole? Andrews nous fit prendre en considération la santé délicate de Gokhale et le choc que notre décision pourrait lui apporter. Mais, en réalité, ces considérations n'avaient jamais été étrangères à ma pensée. Les meneurs se réunirent en conférence, et enfin prirent la décision que le boycottage subsisterait à tout prix si d'autres membres n'étaient pas nommés à la Commission. Nous envoyâmes donc un long télégramme à Gokhale. Andrews, collabora aussi au message qui était ainsi conçu :

« Nous comprenons combien vous êtes peiné et nous voudrions suivre votre avis au prix d'un sacrifice considérable. Lord Hardinge nous a rendu un service inévaluable, que nous voudrions recevoir jusqu'à la fin. Mais nous espérons que vous comprendrez notre situation. Il s'agit de milliers d'hommes qui ont donné leur parole et qui ne peuvent la retirer. Notre lutte tout entière a été basée sur des engagements moraux. Beaucoup

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

d'entre nous auraient déjà faibli si la force de nos serments n'avait été en jeu. Tous les liens moraux seraient détruits d'un seul coup si des milliers d'hommes, une seule fois, reniaient leurs serments. Cet engagement fut pris après mûre et entière délibération et il n'y a rien de répréhensible à cela. La communauté a indubitablement le droit de jurer de faire un boycottage. Nous espérons que vous déclarerez, non seulement qu'un engagement de cette nature ne peut être rompu, mais encore qu'il ne peut être violé par personne quoiqu'il arrive. Veuillez donc, s'il vous plaît montrer ce télégramme à Lord Hardinge. Nous espérons que nous ne vous mettons pas dans une fausse position. Nous avons commencé cette lutte avec Dieu comme témoin et avec son aide comme unique soutien. »

Cette dépêche lorsqu'elle parvint à Gokhale eut une mauvaise influence sur sa santé, mais ce dernier continua à nous aider avec un zèle inlassable et un plus grand dévouement encore. Il télégraphia à Lord Hardinge à ce sujet. Non seulement, il refusa de nous envoyer par-dessus bord, mais au contraire, il défendit notre propre point de vue. Lord Hardinge également, resta inébranlable à notre service.

Je me rendis à Pretoria avec Andrews. Au même moment, une grande grève des employés européens des chemins de fer de l'Union venait d'éclater, qui mettait le Gouvernement dans une situation extrêmement délicate. Je fus prié de déclancher les opérations des Indiens afin de profiter de cette favorable circonstance, d'aider ainsi les grévistes des chemins de fer et d'être victo-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

rieux à notre gré. Mais, en réponse, je déclarai que les Indiens ne pouvaient aider les grévistes, car leur devoir n'était pas d'accabler le gouvernement, leur grève étant entièrement différente des autres et conçue d'une façon dissemblable. Et, si nous décidions de déclancher notre expédition, nous le ferions à un autre moment, et seulement lorsque la grève des chemins de fer aurait pris fin. Cette décision fit une profonde impression et fut télégraphiée en Angleterre par Reuter. Lord Ampthill envoya ses félicitations d'Angleterre. Des amis anglais en Afrique du Sud approuvèrent aussi notre décision et un des secrétaires du général Smuts dit : « Je n'aime pas vos gens et je ne tiens pas du tout à les aider. Mais que puis-je faire? Vous venez à notre aide à l'heure critique. Comment pourrions-nous lever la main sur vous? J'espère souvent que vous agirez par la violence comme les grévistes anglais, nous saurons alors immédiatement ce qu'il nous restera à faire. Mais, vous ne faites de mal à personne, pas même à vos ennemis. Vous ne recherchez la victoire que par vos propres souffrances et vous ne transgressez jamais les limites imposées en vous-même de courtoisie et de chevalerie. Voilà ce qui nous réduit simplement à l'impuissance. » Le général Smuts exprima également les mêmes sentiments.

Ceci ne fut pas le seul exemple de loyauté que les Satyagrahis donnèrent au monde. Lorsque les travailleurs indiens du Nord se mirent en grève, les planteurs de Mont Edgecombe se trouvèrent menacés de faire de grosses pertes d'argent si toutes les cannes coupées

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

n'étaient pas immédiatement apportées au moulin pour y être broyées. Douze mille Indiens reprirent donc le travail et ne se mêlèrent aux grévistes que lorsque ce travail fut achevé. Et, de nouveau, lorsque les employés indiens de la Municipalité de Durban cessèrent le travail, ceux qui étaient employés dans les services sanitaires de la ville ou qui soignaient les malades des hôpitaux furent renvoyés, et ils reprirent volontairement leurs services. Que les services sanitaires fussent dérangés, et qu'il n'y eût personne auprès des malades des hôpitaux, une recrudescence de maladie aurait pu se déclarer dans la ville tandis que les malades eussent été privés de soins. Or, aucun Satyagrahi n'aurait souhaité de tels résultats. Les employés de cette catégorie furent donc libérés de la grève. Le Satyagrahi doit toujours considérer la position de son adversaire avant de prendre une décision. Je m'apercevais que les nombreuses preuves d'une telle loyauté laissaient partout leurs empreintes invisibles bien qu'efficaces, rehaussant le prestige des Indiens et préparant une atmosphère favorable à une entente.

L'atmosphère devenait donc favorable à une entente. Sir Benjamain Robertson, qui avait été envoyé sur paquebot spécial, par Lord Hardinge devait arriver le jour de notre départ pour Pretoria. Mais Andrews et moi ne l'attendîmes pas et nous partîmes, car nous devions arriver à Pretoria au jour fixé par le Général Smuts. Il n'y avait aucune raison, en effet, d'attendre son arrivée, puisque le résultat final ne dépendait que de notre force.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Andrews et moi arrivâmes à Pretoria. Mais, seul, je devais voir le général Smuts. Le Général était inquiet de la grève des chemins de fer qui était si grave que le Gouvernement de l'Union avait déclaré la loi martiale. Les ouvriers européens ne réclamaient pas seulement leurs salaires, mais ils espéraient s'emparer des rênes du gouvernement. Ma première entrevue avec le général fut de très courte durée, mais je m'aperçus que le général Smuts n'avait pas une attitude aussi hautaine que lorsque nos opérations avaient commencé. A cette époque, le général n'eut pas même daigné me parler. La menace du Satyagraha était alors la même. Cependant, il avait refusé d'entrer en pourparlers. Mais il était prêt maintenant à discuter avec moi.

Nous arrivâmes donc à une entente provisoire et le Satyagraha fut interrompu pour la dernière fois. Beaucoup d'amis anglais s'en réjouirent et nous promirent leurs concours dans l'accord final. Ce fut assez difficile de faire accepter cet accord aux Indiens. Certains me rappelèrent le fiasco de 1908. « Le général Smuts, dirent-ils, nous a déjà trompés, et quel dommage que vous n'ayiez pas encore appris à vous méfier de lui. Cet homme vous trahira de nouveau et vous proposerez de reprendre le Satyagraha. Mais qui vous écoutera alors? Est-il possible qu'à chaque instant des hommes soient prêts à se laisser emprisonner et à accepter d'être trompé par un homme qui donne sa parole et qui ne la tient pas? »

Je savais qu'on ne manquerait pas d'invoquer de tels arguments et je ne fus donc pas surpris de les entendre.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

Qu'importe qu'un Satyagrahi soit souvent trompé, il aura confiance en son adversaire aussi longtemps qu'il n'aura pas de preuves puissantes pour soutenir sa méfiance. La douleur pour un Satyagrahi est un plaisir. Il ne pourra donc être égaré par la seule crainte de la souffrance dans une méfiance sans fondement. D'autre part, comptant ainsi qu'il le fait sur sa propre force, il lui sera indifférent d'être trahi par son adversaire. Il continuera à avoir confiance en dépit de ses fréquentes trahisons et croira qu'il fortifie ainsi la vérité et qu'il hâte la victoire. Des réunions furent donc organisées en différents endroits et je réussis enfin à persuader les Indiens d'approuver les termes de l'accord. Les Indiens comprirent mieux alors l'esprit du Satyagraha. Andrews fut le médiateur et le témoin de cet accord. Si j'avais obstinément refusé d'accepter l'accord, cette attitude eut été une sorte d'accusation envers les Indiens et la victoire, qui fut obtenue dans les six mois, eut été retardée par différents obstacles. L'auteur du proverbe sanscrit qui dit : « Le pardon est la coquetterie des braves » prouve la riche expérience des Satyagrahis qui ne donnent à personne l'occasion de les trouver en faute. La défiance est un signe de faiblesse et le Satyagraha comporte la suppression de toute faiblesse, donc de défiance, qui n'a aucune raison d'être lorsque l'adversaire doit être non écrasé mais convaincu.

Gokhale était en Angleterre lorsque la lutte fut définitivement terminée. Il m'avait prié de l'y retrouver. Aussi, en juillet 1914, Kallenbach, Kasturbai et

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

moi, nous nous embarquâmes pour Southampton.

A Madère, nous apprîmes que la guerre pouvait éclater d'un instant à l'autre. En entrant dans la Manche, nous apprîmes la nouvelle de la déclaration de la guerre et nous fûmes arrêtés pendant quelque temps. Il fut difficile de remorquer le bateau à travers les mines sous-marines qui avaient été posées dans le détroit et nous mîmes deux jours pour arriver à Southampton.

La guerre fut déclarée le 4 août. Nous arrivâmes à Londres le 6.

En arrivant en Angleterre, j'appris que Gokhale avait été retenu à Paris, où il s'était rendu pour des raisons de santé, et les communications entre Paris et Londres ayant été coupées, on ignorait la date de son retour. Je ne voulais pas rentrer chez moi sans l'avoir vu, mais nul ne savait précisément quand il reviendrait.

Que pouvais-je donc faire entre temps? Quel était mon devoir vis-à-vis de la guerre? Sorabji Adajania, mon camarade de prison et un Satyagrahi, faisait son droit à Londres. En qualité d'un des meilleurs Satyagrahis, il avait été envoyé à Londres pour devenir avocat, afin qu'à son retour en Afrique du Sud, il pût prendre ma place [1]. Avec lui et par son intermédiaire, j'eus des entretiens avec le docteur Jivraij Mehta et d'autres qui poursuivaient leurs études en Angleterre. D'accord avec eux, une réunion des résidents indiens en

1. M. Sorabji mourut peu de temps après; le Satyagraha en Afrique du Sud fit alors en lui une perte irréparable.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

Grande-Bretagne et en Irlande fut organisée. J'exposai mes opinions.

Je trouvais que les Indiens résidant en Angleterre devaient prendre part à la Guerre. Les étudiants anglais s'étaient enrôlés dans l'Armée, et les Indiens ne devaient pas faire moins. De nombreuses objections furent soulevées contre cet argument. Un monde de différence séparait, c'était entendu, les Indiens des Anglais. Nous étions esclaves et ils étaient les maîtres. Comment un esclave pouvait-il coopérer avec le maître à l'heure critique pour celui-ci? Le devoir de l'esclave n'était-il pas, recherchant sa liberté, de profiter de cette circonstance? Cet argument ne me vint pas alors à l'esprit. Je savais la différence de situation qui existait, entre un Indien et un Anglais mais je ne nous voyais pas encore tout à fait réduits à l'esclavage. Je compris que la faute incombait plus aux personnalités anglaises individuellement qu'au système anglais et, que nous pouvions les convertir par amour. Si nous pouvions améliorer notre situation, en coopérant avec les Anglais et en aidant ceux-ci il était de notre devoir de nous gagner leur sympathie en restant à leur côté pendant les mauvais jours. Bien que le système fût défectueux, il ne me semblait pas aussi intolérable qu'il l'est aujourd'hui. Mais, si, ayant perdu ma foi dans le système je refuse de coopérer avec le gouvernement britannique aujourd'hui, comment des amis peuvent-ils le faire, qui n'ont plus foi ni dans le système ni dans les personnages officiels.

Mes amis de l'opposition pensaient que c'était le moment de présenter une déclaration audacieuse des

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

réclamations indiennes et d'améliorer ainsi notre situation. Je pensais que nous ne devions pas profiter des troubles de l'Angleterre et qu'il était plus convenable et plus clairvoyant de ne pas faire nos réclamations pendant la durée de la guerre. Je soutins donc cette décision et j'invitai ceux qui le désiraient à s'enrôler comme volontaires. Le résultat fut bon, pratiquement toutes les provinces et les religions se trouvèrent représentées parmi les volontaires.

J'écrivis une lettre à Lord Crewe, pour l'informer de ces faits et lui exprimer notre désir d'être entraînés dans un service d'ambulance, si cette condition pouvait faire accepter notre offre. Lord Crewe accepta après quelque hésitation et nous remercia d'avoir proposé nos services à l'Empire au moment critique.

Londres, en ces jours, valait la peine d'être vu. Il n'y avait aucune panique, mais chacun s'employait au mieux de ses compétences. Tous les adultes valides commençaient à s'entraîner comme combattants; mais que pouvaient faire les vieux, les infirmes et les femmes? Il restait assez de travail pour eux. Ils se mirent donc à confectionner des vêtements et des pansements pour les blessés.

(Ayant eu une grave attaque de pleurésie, Mahatma Gandhi fut obligé de retourner dans un pays plus chaud. Il quitta l'Angleterre pour les Indes en décembre 1914 — C. F. A.)

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre XVII

ENFIN DE RETOUR

Le groupe venant de Phœnix était arrivé aux Indes avant moi. Selon notre premier plan, j'aurais dû le précéder, mais mes occupations en Angleterre, pendant la guerre, avaient changé tous nos projets, et lorsque j'avais compris que je pourrais être retenu indéfiniment en Angleterre, je m'étais vu dans l'obligation de trouver un endroit pour installer les membres du groupe de Phœnix. Je désirais que ceux-ci restassent tous ensemble si c'était possible, et, qu'ils continuassent la vie qu'ils avaient mené à Phœnix. Je ne connaissais aucun Ashram où je puisse leur recommander d'aller, aussi je leur télégraphiai d'aller voir Andrews et de suivre les conseils de ce dernier.

Ils furent donc d'abord installés dans le Gurukul, Kangri[1] ou Mahatma Munshiram les traita comme ses

1. Le Gurukul est une école appartenant à l'Arya Samaj. Mahatma Munshiram en était le Directeur; il devint ensuite Sannyasi et fut nommé Swami Shraddhanand.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

propres enfants. Ensuite, ils furent placés dans le Shantiniketan Ashram, où le poète Rabindranath Tagore et les siens les entourèrent d'un même amour. Les expériences qu'ils firent en ces deux endroits leur furent très favorables ainsi qu'à moi-même.

Le poète Mahatma Munshiram et Sushil Rudra, comme je le disais en plaisantant à Andrews, composait sa trinité. En Afrique du Sud, ce dernier ne se lassait jamais de parler d'eux et parmi les meilleurs souvenirs d'Afrique du Sud, les conversations d'Andrews, nuit et jour, au sujet de cette grande trinité sont parmi les plus charmants et les plus vivants. Andrews mit donc en contact le groupe de Phœnix avec Sushil Rudra. Principal Rudra n'avait pas d'Ashram, mais il possédait une maison qu'il mit entièrement à la disposition des membres de Phœnix. Le lendemain de leur arrivée, lui et les siens les reçurent si bien que ces derniers ne semblèrent pas regretter Phœnix. Ce ne fut qu'en arrivant à Bombay que j'appris que le groupe Phœnix se trouvait à Shantiniketan. J'espérais donc de le voir aussi vite que possible après ma rencontre avec Gokhale.

Au moment même où j'arrivais à Bombay, Gokhale me fit savoir que le Gouverneur désirait me voir et qu'il serait préférable de me rendre à son appel avant mon départ pour Poona. J'allai donc rendre visite à Son Excellence. Après les préliminaires d'usage, celui-ci me dit :

« J'ai une demande à vous faire. Je voudrais que vous veniez me voir chaque fois que vous aurez une décision à prendre au sujet du Gouvernement.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

— Il m'est d'autant plus facile de vous donner cette promesse que ma règle de Satyagrahi, exige que j'examine le point de vue du parti avec lequel je me propose d'entrer en contact et que j'essaye de m'entendre avec celui-ci autant que possible. J'ai observé strictement cette règle en Afrique du Sud et j'entends agir de la même façon ici. »

Lord Willington me remercia et me dit : « Venez me voir chaque fois que vous le voudrez, et vous verrez que le Gouvernement ne fait rien de mal volontairement. »

— C'est bien ce que j'espère », répondis-je.

Je me rendis ensuite à Poona. Il m'est impossible de noter tous les souvenirs de ce rare séjour. Gokhale et les membres des Serviteurs de la Société indienne me comblèrent d'affection. Gokhale avait convoqué ces derniers pour venir à ma rencontre et j'eus avec eux de franches conversations sur toutes sortes de sujets. Gokhale était très désireux de me voir entrer à la Société et je l'étais aussi. Mais les membres pensèrent qu'étant donné la grande différence existant entre mes idées, mes méthodes de travail et les leurs, il n'était pas très recommandé que je fasse partie de la Société; Gokhale croyait qu'en dépit de la fermeté de mes principes j'étais parfaitement prêt et capable de tolérer les leurs.

Mais, dit-il, ils n'ont pas compris que vous étiez prêt à transiger et ils tiennent à leurs propres principes. J'espère qu'ils vous accepteront; mais s'ils ne le font pas, ne croyez pas un instant qu'ils fassent preuve ainsi d'un manque de respect ou d'affection envers

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

vous. Ils hésitent à prendre un risque quelconque, de peur que leur estime pour vous soit en danger. Mais, que vous soyiez formellement admis comme membre ou non, je vous considère dès maintenant comme l'un des nôtres. »

Je fis part à Gokhale de mes intentions. Que je fusse membre ou non, je désirais avoir un Ashram où je puisse m'installer avec mon groupe de Phœnix et de préférence quelque part en Gujarat, car je pensais que je servirais mieux mon pays en servant le Gujarat. Gokhale approuva cette idée : « Vous devriez certainement agir ainsi, dit-il. Quel que soit le résultat de vos conversations, vous pouvez compter sur moi pour les dépenses de l'Ashram que je considère désormais comme le mien. »

Mon cœur fut rempli de joie. J'étais heureux de me sentir libéré de la responsabilité de chercher des fonds, de voir que je ne serais pas obligé de commencer ce travail seul, mais que je pourrais compter sur un guide sûr, chaque fois que je me trouverais en face d'une difficulté à surmonter.

Ainsi le Dr Dev fut convoqué, on le pria de m'ouvrir un compte à la Société et de me donner tout ce que je pourrais réclamer pour l'Ashram et les dépenses publiques.

Je me rendis alors à Shantiniketan. Les maîtres et les élèves me manifestèrent beaucoup d'affection. Cette réception fut un merveilleux spectacle de simplicité, d'art et d'amour.

On avait offert au groupe de Phœnix des locaux

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

séparés à Shantiniketan. Maganlal Gandhi dirigeait le groupe et il s'était chargé de faire observer scrupuleusement les règles de l'Ashram Phœnix. Je m'aperçus qu'à force d'amour, de savoir et de persévérance, il avait fait rayonner son influence dans tout Shantiniketan.

Andrews était là ainsi que Pearson. Parmi les maîtres Bengali, nous entrâmes assez intimement en relation avec : Jagadananda Roy, Neptal Chandra Roy, Santosh Mozumdar, Kshitimohan Sen, Nagen Ganguly, Sarat Roy et Kalimohan Ghose. Selon ma coutume, je me mis immédiatement en contact avec les maîtres et les étudiants et je les engageai dans une discussion sur le sujet de l'aide par soi-même. Je fis comprendre aux professeurs que si les élèves et eux-mêmes se dispensaient des services des domestiques payés et qu'ils préparassent eux-mêmes leurs repas, cette innovation permettrait aux maîtres d'exercer un contrôle sur la cuisine du point de vue de la santé physique et morale de leurs élèves, ce qui permettrait à ces derniers de profiter d'une leçon pratique d'aide par soi-même. Quelques-uns hochaient la tête. D'autres approuvaient vivement cette proposition. Les élèves l'accueillirent avec joie, peut-être par goût instinctif de la nouveauté. Aussi, nous tentâmes l'expérience. Lorsque je demandai au poète de m'exprimer son sentiment, il me répondit qu'il n'avait pas d'objection à faire à ce sujet, si les maîtres y étaient favorables. Aux élèves, il déclara : « Cette expérience vous donnera la clef du Swaraj. »

Pearson se dépensait pour faire réussir cette expé-

MINISTRY OF CULTURE — GOVERNMENT OF INDIA

CSL

rience. Il se jeta avec ardeur dans le travail. Des équipes furent formées dont les membres devaient couper les légumes, nettoyer les grains. D'autres entreprirent de veiller à la propreté de la cuisine et de ses dépendances. C'était un plaisir pour moi que de voir travailler ces jeunes gens, la bêche à la main. Mais, on ne pouvait espérer qu'en ce dur travail leurs maîtres et eux se sentissent tout à coup comme des poissons dans l'eau. Des discussions quotidiennes avaient lieu.

Certains firent bientôt preuve de fatigue, mais Pearson n'était pas homme à se lasser. On le trouvait toujours avec son visage souriant, occupé à une besogne quelconque dans la cuisine. Il s'était chargé du nettoyage des plus grands ustensiles. Un groupe d'étudiants jouait de la « sitar »[1] avant cette séance de nettoyage pour tromper l'ennui de l'opération. Tous également se mirent joyeusement à l'ouvrage et Shantiniketan devint une ruche en pleine activité.

J'avais l'intention de rester à Shantiniketan pendant un certain temps, mais le destin en décida autrement. J'y étais à peine depuis une semaine que je reçus de Poona un télégramme m'annonçant la mort de Gokhale. Shantiniketan fut plongé dans le désespoir. Tous ses membres vinrent m'apporter leurs condoléances. Une réunion spéciale fut organisée dans le temple Ashram pour célébrer ce deuil national. Ce fut une cérémonie solennelle. Le même jour, je partis pour Poona avec ma femme et Maganlal. Les autres restèrent à Shantiniketan.

1. Instrument à corde.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

Andrews m'accompagna jusqu'à Burdwan. « Croyez-vous, me dit-il que le moment viendra un jour pour célébrer un Satyagraha aux Indes? Et, alors, savez-vous à quelle époque il pourrait avoir lieu? »

— C'est difficile à dire, répondis-je. Je ne dois rien faire avant un an. Car Gokhale m'a fait promettre de voyager aux Indes afin de faire quelques expériences et de n'exprimer aucune opinion sur des questions publiques avant d'avoir terminé cette période d'épreuve. Je ne me hâterai pas, même après cette année, de parler et d'exposer mes idées. Aussi je ne crois pas que nous ayions l'occasion d'organiser un Satyagraha avant cinq ans environ ».

A Poona, après la cérémonie funèbre, nous nous mîmes à discuter l'avenir de la Société et la question de savoir si j'en ferais partie ou non. Cette question d'admission était pour moi très délicate à mener. Lorsque Gokhale était là, je n'avais pas à chercher à me faire admettre comme membre. Je n'avais simplement qu'à obéir à son désir; c'est un état qui me plaît. Lancé sur l'océan orageux de la vie publique des Indes, j'avais besoin d'un sûr pilote. J'en avais un, en Gokhale, et je m'étais senti en sécurité sous sa conduite. Maintenant qu'il n'était plus là, j'étais réduit à mes propres ressources et je comprenais qu'il était de mon devoir de solliciter cette admission.

La plupart des membres de la Société se trouvaient à Poona en cette circonstance. Je me mis à discuter avec eux et j'essayai de dissiper leurs craintes à mon sujet. Mais, je m'aperçus qu'ils étaient très divisés. Un groupe

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

était favorable à mon admission, tandis qu'un autre s'y opposait. Je savais qu'aucun ne céderait à l'autre par affection pour moi, mais peut-être la loyauté de ces membres envers la Société était-elle plus forte, en tous cas, elle n'était pas moins solide que l'amitié qu'ils pouvaient avoir pour moi. Toutes leurs discussions étaient donc dénuées d'amertume et strictement limitées à des questions de principes. Le groupe qui m'était hostile, soutint que ses membres et moi étions aussi éloignés que les deux pôles sur de nombreuses questions importantes, et avoua la crainte que mon admission mît en péril les desseins même pour lesquels la Société avait été fondée. Ils ne pouvaient, naturellement, accepter de telles conditions. Nous nous séparâmes après des discussions prolongées et la décision finale fut remise à une date ultérieure.

J'étais extrêmement troublé en revenant chez moi. Etait-ce loyal d'être élu par la majorité des votes? Etait-ce conforme à ma sincérité envers Gokhale? Je compris clairement que puisqu'une division aussi nette existait entre les membres de la Société décidés à m'admettre, la meilleure solution pour moi était de retirer ma demande. C'était là mon devoir envers la Société et envers Gokhale. Cette décision m'apparut soudainement et j'écrivis sur-le-champ à Mr Shastri pour lui demander de ne pas organiser de réunion à une date ultérieure. Ceux qui s'étaient opposés à mon admission approuvèrent pleinement ma décision. Cette décision les fit sortir d'une position embarrassante, et

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

eut pour résultat de resserrer les liens de notre amitié. Ma demande retirée me rendit véritablement membre de la Société. Depuis, l'expérience m'a appris que j'avais bien fait de ne pas devenir un membre effectif de la Société et que les objections soulevées contre moi étaient justifiées. L'expérience me prouva aussi que nos opinions de principes étaient extrêmement différentes. Mais, la connaissance de cette divergence d'idées n'amena entre nous aucun éloignement ni aucune amertume. Nous sommes restés comme des frères, et la Société Poona a toujours été pour moi un lieu de pèlerinage.

Il est vrai que je ne suis pas devenu officiellement membre de la Société, mais j'ai toujours été avec elle en esprit. Une amitié spirituelle est bien plus précieuse que des rapports physiques. Une amitié physique sans rapports spirituels est comme un corps sans âme.

1915 était l'année de la foire Kumbha [1] qui n'a lieu à Hardwar qu'une fois tous les douze ans. Je n'étais pas du tout désireux d'assister à la fête. Mais, je souhaitais vivement rencontrer Mahatma Munshiram qui était en son Gurukul. La Société Gokhale avait envoyé un important détachement de volontaire pour servir au Kumbha Mela. Pandit Hridayanath Kunzru en était le chef et le Dr Dev l'officier de santé. On me pria d'envoyer le Groupe de Phœnix pour les aider, aussi Maganlal Gandhi était-il parti avant moi.

1. Pendant la Kumbha Mela ou Foire, les pèlerins hindous, en cette occasion spéciale, viennent se baigner dans le Gange. Cette fête a lieu tous les douze ans.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Le voyage à Hardwar fut particulièrement fatigant. Les compartiments parfois n'étaient pas éclairés. A partir de Saharanpur, nous fûmes entassés dans des fourgons de marchandises et de bestiaux. Ces wagons n'avaient pas de toit, et avec le soleil de midi brûlant sur nos têtes et le parquet de fer surchauffé sous nos pieds, nous étions presque tous rôtis. Les angoisses de la soif causées par un tel voyage ne pouvaient réussir à faire prendre de l'eau « Musulmane » aux Hindous orthodoxes. Ils attendirent jusqu'à ce qu'on pût leur donner de l'eau « Hindoue ». Ces mêmes Hindous, qu'on le remarque, ne font pas d'objection en cas de maladie pour avaler le vin ou le bouillon que le docteur leur ordonne et ne discutent pas lorsqu'un musulman ou un chrétien leur offre de l'eau.

Le Dr Dev avait fait creuser des fosses pour servir de lieux d'aisance. Il lui fallait employer des balayeurs payés pour en assurer l'entretien. Il y avait là du travail pour le groupe de Phœnix. Le Dr Dev accepta avec plaisir notre offre. Cette proposition vint naturellement de moi, mais le devoir de Maganlal Gandhi fut de l'exécuter. Mon rôle consistait surtout à rester assis sous la tente, et à soutenir des discussions religieuses avec de nombreux pèlerins qui venaient me trouver. Cette occupation ne me laissait pas une minute de liberté. Ce fut donc à Hardwar que je compris la profonde impression que la lutte d'Afrique du Sud avait produite dans l'Inde entière.

Ma position n'était pas enviable. Il me semblait aller de Charybde en Scylla. Là, où je n'étais pas reconnu.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

il me fallait subir les traitements qui étaient le lot de millions d'êtres en ce pays, comme les voyages en troisième classe. Mais, lorsque j'étais entouré de ceux qui avaient entendu parler de moi, j'étais victime de cette folie pour le « darshan »[1]. Je n'ai jamais pu savoir de ces deux conditions quelle était la plus digne de pitié.

Le jour de la fête de Khumba était enfin arrivé. Je ne m'étais pas rendu à Hardwar avec les sentiments d'un pèlerin. Je ne fréquentais pas les lieux de pèlerinage pour y trouver la piété. Mais, les deux millions d'hommes qui étaient présents ne pouvaient pas tous être des hypocrites ou de simples curieux. J'étais certain que, parmi eux, un nombre incalculable de fidèles étaient venus pour faire leur salut et pour entreprendre la purification de soi. Il est difficile, sinon impossible de dire dans quelle mesure cette espèce de foi élève l'âme. Je passai donc toute la nuit dans une profonde méditation. De pieuses âmes se trouvaient plongées au milieu de cette hypocrisie. Elles pouvaient être libres ou coupables devant leur Créateur. Si le séjour à Hardwar était un péché, je devais publiquement protester et quitter cet endroit le jour même du Kumbha. Si le pèlerinage à Hardwar et la fête de Kumbha n'étaient pas un péché, je devais m'imposer un acte d'abnégation pour expier l'iniquité qui y dominait et me purifier ainsi moi-même.

1. Darshan signifie le regard ou la vue d'un Dieu ou d'une personne Sainte.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Ceci m'était tout à fait naturel. Ma vie est basée sur des résolutions de discipline. Je pensais aux ennuis inutiles que j'avais causés à mes hôtes aux Indes qui, jusqu'ici, m'avaient reçu avec tant de générosité. Je décidai donc de limiter les aliments de mon régime et de prendre mon dernier repas avant le coucher du soleil. J'étais convaincu que si je ne m'imposais pas ces restrictions, je mettrais mes futurs hôtes dans un embarras considérable, et que je les forcerais à me servir plus que je ne m'engagerais à leur service. Aussi, je me promis, tant que je serais aux Indes, de ne jamais prendre plus de cinq aliments en vingt-quatre heures, et de ne jamais dîner après la nuit. J'envisageai profondément toutes les difficultés qu'il me faudrait peut-être rencontrer. Mais, je ne voulais me laisser aucune porte de sortie. Je me demandais ce qui arriverait, en cas de maladie, si je comptais les remèdes parmi les cinq aliments, et si je ne faisais aucune exception en faveur d'aliments spéciaux de régime. Je décidai enfin qu'il ne pouvait exister d'exception d'aucune sorte quoi qu'il advînt. Je me suis soumis à ce vœu pendant quinze ans. Ce serment me mit à une dure épreuve, mais je peux assurer qu'il me servit aussi de bouclier. Il allongea ma vie de quelques années et me sauva de plus d'une maladie. J'éprouvai un réel soulagement lorsque j'atteignis le Gurukul, et que j'y vis Mahatma Mushiram dans son magnifique décor. Je sentis immédiatement le merveilleux contraste entre le paix du Gurukul et le vacarme, le tapage de Hardwar. Le Mahatma me reçut avec affection. Les Bramacha-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

ris m'entouraient d'attentions. C'est là que je fus présenté à Acharya [1] Ramadevji : je vis immédiatement quelle force et quel pouvoir étaient en lui. Nous avions des idées différentes sur plusieurs questions, néanmoins nos relations dégénérèrent bientôt en amitié. J'eus de longues discussions avec Acharya Ramadevji et avec d'autres maîtres, sur la nécessité d'introduire un enseignement industriel dans le Gurukul. Lorsqu'arriva le moment du départ, je dus m'arracher avec peine à ce lieu. Je me rendis à Hrishikesh.

De nombreux sannyasis vinrent me rendre visite à mon arrivée. L'un d'eux était particulièrement attiré vers moi. Le groupe de Phœnix était là, et sa présence m'attira de nombreuses questions de la part du Swami. Nous eûmes des discussions sur la religion et il s'aperçut que je comprenais profondément les questions religieuses. Il me vit tête nue et sans vêtement lorsque je revenais de prendre mon bain dans le Gange. Il fut peiné de ne trouver ni le shika (touffe de cheveux) sur ma tête, ni sur moi le filet sacré :

« Cela me fait de la peine de vous voir, vous un Hindou croyant, sans filet sacré et sans shika. Ce sont les deux symboles extérieurs de l'Hindouisme, et chaque hindou devrait les porter. »

Mais voici une anecdote à ce sujet. Lorsque j'étais encore un gamin de dix ans, j'enviais aux enfants Brahman le trousseau de clés attachés à leur filet

1. Acharya signifie : le Directeur d'une maison religieuse ou collège, c'est un titre honorifique.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

sacré, et je désirais en porter un semblable. La coutume du filet sacré n'était pas encore répandue dans les familles Vaishya à Kathiawar. Mais, un mouvement venait d'être organisé afin de le rendre obligatoire dans les trois premières castes. Le résultat fut que plusieurs membres du clan Gandhi adoptèrent le filet sacré. Un Brahman nous revêtit du filet, et quoique je n'eusse pas de raison de posséder un trousseau de clés, j'en eus un aussi que je commençai à exhiber. Plus tard, lorsque le filet fut usé, je ne me rappelle pas l'avoir beaucoup regretté. Pendant les années qui suivirent, plusieurs tentatives habiles furent faites aux Indes et en Afrique du Sud pour me revêtir encore une fois du filet sacré mais elles restèrent sans succès. Puisque les Shudras pouvaient ne pas le porter, déclarais-je, pourquoi les autres castres le porteraient-elles?

La veille de mon départ pour l'Angleterre, j'avais supprimé le shikha, qui, pensais-je, alors, m'eut rendu ridicule nu tête, et m'aurait fait prendre pour un barbare aux yeux des Anglais. En fait, ce lâche sentiment m'entraîna si loin qu'en Afrique du Sud, je poussai mon cousin Chhaganlal Gandhi, qui portait religieusement le shikha à s'en débarrasser. Je craignais que cela nuisit à sa carrière, et, au risque de le peiner, je le forçai à le supprimer. Je fis donc une entière confession au Swami :

« Je ne porterai pas le filet sacré, dis-je, car je ne vois pas la nécessité de le faire, puisque des Hindous sans nombre s'en passent et n'en demeurent pas moins hindous pour cela. D'ailleurs, le filet sacré devrait être

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

un symbole de régénération spirituelle supposant préalablement un effort délibéré de la part de celui qui le porte vers une vie plus haute et plus pure. Je doute, dans l'état actuel de l'Hindouisme et des Indes, que les Hindous puissent revendiquer le droit de porter un symbole chargé d'un tel sens. Ce droit ne deviendra valable que lorsque l'hindouisme se sera débarrassé de l'intouchabilité, se sera libéré de toutes distinctions de supériorité et d'infériorité, et aura rejeté une foule d'autres maux et de faux-prétextes qui sont devenus prédominants en cette religion. Mon esprit se révolte donc à l'idée de porter le filet sacré. Mais je crois que votre proposition au sujet du shikha mérite d'être considérée. »

Le Swami n'approuva pas mon attitude au sujet du filet sacré. Les seules raisons qui me poussaient à ne pas le porter lui semblaient, au contraire, avoir une signification opposée. Aujourd'hui, encore, ma position est à peu près semblable à celle que j'avais alors à Hrisihkesh. Tant qu'il y aura des religions différentes, un symbole extérieur et distinctif pourra être nécessaire. Mais, lorsque le symbole n'est plus qu'un fétiche et un moyen de prouver la supériorité de sa propre religion, sur les autres, il ne mérite plus alors que d'être écarté.

En ce qui concernait le shikha, la lâcheté ayant été la seule raison pour laquelle je m'en étais débarrassé après avoir pris conseil de mes amis, je décidai de le laisser repousser.

Lorsque je me trouvai à Ahmedabad de nombreux

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

amis me pressèrent de m'y installer et ils s'engagèrent à trouver les fonds nécessaires pour un Ashram, ainsi qu'une maison pour nous installer. J'avais une prédilection pour Ahmedabad. Etant Gujarati, je me croyais capable de rendre les plus grands services au pays à l'aide de la langue Gujarati. Et, comme Ahmedabad était alors un ancien centre de tissage à la main, il semblait être le champ le plus favorable à une renaissance de l'industrie familiale du rouet. J'espérais aussi que cette ville étant la capitale du Gujarat, une aide pécuniaire venant de ses riches habitants serait plus facile à obtenir qu'en tout autre endroit. La question de l'intouchabilité se trouvait naturellement parmi les sujets discutés avec mes amis d'Ahmedabad. Je leur fis clairement comprendre que je choisirais la première circonstance favorable qui permettrait d'admettre un candidat intouchable à l'Ashram si celui-ci en était digne.

C'est ainsi que l'Ashram fut fondé. Tous prenaient leur repas dans une cuisine commune et s'efforçaient de vivre comme une seule famille. Nous avions à peine passé quelques mois que nous fûmes soumis à une épreuve pire que celle que j'aurais pu imaginer. Je reçus une lettre d'Amrital Thakkar ainsi conçue : Une humble et honnête famille intouchable désire être admise dans votre Ashram. Voulez-vous l'accepter? »

J'étais indécis. Je n'aurais jamais pensé qu'une famille d'intouchables eut si vite sollicité son adhésion. Je fis part de cette lettre à mes compagnons et ceux-ci lui firent bon accueil. J'écrivis donc à Amrital Thakkar pour lui dire que nous accepterions de

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

recevoir cette famille, à la condition que tous ses membres se soumettent aux règles de l'Ashram. La famille était composée de Dadubhai, de sa femme Dhanibehn, de leur fille Lakshmi et d'un enfant en bas-âge. Dadubhai avait été professeur à Bombay. Tous, ils acceptèrent d'observer les règles et ils furent admis. Mais, leur admission créa un trouble parmi les amis qui nous avaient aidés. La toute première difficulté surgit à propos de l'emploi du puits qui était, en partie sous la surveillance du propriétaire du bungalow. L'homme qui était chargé de faire monter l'eau prétendit qu'il serait souillé par les gouttes d'eau de notre seau. Il se mit donc à insulter et à molester Dadubhai. J'ordonnai à tous d'accepter les insultes et de continuer à puiser de l'eau. Lorsqu'il s'aperçut que nous ne lui retournions pas ses insultes, l'homme fut honteux et il cessa de nous importuner. Toute aide pécuniaire, cependant, était terminée. Cet arrêt de secours fut accompagné de rumeurs concernant le projet d'un boycottage social. Nous nous attendions à tout. J'avais prévenu mes compagnons que si nous étions boycottés et que si l'on nous refusait les commodités habituelles, nous ne quitterions pas Ahmedabad. Mais, que nous irions plutôt nous installer dans le quartier des intouchables et que nous vivrions de ce que nous pourrions gagner par notre travail manuel.

Les affaires prirent une telle tournure que Maganlal Gandhi un jour m'avertit :

« Nous n'avons plus de ressources, dit-il. Et il ne nous reste plus rien pour le mois prochain.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

— Eh bien, nous irons dans le quartier des intouchables, répondis-je calmement. »

Ce n'était pas la première fois que je me trouvais dans une telle situation. Mais, Dieu m'avait aidé au dernier moment en de semblables occasions. Peu après que Maganlal m'eut averti de cet état pécuniaire, l'un des enfants me prévint qu'un Sheth attendait dans une automobile dehors et qu'il voulait me voir. Je sortis : « Je veux aider l'Ashram, dit-il. Voulez-vous accepter mon offre? »

— Certainement répondis-je. Et j'avoue que je suis en ce moment à bout de ressources.

— Je reviendrai demain à la même heure, dit-il. Vous trouverais-je?

— Oui, répondis-je. Et il partit. Le lendemain, exactement à l'heure fixée, l'auto s'arrêtait près de nos abris et nous entendîmes le son de la trompe. Les enfants nous apportèrent les nouvelles. Le Sheth n'entra pas. Je sortis pour le voir. Il me mit dans la main des billets d'une valeur de treize mille roupies et sa voiture s'éloigna. Je ne m'étais jamais attendu à cette aide; et quelle nouvelle manière d'offrir! Ce monsieur n'était jamais encore venu à l'Ashram. Autant que je m'en souvenais, je ne l'avais vu qu'une seule fois. Aucune visite, aucune demande, mais l'aide toute simple et le départ! C'était pour moi une expérience unique. Cette aide retarda notre exode vers les quartiers des intouchables. Nous étions maintenant sauvés pour un an.

En même temps que l'orage extérieur, se préparait

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

une autre tourmente au cœur même de l'Ashram. Bien qu'en Afrique du Sud des amis intouchables eussent souvent l'habitude de venir me voir, de vivre et de se nourrir en ma compagnie, ma femme et d'autres, ne semblaient pas goûter la présence de ceux-ci dans l'Ashram. Je découvris facilement leur indifférence, sinon leur antipathie pour Dhanibehn. Les ennuis pécuniaires ne m'avaient pas inquiétés. Mais, il m'était impossible de supporter cet orage intérieur. Dhanibehn était une femme ordinaire. Dadubhai était un homme de peu d'éducation, mais d'une bonne intelligence. J'aimais sa patience. De temps en temps, il s'emportait, mais dans l'ensemble, j'étais sensible à son indulgence. Je l'obligeai à accepter de légères insultes. Il ne fit pas que m'obéir mais il persuada sa femme d'en faire autant.

L'admission de cette famille fut une précieuse leçon pour l'Ashram. Pendant les tout premiers jours, nous avions proclamé au monde que l'Ashram serait favorable à l'intouchabilité. Ceux qui voulaient aider l'Ashram étaient ainsi prévenus, et l'effort en ce sens était considérablement simplifié. Le fait que les dépenses quotidiennes et croissantes de l'Ashram furent assumées par de vrais hindous orthodoxes constitue peut-être le témoignage le plus éclatant que l'intouchabilité était ébranlée jusqu'à sa base. D'autres preuves existent, mais le fait que de bons Hindous n'aient eu aucun scrupule à aider un Ashram dans lequel nous partagions nos repas avec les intouchables constitue une lourde preuve.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Une question ayant alors attiré mon attention en Afrique du Sud me revint à l'esprit aux Indes. Les travailleurs immatriculés étaient ceux qui avaient émigré des Indes pour s'enrôler par un contrat de travail de cinq ans. Par l'accord Smuts-Gandhi de 1914, l'impôt des trois livres concernant les émigrants du Natal liés par contrats, avait été supprimé mais l'émigration générale des Indes avait besoin également d'être revisée.

En mars 1916, Pandit Madam Mohan Malaviyaji demanda au conseil Impérial Législatif que l'abolition du système des contrats fut votée. En acceptant cette demande, Lord Hardinge annonça qu'il « avait obtenu du Gouvernement de Sa Majesté la promesse de l'abolition « en temps voulu » du système. Je compris, cependant, que l'Inde ne pouvait se contenter d'une affirmation aussi vague, mais qu'elle devait se soulever en vue d'obtenir la suppression immédiate. L'Inde avait toléré ce système par pure négligence, et le temps était venu pour le peuple de se soulever avec succès pour obtenir satisfaction. J'allai voir certains meneurs, j'écrivis à la Presse et je compris que l'opinion publique était nettement favorable à la suppression immédiate. Etait-ce là un bon motif de Satyagraha? Je n'en doutais pas. Entre temps, le Vice-roi n'avait pas caché le véritable sens d' « abolition éventuelle » qui, ainsi qu'il le disait, signifiait l'abolition « dans un temps donné qui pourrait permettre de prendre de nouvelles dispositions. »

Aussi, en février 1917, Pandit Malaviyaji demanda

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

de partir afin de présenter un projet concernant l'abolition immédiate du système. Lord Chelmsford lui refusa cette permission. Le moment était venu pour moi de parcourir le pays pour provoquer un soulèvement de l'Inde entière.

Avant d'organiser ce soulèvement, je crus qu'il était plus correct d'aller voir le Vice-roi. Je sollicitai donc une interview. On me l'accorda sur le champ. M. Maffey, maintenant Sir John Maffey, était secrétaire particulier. J'entrai en relation avec lui et j'eus une conversation satisfaisante avec Lord Chelmsford qui, sans être précis, me promit son secours. Je commençai mon itinéraire à Bombay. M. Jehangir Petit se chargea d'organiser la réunion sous les auspices de l'Association Impériale des Notables. La discussion avait pour objet de fixer l'époque à laquelle le Gouvernement devait être tenu d'abolir le système. Il y eut trois propositions : 1° L'abolition vers le 31 mai; 2° abolition aussitôt que possible; 3° abolition immédiate. J'étais partisan d'une date définie, car il eût été alors possible de décider ce que nous aurions à faire si le Gouvernement refusait d'accéder à notre requête dans le temps fixé. Sir Lallubhai Samaldas était partisan d'une abolition « immédiate ». Il prétendait qu' « immédiate » signifiait une période plus courte que le 31 mai. J'expliquai que le peuple ne comprendrait pas le mot « immédiat » et que si nous voulions le voir agir, il fallait lui donner un mot plus précis. Chacun pouvait interprêter « immédiat » à sa façon, le Gouvernement d'une façon et le peuple d'une autre. Il ne pouvait être question de se

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

méprendre sur le « 31 mai » et si rien n'était fait à cette date, nous pourrions alors engager des poursuites. Le 31 mai fut adopté comme ultime date à laquelle l'abolition du système devait être annoncée. Une motion à cet effet fut donc votée dans les réunions publiques, et les assemblées dans l'Inde entière furent d'accord.

Mme Jaiji Petit mit toute son activité au service de l'organisation d'une députation de dames qui devait se présenter devant le Vice-roi. Parmi les dames de Bombay qui faisaient partie de la députation, je me rappelle les noms de Lady Tata et de la défunte Dilshad Begam. Cette députation eut un grand effet. Le Vice-roi donna une réponse encourageante.

Je visitai ensuite Karachi, Calcutta et de nombreuses autres villes. De magnifiques réunions étaient organisées partout, et l'on y faisait preuve d'un enthousiasme débordant. Je n'avais rien espéré de semblable en provoquant ce soulèvement.

A cette époque, je voyageais seul et j'eus donc ainsi de merveilleuses expériences. Les agents du C. I. D. [1] me suivaient partout. Mais, comme je n'avais rien à dissimuler, ils ne m'attaquèrent pas et je ne leur procurai aucun ennui. Heureusement je n'avais alors pas reçu le titre de « Mahatma » bien que l'on m'appelât souvent par ce nom dans les lieux où j'étais connu. Un jour, les agents me dérangèrent à plusieurs stations, me demandèrent mon billet et en relevèrent le numéro.

1. Département d'Investigation criminelle.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

Naturellement, je répondais à toutes les questions qu'ils me posaient. Mes compagnons de voyage m'avaient pris pour un « sadhu » ou pour un « fakir ». Lorsqu'ils s'aperçurent que j'étais inquiété à chaque station, ils prirent mon parti contre les agents et se mirent à interpeller ces derniers : « Pourquoi ennuyez-vous ce pauvre sadhu pour rien, prostestaient-ils. « Ne montrez pas votre billet à ces imbéciles » me disaient-ils. Je leur répondis doucement : « Cela ne me dérange pas; ces hommes ne font que leur devoir. » Les voyageurs n'étaient pas calmés, ils montraient de moins en moins de sympathie et s'élevaient fortement contre ces traitements imposés à des innocents.

Mais les agents étaient encore supportables. La véritable épreuve fut un voyage en troisième classe. L'expérience la plus pénible eut lieu de Lahore à Delhi. Je me rendais à Calcutta de Karachi, via Lahore, où je devais changer de train. Il était impossible de trouver une place dans le train. Il était plein et ceux qui voulaient y entrer devaient employer la force et souvent se glisser par les fenêtres lorsque les portes étaient fermées. Je devais arriver à Calcutta au jour fixé pour la réunion et il m'eut été impossible d'y assister si j'avais manqué le train. J'avais presque abandonné l'espoir de pouvoir pénétrer dans le compartiment. Personne ne voulait de moi, mais un porteur, voyant mon état, vint vers moi. « Donnez-moi douze annas et je vous trouverai une place, me dit-il. — C'est bien, dis-je. Vous les aurez quand j'aurai ma place ». Le jeune homme allait de compartiment en compartiment en suppliant

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF THE REPUBLIC OF INDIA

CSL

les voyageurs mais personne ne l'écoutait. Au moment où le train allait s'ébranler, des voyageurs lui dirent : « Il n'y a pas de place ici, mais poussez-le si vous voulez. Il restera debout. » — Alors? me demanda le porteur. J'acceptai immédiatement et l'on me fit passer par la fenêtre. Je pénétrai ainsi dans le train et le porteur gagna ses douze annas.

La nuit fut affreuse. Les autres voyageurs étaient assis tant bien que mal. Je restai deux heures debout, entenant la chaîne de la couchette supérieure. Pendant ce temps, des voyageurs me harcelaient sans arrêt : « Pourquoi ne vous asseyez-vous pas ? disaient-ils. J'essayais de discuter avec eux, en leur répondant qu'il n'y avait pas de place; mais ils ne pouvaient supporter me voir debout tandis qu'ils étaient étendus dans les couchettes supérieures. Ils ne se lassaient pas de m'ennuyer et je ne me lassais pas de leur répondre doucement. Je réussis enfin à les adoucir. Certains me demandèrent mon nom et lorsque je le leur dis, ils se sentirent intimidés. Ils s'excusèrent et m'offrirent une place. La patience était ainsi récompensée. J'étais mort de fatigue et ma tête semblait tourner. Dieu était venu à mon secours au moment le plus critique.

J'arrivai ainsi tant bien que mal à Delhi puis à Calcutta. Le Maharaja de Cassimbazaar, président de la réunion tenue à Calcutta, fut mon hôte. Comme à Karachi, là aussi, l'enthousiasme était débordant. De nombreux Anglais assistèrent à cette réunion.

Avant le 31 mai, le Gouvernement annonça que

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

l'émigration indienne par contrat était désormais abolie.

En 1894, j'avais présenté une première pétition pour protester contre ce système, et j'avais alors espéré que ce « semi-esclavage » ainsi que Sir W.-W. Hunter appelait ce système, toucherait un jour à sa fin. Maintenant, l'œuvre était achevée. Beaucoup avaient contribué au soulèvement qui avait commencé en 1894, mais je ne peux m'empêcher de dire que le Satyagraha contribua à hâter sa fin.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre XVIII

CHAMPARAN

Champaran est le pays du Roi Janaka [1]. Il est aujourd'hui couvert de manguiers, mais il était rempli pareillement de plantations d'indigotiers jusqu'en 1917. Le fermier de Champaran était tenu par la loi de planter les trois-vingtièmes de ses terres d'indigotiers dont il était redevable à son propriétaire. Cette coutume était connue sous le nom de système tinkathia [2], car trois kathas sur vingt (qui font une acre) devaient être plantés d'indigotiers.

Je dois avouer qu'alors je ne connaissais ni le nom ni la position géographique de Champaran, et que j'ignorais tout des plantations d'indigotiers. J'avais vu des paquets d'indigo, mais je ne savais pas que ces plantes fussent plantées et traitées à Champaran au plus grand préjudice de milliers de cultivateurs. Rajkumar Shukla appartenait à cette classe qui avait

1. Roi qui, dans la légende hindoue, alliait les vertus d'un roi à celles d'un saint. Champaran est situé dans le Bihar du Nord, au pied des monts Himalaya.
2. « Tin » signifie trois.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

été soumise à cette cruelle oppression, et il désirait ardemment faire disparaître cette tache d'indigo pour les milliers d'hommes qui souffraient comme il avait jadis souffert. Il me happa à Lucknow, où je m'étais rendu pour le Congrès de 1916. « Le Vakil Babu vous expliquera notre détresse » me dit-il et il me supplia d'aller à Champaran. « Le Vakil Babu »[1], n'était autre que Vrajakishore Prasad qui devint mon estimé collaborateur à Champaran et qui est, maintenant, l'âme même de l'œuvre publique en Bihar. Rajkumar Shukla le conduisit sous ma tente Il était vêtu d'alpaga noir et il ne me fit alors aucune impression. Je le pris pour quelque vakil exploitant les pauvres raiyats [2]. L'ayant vaguement entendu prononcer le nom de Champaran, je lui répondis selon mon habitude : « Il m'est impossible de formuler quelque opinion avant de connaître la situation. Présentez votre réclamation au Congrès, mais laissez-moi pour le moment. » Rajkumar Shukla, naturellement, attendait un secours du Congrès. Vrajakisjhore Prasad présenta sa demande, en faveur des habitants de Champaran qui fut reçue à l'unanimité. Il voulait que j'aille personnellement à Champaran pour que je visse les souffrances des raiyats. Je lui répondis que j'ajouterais Champaran à mon itinéraire, et que j'y resterais un jour ou deux. « Un jour suffira me dit-il, et vous verrez la situation de vos propres yeux. » De Lucknow, je me rendis à Cawnpore. Rajku-

1. Vakil signifie avocat. Babu est un titre honorifique. J'ai négligé de le répéter au cours de ce chapitre.
2. Raiyats signifie « paysans ».

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

GSL

mar Shikla m'y suivit. « Excusez-moi cette fois, lui dis-je. Mais, je vous promets d'y aller plus tard. » Je retournai à l'Ashram de Sabarmati. Doué d'un don d'ubiquité, Rajkumar s'y trouvait encore. » « Veuillez fixer, maintenant, votre date » me dit-il. « Eh bien, répondis-je, je dois être à Calcutta à telle époque; venez m'y retrouver et vous m'emménerez. » J'ignorais où je devais aller, ce que je devais faire, et ce que je devais voir. Avant mon arrivée, Rajkumar Shikla s'était rendu à Calcutta et s'y était installé. Ainsi, cet agriculteur ignorant, sans éducation, mais résolu, eut raison de moi. Au début de 1917, nous quittâmes donc Calcutta pour Champaran semblables à deux campagnards. Je ne savais pas même le train que nous devions prendre. Rajkumar Shikla me conduisit et nous voyageâmes ensemble pour arriver à Patna dans la matinée.

C'était ma première visite à Patna. Je n'avais pas d'ami qui pût me recevoir. Mon idée première fut que Rajkumar Shukla devait avoir quelque influence à Patna. Mais, j'avais fait plus ample connaissance avec lui pendant le voyage, et en arrivant à Patna, il ne me restait guère d'illusions. Il était entièrement sans défense. Les vakils n'étaient pas ses amis ainsi qu'il le croyait. Le pauvre Rajkumar n'était ni plus ni moins que leur domestique. Entre de tels clercs et leurs vakils existe un abîme aussi large que le Gange. Rajkumar Shukla m'emmena chez Rajendra Prasad [1]

1. Rajendra Prasad devint l'un des disciples les plus dévoués de Mahatma Gandhi et il l'est resté encore aujourd'hui.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

à Patna. Celui-ci se trouvait à Puri ou dans un autre endroit. Il y avait dans ce bungalow un domestique qui ne fit pas attention à nous. J'avais sur moi de quoi manger mais je désirais des dattes que mon compagnon m'acheta dans un magasin. L'intouchabilité existait d'une façon sévère en Bihar. Je ne devais pas me servir du puits en même temps que les domestiques, car les gouttes d'eau s'échappant de mon seau auraient pu souiller ceux-ci qui ignoraient à quelle caste j'appartenais. Ces choses ne m'étonnaient pas, car j'y étais habitué. Ces manières en fait d'hospitalité fortifièrent mon respect pour Rajkumar Shukla et m'aidèrent à mieux le connaître. Je compris alors qu'il ne pourrait me guider et je saisis les rênes de mes propres mains.

J'avais fait la connaissance de Maulana Mazharul Haq à Londres lorsqu'il y faisait son droit, et lorsque je l'avais rencontré au Congrès de Bombay en 1915 — il était alors Président de la Ligue Musulmane — il avait renoué nos relations et m'avait invité à descendre chez lui si je passais un jour par Patna. Je me souvins de cette invitation et je lui écrivis pour lui faire part de ma visite. Il vint immédiatement avec sa voiture et me pria d'accepter son hospitalité. Je le remerciai et je lui demandai de m'indiquer mon lieu de destination par le premier train. Il me conseilla d'aller d'abord à Muzaffarpur. Un train partait le soir même dans lequel il m'installa.

Principal Kripalani était alors à Muzaffarpur. Je le connaissais depuis mon séjour à Hyderabad. Le docteur Choithram m'avait parlé de son grand dévouement,

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

de sa vie simple et de l'Ashram que le docteur Choithram dirigeait avec les fonds fournis par le Professeur Kripalani. Il était alors professeur au Collège du Gouvernement, à Muzaffarpur, et venait à peine de démissionner lorsque j'arrivai. Je lui avais envoyé un télégramme pour l'informer de mon arrivée, et il m'attendait à la gare avec une foule d'étudiants, bien que le train arrivât à minuit. Il ne possédait pas d'appartement, et il vivait chez le Professeur Malkani, qui devint donc virtuellement mon hôte. A cette époque, c'était un événement extraordinaire pour un professeur du Gouvernement que d'héberger un homme comme moi.

Le Professeur Kripalani me parla de la situation désespérée du Bihar, particulièrement du département Tirhut, et m'expliqua la difficulté de ma tâche. Il était en relations très étroites avec les Biharis et il leur avait déjà parlé de la mission qui m'amenait en Bihar.

Vrajakishore arriva alors de Darbhanga et Rajendra Prasad de Puri. Vrajakishore me frappa cette fois par son humilité, sa simplicité, sa bonté et sa foi extraordinaire, si caractéristique des Biharis et je m'en réjouis.

Bientôt, je me sentis pris d'une très grande amitié pour lui et pour ses amis. Il me mit vivement au courant de tous les faits et m'expliqua, d'après sa propre expérience légale, la façon dont les raiyats étaient traités.

Lorsqu'il eut terminé, je lui dis : « Le rôle des tribunaux est inutile lorsque les raiyats sont écrasés et terrorisés. Le seul remède pour eux est de se débarrasser de la crainte. Nous n'aurons pas de repos avant que

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

nous ayions fait disparaître de Bihar le système tinkathia. Je croyais pouvoir m'en aller dans deux jours, je vois maintenant que deux ans seront peut-être nécessaires pour mener à bien cette tâche, et je suis prêt à y consacrer tout ce temps si cela est nécessaire ». Vrajakishore avait un sang-froid exceptionnel. « Nous vous aiderons autant que nous le pourrons, répondit-il tranquillement. Mais dites-moi, je vous en prie, quelle sorte de secours vous sera nécessaire ». Notre conversation se poursuivit jusqu'à minuit. « Vos connaissances légales ne me seront pas très utiles, leur dis-je. Mais j'aurai besoin d'être aidé en matière de questions religieuses, et, en ce qui concerne la langue. Il sera peut-être nécessaire d'affronter la prison, mais bien que je désirerais vous voir accepter ce risque, vous ne vous y exposerez que dans la mesure de vos forces. Devenir de simples clercs et abandonner votre profession pour un temps indéterminé n'est pas une légère décision. Il m'est difficile de comprendre le patois Hindou. J'aurai besoin de vous comme interprètes. Nous ne pouvons rétribuer aucun service. Tout travail devra être exécuté dans un esprit d'amour et de dévouement. »

Vrajakishore comprit immédiatement, et il nous fit subir un contre-interrogatoire tour à tour. Il essayait de préciser mes déclarations — pendant combien de temps aurais-je besoin d'eux, combien d'hommes seraient nécessaires, travailleraient-ils à tour de rôle? etc. Il demanda alors aux vakils quelle serait la mesure de leur dévouement.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Ils me donnèrent définitivement cette assurance : « Certains seront entièrement à vos ordres. D'autres resteront avec vous aussi longtemps que vous le désirerez. L'idée de nous faire emprisonner est assez nouvelle pour nous. Nous essaierons de nous y habituer. »

Mon but était d'ouvrir une enquête sur la condition des agriculteurs de Champaran et d'écouter les doléances de ceux-ci émises contre les planteurs d'indigotiers. Il m'était donc nécessaire d'approcher des milliers de raiyats. Mais, il me semblait essentiel, avant d'ouvrir mon enquête, de connaître l'opinion des planteurs à ce sujet et de voir également le Commissaire du Département. Le Secrétaire de l'Association des Planteurs me dit franchement que j'étais un étranger et que je n'avais pas le droit de me placer entre les planteurs et leurs fermiers; et que je n'avais qu'à présenter ma réclamation par écrit. Je lui répondis poliment que je ne me considérais pas comme un étranger mais que j'avais le droit de me renseigner sur la condition des fermiers si ces derniers désiraient que je le fasse.

Le Commissaire, que j'allai voir, le prit de haut et me pria de quitter Tirhut sur-le-champ. Je mis mes collaborateurs au courant de ces événements et je leur dis qu'il était fort probable que le Gouvernement m'empêcherait de poursuivre ma tâche, et mon arrestation pouvant avoir lieu plus tôt que je le croyais qu'il serait préférable, en ce cas que je sois arrêté à Motihari et si possible en Bettiah. Il était donc nécessaire que je m'y rendisse aussi vite que possible.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF THE REPUBLIC OF INDIA

CSL

Champaran est une commune du département de Tirhut, et Motihari est son quartier général. La maison de Rajkumar Shukla était dans le voisinage de Bettiah et les fermiers des environs étaient les plus pauvres de la commune. Rajkumar Shukla voulait que je les visse et je désirais aussi le faire.

Je partis donc le jour même pour Motihari avec mes collaborateurs. Nous apprîmes qu'à cinq kilomètres de là un fermier avait été maltraité. Nous décidâmes d'aller le voir le lendemain matin, et nous partîmes donc à l'heure fixée pour cet endroit à dos d'éléphant. Ce moyen de locomotion est d'ailleurs aussi commun à Champaran qu'une charrette en Gujarat. Nous avions à peine parcouru la moitié du chemin qu'un envoyé du Commissaire de Police nous rattrapa et nous dit que ce dernier nous envoyait ses compliments. Je compris la signification de ce message, et j'entrai dans la voiture de louage que l'envoyé avait fait venir. Il me remit donc un ordre me priant de quitter Champaran et il me reconduisit chez moi. Comme il me demandait d'accuser réception de cet ordre, j'écrivis pour déclarer que je n'entendais pas exécuter ce décret ni quitter Champaran avant que mon enquête fût terminée. Je reçus donc l'avis d'avoir à comparaître devant le Tribunal le jour suivant pour avoir désobéi aux ordres du Gouvernement. Je passai toute la nuit à écrire des lettres et à donner des instructions nécessaires à Vrajakishore Prasad. La nouvelle de ce décret et du mandat d'appel se répandit comme le feu et j'appris que Motihari avait été ce jour-là le lieu de scènes

MINISTRY OF CULTURE — GOVERNMENT OF INDIA

CSL

sans précédent. La maison de Gorakh Babu et le Tribunal étaient remplis à craquer. J'avais heureusement terminé tout mon travail pendant la nuit, et ainsi, je pus tenir tête aux manifestants. Mes compagnons me furent d'un grand secours. Ils s'occupèrent de diriger les manifestants; car ces derniers me suivaient partout. Une sorte de camaraderie s'éleva entre les fonctionnaires et moi. J'aurais pu légalement refuser les ordres qui m'étaient donnés. Au contraire, je les acceptais tous et mon attitude envers les fonctionnaires fut correcte. Ils comprirent donc que je ne tenais pas à les offenser personnellement mais que je voulais opposer une résistance civile à leurs ordres. Ils furent donc soulagés et au lieu de nous ennuyer, ils se servirent au contraire avec plaisir de notre collaboration pour conduire les manifestants. Mais, visiblement leur autorité était ébranlée. Le peuple avait perdu pour l'instant toute crainte de châtiment et il obéissait à la force d'amour que ses nouveaux amis exerçaient sur lui.

On doit se rappeler que personne ne me connaissait à Champaran. Les paysans étaient tous ignorants. Champaran très au nord du Gange, et au pied des monts Himalayas, tout près de Napal, était hors du reste de l'Inde. Le Congrès était réellement inconnu en ces contrées.

D'accord avec mes collaborateurs, j'avais décidé qu'on ne ferait rien au nom du Congrès. Nous cherchions le travail et non la célébrité; la substance et non l'ombre. Le nom du Congrès était détesté du Gouver-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

nement et de ses contrôleurs, les planteurs. Pour eux, le Congrès n'était qu'un prétexte à querelles d'avocats. Aucun émissaire n'avait été envoyé par le Congrès pour préparer le terrain de notre arrivée. Rajkumar Shikla lui-même était incapable de toucher les milliers de paysans. Donc, aucun travail politique n'avait encore été fait parmi eux. Le monde, hors de Champaran, leur était inconnu, et cependant, la foule me reçut comme si j'avais été un ami de longue date. Il n'est pas exagéré de dire qu'en cette rencontre avec les raiyats, je me trouvai face à face avec Dieu, Ahimsa et la Vérité. Lorsque je recherche la qualité qui me permit de réaliser cette tâche, je ne trouve en moi que mon amour pour le peuple. Et qui n'était, par contre, que l'expression d'une foi inébranlable en l'Ahimsa.

Ce jour à Champaran fut un événement inoubliable dans ma vie et fut un jour de lettre-rouge pour les paysans et moi. D'après la loi, je devais être jugé, mais c'était véritablement le procès du Gouvernement qui avait lieu. L'avocat du Gouvernement, les Magistrats et autres personnalités officielles étaient sur des charbons ardents. Ils se demandaient ce qu'ils devaient faire. L'avocat du Gouvernement pria le Président de remettre l'affaire. Mais, j'intervins et je demandai au Président de ne pas remettre mon jugement car je voulais plaider coupable pour avoir désobéi à l'ordre de quitter Champaran et je lus la déclaration suivante :

« Avec la permission de la Cour, je voudrais faire une brève déclaration afin d'expliquer pourquoi j'ai pris

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

la décision très grave de désobéir en apparence à l'ordonnance passée sous le nº 144 de Cr. P. C. Selon mon humble avis, seule une différence d'opinions nous sépare, l'Administration locale et moi. J'ai pénétré dans ce pays avec le désir de rendre des services humanitaires et nationaux. Je suis venu pour répondre à l'invitation pressante qui m'avait été faite afin d'aider les raiyats, qui prétendent n'être pas traités loyalement par les planteurs d'indigotiers. Je ne pouvais rendre aucun service sans étudier le problème. Je suis donc venu pour l'étudier avec la collaboration, si possible, de l'Administration et des planteurs. Aucun autre motif ne m'a poussé, et il m'est impossible de croire que mon arrivée puisse en aucune façon déranger l'ordre public et amener la perte de vies humaines. Je me vante d'avoir une énorme expérience de ces questions. Les membres de l'Administration, cependant n'ont pas été de mon avis. Je devine parfaitement leur difficulté et j'admets aussi qu'ils ne peuvent que remplir les ordres reçus. Comme citoyen fidèle aux lois, mon premier mouvement serait d'obéir aux ordres qui me seraient donnés. Mais, je ne pourrais les exécuter sans faire violence à mon sens du devoir vis-à-vis de ceux pour lesquels je suis venu. Je pense que je ne peux maintenant les aider qu'en restant dans leur milieu. Je ne pourrais donc, volontairement, me retirer. En ces débats de conscience, je ne pourrais que rejeter sur l'Administration la responsabilité qui me forcerait à me séparer d'eux. Je sais parfaitement que lorsqu'on a dans la vie publique des Indes une position

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

telle que la mienne on doit se montrer extrêmement prudent à donner l'exemple. J'ai la ferme conviction que sous la constitution complexe qui nous régit la seule attitude sûre et honorable pour un homme qui se respecte, est, dans les circonstances actuelles où je me trouve, de faire ce que j'ai décidé, c'est-à-dire de me soumettre sans protester au châtiment qu'entraîna ma désobéissance.

J'ose faire cette déclaration, non pour atténuer la punition qui doit m'être décernée, mais pour démontrer que j'ai négligé l'ordonnance qui m'avait été présentée non par manque de respect envers une autorité légale mais par obéissance à la plus haute loi de notre être, à la voix de la conscience. »

Il n'y avait plus maintenant d'occasion pour retarder l'audience, mais comme le Président et l'Avocat du Gouvernement avaient été pris par surprise le Président remit le jugement. Pendant ce temps j'avais télégraphié tous les détails au Vice-roi, à mes amis de Patna et aussi à Pandit Madan Mohan Malaviya [1] et à d'autres.

Avant de m'appeler devant le Tribunal pour y être jugé, le Président envoya un écrit spécifiant que son Excellence le Lieutenant Gouverneur [2] avait ordonné que le procès contre moi fût retiré, le Questeur m'écrivit que j'étais libre de mener la dite enquête et que je pouvais compter sur toute l'aide nécessaire de la part

1. Le chef distingué de l'Hindouisme orthodoxe.
2. Sir Edward Gait.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

des fonctionnaires. Aucun de nous ne s'attendait à une aussi prompte et heureuse issue.

J'allai voir le Quêteur, M. Heycock. Il semblait être un brave homme, désireux de rendre justice. Il me dit que je pouvais lui demander tous les papiers qui me seraient utiles et que j'étais libre de le voir chaque jour si je le désirais. Le pays eut donc ainsi sa première leçon de choses pratique en Désobéissance civile. L'affaire fut librement discutée dans le pays et dans la Presse et mon enquête profita ainsi d'une publicité inattendue.

Il était nécessaire pour mon enquête que le Gouvernement restât neutre. Mais, l'enquête n'eut pas besoin de l'aide des rédacteurs de journaux ou d'articles de tête dans la Presse. D'ailleurs, la situation à Champaran était si délicate et difficile qu'une critique trop énergique ou des articles trop colorés auraient pu facilement nuire à la cause que je cherchais à épouser. Aussi, j'écrivis aux directeurs des principaux journaux pour les prier de ne pas prendre la peine d'envoyer des rédacteurs car je les tiendrais au courant de tout ce qu'il serait nécessaire de publier. L'attitude du Gouvernement favorisant ma présence avait déplu aux planteurs de Champaran et je savais que même les fonctionnaires, bien qu'ils ne pussent pas s'exprimer ouvertement, ne pouvaient guère s'en réjouir. Des articles inexacts ou exagérés ne pouvaient donc que les irriter davantage et leur colère, au lieu d'être dirigée contre moi, frapperait sûrement les pauvres raiyats terrorisés et retarderait gravement ma recherche

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

sur la vérité de l'affaire. Malgré ces précautions, les planteurs complotèrent contre moi une perfide agitation. Toutes sortes de mensonges parurent dans la Presse contre mes collaborateurs et moi. Mais, mon extrême prudence et mon insistance apportées à la vérité jusqu'au moindre détail les désarmèrent. Les planteurs ne reculèrent devant aucune action pour diffamer Vrajakishore mais plus ils l'injuraient plus celui-ci s'élevait dans l'estime du peuple.

Lors d'une situation aussi délicate je n'avais pas cru convenable d'inviter les chefs des autres provinces. Pandit Malaviyaji m'avait assuré que je n'avais qu'à l'appeler chaque fois que j'aurais besoin de lui, mais je ne pris pas cette peine. Ainsi, on put éviter que la lutte prît un aspect politique. Mais, j'envoyai de temps en temps aux meneurs et aux principaux journaux des reportages destinés non à la publication, mais à les tenir au courant de la situation. J'avais compris que si le but était politique mais que la cause ne le fût pas, on ne pouvait que gâcher celle-ci en lui donnant un aspect politique, mais qu'il fallait au contraire lui garder des limites non-politiques. La lutte de Champaran prouvait qu'en toute occasion le secours désintéressé du peuple aide définitivement le pays d'une façon politique.

Donner une description complète de l'enquête de Champaran serait raconter l'histoire du paysan lui-même, ce qui est hors de question. L'enquête de Champaran fut une expérience hardie de la Vérité et de l'Ahimsa. Elle révéla leur pouvoir souverain pour

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

réparer les torts des hommes. L'enquête ne pouvait être menée à bien dans la maison de Gorakh Babu sans au préalable avoir demandé à celui-ci de la quitter. Et les gens de Motihari ne s'étaient pas encore débarrassé de leur crainte jusqu'à nous louer une maison. Cependant, Vrajakishore s'empara habilement d'un bungalow libre, entouré d'un grand terrain et nous nous y installâmes.

Il n'était guère possible de poursuivre notre tâche sans ressources pécuniaires. Cependant, nous n'avions pas l'habitude de faire un appel d'argent au public pour un travail de cet ordre. Vrajakishore et ses amis n'étaient que de simples vakils, qui contribuaient eux-mêmes aux fonds ou qui demandaient à des amis de les aider lorsqu'ils en avaient l'occasion. Je m'étais promis de ne rien accepter des raiyats de Champaran. J'étais également décidé à ne pas faire un appel de fonds au pays entier pour mener cette enquête ce qui eût donné à mon œuvre un aspect politique. Des amis de Bombay m'offrirent quinze mille roupies [1], mais je refusai cette offre avec des remerciements, et je décidai d'obtenir autant d'argent que je le pourrais de Biharis aisés vivant aux environs de Champaran, et si d'autres ressources m'étaient encore nécessaires, d'aller voir mon ami le docteur P. J. Mehta de Rangoon. Le docteur Metha accepta immédiatement de m'envoyer tout ce dont je pourrais avoir besoin. Nous étions donc libérés d'inquiétudes de ce côté. Il nous était inutile de deman-

1. Mille livres sterling.

UNIVERSITY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

der une très grosse somme, car nous voulions absolument adopter un système de grande économie conforme à l'indigence de Champaran. D'ailleurs, nous nous aperçûmes que nous n'avions pas besoin d'argent. J'ai l'impression que nous ne dépensâmes pas plus de trois mille roupies; et autant que je m'en souviennne, nous économisâmes quelques centaines de roupies sur ce que nous avions récolté.

La façon étrange dont vivaient mes compagnons pendant les premiers jours était le thème constant de nos moqueries à leurs dépens. Chaque vakil avait un domestique et un cuisinier, donc une cuisine séparée, et dînait souvent vers minuit. Bien que les vakils assurassent leurs propres dépenses, leur irrégularité m'ennuyait; mais, comme nous étions devenus amis intimes, il ne pouvait y avoir, entre nous, de possibilité de malentendus, et ils aceptèrent mes plaisanteries de bonne grâce. Enfin, on décida que l'on renverrait les domestiques, que l'on réunirait toutes les cuisines et que l'on observerait des heures régulières. Comme tous n'étaient pas végétariens, et comme deux cuisines eussent été trop coûteuses, on décida donc de n'employer qu'une seule cuisine végétarienne. Nous dûmes aussi insister pour avoir de simples repas.

Ces arrangements réduisirent considérablement les dépenses, et nous firent gagner beaucoup de temps et d'énergie au moment où cela nous était le plus nécessaire. Une foule de paysans vint déposer; ceux-ci étaient suivis d'une armée de compagnons qui remplissait le jardin et les environs. Les efforts que firent mes

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

amis pour me sauver des chercheurs de « dashran »[1] réussirent pleinement. A la fin, cinq ou six volontaires furent demandés pour inscrire les réclamations et cependant, certains durent s'en aller le soir sans avoir pu déposer leurs griefs. Toutes ces déclarations n'étaient pas essentielles, la plupart faisaient double emploi, mais on ne pouvait contenter le peuple autrement, et je comprenais ses sentiments en ce cas. Ceux qui inscrivaient ces déclarations devaient observer certaines règles. Chaque paysan devait subir un interrogatoire, et celui qui ne sortait pas victorieux de cette épreuve, était renvoyé. Ceci prenait beaucoup de temps, mais la plupart des déclarations étaient ainsi indiscutables. Un officier du C. I. D.[2] était toujours présent à l'enregistrement de ces déclarations. Nous aurions pu l'empêcher d'y assister, mais nous avions décidé dès le début, non seulement de ne pas nous inquiéter de la présence des officiers du C. I. D. mais de traiter ceux-ci avec courtoisie et de leur fournir des renseignements. Ceci était loin de nous faire du mal. Au contraire, le fait que les réclamations étaient inscrites en présence des officiers du C. I. D. rendait les paysans moins craintifs. Tandis que d'une part, l'esprit des paysans était débarrassé d'une crainte excessive, de l'autre, la présence de ces officiers servait de contrôle à toute exagération. Les amis du C. I. D. avaient

1. Darshan consiste à obtenir le regard d'un Saint. Mahatma Gandhi déteste cette pratique lorsqu'elle s'applique à lui-même, mais il est difficile de l'éviter quand il s'agit de pauvres illettrés.
2. Département d'Investigation criminelle.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

pour tâche de prendre les gens au piège, aussi les paysans devaient-ils se montrer prudents.

Comme je ne voulais pas irriter les planteurs, mais les vaincre par la douceur, je me fis un devoir de rencontrer ceux sur lesquels pesaient les plus lourdes accusations. Je vis aussi l'Association des Planteurs, je lui communiquai les doléances des paysans et j'étudiai son point de vue. Certains planteurs me haïssaient, d'autres se montraient indifférents, tandis que quelques-uns me traitaient avec politesse. Vrajakiskore et Rajendra Prasad formaient un couple sans pareil. Leur dévouement me mettait dans l'impossibilité de prendre une seule décision sans leur aide. Leurs disciples, ou leurs compagnons, étaient toujours avec nous. Ils étaient tous Biharis. Leur tâche principale consistait à inscrire les déclarations des raiyats.

Le professeur Kripalani ne pouvait que se joindre à nous. Bien qu'il fût Sindhi, il était plus Bihari qu'un Bihari de naissance. J'ai connu peu d'hommes laborieux, plus capables d'adopter leur province d'adoption. Personne n'aurait pu deviner qu'il appartenait à une province différente. Il était mon gardien en chef. Il s'était alors fait un point d'honneur de me sauver des chercheurs de « darshan ». Il éloignait les gens à l'aide de son esprit intarissable ou par d'aimables menaces. A la nuit il reprenait son métier de professeur, intéressait ses compagnons par ses remarques et par ses études historiques, et rendait courageux le premier venu.

Maulana Mazharul Haq avait ajouté son nom à

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

la liste des bienfaiteurs sur lesquels nous pouvions compter en cas de nécessité, et il ne manquait pas de venir la consulter une ou deux fois par mois. Le luxe et la richesse où il vivait alors formaient un contraste avec la vie simple qu'il mène aujourd'hui. La façon dont il s'associa à nous nous le fit considérer comme un des nôtres, bien que ses vêtements élégants eussent donné à un étranger une toute autre impression [1].

1. Avant sa mort survenue en 1929, il se retira complètement du monde, et il mena la vie d'un ascète religieux.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre XIX

KHAIRA

En apprenant à mieux connaître Bihar, j'eus la certitude qu'aucune œuvre permanente ne pouvait être accomplie sans qu'une éducation spéciale fût donnée aux paysans. L'ignorance des raiyats était touchante. Ils permettaient à leurs enfants d'errer à l'aventure, ou ils les faisaient travailler du matin au soir aux plantations d'indigotiers pour gagner quelques centimes par jour. A cette époque, le salaire d'un ouvrier n'excédait pas dix pices [1], celui d'une femme six, et d'un enfant trois. Celui qui réussissait à gagner quatre annas [2] par jour était considéré comme le plus heureux. D'accord avec mes compagnons je décidai d'ouvrir des écoles primaires dans six villages. L'une des conditions était que les paysans nourriraient et logeraient les professeurs, tandis que nous assumerions les autres dépenses. Les paysans n'avaient

1. Cinq sous.
2. Huit sous.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

pas d'argent, mais ils pouvaient parfaitement fournir des victuailles. D'ailleurs, ils avaient déjà offert d'apporter des grains et d'autres matières premières. Où trouver les professeurs? C'était un grand problème. Il était difficile d'en trouver qui acceptassent de travailler pour un maigre salaire ou même sans rémunération. Je pensais qu'il ne fallait jamais placer les enfants sous la direction de maîtres ordinaires. La qualité intellectuelle n'était pas aussi importante que le sens moral.

Je lançai donc un appel public pour trouver des maîtres volontaires. On répondit bientôt. Sjt Gangadharrao Deshpande envoya Babasaheb Soman et Pundarik. Mme Avantikabai Gokhale arriva de Bombay, et Mme Anandibai Vaishampayan de Poona. J'envoyai chercher à l'Ashram Chhotalal, Surendranath avec leurs femmes et mon fils Devdas. Au même moment, Mahadev Desai [1] se joignit à moi. Ma femme fut aussi convoquée à Sabarmati pour ce travail. C'était un assez grand contingent. Shrimati Avandikabai et Shrimati Anandibai possédaient une assez bonne instruction, mais Mme Drugu Desai et Mme Manibehn Parikh n'avaient que quelques notions de Gujarati et Kasturbai était plus ignorante encore. Comment ces dames pourraient-elles instruire les enfants en Hindi? Je leur expliquai qu'elles auraient à apprendre aux enfants moins la grammaire que la

1. Il est devenu depuis ces dernières années le secrétaire et l'ami le plus dévoué de Mahatma Gandhi. La traduction de cette autobiographie de Gujarati en Anglais lui est due en partie.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

propreté et les bonnes manières. En ce qui concernait les lettres, il n'y avait pas ainsi qu'elles le croyaient une si grande différence entre le Gujarati, l'Hindi et le Marathi; et dans les classes primaires, en tous cas, l'enseignement des rudiments de l'alphabet et du calcul n'étaient pas bien difficile. Le résultat fut que les classes dirigées par ces dames réussirent parfaitement. Cette expérience leur donna confiance et les intéressa à leur tâche. L'école d'Avantikabai devint une école modèle. Avantikabai s'était donnée corps et âme à cette œuvre. Elle y apportait ses dons exceptionnels. Par l'entremise de ces femmes, nous pûmes en quelque mesure toucher les paysannes.

Mais, je ne voulais pas borner mon travail à cette éducation primaire. Les villages étaient insalubres, les rues pleines d'ordures, les puits entourés de boue nauséabonde, et les cours de ferme dans une saleté indescriptible. Les adultes avaient grand besoin de quelques leçons de propreté. Ils étaient tous atteints de différentes maladies de peau. Aussi, l'on décida de s'attacher à un travail sanitaire autant que possible, et d'entrer dans tous les détails de l'existence. On eut besoin de docteurs pour cette tâche. Je demandai aux Aides de la Société Indienne de nous envoyer les services du docteur Dev. Nous étions de grands amis, et celui-ci se mit à ma disposition pour six mois. Les professeurs devaient tous travailler sous ses ordres. Tous avaient reçu l'ordre de ne se mêler en rien aux réclamations concernant les planteurs ou aux questions politiques. Ceux qui avaient quelques doléances à présenter ne devaient s'adresser qu'à moi-même. Nul ne

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

devait s'aventurer hors de sa voie. Mes amis observèrent ces instructions avec une merveilleuse fidélité. Je ne me rappelle pas avoir remarqué un seul manque de discipline. Autant que possible, chaque école était placée sous la direction d'un homme et d'une femme. Ces volontaires devaient s'occuper des remèdes médicaux et de la salubrité. Les femmes ne devaient être soignées que par des femmes.

Les secours médicaux étaient très simples. L'huile de ricin, la quinine et les onguents sulfureux étaient les seuls remèdes fournis aux volontaires. Si le malade montrait une vilaine langue ou se plaignait de constipation, l'huile de ricin était administrée; en cas de fièvre, la quinine était donnée après une dose laxative d'huile de ricin et l'onguent sulfureux était appliqué en cas de furoncles et de gale sur les parties malades préalablement lavées. Aucun malade n'avait la permission d'emporter des remèdes chez soi. Chaque fois qu'il y avait une complication le docteur Dev était appelé. Le docteur Dev visitait chaque centre certains jours de la semaine.

Beaucoup d'individus profitaient de ce simple secours. Cet élan de travail ne semblera pas curieux si l'on se souvient que les maux dominants étaient peu nombreux, susceptibles d'être guéris facilement sans l'aide d'aucun expert. Ces mesures réussirent parfaitement.

La salubrité était une question difficile. Les paysans ne savaient rien faire. Les agriculteurs même ne consentaient pas à balayer. Mais le docteur Dev n'était

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

pas homme à se laisser facilement décourager. Ses volontaires et lui s'attachèrent à rendre le village idéalement propre. Ils balayèrent les rues et les cours de ferme, nettoyèrent les puits, remplirent les abreuvoirs du voisinage, et conseillèrent affectueusement aux villageois de chercher des volontaires parmi eux. Dans certains villages, ils firent honte aux paysans en se mettant à l'ouvrage; et dans d'autres, les paysans étaient si enthousiastes qu'ils préparaient même les routes pour permettre à ma voiture de circuler d'un endroit à un autre. Ces agréables aventures alternaient avec d'autres plus amères dues à l'apathie des gens. Je me souviens que certains exprimèrent franchement leur dégoût pour ce travail.

Il n'est pas déplacé de conter ici une expérience que j'ai déjà relatée au cours de nombreuses réunions. Bhitiharva était un petit village où se trouvait une de nos écoles. J'eus l'occasion de visiter un plus petit village dans les environs, et j'aperçus quelques femmes vêtues d'une façon malpropre. Je dis donc à Mme Gandhi de leur demander pourquoi elles ne lavaient pas leurs vêtements. Ma femme leur parla. L'une de ces femmes l'emmena dans sa hutte et lui dit : « Voyez donc. Il n'y a ici ni malle ni armoire pour contenir d'autres vêtements. Le sari[1] que je porte est le seul que je possède. Comment pourrais-je le laver? Dites au Mahatmaji de m'en donner un autre et je jure de me baigner et de mettre un vêtement propre chaque jour.»

1. Robe de femme.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Cette maison n'est pas une exception, mais existe dans de nombreux villages indiens. Aux Indes, dans de nombreuses maisons, les gens vivent sans meubles, sans vêtements de rechange, et n'ont qu'un morceau de tissu pour couvrir leur honte.

Je veux relater encore une autre expérience. A Champaran, il ne manque ni de bambous ni d'herbe. La hutte servant d'école construite à Bhitiharva avait été bâtie à l'aide de ces matériaux. Quelqu'un, probablement un ouvrier d'un planteur des environs, y mit le feu un soir. On ne crut donc pas nécessaire de bâtir une autre hutte de bambous et d'herbes. L'école était soutenue par Sjt Soman et Mme Gandhi; Sjt Soman décida de bâtir une maison durable, et, grâce à son dévouement contagieux, beaucoup l'aidèrent, aussi une petite maison de briques fut-elle bientôt prête. On ne craignait pas maintenant que cette maison fût incendiée. Ainsi les volontaires avec leurs écoles, leur œuvre sanitaire, leurs secours médicaux surent gagner la confiance et le respect des paysans, et eurent ainsi une bonne influence sur eux. Mais je dois avouer avec un grand regret, que l'espoir de mettre sur pied cette œuvre d'une façon permanente ne fut pas exaucé. Les volontaires n'étaient venus que pour un temps déterminé. Je ne pouvais en trouver d'autres ailleurs, et les employés rétribués de Bihar n'étaient pas libres. Aussitôt que mon œuvre à Champaran fut achevée, le travail que j'avais laissé en suspens entre temps me rappela. Néanmoins, l'œuvre accomplie pendant ces quelques mois à Champaran avait pris si profondé-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

ment racine que cette influence existe encore aujourd'hui.

Tandis que l'œuvre sociale que j'ai décrite était menée à bien, les déclarations des raiyats suivaient leurs cours. Des milliers de réclamations avaient été enregistrées et elles ne pouvaient rester sans effet. Le nombre toujours croissant des raiyats venant déposer leurs plaintes exaspérait les planteurs qui mirent en mouvement ciel et terre pour neutraliser mon enquête.

Je reçus un jour, une lettre du Gouvernement de Bihar me signifiant que mon enquête s'était suffisamment prolongée. La lettre était rédigée poliment mais le sens en était clair.

Je répondis que l'enquête se prolongerait et que je ne quitterais pas Bihar avant qu'elle n'ait réussi à apporter un secours quelconque au peuple. Je fis comprendre que le Gouvernement pourrait mettre fin à mon enquête en étudiant les réclamations des raiyats et en les redressant ou en reconnaissant que le cas des raiyats méritait une enquête officielle.

Sir Edward Gait, le Lieutenant Gouverneur, me demanda d'aller le voir, il me dit qu'il désirait constituer une enquête et il m'invita à faire partie du comité. Je m'informai des noms des autres membres, et après avoir pris conseil de mes collaborateurs, j'acceptai de faire partie du Comité à la condition que je serais libre de conférer avec mes collaborateurs, que le Gouvernement me considérerait comme l'avocat des raiyats et si le résultat de l'enquête, ne me donnait pas satisfaction, que je serais libre de conseiller aux

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

raiyats le moyen d'action que ceux-ci auraient à prendre.

Sir Edward Gait accepta ces conditions et annonça l'enquête. Sir Frank Sly fut nommé Président du Comité. Le Comité se prononça en faveur des raiyats, et décréta que les planteurs auraient à rembourser une partie des impôts, prélevés par eux, jugés illégaux par le Comité et que le système tinkathia serait aboli par la loi.

Sir Edward Gait fut en grande partie responsable en obligeant le Comité à faire une déposition unanime et en faisant aussi voter la Loi Agraire d'après les ordres du Comité. S'il n'avait adopté une ferme attitude, et s'il n'avait mis tout son tact au service de la question le décret n'eût pas été voté à l'unanimité et l'Acte Agraire n'eût pas passé. Les planteurs firent preuve d'une force extraordinaire. Ils firent une opposition vigoureuse au décret malgré la déposition, mais Sir Edward Gait resta inébranlable jusqu'à la fin, et mena à bien les décisions du Comité.

Le système tinkathia qui était en vigueur depuis un siècle fut donc ainsi aboli, et avec lui le « Raj. des Planteurs » prit fin à Champaran. Les raiyats qui pendant ce temps avaient été opprimés devinrent plus indépendants, et la superstition tomba qui voulait que la tache d'indigo ne pût jamais être effacée. Mon grand désir eût été de continuer cette œuvre constructive pendant quelques années, de créer de nouvelles écoles, et de visiter plus effectivement les villages. Le terrain était préparé, mais Dieu, comme

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

souvent déjà, ne permit pas à mes plans d'être réalisés.

Lorsque la lutte de Champaran eut pris fin, le Département de Khaira fut presque réduit en état de famine à cause d'une mauvaise récolte. Les fermiers hésitaient à demander la suppression de la redevance pour l'année. Sjt Amritlal Thakkar avait déjà rendu compte de la situation et avait personnellement discuté la question avec un Commissaire, avant que j'eusse donné un avis définitif aux cultivateurs. Sjts Mohanlal Pandya et Shankarlal Parikh s'étaient aussi mêlés à la lutte et avaient provoqué une agitation dans le Conseil Législatif de Bombay par l'entremise de Sjt Vithalbhai Patel et du défunt Sir Gokuldas Kahandas Parekh. Plusieurs députations s'étaient rendu près du Gouverneur en ce but. J'étais à cette époque Président du Sabha du Gujarat. Le Sabha envoya des pétitions et des télégrammes au Gouvernement et accepta avec patience les insultes et les menaces du Commissaire. La conduite des fonctionnaires en cette occasion fut si ridicule et si indigne qu'elle semble maintenant presque incroyable.

La réclamation des cultivateurs était aussi claire que le jour et si modérée qu'un grand jugement n'était pas nécessaire pour l'accepter. D'après la Loi des Redevances Agricoles, si la moisson était de quatre annas [1] ou inférieure à cette somme, les cultivateurs pouvaient réclamer l'entier dégrèvement de la rede-

1. Une roupie : Seize annas. Une récolte de quatre annas implique une redevance de 25 % d'une moisson entière.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

vance pour l'année. D'après les comptes des fonctionnaires la récolte fut déclarée supérieure à quatre annas. D'un autre côté, les cultivateurs prétendaient qu'elle était inférieure à quatre annas. Mais, le Gouvernement n'était pas d'humeur à les écouter. Enfin, toutes les pétitions et les demandes ayant échoué, après avoir délibéré avec mes collaborateurs, je conseillai aux fermiers d'avoir recours au Satyagraha.

Parmi les volontaires, mes principaux camarades dans cette lutte furent Sjt Vallabhbhai Patel, Shankarlal Banker, Shrimati Anasuyaben, Sjt Indulal Yajnik Mahadev Desai et d'autres. Vallabhbhai pour participer à la lutte dut abandonner une clientèle splendide et prospère au barreau, que pour toutes sortes de raisons il ne put jamais retrouver. Nous fixâmes notre quartier-général à l'Anathashram Nadiad, aucun autre endroit n'étant disponible qui eût été assez vaste pour nous contenir tous. Le décret suivant fut signé par tous les Satyagrahis :

« Sachant que la récolte de nos villages est inférieure à quatre annas, nous avons prié le Gouvernement de suspendre la perception de la redevance jusqu'à l'année prochaine, mais le Gouvernement n'a pas accepté notre demande. Donc, nous, soussignés, déclarons solennellement par cette présente déclaration que nous ne payerons au Gouvernement ni l'entière ni une partie de la redevance de l'année. Nous laissons le Gouvernement libre de prendre toutes mesures légales qu'il croira convenables et nous supporterons avec joie les conséquences de ce non-payement. Nous lais-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

serons plutôt confisquer nos terres que de permettre par un payement volontaire à notre cause d'être considérée comme fausse et de compromettre ainsi le respect de nous-mêmes. Si, cependant, le Gouvernement acceptait de suspendre la perception du second acompte de la redevance dans le Département, ceux qui parmi nous seraient dans la situation de pouvoir payer verseraient la somme entière ou la différence des revenus qui seraient dus. La raison pour laquelle ceux qui pourraient payer refusent de verser leur dette est qu'en donnant la somme demandée, les cultivateurs plus pauvres pourraient, pris de panique, vendre leurs biens, s'endetter pour payer leurs impôts et souffrir ainsi justement. En ces circonstances, nous pensons que par égard pour les pauvres le devoir même de ceux qui peuvent payer est de refuser de verser leur redevance. »

La campagne eut une fin inattendue. Il était clair que les paysans étaient à bout de forces, et j'hésitais à les laisser par intransigeance condamner à une ruine finale. Je cherchais un moyen providentiel, qui fut acceptable à un Satyagrahi, de mettre fin à la lutte. L'un m'apparut d'une façon inattendue. J'appris que si les fermiers aisés payaient leur redevance, les pauvres seraient alors dégrévés de l'impôt. Je demandais au Questeur qui, seul, pouvait prendre un engagement pour le département entier, si la promesse de Mamlatdar était vraie pour tout le département. Il me répondit que les décrets déclarant le dégrèvement selon la lettre de Mamlatdar venaient de paraître. Je n'en

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

avais pas été prévenu, mais. si c'était vrai, la réclamation des paysans avait été acceptée. La déclaration on s'en souviendra, avait le même objet; nous nous déclarâmes donc satisfaits par ces décrets.

Cependant, le résultat était loin de me plaire, d'autant que l'action de grâce par laquelle toute campagne Satyagraha se terminait devait être rendue. Le Questeur procéda comme si le décret n'existait pas. Les pauvres devaient être dégrévés de l'impôt, mais bien peu d'entre eux purent bénéficier de ce règlement. Les paysans avaient le droit de déterminer eux-mêmes ceux qui étaient sous la loi, mais ils ne purent l'exercer. Je regrettais qu'ils n'eussent pas la force d'exercer leur droit. Bien que le résultat fût considéré comme le triomphe du Satyagraha, je n'étais pas très enthousiaste, car il manquait tout ce qui était essentiel pour qu'un triomphe fût complet. La fin d'une campagne Satyagraha ne peut être déclarée digne que lorsqu'elle laisse les Satyagrahis plus forts et plus ardents qu'ils ne l'étaient au début.

Champaran, se trouvant dans un coin perdu des Indes et la Presse ayant été tenue à l'écart des opérations, n'attirait guère de curieux de l'étranger. Mais la Campagne de Khaira fut bien différente. Les Gujaratis étaient profondément intéressés à la lutte qui était pour eux une nouvelle expérience. Ils étaient prêts à abandonner leurs richesses pour le succès de la cause. Il leur fut difficile de comprendre que le Satyagraha ne pouvait être mené avec l'aide de l'argent. L'argent ne lui est guère nécessaire. Malgré mes

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

observations les négociants de Bombay nous envoyèrent plus de fonds qu'il n'était nécessaire et à tel point qu'il resta à la fin de la campagne une certaine somme à notre crédit.

Les volontaires Satyagrahis durent en même temps prendre une nouvelle leçon de simplicité. Je ne peux dire qu'ils en profitèrent complètement, mais ils changèrent considérablement leur méthode de vie. Pour les fermiers aussi, la lutte était nouvelle. Nous dûmes donc nous rendre de village en village pour expliquer les principes du Satyagraha. Le premier devoir était de débarrasser les agriculteurs de leurs craintes en leur faisant comprendre que les officiers n'étaient pas les maîtres mais les serviteurs du peuple, et cela d'autant plus qu'ils recevaient leur salaire du contribuable. Il sembla presque impossible de leur faire comprendre le devoir de mêler la civilité à l'intrépidité. Lorsqu'ils se seraient débarrassé de la peur des fonctionnaires, comment pourrait-on les empêcher de retourner à ceux-ci leurs insultes? Et, s'ils avaient ainsi recours à la grossièreté leur Satyagraha serait gâté comme une goutte d'arsenic gâte le lait. Je vis plus tard qu'ils avaient encore moins bien compris la leçon de civilité que je ne le pensais. L'expérience m'a appris que la civilité était une des parties les plus difficiles du Satyagraha. La civilité ne signifie pas ici la simple amabilité extérieure de paroles choisies pour l'occasion, mais une courtoisie innée et un désir de faire du bien à l'adversaire. Ce sont les qualités qui devraient être présentes en chaque acte d'un Satyagraha.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Dans ces premières phases bien que le peuple fît preuve de beaucoup de courage, le Gouvernement ne semblait pas partisan d'agir fermement. Mais comme la fermeté du peuple ne semblait pas fléchir le Gouvernement prit des mesures coercitives. Les officiers attachés vendirent le bétail des paysans et firent main basse sur tous les meubles dont ils purent se saisir. Des amendes furent infligées, et en certains cas, des récoltes sur pied furent saisies. Les paysans furent découragés, certains payèrent leurs impôts tandis que d'autres plaçaient en évidence leurs biens, devant les fonctionnaires, afin que ceux-ci pussent les saisir pour couvrir leur dette. D'autre part, ils étaient prêts à lutter jusqu'à la fin.

Tandis que ces événements se poursuivaient, l'un des fermiers de Sjt Shankarlal Parikh paya se redevance en abandonnant son bien. Ceci fit sensation. Sjt Shankarlal Parikh répara immédiatement la faute de son fermier en distribuant pour les œuvres de charité le terrain à l'aide duquel la dette avait été payée. Il sauva ainsi son honneur et donna le bon exemple aux autres.

Afin d'éprouver ceux qui avaient peur, j'ordonnai aux paysans sous la direction de Sjt Shanlal Pandya d'arracher une récolte d'oignons d'un champ qui avait été, à mon avis, saisi à tort. Je déclarai que la saisie des récoltes sur pied, bien que cela fût conforme à la loi, était moralement une faute, ne constituait ni plus ni moins qu'un pillage et que le devoir des paysans était donc d'arracher ces oignons en dépit de la sai-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA · NEW DELHI

CSL

sie. Ceci fut une bonne ocasion d'apprendre aux paysans à rechercher les amendes ou l'emprisonnement. Car Sjt Mohanlal Pandya avait ce sujet à cœur. Il ne voulait pas que la campagne pût se terminer sans que quelqu'un ait à souffrir pour les principes du Satyagraha. Aussi, il s'enrôla pour faire la récolte des oignons, et sept ou huit de nos amis se joignirent à lui.

Le Gouvernement ne pouvait les laisser en liberté. L'arrestation de Sjt Mohanlal et de ses compagnons ajouta à l'enthousiasme du peuple. Lorsque la crainte de la prison fut dissipée, le peuple fut encouragé par les répressions. Une foule assiégea le tribunal le jour de l'audience. Pandya et ses compagnons furent jugés et condamnés à trois mois de prison. J'étais convaincu que la condamnation était injuste, car l'acte d'arracher des oignons ne pouvait être considéré comme un « vol » par le Code Pénal. Mais, aucun recours en appel ne fut fait, car notre politique était d'éviter les tribunaux.

Une procession escorta les « condamnés » jusqu'à la prison, et ce jour-là, Sjt Mohanlal Mandya reçut du peuple le titre honorifique de « dungli chor » (voleur d'oignons) dont il jouit encore aujourd'hui.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Chapitre XX

LA CONFÉRENCE DE LA GUERRE

La guerre meurtrière se poursuivait toujours en Europe. Une crise avait eu lieu et le Vice-roi avait convoqué divers chefs et meneurs à une Conférence de Guerre à Delhi. J'étais également invité à y assister. Des relations cordiales existaient alors entre Lord Chemlsford (le Vice-roi) et moi. En réponse à l'invitation, je me rendis à Delhi. J'avais, cependant, des objections à faire au sujet de ma collaboration à la Conférence ; la principale étant l'exclusion de meneurs tels que les frères Ali. Ceux-ci étaient alors en prison. Je ne les avais rencontrés qu'une ou deux fois, bien que j'eusse beaucoup entendu parler d'eux. Tout le monde avait vanté leur dévouement et leur courage. Je n'étais pas encore entré intimement en relation avec Hakim Ajmal Khan Sahib, mais Principal Rudra et Charlie Andrews m'avaient dit beaucoup de bien de lui. J'avais rencontré Mr. Shuaib Qureshi et Mr Khwaja à la Ligue Musulmane à Calcutta, et j'étais aussi entré en relation avec le Dr Ansari et le Dr Abdur Rahman. Je recherchais l'amitié de bons

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

Musulmans et j'étais impatient de connaître la mentalité musulmane par l'entremise de ses représentants les plus purs et les plus patriotes, aussi je n'avais jamais besoin d'être poussé pour les suivre en quelque lieu qu'ils m'entraînassent afin de pénétrer davantage dans leur intimité.

J'avais, déjà compris en Afrique du Sud qu'il n'existait aucune réelle amitié entre les Hindous et les Musulmans, et je ne laissais jamais passer une seule occasion d'écarter les obstacles susceptibles de retarder leur union. Il n'était pas dans ma nature de flatter qui que ce fût au prix de l'amour-propre; mais mes expériences d'Afrique du Sud m'avaient prouvé que la question de l'unité hindoue-musulmane mettrait ma doctrine d'Ahimsa à une dure épreuve. Cette conviction persiste encore. A chaque instant de ma vie, je m'aperçois que Dieu me met à l'épreuve. A mon retour d'Afrique du Sud, ayant alors de fortes convictions sur la question, je tenais beaucoup à mes relations avec les frères Ali. Mais, avant que nous ayons pu entrer plus étroitement en contact, ils furent incarcérés. Maulana Mohamed Ali m'écrivait de longues lettres de Betul et de Chhindwara chaque fois que ses gardiens le lui permettaient. Je demandai la permission d'aller voir les frères, mais sans succès. Ce fut après cet emprisonnement que je fus invité par des amis musulmans à assister à la session de la Ligue Musulmane à Calcutta. Etant prié de prendre la parole, je parlai du devoir des musulmans qui en l'occurrence consistait à obtenir la mise en liberté des frères Ali.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

J'entrai ensuite en correspondance avec le Gouvernement pour la libération de ces frères. A cet effet, j'étudiai les opinions et le rôle de ces derniers au sujet du Califat. Je discutai avec mes amis musulmans, et je compris, que si je voulais devenir un ami sincère des musulmans, il me faudrait obtenir la mise en liberté des frères et un juste accord de la question du Califat. Je n'avais pas à examiner les mérites absolus de la question, du moment qu'il n'y avait rien de répréhensible en ces demandes. Dans les questions religieuses les croyances diffèrent et chacun, selon soi possède la meilleure foi. Si tous avaient les mêmes opinions, il n'y aurait plus qu'une seule religion au monde. Je compris que la motion au sujet du Califat, n'était pas seulement dirigée contre tout principe d'éthique, mais que le Premier Ministre Britannique avait reconnu la justification de la requête musulmane. Je me trouvais donc dans l'obligation de rendre service autant que possible en assurant l'exécution en bonne et due forme de la promesse du Premier Ministre.

Des amis et d'autres personnes ont critiqué mon attitude dans l'affaire du Califat. Malgré ces critiques, je n'ai eu aucune raison de reviser ou de regretter ma collaboration avec les musulmans. J'adopterais la même attitude si une occasion semblable se présentait de nouveau. Donc, lorsque je me rendis à Delhi, j'avais parfaitement l'intention de présenter la cause musulmane au Vice-roi. La question du Califat n'avait pas encore l'aspect qu'elle a aujourd'hui.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

Mais en arrivant à Delhi une autre difficulté surgit, au sujet de ma présence à la Conférence. Andrews mit en question la moralité de ma collaboration à la Conférence de la Guerre en cette circonstance spéciale. Il m'apprit les récents débats dans la Presse Anglaise au sujet des traités secrets entre l'Angleterre et l'Italie. Comment pourrais-je participer à la Conférence, dit Andrews, si l'Angleterre avait conclu des traités secrets d'un caractère cupide avec une autre puissance européenne? J'ignorais tout de ces traités, mais la parole d'Andrews me suffit. J'adressai donc une lettre à Lord Chelmsford pour lui expliquer l'hésitation que j'éprouvais à assister à la Conférence de Guerre à cause de ces traités secrets. Il me pria de discuter cette question. J'eus une longue conversation avec lui et avec son secrétaire particulier M. Maffey. Le résultat fut que j'acceptai de prendre part à la conférence.

L'argument du Vice-roi avait été ainsi conçu : « Croyez-vous que le Vice-roi soit au courant de toutes les décisions du Cabinet Britannique? Je ne prétends pas que le Gouvernement soit infaillible. Mais si vous croyez que l'influence de l'Empire ait été salutaire; si vous croyez qu'en résumé les Indes aient bénéficié de la collaboration anglaise, n'admettrez-vous pas que le devoir de tout citoyen indien soit d'aider l'Empire à l'heure critique? J'ai lu aussi ce que les journaux anglais relatent au sujet des traités secrets. Je peux vous assurer que je ne sais rien de plus que ce que déclare la Presse et vous savez que ces journaux propagent souvent de fausses nouvelles. Pouvez-vous, d'après un

simple article, refuser d'aider l'Empire à un moment aussi critique? Vous pourrez soulever toutes les conclusions morales que vous désirerez et nous provoquer autant que vous le voudrez après la guerre,mais ne le faites pas aujourd'hui. »

L'argument n'était pas neuf, mais il m'apparut nouveau par la manière dont il était prononcé et à cause du moment; j'acceptai d'assister à la Conférence. Au sujet des demandes musulmanes je devais envoyer une lettre au Vice-roi. J'assistai donc à la Conférence. Le Vice-roi était très heureux de me voir soutenir la décision du recrutement. Je demandai la permission de parler en Hindoustani. Le Vice-roi accéda à ma demande, mais me conseilla de parler aussi en Anglais. Je n'avais aucun discours à faire. Je ne prononçai qu'une seule phrase ainsi conçue : « Avec le sentiment de mon entière responsabilité, je soutiens cette décision ». Beaucoup me félicitèrent d'avoir parlé en Hindoustani. C'était, dirent-ils, de mémoire d'homme, le premier exemple que l'on ait parlé en hindoustani en une semblable circonstance. Ces félicitations, et la découverte d'avoir été le premier à employer l'hindoustani à une réunion du Vice-roi, blessèrent mon orgueil national. Je me sentis amoindri. Quelle honte qu'une langue nationale, interdite dans des réunions tenues en ce pays, pour une tâche relative aux affaires publiques et qu'un discours prononcé en hindoustani par un individu égaré comme moi pussent susciter des félicitations! De semblables incidents rappellent l'état misérable auquel nous avons été réduits.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

La seule phrase que je prononçai à la conférence eut, pour moi une signification considérable. Il m'était impossible d'oublier soit la conférence, soit la décision que j'avais soutenue. Il me fallut aussi remplir une autre tâche lorsque je me trouvai à Delhi. Je dus écrire une lettre au Vice-roi. Ceci ne m'était pas facile. Je crus qu'il était de mon devoir, dans l'intérêt du Gouvernement et du peuple d'expliquer comment et pourquoi j'avais assisté à la conférence et d'établir nettement ce que l'on attendait du Gouvernement. Dans cette lettre, j'exprimais le regret que j'avais de l'exclusion de chefs comme Lokamanya, Tilak et les frères Ali, et je déposais la demande politique minimum du peuple, ainsi que les requêtes des musulmans au sujet de la situation créée par la Guerre. Je demandai la permission de publier cette lettre et le Vice-roi me la donna avec plaisir.

La lettre devait être envoyée à Simla, où le Vice-roi s'était rendu immédiatement après la conférence. Elle avait pour moi une importance considérable, et l'envoyer par la poste eût apporté un retard. Je voulais gagner du temps. Et cependant je ne voulais pas la confier au premier messager venu. Je désirais trouver un homme intègre pour l'apporter personnellement au Palais du Vice-roi. Charlie Andrews et Principal Rudra proposèrent le bon M. Ireland de la Mission de Cambridge. Celui-ci accepta de porter la lettre, à la condition de pouvoir la lire pour savoir si elle lui plaisait. Je n'y voyais pas d'objections, puisque en aucune façon cette lettre n'était privée. M. Ireland la lut, elle

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

lui plut, et il me dit qu'il était prêt à remplir sa mission. Je lui offris un trajet en seconde classe, mais il refusa, disant qu'il était habitué à voyager dans une classe « intermédiaire ». Ce qu'il fit malgré le voyage de nuit. Sa simplicité, sa façon droite et franche me plurent. La lettre confiée ainsi aux mains d'un homme pur d'esprit eut le résultat souhaité. Ce qui me soulagea et facilita ma voie.

L'autre partie de mon engagement consistait à faire des recrues. Où pouvais-je commencer sinon à Khaira? Et qui aurais-je pu choisir comme premières recrues sinon mes propres collaborateurs? Aussi, dès que j'arrivai à Nadiad, j'eus une conférence avec Sjt Vallabhbhai Patel et d'autres amis. Certains ne pouvaient admettre facilement la proposition. Ceux qui soutenaient cette proposition doutaient de son succès. Il n'y avait guère d'amour entre le Gouvernement et les classes auxquelles je voulais adresser mon appel. L'expérience amère que ces gens avaient des fonctionnaires gouvernementaux était encore présente en leur mémoire, et cependant ils étaient prêts à se mettre au travail. Mais dès que je commençai ma tâche, mes yeux s'ouvrirent. Mon optimisme reçut un rude choc. Tandis que pendant la campagne menée contre l'impôt agricole, les gens offraient volontairement leurs charrettes sans conditions et que deux volontaires se présentaient quand on n'en demandait qu'un, il était maintenant difficile de trouver une seule voiture, même en la louant, et il n'était plus question d'engager des volontaires. Mais nous ne nous laissâmes pas effrayer. Nous décidâmes

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

de nous passer de voitures et de voyager à pied. Nous parcourions ainsi clopin-clopant vingt-cinq kilomètres par jour. Si l'on ne nous offrait pas de charrettes encore moins pouvions-nous compter qu'on nous nourrirait. Il nous était difficile de demander notre pain. Aussi, nous décidâmes que chaque volontaire porterait sa nourriture dans son sac. Les lits ne nous étaient pas nécessaires, car c'était l'été.

Nous organisâmes des réunions en route. On y assistait, mais nous faisions rarement plus de une ou deux recrues. « Vous êtes un disciple d'Ahimsa, comment pouvez-vous nous demander de prendre les armes? » « Quel bien nous a fait le Gouvernement pour mériter notre coopération? » De semblables questions nous étaient posées. Cependant notre travail commençait à réussir. De nombreux noms furent enregistrés, et nous espérions recevoir un crédit régulier aussitôt que le premier détachement serait expédié. J'avais déjà discuté avec le Commissaire pour savoir où les recrues devaient être installées.

Des commissaires organisaient des réunions semblables à celle de Delhi dans chaque département. L'une eut lieu en Gujarat. Mes collaborateurs et moi fûmes invités à y assister. Nous y allâmes, mais je compris que je n'avais, moins encore qu'à Delhi, rien à y faire. En cette atmosphère de servile soumission, je me sentais mal à l'aise. Je dis quelques mots, mais dont aucun ne pouvait plaire aux fonctionnaires et je fis certainement quelques dures réflexions.

Je publiai alors des petites brochures destinées à pro-

voquer des engagements. L'un de mes arguments déplut au Commissaire. « Parmi les nombreux méfaits de la domination Anglaise aux Indes, écrivais-je, l'histoire considérera le désarmement de toute une nation comme l'acte le plus perfide. Si nous voulons que le désarmement soit aboli, si nous voulons apprendre la pratique des armes, voici une précieuse occasion de le faire. Si les classes moyennes acceptent volontairement d'aider le Gouvernement à l'heure critique, la méfiance disparaîtra et l'interdiction de posséder des armes sera levée. »

Pendant cette campagne de recrutement, je compromis gravement ma santé. En ces jours, ma nourriture ne consistait qu'en citrons et en beurre de noix. Je savais que le beurre pouvait facilement être nuisible à la santé et cependant j'en abusai. Ceci me donna une légère attaque de dysenterie. Je n'y pris pas garde et je me rendis ce soir-là à l'Ashram, selon ma coutume quotidienne. Je prenais rarement de remèdes en ce temps. En me passant d'un repas j'étais certain de bien me porter, et, en effet, je me sentis guéri après n'avoir pas pris de déjeuner le lendemain. Cependant, je savais que pour être tout à fait bien, il me fallait prolonger mon jeûne, ou ne prendre alors que du jus de fruits. Il y avait une fête quelconque ce jour-là, et bien que j'eusse dit à ma femme que je ne voulais rien pour mon déjeuner, celle-ci me tenta et je succombai. Comme j'avais fait le vœu de ne prendre ni lait, ni laitage, elle m'avait spécialement préparé un potage d'avoine avec de l'huile. Il y avait à côté un

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

bol rempli de *mung*. Comme j'aimais ces choses, je les acceptai, en espérant que je pourrais en manger assez pour faire plaisir à ma femme et pour satisfaire mon palais. Mais le diable n'avait attendu que cette occasion. Au lieu de manger modérément, j'avalai tout le repas. C'était tenter l'ange de la mort. Une heure après la dysenterie prenait une forme aiguë. Le même soir, je dus retourner à Nadiad et je marchai très difficilement jusqu'à la gare de Sabarmati, située pourtant à une petite distance. Sjt Vallabhbhai, qui me rejoignit à Ahmedabad, vit que je n'étais pas en bonne santé, mais je ne lui avouai pas à quel point je souffrais.

Nous arrivâmes à Nadiad vers dix heures. L'Ashram Hindou Anath où nous avions établi notre quartier-général n'était qu'à six cents mètres de la gare, mais cette distance me sembla de quinze kilomètres. J'essayai cependant d'y arriver, mais la douleur ne faisait qu'augmenter. Tous mes amis m'entouraient et étaient profondément inquiets. Ils me donnaient des témoignages d'affection et d'attention, mais ils ne pouvaient atténuer mes souffrances. Mon obstination ajoutait à leur impuissance. Je refusais tout secours médical et tout remède, car je préférais expier mes folies. Ils me regardaient avec une inquiétude impuissante. Je fus extrêmement malade. Je jeûnai au début, évitant même de prendre du jus de fruits. Je n'avais plus d'appétit. Je croyais avoir une constitution de fer, mais mon corps était devenu d'argile. Il avait perdu toute force de résistance. Le docteur Kanuga vint et me supplia de prendre un remède, mais je refusai. Il offrit de me

faire des piqûres mais je les refusai aussi. Mon ignorance au sujet des piqûres était alors complètement ridicule, car je croyais que c'était une sorte de sérum animal. Plus tard, je découvris que la piqûre proposée par le docteur était plutôt une substance végétale, mais il était trop tard pour mettre en pratique cette découverte. La dysenterie continuait et me laissait complètement affaibli. Cet affaiblissement provoqua le délire. Mes amis s'inquiétèrent davantage et appelèrent d'autres docteurs. Mais que pouvaient-ils pour un malade qui ne les écoutait pas.

Sheth Ambalal et sa femme arrivèrent à Nadiad, discutèrent avec mes collaborateurs et me transportèrent avec les plus grands soins dans leur bungalow d'Admedabad. Il était impossible d'être entouré de plus d'affection et de soins désintéressés que je le fus pendant cette maladie. Mais une fièvre persistait, m'affaiblissant de jour en jour. Je compris que cette maladie se prolongerait et qu'elle pourrait m'être fatale. Entouré comme je l'étais d'amour et d'attentions sous le toit de Sheth Amabalal je commençai à m'agiter et je le priai de me transporter à l'Ashram. Il dut obéir à mon désir.

Tandis que j'étais cloué sur mon lit de souffrances à l'Ashram, Sjt Vallabhbhai nous apprit que l'Allemagne avait été complètement vaincue et que le Commissaire avait déclaré que tout recrutement était maintenant inu-

1. M. Ambalal Sarabhai est un minotier et un philanthrope d'Ahmedabad. Lui et sa famille sont des amis dévoués de Mahatma Gandhi.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

tile. Cette nouvelle,me libérant du recrutement, m'apporta un grand soulagement. J'essayai alors de l'hydrothérapie qui me fit du bien, mais je me rétablissais difficilement. De nombreux médecins donnèrent leurs avis, mais je ne pouvais me résoudre à me soigner. Deux ou trois me conseillèrent le bouillon de viande à cause de mon serment qui m'interdisait le lait, et me firent des citations de l'Ayurveda pour appuyer leurs conseils. Un autre me recommanda vivement les œufs. Mais, à tous je répondis non. Pour moi, la question de la diète ne pouvait être résolue par les Shastras. Elle appartenait étroitement à ma vie, elle-même guidée par des principes qui ne dépendent d'aucune autorité extérieure. Je ne désirais pas vivre à leurs dépens. Comment aurais-je pu renoncer à un principe en ce qui me concernait lorsque je l'avais recommandé sans arrêt à ma femme, à mes enfants et à mes amis? Ma première longue maladie me donna donc l'occasion unique d'examiner mes principes et de les mettre à l'épreuve. Un soir je perdis tout espoir. Je sentis que j'étais prêt de la mort. J'écrivais à Anasuyaben [1]. Elle accourut à l'Ashram. Vallabhbhai vint avec le docteur Kanuga qui me tâta le pouls et me dit. « Votre pouls est excellent. Il n'y a aucun danger. C'est une réaction due à votre extrême faiblesse. » Mais j'étais loin d'être rassuré. Je passai la nuit sans dormir. Le matin arriva et j'étais encore en vie. Mais je ne pouvais m'empêcher de penser que la

1. La sœur de Sheth Ambalal Sarabhai, qui est un disciple dévoué de Mahatma Gandhi et le Président du Mouvement du Travail à Ahmedabad.

MINISTRY OF CULTURE, GOVERNMENT OF INDIA
CSL

fin était proche, aussi je consacrai toutes les heures qui me restaient à écouter le Gità que les disciples de l'Ashram me lisaient. J'étais incapable de lire, et je ne désirais pas parler. Le moindre mot était un effort pour l'esprit. Tout intérêt envers la vie avait cessé. Comme je n'avais jamais désiré vivre pour le seul besoin de vivre c'était une agonie que de rester ainsi impuissant, en ne faisant rien, en recevant les soins d'amis et de collaborateurs, et en regardant le corps lentement s'affaiblir.

Pendant que je reposais ainsi, dans l'attente de la mort, le docteur Tadwalker vint me voir un jour accompagné d'un curieux individu de Maharashtra. Il n'était pas célèbre, mais dès que je le vis, je compris que c'était un original comme moi. Il était venu essayer son traitement sur moi. Il avait presque terminé ses études à la Faculté de Médecine de Bombay sans passer d'examens. Plus tard, j'appris qu'il était membre du Brahmo Samaj. Sjt Kelkar, puisque tel est son nom, était un homme tenace et indépendant. Il ne jurait que par le traitement à la glace qu'il voulait essayer sur moi. Nous l'appelions « le Docteur Glace ». Il était persuadé qu'il avait fait des découvertes ayant échappé à des docteurs qualifiés. Il est regrettable pour lui et pour moi que sa foi et son système n'aient pu être contagieux. Je crois en son système dans une certaine mesure, mais j'ai peur que Kelkar ne se soit hâté d'en tirer trop vite des conclusions. Mais quels que fussent les mérites de ses découvertes, je lui permis de les essayer sur moi. Le traite-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

ment externe ne me troublait pas. Il consistait en des applications de glace sur tout le corps. Bien que je ne puisse admettre les résultats que son traitement opéra sur moi ainsi que Sjt. Kelkar le prétend cette méthode me remplit certainement d'un nouvel espoir et mon esprit réagit naturellement sur le corps. Je commençai à avoir de l'appétit, et je pus me promener pendant cinq et dix minutes. Sjt. Kelkar me conseilla de réformer mon régime. « Je vous assure, dit-il, que vous auriez plus de force si vous preniez des œufs crus. Les œufs sont aussi inoffensifs que le lait. Et vous savez bien que tous les œufs ne sont pas fécondés. Il y a des œufs non fécondés sur le marché. » Je n'étais pas prêt cependant à prendre des œufs, même stérilisés. Mais ce rétablissement me permit de reprendre mon activité.

Je sortais à peine de convalescence lorsque je lus par hasard dans les journaux le Rapport du Comité Rowlatt [1] qui venait d'être publié. Ses prescriptions me frappèrent. Je fis part de mes appréhensions à Vallabhbhai, qui venait me voir presque tous les jours. « Il faut agir, dis-je. — Mais que faire en ces circonstances? me répondit-il. — Si seulement on pouvait trouver une poignée d'hommes, dis-je, pour signer un engagement de résistance ; si le projet était voté

1. Le Comité Rowlatt fut réuni pour décider si des mesures légales urgentes devaient être prises pour faire face au mouvement révolutionnaire du Bengal, où une action terroriste était en vigueur pour intimider les témoins. Le Rapport prescrivait des poursuites impitoyables, y compris l'emprisonnement sans jugement.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

en dépit de cela alors nous pourrions célébrer un Satyagraha immédiatement. Si je n'étais pas retenu ainsi, je lutterais tout seul en espérant seul que d'autres se rangeraient de mon côté. Mais en l'état d'impuissance où je suis actuellement je sens que je serais inférieur à ma tâche. »

Après cette conversation, nous décidâmes d'organiser une petite réunion de ceux qui se trouvaient en contact étroit avec moi. Les prescriptions du Comité Rowlatt me semblaient entièrement injustifiées par le témoignage publié dans le Rapport, et étaient telles, pensais-je que ceux qui se respectaient ne pouvaient s'y soumettre.

La Réunion projetée eut enfin lieu à l'Ashram. Un petit groupe y avait été convoqué. Le serment Satyagraha fut rédigé en cette réunion, et autant que je m'en souvienne, fut signé par toutes les personnes présentes. Shankarlal Banker prit le soulèvement à cœur, et, pour la première fois, je compris ses merveilleuses capacités pour l'organisation et la surveillance du travail. Comme il me semblait vain d'espérer qu'aucune des institutions existantes pût adopter une arme originale comme le Satyagraha, une organisation indépendante appelée le Satygraha Sabha fut établie selon mon conseil. Ses principaux membres vinrent de Bombay, où le quartier général fut fixé. Les futurs adhérents commencèrent à signer le serment Satyagraha en grand nombre; des bulletins furent publiés, et des réunions populaires furent organisées partout, ce qui rappelait l'aspect familier de la campagne de Khaira. Mais, dès le

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA · PUBLIC DOMAIN

GSL

début, il m'était apparu clairement que le Sabha ne serait pas de longue durée. Je voyais déjà que mes discours sur la Vérité et l'Ahimsa commençaient à déplaire à certains. Cependant dans ses premières phases, notre nouvelle activité fit sensation et le mouvement s'étendit rapidement.

Mon désir de vivre augmentait en même temps, et je souhaitais retrouver la santé; les docteurs m'ayant averti que je me remettrais plus vite en allant à Matheran [1], je m'y rendis. Mais l'eau à Matheran, étant très dure, rendit mon séjour très difficile. Avant que la semaine fut terminée je dus m'enfuir de Matheran. Shankarlal Banker se constitua alors le gardien de ma santé, et me recommanda vivement de consulter le docteur Dalal. On appela donc celui-ci. La facilité qu'il avait de prendre des décisions instantanées me séduisit. Il voulut m'opérer sur-le-champ. J'acceptai immédiatement. Il n'y avait pas de difficulté disait-il à m'opérer dans ma propre chambre, aussi cette opération eut lieu le lendemain et elle réussit parfaitement. Mais, il n'était pas encore satisfait : « Il me sera impossible de vous remettre en bon état, si vous ne prenez pas de lait. Et, si de plus, vous prenez des piqûres de fer et d'arsenic, je m'engage à rétablir votre santé. »

— Vous pouvez me faire des piqûres, répondis-je. Le lait est une autre question, j'ai fait un vœu qui m'empêche d'en prendre.

1. Une station de montagne non loin de Bombay.

— Quel est exactement la nature de votre vœu, demanda le docteur.

Je lui racontai l'histoire et les raisons de ce serment. Ma femme écoutait, debout près de mon lit.

— Mais, dit-elle vous ne feriez pas d'objections à prendre du lait de chèvre?

Le docteur profita de ce moyen. «Si vous preniez du lait de chèvre, cela me suffirait. »

Je succombai. Mon impatience à organiser la lutte du Satyagraha m'avait rempli du désir de vivre. Aussi, je me contentai de suivre la lettre de mon vœu et d'en sacrifier l'esprit. Bien qu'en faisant ce serment je n'eusse pensé qu'au lait de vache et de buffle, ce serment impliquait cependant le lait de tous les animaux. Il me serait impossible de prendre du lait tant que je penserais que le lait n'était pas un régime naturel à l'homme. Cependant, j'acceptai de prendre du lait de chèvre. Mon désir de vivre avait été plus fort que ma dévotion à la Vérité, et pour une fois, le fidèle de la Vérité compromit son idéal sacré pour l'impatience d'organiser la lutte du Satyagraha. Ce souvenir me fait encore étouffer et me remplit de remords, car je me demande constamment comment j'arriverai à abandonner le lait de chèvre. Mais je ne peux encore me libérer de l'objet de cette tentation, du désir de servir qui me possède encore. Ces essais de régime me sont chers et constituent une partie de mes recherches en l'Ahimsa. Ils me distraient et me remplissent de joie. Mais l'emploi que je fais aujourd'hui du lait de chèvre me trouble, non à cause du régime d'Ahimsa, mais du

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

point de vue de la Vérité, comme une rupture de parole. Il me semble que je comprends mieux l'idéal de la Vérité que celui de l'Ahimsa ; et mon expérience m'apprend que si j'abandonne la Vérité, je ne serai jamais capable de résoudre l'énigme de l'Ahimsa. L'idéal de la Vérité exige qu'un vœu pris soit suivi aussi bien à la lettre qu'en esprit. Dans le cas présent je tuais l'esprit — l'âme de mon vœu — en adhérant à sa seule forme extérieure et c'est la raison de mon trouble. Mais en dépit de cette claire certitude je ne peux voir devant moi. En d'autres termes, je n'ai pas le courage de suivre la seule voie. Il n'existe qu'une seule certitude car le doute est invariablement le résultat de la faiblesse de la foi. Aussi « Seigneur donnez-moi la foi » est ma prière de tous les jours.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre XXI

L'ACTE ROWLATT

Tandis, que d'une part, l'agitation contre le Rapport du Comité Rowlatt redoublait d'intensité, d'autre part le Gouvernement était de plus en plus décidé à faire aboutir ses prescriptions. Le plan Rowlatt fut publié. Je n'ai suivi les manœuvres de la Chambre Législative de l'Inde qu'une seule fois dans ma vie, et ce fut à l'occasion du débat concernant ce plan. Sastriji prononça un discours passionné qui contenait un solennel avertissement au Gouvernement. Le Vice-roi sembla l'écouter à la lettre, en tenant ses yeux fixés sur Sastriji tandis que ce dernier laissait libre cours au flux de son éloquence. A ce moment, il me sembla que le Vice-roi ne pouvait être que profondément ému, car ce discours était vrai et plein de sens; mais on ne peut éveiller un homme que s'il est véritablement endormi : s'il ne fait que semblant de dormir, aucun effort n'aura d'effet sur lui. C'était précisément la position du Gouvernement. Il ne désirait que traverser la farce des formalités légales. Ses décisions étaient déjà

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

prises. L'avertissement solennel de Sastriji avait été entièrement inutile. En ces circonstances, ma voix ne pouvait donc être qu'un cri dans le désert. Je plaidai vivement devant le Vice-roi et lui envoyai des lettres privées ainsi que des lettres ouvertes, dans lesquelles j'annonçais que l'action du Gouvernement ne me laissait pas d'autre attitude que celle d'avoir recours au Satyagraha. Mais ce fut en vain.

Le plan n'avait pas encore été voté officiellement. J'étais très faible, mais lorsque je reçus l'invitation de Madras, je décidai de risquer ce long voyage. Je ne pouvais, à ce moment, élever la voix pour parler dans des réunions. J'étais fortement ébranlé et j'étais sujet à des malaises lorsque j'essayais de parler pendant quelque temps. Grâce à mon travail en Afrique du Sud, je m'aperçus que j'avais certains droits sur les Tamouls et les Telugus; et les braves gens du Sud n'ont jamais renié ma croyance. L'invitation avait été faite au nom du défunt Sjt. Kasturi Ranga Iyengar; mais comme je l'appris ensuite en allant à Madras, celui qui m'avait invité était Rajagopalachari. On peut dire que ce fut notre première rencontre. Il venait de quitter Salem pour exercer à Madras, sur l'invitation chaleureuse d'amis comme le défunt Sjt. Kasturi Ranga Iyengar. Ce fut chez lui que nous descendîmes à Madras.

Nous discutions quotidiennement ensemble les plans

1. Le Rt. Hon. V. Srinivasa Sastri était membre du Conseil Législatif du Viceroy à cette époque.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

de la future lutte, mais à part l'organisation des réunions publiques, je ne pouvais alors décider aucun autre programme. Je ne savais quel prétexte trouver pour protester civilement contre le Plan Rowlatt si ce dernier était définitivement voté. On ne pouvait désobéir que si le Gouvernement vous en donnait l'occasion. Sinon, pouvions-nous civilement désobéir à d'autres lois? Et quelle ligne de conduite devait-on alors adopter? Une foule de questions similaires formait le thème de nos discussions. Tandis que ces délibérations avaient lieu, nous apprîmes que le Plan Rowlatt venait d'être voté. Cette nuit-là, je m'endormis en pensant à l'affaire. Aux premières heures du jour, je m'éveillai plus tôt que d'habitude. J'étais encore en cet état d'inconscience et de lucidité, lorsque cette idée soudain me frappa. — c'était comme en un rêve. Dès le lendemain matin, je racontai tout à Rajagopalachari :

« Cette idée m'est venue la nuit dernière dans un rêve » dis-je. « Nous pourrions dans tout le pays faire observer un hartal [1] général. Le Satyagraha est un moyen de purification de soi, et comme notre lutte est sacrée, il me paraît être dans l'ordre des choses que nous débutions par un acte de purification de soi. Que tout le peuple des Indes arrête le commerce ce jour-là et agisse comme en un jour de jeûne et de prières. Les Musulmans pourront ne pas jeûner plus d'un jour,

1. Fermeture de tous les magasins et maisons d'affaires en signe de deuil.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

aussi la durée du jeûne sera de vingt-quatre heures. Il est difficile de savoir si toutes les provinces répondront à notre appel ou non, mais je suis presque certain de pouvoir compter sur Bombay, Madras, Bihar, et Sindh. Je crois que nous pourrons nous estimer satisfaits si toutes ces villes observent un parfait hartal. »

Rajagopalachari fut immédiatement séduit par ma proposition. D'autres amis aussi l'encouragèrent lorsqu'on leur communiqua plus tard. Je lançai un bref appel. La date de l'hartal fut d'abord fixé au 30 mars, mais fut ensuite renvoyée au 6 avril. Les gens ne reçurent qu'une brève notice. Comme le travail devait commencer immédiatement, nous n'avions pas le temps de donner une plus longue explication. Mais qui sait ce qui se produisit? L'Inde, toute entière, d'un bout à l'autre, les villes comme les villages, observèrent un hartal complet ce jour-là. Ce fut une scène magnifique.

Après un petit voyage dans l'Inde du Sud, j'arrivai à Bombay, je crois, le 4 avril, après avoir reçu une dépêche de Sjt Shankarlal Banker qui me demandait de me trouver dans cette ville le 6 avril.

Mais pendant ce temps, Delhi avait déjà observé le hartal le 30 mars. La volonté de Swami Shraddhanand[1] et de Hakim Ajmal Khan faisait loi. La dépêche annonçant l'ajournement du hartal au 6 avril était

1. Swami Shraddhanand était le chef de l'Arya Samaj, secte réformatrice de l'Hinduisme.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

arrivée trop tard. Delhi n'avait jamais encore été la scène d'un tel hartal. Les Hindous et les Musulmans étaient unis comme un seul homme. Swami Shraddhanand fut invité à prononcer un discours dans la Jumma Masjid [1], ce qu'il fit. C'était plus que les autorités n'en pouvaient supporter. La police dispersa la procession du hartal au moment où celle-ci arrivait vers la gare et, ouvrant le feu, causa de nombreuses pertes, et le règne de répression commença à Delhi. Swami Shraddhanand me convoqua d'urgence à Delhi. Je télégraphiai que je partirais pour Delhi immédiatement après le 6 avril.

Les événement de Delhi se répètèrent sur des thèmes différents à Lahore et à Amritsar. Les Drs. Satyapal et Kitchlu m'invitèrent à me rendre à Amritsar. Je ne les connaissais pas à cette époque, mais je leur avouai que j'avais l'intention de visiter Amritsar après Delhi.

Le matin du 6 avril, les citoyens de Bombay se précipitèrent par milliers sur la plage de Chowpati pour se baigner, puis ils partirent en procession pour Thakurdwar. La procession comprenait quelques femmes et enfants, tandis que les Musulmans se réunirent en grand nombre. A Thakurdwar, certains d'entre nous furent emmenés par des amis musulmans dans une mosquée non loin de là, où Mme Naidu et moi devions prononcer des discours [2]. Sjt Vithaldas Jerajani pro-

1. La grande mosquée de Delhi. Ce fut la première fois qu'un hindou fut incité à parler dans cette mosquée.

2. M. Gandhi et Mme Sarojini Naidu étaient tous deux Hindous.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

posa que de différents côtés nous faisions prêter au peuple les serments Swadeshi et Hindou-Musulmans; mais je refusai cette proposition sous prétexte que les serments ne devaient pas être faits en hâte, et que nous devions nous contenter de ce que le peuple avait déjà accompli. Un engagement pris ne peut plus être renié; aussi était-il nécessaire que l'engagement Swadeshi fût parfaitement compris et que la grande responsabilité de l'unité Hindou-Musulmane fût bien saisie par tous les intéressés. A la fin, je proposai que ceux qui voudraient s'engager n'auraient qu'à se réunir de nouveau le lendemain matin à cet effet.

Inutile de dire que le hartal à Bombay fut un succès complet. Des préparatifs précis avaient été faits pour mettre en mouvement la désobéissance civile. Deux ou trois points avaient été discutés à ce sujet. On décida que la désobéissance civile ne serait appliquée qu'aux lois facilement à la portée de la masse. L'impôt du sel était extrêmement impopulaire, et un mouvement efficace avait eu lieu pendant quelque temps pour le faire abolir. Je proposai donc que le sel soit désormais préparé avec de l'eau de mer chez soi en protestation contre les lois sur le sel. Mon autre proposition concernait les livres interdits. Deux de mes livres, *Hind Swaraj* et *Sarvodaya* [1] qui venaient d'être interdits me servirent à souhait. Les imprimer et les vendre

C'était donc une occasion exceptionnelle de représenter l'unité hindoue-musulmane.

1. *Hind Swaraj*, signifie : *Le Home Rule Indien; Sarvodaya* était la traduction en gujarati du livre de Ruskin *Jusqu'à la fin.*

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

ouvertement me semblaient le prétexte le plus facile à la désobéissance civile. Des exemplaires de ces livres furent donc imprimés, et on décida de les vendre à la fin de la réunion monstre qui devait être tenue le soir après la fin du jeûne.

Le soir du 6 avril, une armée de volontaires fit irruption en portant les livres prohibés pour les vendre à la foule. Shrimati Sarojini Naidu et moi sortîmes en voiture. Tous les exemplaires furent bientôt vendus. Le bénéfice de la vente devait être utilisé au profit de la campagne civile de désobéissance. Le prix de ces deux livres était de quatre annas par exemplaire, mais je ne me souviens pas qu'on les ait achetés au prix marqué. Beaucoup de gens offrirent tout ce qu'ils possédaient sur eux. Des billets de cinq et de dix roupies tombaient pour le prix d'un seul exemplaire et, je me rappelle en avoir vendu un cinquante roupies. Nul n'ignorait qu'il était passible d'emprisonnement pour l'achat de cette littérature prohibée. Mais on ne craignait plus la prison.

Nous apprîmes plus tard que le Gouvernement avait considéré que les livres interdits n'avaient pas été mis en vente et que nous n'avions fait que vendre une réédition. La nouvelle édition de livres interdits, et leur vente ne pouvaient constituer un délit. Cette nouvelle causa une déception générale.

Le lendemain matin, une autre réunion fut organisée pour l'inscription des serments concernant l'unité Swadeshi et Hindou-Musulmane. Peu de gens se rendirent à mon appel. Je me rappelle distinctement certai-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

nes sœurs présentes en cette occasion. Les hommes étaient aussi peu nombreux. J'avais déjà apporté l'engagement. J'en expliquai entièrement le sens à ceux qui étaient présents avant de faire prêter serment. Je ne fus ni peiné ni surpris de voir un si petit nombre d'auditeurs; car j'ai remarqué que le public populaire, par son attitude, encourage le travail en même temps qu'il fait preuve de dégoût envers tout effort constructif. Ce contraste caractéristique a persisté jusqu'à ce jour.

Le soir du 7 avril, je partis pour Delhi et pour Amritsar. En arrivant à Muttra, le 8 avril, j'entendis parler de mon arrestation probable. Avant que le train fut en gare de Palwal, je reçus un ordre écrit qui m'interdisait de passer la frontière du Punjab, car ma présence sans doute y provoquerait des troubles. Les agents de police me prièrent de descendre du train, mais je refusai de le faire. » Je veux aller au Punjab pour me rendre à l'invitation qui m'a été faite, non pour fomenter le désordre mais pour le réprimer. Je regrette donc de ne pouvoir obéir à vos ordres. »

Le train arriva enfin à Palwal. Mahadev Desai m'accompagnait. Je lui demandai de se rendre à Delhi pour raconter à Swami Shraddhanand ce qui s'était passé et pour exhorter le peuple au calme. Il expliquerait pourquoi j'avais décidé de désobéir aux ordres qui m'avaient été donnés, pourquoi j'avais accepté la sanction de cette désobéissance, et comment la victoire nous serait assurée si nous savions maintenir la paix en dépit des punitions qui pourraient nous être infligées.

A la gare de Palwal l'on me fit sortir du train et je

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

fus placé sous la surveillance de la police. Un train venant de Delhi arriva peu après. On me fit entrer dans un compartiment de troisième classe, tandis que la police m'accompagnait. En arrivant à Muttra, on m'emmena au poste de police, mais personne ne put me dire ce qu'on allait faire de moi ni où j'allais être conduit. A quatre heures, le lendemain matin, je fus réveillé et placé dans un train de marchandise qui allait du côté de Bombay. A midi, on me fit de nouveau descendre à Sawai Madhupur. M. Bowring, l'inspecteur de Police, qui arriva par le train poste de Lahore, se chargea alors de moi. De prisonnier ordinaire je fus promu au rang de « gentleman » prisonnier. L'officier commença à faire le long panégyrique de Sir Michael O'Dwyer. Sir Michael n'avait, personnellement, aucun grief contre moi, mais il craignait que je provoquasse des troubles en entrant dans le Punjab. Finalement, il me pria de retourner à Bombay de ma propre volonté, et de ne pas passer la frontière du Punjab. Je répondis qu'il ne m'était pas possible de me soumettre à ces ordres, et que je n'étais pas du tout disposé à retourner. Aussi l'officier,ne voyant plus d'autres moyens, me dit qu'il serait obligé de s'en référer à la loi à mon sujet. « Mais que voulez-vous faire de moi?» lui demandais-je. Il me répondit qu'il n'en savait rien lui-même, mais qu'il attendait d'autres ordres. « Pour le moment, dit-il, je vous emmène à Bombay. »

Nous arrivâmes à Surat. Là, on me confia aux soins d'un autre officier de police. « Vous êtes libre maintenant » me dit cet officier,lorsque nous arrivâmes à Bom-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

bay. « Il serait cependant préférable, ajouta-t-il, que vous descendiez près des Lignes Marines, où je ferais arrêter le train pour vous. A Colaba, il y aura sans doute une grande foule. » Je lui répondis que je serais heureux de suivre son avis. Il fut satisfait et me remercia. Je débarquai donc aux Lignes Marines. La voiture d'un ami passait justement à ce moment-là. Cet ami m'emmena et me laissa chez Revashankar Jhaveri. Cet ami me dit que la nouvelle de mon arrestation avait irrité le peuple et l'avait mis en un état de délire fou. « Une émeute menace d'éclater à chaque instant près de Pydhuni [1]. Les Magistrats et la police sont déjà arrivés » ajouta-t-il.

J'étais à peine arrivé à destination qu'Umar Sobani et Anasuyaben arrivèrent et me demandèrent d'aller immédiatement en auto à Pydhuni. « La foule s'impatiente et est très irritée, dirent-ils. Nous ne pouvons la calmer. Votre présence seule réussira à l'apaiser. »

J'entrai dans la voiture. Près de Pydhuni, je vis qu'une grande foule était assemblée. En me voyant, les manifestants devinrent fous de joie. Une procession se forma immédiatement et l'air retentit des cris de « Bande Mataram » et de « Allaho Akbar. [2] » Au moment où la procession, débouchant de la Rue Abdur Rahman, allait se diriger vers le Marché Crawford, elle se trouva brusquement devant un détachement de police montée qui était là pour l'empêcher de se diriger vers

1. Quartier populeux de Bombay.
2. Signifiant « Salut à la patrie » et « Dieu est grand »

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

le Fort. La foule était serrée, en rangs compacts. Elle avait presque rompu le cordon de police. Ma voix était impuissante à se faire entendre dans cette énorme assemblée. L'officier de service donna alors l'ordre de disperser les manifestants et, immédiatement, la police montée chargea la foule en brandissant des lances. Je crus, un instant, que j'allais être blessé. Mais mon appréhension n'était pas fondée; les lances frolèrent la voiture et les cavaliers s'éloignèrent rapidement. Les rangs des manifestants furent vite brisés, et ces derniers furent rejetés en un désordre qui amena bientôt la déroute. Certains furent piétinés; d'autres furent sérieusement malmenés et écrasés. Dans cette masse humaine, grouillante il n'y avait pas de place pour laisser passer les chevaux, ni d'issue pour permettre aux gens de s'enfuir. Les cavaliers se frayèrent donc un passage dans la foule. Je ne crois pas qu'ils avaient conscience de ce qu'ils faisaient. Ce fut un spectacle affreux. Les cavaliers et la foule étaient mêlés en une horrible confusion.

La foule fut donc dispersée et ses progrès furent enrayés. Notre voiture put poursuivre sa route. Je la fis arrêter devant le Commissariat. Je descendis pour me plaindre de la conduite de la police. Sur l'escalier qui conduisait au bureau du Commissaire, je vis des soldats armés comme pour un combat. La vérandah était en désordre. Lorsque je fus admis au bureau, je vis M. Bowring assis près de M. Griffith. Je décrivis au commissaire les scènes dont j'avais été témoin. Il me répondit vivement.« Je ne voulais pas que la pro-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

cession se rendît au Fort où des scènes de désordre étaient inévitables. Lorsque j'ai vu que le peuple ne céderait pas à la persuasion, je n'ai pu que donner l'ordre à la police montée de charger la foule. »

— Mais, dis-je, vous n'ignoriez pas les conséquences d'un tel acte. Les chevaux durent piétiner la foule. Je crois qu'il était tout à fait inutile d'envoyer ce détachement de cavalerie.

— Vous ne pouvez juger, dit M. Griffith. Nous, officiers de police, connaissons mieux que vous le résultat de vos sermons. Si nous n'avons pas recours à des mesures draconiennes, la situation nous glissera bientôt des mains. Le peuple ne tardera pas à échapper à votre contrôle. La désobéissance aux lois le tentera bientôt; il n'est pas en son pouvoir de comprendre le devoir de rester en paix. Je ne doute pas de vos intentions, mais le peuple ne les comprendra pas. Il suivra son instinct naturel.

— Les gens ne sont pas violents par nature, mais pacifiques, répondis-je.

Nous discutâmes longuement. A la fin M. Griffith déclara : Mais si vous aviez la preuve que votre enseignement ait été inutile au peuple que feriez-vous?

— J'arrêterai en ce cas la désobéissance civile.

— Que voulez-vous dire? Vous avez dit à M. Bowring que vous iriez en Punjab dès que vous seriez libéré.

— Oui, je voulais le faire par le prochain train. Mais il n'en est plus question aujourd'hui.

— Encore un peu de patience et vous aurez bientôt cette conviction. Savez-vous ce qui se passe à Ahme-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

dabad? Et ce qui est arrivé à Amritsar? Le peuple est déchaîné. Et je ne connais pas tous les faits. Le télégramme a été coupé en certains endroits. Vous êtes responsable de tous ces troubles.

— Je vous assure que j'accepterais volontiers cette responsabilité si j'en avais les preuves. Mais je serais profondément peiné et surpris de trouver des troubles à Ahmedabad. Je ne réponds pas d'Amritsar. Je n'y ai jamais été, personne ne m'y connaît. Mais, en ce qui concerne le Punjab, je peux affirmer que si le Gouvernement du Punjab ne m'avait empêché d'entrer dans ce territoire, j'y aurais rendu de grands services en maintenant l'ordre et la paix. Mais en m'interdisant d'y entrer, on a provoqué inutilement la peuple. »

Ainsi nous discutâmes longuement. Il nous était impossible d'être d'accord. Je déclarai que j'avais l'intention d'organiser une réunion sur la plage de Chowpati, en priant aux gens de respecter l'ordre, et je le quittai. La réunion eut lieu sur le sable de Chowpati. Je parlai de la non-violence et du sens du Satyagraha. « Le Satyagraha est essentiellement l'arme de la vérité, dis-je. Un Satyagrahi est voué à la non-violence, et je ne pourrai célébrer loyalement le Satyagraha que si le peuple l'observe en pensées, en paroles et en actions. »

Anasuyaben avait appris également les scènes de désordre qui s'étaient déroulées à Ahmedabad. Quelqu'un ayant lancé la nouvelle de son arrestation, les travailleurs ne s'étaient plus contenus, s'étaient mis en grève, avaient commis des actes de violence et un

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

sergent avait été tué. Je me rendis donc à Ahmedabad. En route, j'appris qu'on avait tenté d'arracher les rails près de la gare de Nadiad, qu'on avait assassiné un fonctionnaire du Gouvernement à Viramgam et que la loi martiale avait été déclarée à Ahmedabad. Le peuple était terrorisé. Il s'était livré à des actes de violence et on lui faisait payer ses dettes avec l'intérêt.

Un agent de police m'attendait à la gare pour me conduire à M. Pratt, le Commissaire. Je trouvai celui-ci en proie à la colère. Je lui parlai aimablement, et lui exprimai mes regrets au sujet de ces troubles. Je fis remarquer que la loi martiale n'était pas nécessaire, et je déclarai que j'étais prêt à coopérer avec lui de toutes mes forces pour ramener la paix. Je lui demandai la permission d'organiser une réunion publique sur l'emplacement de l'Ashram Sabarmati. Cette proposition lui plut, et la réunion eu lieu, je crois, le dimanche 14 avril. La loi martiale fut abolie le jour même ou le lendemain. En parlant au cours de cette réunion, j'essayai de faire comprendre au peuple quels avaient été ses torts, je m'infligeai publiquement une pénitence de trois jours de jeûne, je conseillai au peuple de jeûner de la même façon pendant un jour et je proposai que ceux qui s'étaient rendus coupables d'actes de violence en fissent la confession.

Mon devoir m'apparut clairement. Il m'était insupportable de voir que les travailleurs parmi lesquels j'avais passé une grande partie de mon temps, que ceux que j'avais aidés et en qui j'avais eu confiance

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

avaient pris part aux grèves; je sentis que j'étais complice de leur faute. Ainsi que j'avais demandé au peuple de confesser ses fautes, je demandai au Gouvernement de fermer les yeux sur ces crimes. Nul n'accepta mes conseils. Le défunt Sir Ramanbhai et d'autres citoyens d'Ahmedabad me présentèrent une demande pour suspendre le Satyagraha. Cette demande fut inutile, car j'avais déjà décidé de suspendre le Satyagraha et cela tant que le peuple n'aurait pas appris la leçon de la paix. Mes amis s'en allèrent, heureux. D'autres, cependant, n'étaient pas satisfaits de cette décision. Ils pensaient qu'en attendant que la paix se fît partout et qu'en faisant de cette seule condition la base même d'un Satyagraha, je rendrais le Grand Satyagraha impossible. Je regrettai de ne pas partager leur avis. Si ceux avec lesquels je travaillais et que je croyais prêts à la non-violence et au sacrifice de soi, ne pouvaient se résoudre à la non-violence, le Satyagraha serait certainement impossible. Je croyais fermement que ceux qui voulaient mener le peuple au Satyagraha devaient pouvoir tenir celui-ci dans les limites de la non violence délimitées par eux. Cette opinion est encore la mienne aujourd'hui.

Presque immédiatement après la réunion d'Ahmedabad, je me rendis à Nadiad. Ce fut là que j'employai, pour la première fois, l'expression «erreur himalayenne» au sujet de mon échec, pour voir ce qui allait arriver. A Ahmedabad même, j'avais déjà eu une obscure intuition de mon erreur. Mais, en arrivant à Nadiad, lorsque je vis la situation, et que j'appris que de nom-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

breux habitants de l'état de Khaira avaient été arrêtés, il m'apparut soudain que j'avais commis une grave erreur en soulevant les habitants de l'état de Khaira, et ailleurs, en organisant prématurément la désobéissance civile. Je parlai alors dans une réunion publique. L'aveu d'avoir fait une « erreur himalayenne » m'a, depuis, couvert de ridicule. Mais je ne l'ai jamais regretté; car j'ai toujours cru que c'est seulement en regardant ses fautes avec le gros bout de la lorgnette et celles des autres avec l'autre bout, que l'on peut arriver à un juste jugement. Je compris plus tard que l'obéissance scrupuleuse de cette règle était nécessaire à celui qui voulait devenir Satyagrahi.

Considérons maintenant cette « erreur himalayenne ». Avant que l'on soit préparé à la pratique de la désobéissance civile, il faut avoir fait preuve d'une obéissance volontaire et respectueuse envers les lois de l'Etat. En général, nous n'obéissons à de telles lois que par crainte de la punition; et ceci tient particulièrement à ce que de telles lois ne comportent pas de principe moral. Un Satyagrahi obéit aux lois de la société avec zèle parce qu'il considère qu'il est de son devoir sacré de le faire. Ce n'est que lorsqu'on a ainsi obéi scrupuleusement aux lois de la société qu'on peut juger les règles qui sont justes et bonnes et celles qui sont injustes et iniques. Alors seulement, on a le droit de commencer la désobéissance civile à certaines lois en des circonstances bien définies. Mon erreur provenait de ce que je n'avais pas observé cette délimitation nécessaire. J'avais poussé le peuple à déclarer

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

la désobéissance civile avant qu'il se fut rendu digne de le faire et cette erreur me sembla aussi grande que l'Himalaya. Aussitôt que je pénétrai dans l'État de Khaira tous les anciens souvenirs de la lutte Satyagraha revinrent en ma mémoire, et je me demandai comment j'avais pu ne pas apercevoir ce qui était si visible. Avant qu'un peuple soit prêt à la désobéissance civile il doit en avoir compris entièrement les profondes significations.

Mais on pourra justement me dire : « Comment un peuple ayant l'habitude de ne pas tenir compte des lois, comme presque tous les peuples, pourrait-il soudainement saisir la signification de la désobéissance civile ou ne pas dépasser ses strictes bornes? » J'admets qu'il n'est pas facile à des milliers et à des centaines de milliers de créatures de remplir les conditions idéales déjà mentionnées. Donc, avant d'organiser de nouveau la désobéissance civile sur une grande échelle, il était nécessaire de créer un groupe de volontaires bien entraînés et sincères qui comprendraient entièrement les strictes conditions du Satyagraha. Ils pourraient les expliquer au peuple, et par une constante vigilance, maintenir celui-ci dans la bonne voie.

En cet état d'esprit, j'arrivai à Bombay, je levai un corps de volontaires Satyagrahi et, avec l'aide de ces derniers, je commençai l'éducation du peuple en lui enseignant le sens et la profonde signification du satyagraha. Nous réussîmes en partie en éditant des brochures éducatives à ce sujet. Mais, tandis que cette tâche se poursuivait, je me rendais compte qu'il était

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

difficile d'intéresser le peuple au côté pacifique du Satyagraha. Les volontaires aussi ne s'enrôlèrent pas en grand nombre. Et tous ceux qui le faisaient ne se soumettaient pas à une méthode régulière d'entraînement. Avec le temps, le nombre de nouvelles recrues commença peu à peu à diminuer au lieu d'augmenter. Je compris que les progrès de cet enseignement de désobéissance civile n'allaient pas être aussi rapides que je l'avais d'abord pensé.

Sir Michael O'Dwyer me tint responsable de tout ce qui était arrivé dans le Punjab et quelques jeunes Punjabis furieux jugèrent que j'étais responsable de la loi martiale. Ils assurèrent que si je n'avais pas suspendu la désobéissance civile il n'y aurait pas eu de massacre Jallianwala Bagh. Certains allèrent jusqu'à me menacer de m'assassiner si j'entrais en Punjab. Mais je compris que ma position était si indiscutable que toute personne intelligente ne pouvait s'y méprendre.

J'étais impatient de me rendre au Punjab. Je n'y étais jamais encore allé et je désirais me rendre compte des choses par moi-même pour la première fois. Le docteur Satyapal, le docteur Kitchlew et Pandit Rambhaj Dutt Chowdhari qui m'avaient invité au Punjab étaient emprisonnés à ce moment-là. Mais j'étais persuadé que le Gouvernement n'oserait les retenir, avec d'autres, trop longtemps en prison. De nombreux Punjabis venaient me voir chaque fois que j'étais à Bombay. Je leur donnais alors un mot d'encouragement, et cela les réconfortait. Ma confiance dans le

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

temps était persistante. Mais mon départ pour le Punjab fut remis d'un jour à l'autre. Le Vice-roi me répondait : « Pas encore » chaque fois que je lui demandais la permission de partir et cette affaire se prolongeait.

Entre temps, on annonça que le Comité Hunter ferait une enquête au sujet de la conduite du Gouvernement de Punjab pendant la loi martiale. Charlie Andrews était arrivé au Punjab, et ses lettres m'apportaient une description fidèle de la situation. Ces lettres me donnèrent l'impression que les atrocités de la loi martiale avaient été plus graves que celles relatées par la Presse. Andrews me suppliait de venir le rejoindre immédiatement. En même temps, Malaviyaji m'envoyait des dépêches pour me demander de me rendre au Punjab sur-le-champ. Je demandai, encore une fois, au Vice-roi si je pouvais partir pour le Punjab. Celui-ci me télégraphia que je pourrais m'y rendre après le 17 octobre.

La scène dont je fus témoin à mon arrivée à Lahore ne pourra jamais s'effacer de ma mémoire. La gare, d'un bout à l'autre, était remplie d'une foule énorme. La population entière était sortie dans une attente fiévreuse, comme pour accueillir un parent cher après une longue séparation et était délirante de joie.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre XXII

LE CONGRÈS D'AMRITSAR

Tandis que je continuais mon enquête sur les atrocités du Punjab,on me fit des récits au sujet de la tyrannie du Gouvernement et du despotisme arbitraire de ses officiers, auxquels je n'étais pas préparé et qui me remplirent d'une peine profonde. Ce qui me surprenait, c'est qu'une province qui avait fourni au Gouvernement anglais pendant la guerre la plus grande partie de ses soldats put être victime d'excès d'une telle brutalité. Le devoir de la rédaction du Rapport d'enquête du Congrès m'incomba; j'en recommanderais la lecture à tous ceux qui voudraient savoir les cruautés dont furent victimes les habitants du Punjab. Je peux affirmer qu'il n'y a, dans ce Rapport, aucune exagération voulue. Toute déclaration repose sur des preuves. De plus, les preuves publiées ne sont qu'une petite partie de celles que le Comité garde en sa possession. Ce qui laissait subsister un léger doute ne put être publié. Autant que je le sache, aucune des déclarations de ce Rapport ne fut jamais réfutée.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

L'enquête du Congrès venait à peine de débuter lorsque je reçus une lettre circulaire d'invitation qui me priait d'assister à la conférence des Hindous et des Musulmans réunis, qui devait avoir lieu à Delhi et au cours de laquelle on devait discuter la question du Califat. Parmi les signataires, se trouvaient Hakim Ajmal Khan Sahib et M. Asaf Ali. Swami Shraddhânand, déclarait-on, serait présent. La lettre précisait que non seulement la question du Califat serait discutée à la conférence, mais aussi celle de la protection de la Vache[1]. Ce serait donc une précieuse occasion de présenter un accord.

Je n'appréciai pas beaucoup ce rappel de la question du culte de la Vache. Dans ma réponse, en promettant de faire tous mes efforts pour assister à la conférence, j'ajoutais qu'on ne devrait pas mêler les deux questions ni les considérer comme une affaire, mais les juger d'après leurs propres mérites et les traiter séparément.

En cet état d'esprit, je me rendis à la Conférence qui était très suivie, bien qu'elle ne présentât pas le spectacle des dernières réunions auxquelles assistaient dix mille personnes. Je discutai la question énoncée ci-dessus avec Swami Shraddhanandji qui assistait à la Conférence. Il partagea mon opinion et me laissa le soin de l'exposer. Je la discutai également avec le Hakim Sahib. Je prétendis, si la question du califat était juste et légitime, comme je le croyais, et si le Gouvernement avait véritablement commis une grande injustice, que les Hindous devaient se joindre aux

1. Voir *Les idées de Mahatma Gandhi* pp. 38 et 56.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Musulmans. Mais les Hindous auraient tort de présenter la question du culte de la vache, ou de profiter de l'occasion pour dicter leurs conditions aux Musulmans, comme les Musulmans auraient tort aussi de proposer d'arrêter le massacre de la vache en reconnaissance à l'aide hindoue dans l'affaire du Califat. Mais la question serait différente et plus agréable si les Musulmans de leur propre gré supprimaient le massacre de la vache par respect pour les sentiments religieux des Hindous. Mais si les Musulmans considéraient que leur premier devoir était d'arrêter ce massacre, ils ne devaient pas, en cette occasion, examiner si les Hindous les avaient aidés ou non dans la question du Califat. Mon argument plut à ceux qui étaient présents. Mais en dépit de mon avertissement, les Musulmans en des conférences ultérieures eurent toujours tendance à faire allusion au devoir d'arrêter le massacre de la vache en reconnaissance à l'aide hindoue dans l'affaire du Califat. Et à un certain moment, il semblèrent nettement vouloir y mettre fin.

Maulana Hazrat Mohani assistait à cette réunion. Je le connaissais déjà, mais c'est là que je découvris combien il était combatif. Nous ne fûmes pas d'accord dès le début. Parmi les motions qui furent votées à cette conférence, l'une invitait les Hindous et les Musulmans à prendre le vœu Swadeshi et comme déduction naturelle à boycotter les marchandises étrangères. Le Khadi [1], n'avait pas encore trouvé sa

1. Étoffe faite à la main et tissée chez soi.

place. Cette déclaration n'était pas susceptible d'être acceptée par Hazrat Mohani. Le désir de celui-ci était d'exercer une vengeance sur l'empire Britannique, si justice n'était pas rendue en faveur du Califat. Il exposa donc une proposition commerciale qui consistait à boycotter simplement les marchandises britanniques. Je m'y opposai par principe, en alléguant des arguments qui sont devenus maintenant familiers. J'exposai aussi en cette conférence mon point de vue de l'Ahimsa. Mes arguments firent une profonde impression sur l'assemblée. Le discours de Hazrat Mohani avait été accueilli par de tels applaudissements que je craignais que le mien ne fût qu'un cri dans le désert. Je ne parlai que parce que je pensais manquer à mon devoir en n'exposant pas mes opinions à la Conférence. Mais, à mon agréable surprise mon discours fut suivi avec la plus parfaite attention par le public, fut entièrement soutenu par ceux qui se trouvaient sur la plateforme, et orateurs après orateurs prononcèrent des discours pour soutenir mes idées. Les meneurs purent se rendre compte que le boycottage des marchandises ne serait pas seulement un échec mais encore s'ils adoptaient cette mesure qu'elle ne tarderait pas à les rendre ridicules. Il n'y avait dans cette assemblée personne qui ne portât sur soi quelque article anglais manufacturé. Presque tous les auditeurs comprirent donc que rien de bon ne pouvait résulter de l'acceptation des déclarations que les votants eux-mêmes étaient incapables de mettre en pratique.

MINISTRY OF CULTURE — GOVERNMENT OF INDIA

CSL

— Le simple boycottage des tissus étrangers ne peut nous satisfaire, dit Maulana Hazrat Mohani, car nul ne sait quand nous pourrons fabriquer des étoffes Swadeshi en assez grande quantité pour nos besoins. Nous voulons adopter des mesures qui produisent un effet immédiat sur les Anglais. Laissez en suspens votre boycottage des tissus étrangers, cela nous est indifférent, mais offrez-nous, en revanche, un moyen plus vif et plus rapide ».

Tandis que je l'écoutais, je compris qu'un moyen nouveau, autre, et supérieur au boycottage des étoffes étrangères, serait nécessaire. Un boycottage immédiat des étoffes étrangères me semblait impossible. A cette époque, j'ignorais que nous pouvions, si nous le voulions, produire assez de Khadi pour nos besoins vestimentaires; ceci fut le résultat d'une découverte ultérieure. D'autre part, je savais que nous serions trahis si nous comptions uniquement sur les filatures pour effectuer le boycottage des étoffes étrangères. J'étais encore perdu en ce dilemme lorsque Maulana termina son discours.

J'avais grand besoin de mots Hindi ou Urdu convenables [1]. C'était la première occasion que j'avais de prononcer un discours définitif devant une assistance spécialement composée de Musulmans du Nord. J'avais

1. Delhi est le centre du langage Urdu, basé sur les formes grammaticales Hindi, mais qui emploie des mots arabes et persans au lieu de mots sanscrits. M. Gandhi croit qu'un langage courant mêlé d'Hindi et d'Urdu serait possible pour constituer la langue franche de l'Inde.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

parlé en Urdu à la Ligue Islamique de Calcutta, mais pendant quelques minutes seulement. Là, au contraire, je me trouvais devant une assistance critique, sinon hostile, à laquelle je devais faire partager mes opinions. Mais je m'étais débarrassé de toute timidité. Je n'étais pas là pour prononcer un discours en l'Urdu élégant et correct des Musulmans de Delhi, mais pour exposer mes opinions en un Hindi le moins mauvais possible. Et je réussis. Cette réunion me prouva parfaitement que seul l'Hindi-Urdu pouvait devenir la langue franche de l'Inde. Si j'avais parlé en anglais, il ne m'eût pas été possible de produire l'impression que je fis sur l'assistance et le Maulana n'aurait peut-être pas été disposé à me lancer un défi. Et, s'il m'avait provoqué je n'aurais pu le comprendre parfaitement.

Je ne pus trouver un mot convenable Hindi ou Urdu pour exprimer la nouvelle idée que j'avais dans l'esprit. A la fin, je l'exprimai par le mot « non-coopération » expression que j'employai pour la première fois en cette réunion. Tandis que le Maulana prononçait son discours, il me sembla qu'il était vain de sa part de parler de résistance effective envers un Gouvernement avec lequel il collaborait sur plusieurs points puisque le recours aux armes était impossible ou non souhaitable. La seule véritable résistance à exercer envers le Gouvernement était de cesser toute coopération avec lui. Ce fut ainsi que j'arrivai au mot non-coopération. Je n'avais alors aucune idée de ses diverses significations. Autant que je m'en souvienne, une décision fut adoptée en cette réunion au sujet de la non-coopération, mais

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

ce ne fut qu'après plusieurs mois que cette idée gagna du terrain. Pendant des mois, elle demeura enterrée dans les archives de cette Conférence.

Le Gouvernement du Punjab ne pouvait longtemps garder sous les verrous des centaines de Punjabis arrêtés pendant la loi martiale d'après les témoignages de tribunaux qui n'existaient qu'en nom. Il y eut partout une telle protestation devant cette injustice flagrante que tout emprisonnement futur devint impossible. La plupart des prisonniers furent libérés avant l'ouverture du Congrès. Lala Harkishanlal et d'autres meneurs furent tous relâchés, au cours de la session du Congrès. Les frères Ali, arrivèrent aussi, directement de leur geôle. La joie du peuple ne connut plus de bornes. Pandit Motilal Nehru qui, au sacrifice de sa splendide carrière au barreau, avait établi son quartier général au Punjab, était Président du Congrès.

L'annonce du Roi au sujet des Réformes venait d'être publiée. Cette déclaration était loin de me satisfaire et elle ne contenta personne. Mais je trouvais alors que les Réformes, bien que défectueuses, étaient cependant acceptables. Je devinai dans l'annonce du Roi la main de Lord Sinha et son langage laissait entrevoir un rayon d'espoir. Mais des hommes d'expérience comme le défunt Lokamanya Tilak et Deshbandhu Chittaranjan Das hochèrent la tête. Pandit Malaviyaji était neutre [1].

1. Lokamanya est un titre populaire signifiant « aimé » ou « accepté par le peuple. » Deshbandhu signifie « ami du pays ».

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Pandit Malaviyaji m'avait hébergé dans sa propre chambre. Je pouvais donc observer son existence quotidienne dans ses plus petits détails et ce que je vis me remplit d'une joyeuse surprise. Sa chambre avait l'apparence d'une auberge ouverte à tous les pauvres. Il était difficile de la traverser d'un bout à l'autre, car elle était remplie de visiteurs. A toutes heures, des gens venaient au hasard qui avaient la permission d'accaparer le temps de Pandit Malaviyaji autant qu'ils le désiraient. Dans un coin de cette pièce reposait ma couchette dans toute sa dignité.

Je pus donc quotidiennement soutenir des discussions avec Malaviyaji qui, avec affection, m'expliquat comme un frère aîné, les divers points de vue des diifférents partis. Je compris que ma collaboration aux discussions concernant les Réformes était inévitable. Ayant eu ma part de responsabilité dans la rédaction du Rapport du Congrès sur les erreurs du Punjab, je vis que tout ce qu'il restait à faire en faveur de cette question devait retenir mon attention. Des difficultés avec le Gouvernement devaient avoir lieu à ce sujet. Il y avait aussi en même temps la question du Califat. De plus, je croyais alors que M. Montagu ne trahirait pas ou ne permettrait pas qu'on trahît la cause de l'Inde. La mise en liberté des frères Ali et d'autres prisonniers, me semblait un signe propice. En ces circonstances, je crus qu'une décision qui n'eut pas rejeté mais qui eut accepté les réformes s'imposait.

Deshbandhu Chittaranjan Das, d'autre part, soutenait fermement que les réformes devaient être refusées

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

comme tout à fait non satisfaisantes. Feu le Lokamanya était alors plus ou moins neutre, mais avait décidé de se ranger du côté de Deshbandhu et d'approuver toutes les décisions que celui-ci soutiendraient. L'idée de m'opposer à des meneurs si logiques, si parfaitement entraînés, et si universellement respectés m'était intolérable. Mais, d'autre part, la voix de la conscience était claire. J'essayai de m'enfuir du Congrès et je dis à Pandit Malaviyaji et à Motilaji que mon absence du Congrès pour le reste de la session était de l'intérêt général et m'éviterait d'exposer mes opinions différentes à des meneurs si estimés.

Mais cette proposition ne plut pas à ces deux aînés. On rapporta cette nouvelle à Lala Harkishanlal. « Ce n'est pas possible, dit-il, cela vexera les Punjabis ». Je discutai la question avec Lokamanya, Deshbandhu et M. Jinnah, mais nous ne trouvâmes pas de solution. Finalement, je fis part de ma détresse à Malaviyaji. « Je n'ai pas l'espoir d'un compromis, lui dis-je, et si je fais part de ma déclaration, une scission sera nécessaire; et il faudra voter. »

« Vous ne devez pas vous absenter du Congrès », insista-t-il.

Je capitulai, je rédigeai ma déclaration, et d'un cœur tremblant j'entrepris de l'exposer. Pandit Malaviyaji et M. Jinnah devaient la soutenir. Je compris que bien que notre divergence d'opinion fût exempte de la moindre trace d'amertume, et bien que nos discours ne fissent preuve que d'un calme raisonnement, le peuple ne pouvait supporter le moindre signe de

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

divergence. Cela le peinait; il voulait l'unanimité.

Tandis que des discours étaient prononcés, des tentatives pour atténuer ces divergences d'opinion étaient faites sur l'estrade, et des notes étaient librement échangées entre meneurs à cet effet. Malaviyaji ne reculait devant rien pour combler l'abîme. Jayaramdas me présenta à ce moment son amendement, et me supplia de sa charmante manière, de sauver les délégués du dilemme de la division. Son amendement me plut. Malaviyaji cherchait à chaque instant un rayon d'espoir. Je lui dis que l'amendement de Jayaramdas me semblait pouvoir être accepté par les deux partis. Le Lokamanya à qui nous en fîmes part répondit « Si C. R. Das l'approuve, je n'ai pas d'objection à faire. » Deshbandhu enfin s'attendrit. Malaviyaji fut rempli d'espoir. Il arracha le morceau de papier contenant l'amendement et avant que Deshbandhu eût prononcé un « oui » définitif il s'écria : « Frères Délégués, vous serez heureux d'apprendre qu'un compromis vient d'être décidé ». Ce qui suivit est indescriptible. L'orateur fut accueilli par des applaudissements, et les sombres visages des auditeurs s'illuminèrent de joie.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre XXIII

LE MOUVEMENT KHADI

Les débuts du mouvement khadi avaient, de plus en plus, retenu mon attention. Je ne me rappelais pas avoir vu avant 1908 un métier à la main ou un rouet, que je préconisais dans mon livre *Hind Swaraj* comme un remède contre le paupérisme croissant de l'Inde. Dans ce livre, je prétendais que tout ce qui permettrait à l'Inde de sauver son peuple de l'indigence servirait par le même procédé à l'établissement du Swaraj. Même à mon retour aux Indes, en 1915, je n'avais pas encore vu réellement un rouet. Lorsque l'Ashram Satyagraha de Sabarmati fut fondé, nous y introduisîmes quelques métiers à main. Mais à peine venions-nous de le faire que nous dûmes faire face de nouveau à une autre difficulté. Nous appartenions tous soit à des professions libérales, soit au commerce; aucun de nous n'était artisan. Il fallait qu'un expert en tissage nous apprît à tisser avant de pouvoir nous servir des métiers. Nous pûmes enfin en obtenir un de Palanpur, mais il ne nous apprit

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

pas complètement son art. Maganlal Gandhi, cependant, n'était pas homme à se laisser déconcerter. Doué naturellement pour la mécanique, il fut bientôt en possession de cet art, et peu à peu de nouveaux tisserands furent instruits à l'Ashram.

Notre désir était de pouvoir nous habiller entièrement avec des tissus fabriqués par nous-mêmes. Nous écartâmes donc les tissus indiens de laine fabriqués à la machine. Cette décision nous fut extrêmement salutaire. Elle nous permit de connaître par contact direct la situation des tisserands, l'importance de leur production, la manière dont ils obtenaient leur mesure de laine, la façon dont ils étaient victimes de fraude, et leur endettement toujours croissant. Nous n'étions pas encore capables de fabriquer immédiatement les tissus dont nous avions besoin. Le temps s'écoulait et mon impatience augmentait. Je faisais subir un interrogatoire à tous les visiteurs qui pouvaient me donner quelque renseignement sur l'art du tissage à la main. Celui-ci avait été réservé aux femmes. S'il y avait dans quelque coin obscur une fileuse encore survivante, seule une personne de ce sexe pourrait découvrir sa retraite.

Pendant l'année 1917, mes amis Gujarati me firent présider la Conférence Educative. Ce fut là que je découvris cette dame remarquable, Gangabehn. Elle était veuve, mais son esprit d'initiative était sans limites. Elle n'avait guère d'instruction, au sens ordinaire de ce mot. Mais, par son courage et son bon sens, elle surpassait facilement le niveau général de nos femmes

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

cultivées. Elle s'était déjà débarrassé du fléau de l'intouchabilité, et sans crainte elle évoluait au milieu des classes oppressées et se dévouait à elles. Elle avait des ressources personnelles et peu de besoins. Elle était douée d'une santé robuste et circulait partout sans escorte. Elle montait bien à cheval. Je fis plus ample connaissance avec elle à la Conférence Godhra. Je lui exposai mes doléances au sujet du Charkha [1] et elle allégea mon fardeau en me promettant d'entreprendre une campagne incessante et ardente en faveur du rouet.

Enfin, après avoir vainement cherché en Gujarat, Gangabehn trouva un rouet à Vijapur dans l'Etat Baroda. Là de nombreux habitants possédaient des rouets, qu'ils avaient depuis longtemps relégués au rang des objets inutiles. Ces gens dirent à Gangabehn qu'ils se remettraient à tisser si on leur promettait de leur fournir régulièrement une quantité d'écheveaux et d'acheter les étoffes tissées par eux. Gangabehn me communiqua la bonne nouvelle. La fourniture d'écheveaux fut une tâche difficile. Lorsque j'en parlai à Umar Sobhani celui-ci résolut le problème en s'engageant immédiatement à m'en envoyer une quantité suffisante de sa fabrique. J'envoyai à Gangabehn les écheveaux procurés par Umar Sobhani, et le tissu commença à affluer en une telle quantité qu'il devint presque impossible d'y faire face.

J'étais las de recevoir continuellement des écheveaux.

1. Rouet.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Il me semblait d'ailleurs que c'était une lourde faute que de se servir des bobines mécaniques. Je conseillai donc à Gangabehn de trouver des cardeurs qui pourraient les remplacer. Elle se mit secrètement à la tâche, et engagea un cardeur qui savait carder le coton. Il demanda trente-cinq roupies par mois. Je ne trouvais rien trop cher alors. Elle apprit à quelques jeunes gens à faire des écheveaux avec du coton cardé. L'entreprise de Gangabehn réussit au delà de tout espoir. Elle découvrit des tisserands pour tisser la laine qui avait été filée à Vajapur, et bientôt le nom de Vijapur Khaidi devint célèbre.

Tandis que ces événements avaient lieu à Vijapur, le rouet faisait de rapides progrès à l'Ashram. Maganlal Gandhi, en mettant tout son magnifique talent mécanique au service du rouet, y apporta de nombreux perfectionnements. Les rouets et leurs accessoires commencèrent à être fabriqués à l'Ashram. La première pièce de Khadi fabriquée à l'Ashram coûtait dix-sept annas le mètre. Je n'hésitai pas à recommander cette étoffe très grossière à ce prix à des amis qui en payèrent de bon cœur le montant.

J'étais alité à Bombay mais j'avais assez de forces pour m'occuper de la question du rouet. A la fin, je rencontrai deux fileurs et je les ramenai chez moi. Le rouet commença gaiement à bourdonner dans ma chambre, et je peux dire sans exagération que ce bourdonnement contribua beaucoup à me faire recouvrer la santé. Je suis prêt à admettre que ses effets furent plus psychologiques que physiques. Mais. cela prouve

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

seulement à quel point le moral peut dans la nature humaine réagir sur le physique. Je me mis aussi au rouet, mais je ne pus travailler beaucoup à cette époque.

Dès ses débuts, le mouvement Khadi fit naître de nombreuses critiques chez les filateurs. Umar Sobani, un filateur compétent, ne me fit non seulement pas profiter de ses connaissances et de son expérience, mais me tint aussi au courant des opinions des autres filateurs. L'argument de l'un d'eux l'avait profondément frappé. Il me pria de rencontrer ce filateur et arrangea notre rencontre. Le filateur prit la parole :

— Vous savez qu'il y a déjà eu ici des troubles Swadeshi?

— Je le sais, répondis-je.

— Vous n'ignorez pas non plus qu'à l'époque de la Séparation les filateurs ont complètement exploité le mouvement Swadeshi. Lorsqu'il se trouvait à son apogée, nous augmentâmes le prix des étoffes et nous fîmes même pire.

— Oui, j'ai entendu parler de cette affaire et j'en ai été peiné.

— Je comprends votre chagrin, mais je n'y vois aucun remède. Nous ne faisons pas de philanthropie. Nous travaillons pour retirer un bénéfice, et nous devons satisfaire les actionnaires. Le prix d'un article est soumis à la loi de l'offre et de la demande. Qui peut enrayer la loi de vente et de production? Les Bengalis auraient dû penser que leur soulèvement ne pourrait que faire augmenter les prix de l'étoffe Swadeshi en stimulant la demande.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

Je l'interrompis : « Les Bengalis,comme moi,avaient confiance en leur nature. Ils croyaient du fond de leur cœur que les filateurs ne seraient pas assez égoïstes ni assez peu patriotes pour trahir leur patrie à l'heure critique, et aller jusqu'à faire passer frauduleusement des tissus étrangers pour du Swadeshi.

— Je connais votre nature confiante, répliqua-t-il, c'est pourquoi je vous ai demandé de venir me voir, afin de vous empêcher de tomber dans la même erreur que ces innocents Bengalis.

A ces mots le filateur demanda à son employé qui était à côté de lui de nous montrer les échantillons de la marchandise fabriquée dans son usine. En les désignant, il dit : « Voyez ce tissu. C'est le dernier modèle fabriqué dans nos ateliers. Il nous attire des commandes innombrables. Nous ne le fabriquons qu'avec des déchets. Il est donc, naturellement, bon marché. Nous l'expédions jusque dans le nord dans la vallée des Himalayas. Nous avons des succursales dans tous le pays, et même dans des endroits que votre voix et vos hommes ne pourront jamais toucher. Vous voyez donc que nous n'avons pas besoin de nouveaux agents. D'ailleurs, vous devriez savoir que la production de tissus des Indes ne peut satisfaire les besoins du peuple. La question du Swadeshi, se confond donc avec celle de la production. Dès que nous pourrons augmenter suffisamment notre production et améliorer sa qualité dans la mesure nécessaire, l'importation des tissus étrangers cessera automatiquement. Je vous donne le conseil de ne pas continuer à provo-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

quer de nouveaux troubles mais de vous intéresser à la construction de nouvelles filatures. Nous n'avons pas besoin de propagande pour amener de nouvelles commandes de nos marchandises, mais d'une plus grande production.

— Alors vous vous réjouirez sûrement de mon effort, puisque je suis déjà engagé en cette affaire même, dis-je.

— Comment cela? dit-il légèrement inquiet. Mais peut-être projetez-vous de lancer de nouvelles fabriques, en ce cas vous méritez certainement d'être félicité.

— Ce n'est pas tout à fait cela, expliquais-je, mais je me suis promis de faire revivre l'industrie du rouet.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-il, de plus en plus troublé. Je lui parlai du rouet et de mes longues démarches à ce sujet. « Je suis entièrement de votre avis, ajoutais-je, il est inutile que je devienne virtuellement un agent des filatures. Cela ferait plus de mal que de bien au pays. Nos fabriques ne seront pas avant longtemps exemptes d'impôts. Ma tâche consistera, et consiste déjà, à organiser la production de l'étoffe tissée à la main, et à trouver le moyen d'écouler le Khadi ainsi obtenu. Je consacre donc toute mon attention à la production du Khadi. Je jure par cette forme de Swadeshi parce qu'ainsi je pourrai procurer du travail aux femmes à demi-affamées et non employées de l'Inde. Mon idée est de faire filer la laine à ces femmes et d'habiller les habitants des Indes avec le Khadi ainsi tissé. J'ignore jusqu'à quel point ce mouvement réussira: Il ne fait encore que

commencer. Mais j'ai en lui une foi complète. De toutes façons, il ne peut faire du mal. Au contraire, dans la mesure où il pourra contribuer à la production de tissus du pays, même ne serait-ce que dans une toute petite mesure, il représentera au moins un solide bénéfice. Vous comprendrez donc que mon mouvement est exempt des maux que vous lui attribuiez.

—Si en organisant ce mouvement vous ne cherchez qu'à augmenter la production, je n'ai rien à ajouter, répondit-il. Mais que le rouet puisse faire son chemin en ce siècle de force mécanique, c'est une autre affaire! Mais je vous souhaite toutes les chances de succès ».

Résumons l'histoire du Mouvement de Non-coopération : Lorsque le soulèvement important du Kalifat provoqué par les frères Ali était en pleine progression, j'eus de violentes discussions avec le défunt Maulana Abdul Bari et avec d'autres, particulièrement pour savoir jusqu'à quel point un Musulman pouvait observer la règle de non-violence. A la fin tous furent d'accord pour déclarer que l'Islam n'interdisait pas la non-violence en tant que mesure politique; et de plus ils promirent de poursuivre fidèlement cette politique tant qu'ils y seraient voués. Enfin la déclaration de Non-coopération fut présentée à la Conférence du Califat et votée après des délibérations prolongées. Je me souviens nettement qu'à Allahabad, un Comité passa toute la nuit à délibérer sur ce sujet. Au début, le défunt Hakim Ajmal Khan était sceptique quant à la possibilité d'application de la non-violente non-coopération. Mais lorsqu'il se fut débarrassé de ce scep-

DIRECTOR OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

ticisme, il se jeta corps et âme dans cette action, et son aide rendit un service inévaluable au mouvement.

Le Comité du Congrès de l'Inde-Entière décida de tenir une session spéciale du Congrès en septembre 1920 à Calcutta, pour délibérer au sujet de la Non-coopération qui venait maintenant d'être acceptée par les Musulmans. Les préparatifs furent faits sur une immense échelle. Lala Lajpat Rai fut élu président. Des « spéciaux » du Congrès et du Califat furent créés de Bombay pour Calcutta. A Calcutta il y avait une foule immense de délégués et de visiteurs. Je fus prié de présenter la déclaration de non-coopération pour le Congrès.

Dans ma déclaration, la Non-coopération n'était présentée qu'en vue d'obtenir la réparation des torts du Punjab et du Califat. Ceci, cependant, ne plut pas à Sjt Vijaya Raghavachari. « Si nous déclarons la non-coopération, dit-il, pourquoi le ferions-nous en considération à des torts particuliers? L'absence du Swaraj est la plus grande erreur que le pays prépare secrètement. La non coopération devrait être dirigée contre ceci également. » J'acceptai tout de suite sa proposition, et j'ajoutai dans ma déclaration la question du Swaraj qui fut votée après une discussion approfondie et quelque peu orageuse.

Motilaji fut le premier à faire partie du Mouvement. Je me rappelle encore la charmante discussion que j'eus avec lui au sujet de la déclaration. Il me conseilla de changer certains termes : ce que je fis. Il s'engagea à gagner les Deshbandhu au mouvement. Il était

disposé à le faire, mais il était sceptique quant à la compétence du peuple pour mener à bien notre programme. Ce ne fut qu'au Congrès de Nagpur que lui et Lalaji [1] l'acceptèrent de tout cœur.

Je déplorai vivement la mort de Lokamanya [2] à la session spéciale. J'ai toujours eu la certitude que Lokamanya m'aurait donné sa bénédiction à cette occasion s'il avait été alors parmi nous. Mais même s'il avait fait opposition au mouvement, j'aurais encore accepté son opposition comme un privilège et une leçon. Nous avions des différences d'opinions mais qui ne dégénéraient jamais en propos amers. Il me permit toujours de croire que les liens entre nous étaient des plus étroits. En écrivant ces lignes, les circonstances de sa mort sont encore vivantes à mes yeux. Ce fut vers minuit que Yadvadkar m'apprit par téléphone la nouvelle de sa mort. J'étais à cette époque entouré de mes compagnons. Ce cri s'échappa alors de mes lèvres : « Mon rempart le plus solide n'est plus! » Le mouvement de non-coopération battait alors son plein, et j'espérais impatiemment de Lokamanya l'encouragement et l'inspiration.

La proposition votée à la session spéciale du Congrès à Calcutta ratifiant le programme de Non-coopération, devait être confirmée à la session annuelle à Nagpur. Là aussi, il y eut une ruée de visiteurs et de délégués. Le nombre des délégués au Congrès n'avait

1. Lala Lajpat Rai.
2. Lokamanya Tilak.

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

pas encore été limité. En cette occasion l'assemblée était composée de quatorze mille individus environ. Lala Lajpat Rai proposa un léger amendement que j'acceptai à la clause de boycottage des écoles. En même temps d'autres amendements furent faits aussi sur l'instigation de Deshbandhu, après lesquels la déclaration de Non-coopération fut votée à l'unanimité.

Le but du Congrès forma le sujet d'une ardente discussion. Dans la constitution que j'avais présentée, le but du Congrès était d'obtenir le Swaraj dans l'Empire Britannique si possible, et hors de lui si c'était nécessaire. Un groupe, au Congrès, voulait limiter le but au Swaraj dans l'Empire Britannique. Ce point de vue fut exposé par Pandit Malaviyaji et M. Jinnah. Mais ils ne purent obtenir de nombreux votes. De nouveau la Constitution de Rédaction assura que les moyens de réussite devaient être « pacifiques et légitimes ». Cette condition servit donc aussi l'opposition, on déclara qu'il ne devrait y avoir aucune restriction au sujet des moyens à adopter. Mais le Congrès accepta le projet original après une discussion franche et instructive.

Des propositions sur l'unité Hindoue-Islamique, la suppression de l'intouchabilité,et le Khadi furent votés en ce Congrès; et depuis lors, les Hindous du Congrès ont pris la responsabilité de débarrasser l'Hinduisme du fléau de l'intouchabilité, et le Congrès a établi un lien vivant de parenté avec ces « squelettes » les pauvres de l'Inde,par l'entremise du Khadi. L'acceptation de la Non-coopération pour le bien du Califat

était un essai pratique fait par le Congrès pour mener à bien l'unité Hindoue-Islamique.

Mais le temps est venu de mettre fin à ces chapitres. Ma vie jusqu'ici a été si publique, qu'on en ignore peu de détails; d'ailleurs, depuis 1921, j'ai travaillé en une collaboration si étroite avec les chefs du Congrès qu'il m'est difficile de relater un seul épisode de ma vie intérieure sans parler des relations que j'entretins avec eux. Bien que Lokamanya, Shradhanandji, Deshbandhu, Hakim Sahib et Lalaji ne soient plus des nôtres aujourd'hui, nous avons la chance d'avoir parmi nous d'autres chefs vétérans du Congrès qui travaillent avec nous. L'histoire du Congrès a déjà été racontée. Et mes principaux efforts concernant la Vérité pendant ces sept dernières années furent tous faits à l'aide du Congrès. Il me faudrait faire allusion à mes relations avec les chefs si je devais décrire mes expériences ultérieures. Et je ne le ferais à aucun prix en ce moment sinon par un sens de convenance. En dernier lieu, les conclusions de mes expériences ne peuvent encore être considérées comme décisives. Il me semble donc qu'il est de mon simple devoir de terminer ce récit. D'ailleurs, ma plume refuse instinctivement de continuer.

Ce n'est pas sans douleur qu'il me faut prendre congé. J'attache une haute valeur à ces tentatives. Je ne sais si j'ai pu leur rendre justice. Je peux dire que je n'ai reculé devant aucun effort pour faire un fidèle récit. Décrire la Vérité, telle qu'elle m'est apparue, et dire l'exacte manière dont j'ai pu l'approcher fut mon effort constant. Cet exercice m'a procuré une paix

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

ineffable de l'esprit car mon plus cher espoir a été de pouvoir donner la foi en la Vérité et en l'Ahimsa aux faibles et aux hésitants.

Mon unique expérience m'a prouvé qu'il n'y avait pas d'autre Dieu que la Vérité. Et si toutes les pages de ces chapitres ne proclament pas que le seul moyen de réaliser la Vérité est l'Ahimsa, j'estimerai que tout le mal que je me suis donné pour écrire ce livre aura été vain. Et si mes efforts à ce sujet demeurent sans résultats, c'est que seul l'instrument sera fautif et non le grand principe. Et, aussi sincères que furent mes efforts pour atteindre l'Ahimsa, ils ont été encore imparfaits et incomplets. Les quelques pâles lueurs que j'ai pu obtenir de la Vérité peuvent difficilement donner une idée de sa splendeur indescriptible, un million de fois plus intense que celle du soleil visible tous les jours à nos yeux. En fait, ce que j'ai pu obtenir n'est que le rayon le plus pâle de sa splendeur toute puissante. Mais ce que je peux affirmer en résultat de toutes mes expériences, c'est qu'une parfaite vision de la Vérité ne peut que suivre la réalisation complète de l'Ahimsa.

Pour voir face à face l'universel et tout puissant Esprit de Vérité on doit pouvoir aimer le plus petit objet créé, comme soi-même. Un homme qui désire arriver à cet état ne peut se tenir hors du plus petit terrain de la vie, c'est pourquoi ma dévotion à la Vérité m'a attiré vers la politique; et je peux dire sans la moindre hésitation et aussi en toute humilité que ceux qui prétendent que la religion n'a rien à faire

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

avec la politique ne connaissent pas le sens de la religion.

L'Identification avec tout ce qui vit est impossible sans la purification de soi; sans cet acte, l'obéissance à la loi de l'Ahimsa n'est qu'un rêve creux. Dieu ne peut être trouvé par celui qui n'est pas pur de cœur. La purification de soi signifie donc purifier tous les chemins de la vie. Et cette vertu étant extrêmement contagieuse, la purification de soi entraîne naturellement la purification de tout ce qui vous entoure.

Mais le chemin de la purification est dur et escarpé. Pour atteindre la pureté parfaite l'homme doit s'élever au-dessus de courants opposés de l'amour et de la haine, de l'attachement et de la répulsion et devenir absolument sans passion en pensées, en paroles et en actions. Je sais que je ne possède pas encore en moi cette triple pureté en dépit de mes efforts constants pour l'obtenir. C'est pourquoi la gloire du monde ne peut m'émouvoir; en vérité elle me remplit souvent de remords. Vaincre les passions subtiles me semble bien plus difficile que conquérir physiquement le monde à l'aide des armes. Depuis mon retour aux Indes j'ai découvert les passions qui demeuraient cachées et endormies en moi. Cette découverte m'a humilié mais ne m'a pas défait. Les expériences et les efforts m'ont soutenu et m'ont apporté de grandes joies. Mais je sais que j'ai encore devant moi un chemin difficile à traverser. Il faut que je me réduise à zéro. Tant qu'un homme de sa propre volonté ne s'est pas placé au dernier rang de ses semblables il n'y a pour lui nul salut.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

L'Ahimsa est la limite la plus lointaine de l'humilité.

En disant adieu au lecteur je lui demande de se joindre à moi pour prier le Dieu de Vérité afin qu'Il m'accorde la faveur de l'Ahimsa en pensées, en paroles et en actions.

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

Chapitre XXIV

CONCLUSION

Par C. F. Andrews.

Les documents dont je me suis servi ont été jusqu'à présent suffisants pour traiter tout le sujet et pour nous faire connaître la vie de Mahatma Gandhi telle qu'il l'a racontée lui-même. Les détails se rapportant à des événements plus récents pourront être trouvés dans la seconde partie des Idées de Mahatma Gandhi *que j'ai nommée* L'arrière-plan historique. *Il n'est donc pas nécessaire de rappeler ici en détails l'histoire de ces événements ou de continuer à décrire la dernière lutte de la grande résistance passive qui n'a pas encore pris fin. Nous laisserons aux historiens futurs le soin de juger et d'apprécier cette lutte à sa réelle valeur et de la ramener à ses justes proportions.*

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

Il semble que la meilleure conclusion que je puisse apporter à ce livre qui est véritablement une œuvre d'amour, est de faire deux citations. D'abord, dans un passage particulièrement lumineux écrit par lui-même, M. Gandhi résume la fin et le but de l'existence par rapport à la délivrance de l'âme. Ce passage fut écrit au moment où Mahatma Gandhi venait d'échapper à la mort en l'année 1924. Certains de ses plus intimes amis lui avaient démontré la légèreté dont il faisait preuve en acceptant l'opération d'appendicite prescrite par le chirurgien au lieu de s'abandonner à la force de l'âme comme seul remède aux maux physiques. Un ami, vieil ascète Brahman, lui avait vivement conseillé de se retirer dans la solitude de quelque caverne afin de reprendre une ascendance spirituelle sur son corps. En réponse Mahatma Gandhi écrivit ceci :

« Je plaide coupable. Mais, c'est pour admettre que je ne suis en aucune façon un homme parfait. Malheureusement pour moi, je suis loin d'être parfait. Je ne suis qu'un humble aspirant à la perfection. Je connais aussi la voie qui peut m'y conduire. Mais connaître sa voie n'est pas atteindre le but. Si j'étais parfait, si j'avais acquis, même en pensée, un contrôle complet sur toutes mes passions, je serais alors parfait de corps. Je dois

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

avouer que je suis quotidiennement obligé de déployer une grande somme d'énergie mentale pour assurer le contrôle de mes pensées. Lorsque j'y réussis enfin, songez quelle quantité d'énergie devient disponible! Comme je soutiens que ma maladie fut le résultat d'une faiblesse de pensée ou d'esprit, j'admets donc également qu'accepter l'opération ne fut aussi qu'une nouvelle faiblesse de l'esprit. Si j'avais été absolument dégagé d'égoïsme, je me serais résigné à l'inévitable; mais j'ai voulu vivre dans ce corps-ci. Le complet détachement n'est pas un procédé mécanique. On doit y parvenir par un effort patient et par la prière. En ce qui concerne la reconnaissance, j'ai déjà plus d'une fois exprimé publiquement ma reconnaissance au colonel Maddock et à son état-major pour la bonté dont ils m'ont comblé.

Maintenant en ce qui concerne le point principal de la lettre de mon ami où il me compare aux grands prophètes de l'humanité qu'on me permette de dire ceci : Cette confusion de l'esprit est venue de la conception erronée qu'il a de l'œuvre des prophètes et (à mon avis) d'une fâcheuse comparaison entre eux et moi. Je ne me juge pas digne d'appartenir à la race des prophètes. Je ne suis qu'un humble chercheur de

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

la vérité, impatient de se réaliser lui-même, d'atteindre la délivrance spirituelle dans cette vie même. Mon œuvre nationale n'est qu'une partie de l'entraînement que j'ai entrepris afin de libérer mon âme de l'esclavage de la chair. Ainsi considérée mon œuvre peut être envisagée comme uniquement égoïste. Je n'ai aucun désir pour le royaume périssable de la terre. Je lutte pour le royaume du ciel qui est la délivrance spirituelle. Pour atteindre ce but, il ne m'est pas nécessaire de rechercher l'abri d'une caverne. J'en porte une avec moi, mais que je voudrais connaître. Le solitaire des cavernes peut bâtir des châteaux dans l'air, bien que l'habitant d'un palais, comme Janaka, qui était roi et rishi *en même temps, n'en eût pas à bâtir. Le solitaire des cavernes qui plane autour du monde sur les ailes de la pensée est sans paix. Le roi Janaka, bien que vivant au milieu des « pompes et des œuvres » peut trouver la paix qui dépasse l'entendement. Pour moi, la voie du salut réside dans l'incessant labeur du dévouement à ma patrie et à l'humanité. Je veux m'identifier à tout ce qui vit. D'accord avec le Gita, je veux vivre en paix avec mes amis et mes ennemis. Donc, bien qu'un Musulman, un Chrétien ou un Hindou puisse me mépriser et me haïr, je veux les aimer et les servir*

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

ainsi que j'aimerais ma femme et mon fils, s'ils me haïssaient. Le patriotisme est donc pour moi une étape dans mon voyage vers la terre d'éternelle liberté et de paix. On verra donc qu'il n'y a pas pour moi d'activité politique hors de la religion. Ces actes favorisent la religion. Les actes politiques hors de la religion ne sont qu'un piège, car ils tuent l'âme. »

Voici en ses propres mots, le dessein que Mahatma Gandhi, avec la touchante sincérité et l'humilité qui ont conquis tous les cœurs, s'est promis d'accomplir.

Enfin, je ferai partager à mes lecteurs le récit révélateur de la magnifique description de l'hôpital de Poona, avec ses infirmières, ses docteurs et ses visiteurs, lorsque la vie de Mahatma Gandhi alors dans la balance, fut sauvée par le talent délicat du colonel Maddock. Le récit est fidèlement décrit par Mahadev Desai, et je peux personnellement répondre de son authenticité car j'assistais à ces faits, et je partageais avec Mahadev Desai l'angoisse et la joie d'une occasion aussi unique. Ce spectacle nous émut comme une nouvelle révélation de la beauté de la vie intérieure du malade.

« Dieu, en Son infinie charité, écrit Mahadev, a épargné notre Bapu [1]. Ces jours resteront dans

1. Nom affectueux donné à Mahatma Gandhi spécialement dans son propre Ashram, signifiant « Père. »

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

nos annales. La nation indienne a eu la chance de voir son chef vénéré à l'œuvre, lorsqu'il tirait des héros de l'argile. Elle voit aujourd'hui de son chevet de malade sa parole s'élancer et se transformer en actes. C'est ce qui a eu lieu depuis ces dernières semaines. En cet hôpital, depuis que Bapu y est entré, il existe une vivante atmosphère d'amour dont vous ressentez les effets dès que vous approchez de la chambre où réside aujourd'hui la lumière qui surpasse les limites du temps et de l'espace.

J'ai eu le privilège d'être avec Bapu pendant ces dix jours, bien que n'ayant pu le soigner. Ces soins ont été entièrement accaparés par les infirmières de l'hôpital. L'une d'elle est une anglaise de grande expérience. Bapu ne peut s'empêcher de sourire lorsqu'elle l'approche. Elle parle de ses chiens favoris et entraîne Bapu dans une conversation au sujet des différentes variétés de chiens et de leur utilité. Un autre jour, elle raconte ses expériences dans les hôpitaux anglais et africains et elle explique comment elle met en pratique la leçon donnée par ses docteurs et qui consiste à ne jamais rechercher la popularité. Le troisième jour, elle décore la chambre avec de belles fleurs et demande à Bapu d'admirer son travail. Il y a aussi une autre infirmière plus jeune, mais égale-

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

ment attachée à Bapu qui se glorifie d'avoir en M. Gandhi son premier malade « privé » depuis qu'elle a son diplôme d'infirmière. « Soigner n'est pas toujours une joie; parfois c'est une tâche, dit-elle, mais ce fut une joie parfaite et un grand privilège que de soigner M. Gandhi. Le docteur m'a dit : « Vous n'aviez pas l'habitude de marquer ainsi vos observations » et je lui ai répondu immédiatement : « C'est que je n'ai jamais eu un tel malade ». Un autre jour. « Mes amies se moquent de moi, me dit-elle, par ce que j'aime de plus en plus M. Gandhi, je leur ai répondu qu'elles agiraient comme moi si elles avaient la chance de le soigner. »

Et l'affection du chirurgien est aussi peu déguisée que celle des infirmières. Le chirurgien civil reçut une grande quantité de lettres et de télégrammes de félicitation pour le remercier de la façon dont il soignait Mahatmaji, et ce n'est pas sans rougir qu'il dit : « Comment répondre à tous? Le ferais-je par la Presse? »

J'ignore si tous ceux qui entourent Bapu ont le sentiment de soigner un prisonnier d'Etat; car Bapu est encore sous la surveillance d'un garde. Un amour inévitable étouffe tout autre sentiment.

« Mais quoi? Même celui qui aurait dû le sur-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

veiller comme un prisonnier n'agissait pas d'une façon différente. Le colonel Murray, le superintendant Yerravda, est venu voir Bapu l'autre jour. « Pensiez-vous M. Gandhi que je vous négligeais? Non. Je ne voulais pas vous déranger. Je vous trouve maintenant beaucoup mieux. Le Colonel m'assure aussi que vous vous remettez très vite. Vos amis pensent à vous. M. Gandhi m'a chargé spécialement de vous dire qu'il se levait toujours à quatre heures pour prier. Tous sont heureux, mais chacun vous regrette et je l'espère d'une façon permanente. » « Je vous remercie colonel Murray, dit Bapu, mais je vous assure que rien ne me fera plus plaisir que d'être debout et que de me trouver sous votre aimable garde de nouveau à Yerravda. » On n'aurait jamais pu croire, si on ne l'avait su qu'un surintendant de prison s'adressait à l'un de ses prisonniers, et l'atmosphère d'amour créée par Bapu dans sa cellule de Yerravda était presque visible.

Mais il me faut parler de la santé de Bapu plutôt que de continuer à décrire son alchimie d'amour. Il est toujours aussi émacié mais il est mieux qu'il n'aurait dû l'être. Son poids, qui était au maximum de 112 lbs en prison, ne peut guère maintenant surpasser quatre-vingt-dix, bien qu'il

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

CSL

soit difficile d'être précis puisque Bapu est encore au lit et qu'il n'est pas transportable. Sans aucun doute, cependant, il va de mieux en mieux chaque jour. Une chaîne pend du haut de son lit qui lui permet de s'asseoir ou de se retourner. « C'est ma gymnastique » dit-il dernièrement à un ami. Les doigts tremblent encore, mais moins qu'avant. Sa nourriture, la moitié de la quantité normale, se compose de deux litres de lait, de deux oranges et de raisins. De plus, il dort mieux qu'il ne l'a jamais fait depuis ces dernières années et d'un sommeil beaucoup plus reposant. Car les jours de prison étaient « de peine non exempte de tranquillité ». D'après mes entretiens avec les chirurgiens, je peux dire qu'il n'y a maintenant plus de raison de s'inquiéter, bien que la convalescence sera certainement longue et peut-être même indéfinie.

Ai-je besoin de décrire les torrents d'amour qui déferlèrent à Poona de toutes les provinces des Indes? Devidas qui aurait dû avoir le privilège de rester sans arrêt auprès de son père, dut se contenter de s'occuper des nombreuses lettres et des télégrammes qui arrivaient nuit et jour pour réclamer des nouvelles de la santé de Bapu. Mais les télégrammes et les lettres n'étaient pas les seules preuves d'affection. Un jour, les résidents

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

du lointain Tanjore écrivent pour dire qu'ils consacrent leurs dévotions à Mahatmaji dans un temple particulier. Des Hindous de Shiyali, Tirupur et Bindigul rivalisent d'amour avec leurs frères musulmans de Nagore qui lui envoient des aliments spéciaux bénis pour lui. Une sœur Parsi offre son sang au cas où les chirurgiens jugeraient nécessaire d'opérer la transfusion du sang, tandis qu'une dame anglaise envoie des instructions détaillées sur le régime de Mahatmaji et que Mme Gokhale de Bombay annonce qu'elle filera deux heures de plus chaque jour puisque Mahatmaji ne peut plus travailler.

L'un des visiteurs les plus fidèles de l'hôpital est un anglais, vieux retraité militaire, qui met son point d'honneur à venir tous les deux jours avec un bouquet de fleurs et qui pénètre dans la chambre de Bapu sans que personne ne l'en empêche. Il est absolument impossible de l'empêcher. Il se précipite impatiemment vers Bapu, lui serre la main, prononce une phrase d'encouragement en quelques secondes et se sauve. « Courage! dit-il. Je vois que vous allez beaucoup mieux qu'hier. Je sais que vous guérirez. Quel âge avez-vous cinquante-cinq ans? Ce n'est rien. Vous savez que j'en ai quatre-vingt-deux. Remettez-vous vite, je vous en prie. » Un jour, il s'arrêta

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

et dit : « Puis-je faire quelque chose pour vous, M. Gandhi? — Non, dit Bapu. Mais priez pour moi. — Je le ferai, mais dites-moi ce que je peux faire pour vous. Je vous en prie. Considérez-moi comme votre frère. » A quoi Bapu répondit en souriant : « Croyez-moi, j'ai parmi mes amis de nombreux Anglais qui sont pour moi plus que des frères. » L'homme est profondément touché, il s'en va en nous assurant qu'il priera trois fois par jour pour que M. Gandhi vive aussi longtemps que lui et il nous assure que de nombreux Anglais prient pour lui et que de nombreux officiers s'inquiètent de sa santé.

Ce tableau serait incomplet si je ne parlais pas des chefs illustres qui accourent maintenant à Poona pour voir leur chef. Ceux-ci n'étaient pas encore venus, car ils savaient qu'on ne devait pas fatiguer Bapu. « Je vais aller le voir, dit un homme comme M. Jayakar, mais je ne l'approcherai pas car je ne dois pas le fatiguer en l'état de faiblesse où il se trouve. » Et Pandit Jawaharal assure à Devidas qu'il viendra le dernier de tous. Le grand frère, Shaukat Ali, vient et insiste affectueusement pour que Mahatmaji ne lui parle pas de peur que celui-ci se fatigue. Pandit Motilal Nehru n'a pas le courage de partir sans lui dire au revoir une seconde fois et manque volontaire-

MINISTRY OF CULTURE GOVERNMENT OF INDIA

ment le train. Lajpat Rai arrive, impatient d'avoir une conversation avec lui, mais reste de côté, presque malgré lui, afin de ne pas engager Bapu dans une conversation. Il vient le voir encore avant de quitter Poona. Il cherche à exprimer quelque sentiment. Sans doute réprime-t-il ses larmes ou les larmes l'arrêtent. Mais presque immédiatement elles montent et s'échappent. « Lalaji, la farce a assez duré, dit Bapu avec son inimitable sourire. Je rirais volontiers si ce n'étaient ma blessure et mes points de suture. » Lalaji qui se serait éloigné avec le cœur gros, au contraire part encouragé, non sans nous avoir assuré que nous ne devions plus maintenant être tristes mais qu'il fallait nous réjouir que Dieu en sa charité infinie nous ait protégés en préservant la vie de celui que nous aimions le plus au monde. »

Là, je laisserai Bapu où il le désire dans une atmosphère de paix et de réconciliation, acquise par la constante contemplation de la Vérité dans un Esprit d'Amour. Son attachement pour le bon chirurgien, les aimables infirmières et le vieil Anglais, dont les visites quotidiennes l'encourageaient, n'était pas moins fidèle que l'amour qu'il avait pour ses chers amis et ses camarades qui avaient combattu à ses côtés pour

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA

CSL

la liberté. Le but qu'il poursuivait n'était pas quelque victoire extérieure, même glorieuse, mais la suprême victoire du cœur. Là, dans le cœur même, la Vérité, la Pureté Intérieure, la Bienveillance Affectueuse devaient trouver leurs trônes sans partage. Là, l'épreuve spirituelle devait être menée à bien jusqu'à la fin. Là, pour citer ses propres mots : « Lorsque la délicatesse et la rareté de l'esprit auxquelles je tends me seront devenues tout à fait naturelles; lorsque je serai incapable du moindre mal; lorsque nul sentiment dur ou hautain m'occupera, même momentanément, le monde de ma pensée; alors et alors seulement, ma non-violence saura toucher tous les cœurs du monde. »

C. F. ANDREWS.

CENTRAL SECRETARIAT LIBRARY
GOVT. OF INDIA

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	XI
PRÉFACE A L'ÉDITION ANGLAISE	1
LISTE DES MOTS USUELS INDIENS	11
NAISSANCE ET FOYER	17
AU LYCÉE	34
PREMIÈRE JEUNESSE	53
LA VIE A LONDRES	68
LE RETOUR AUX INDES	89
L'ARRIVÉE AU NATAL	107
A PRÉTORIA	123
ÉMEUTE A DURBAN	149
LA GUERRE DES BOERS	167
LA PESTE NOIRE	176
« JUSQU'A LA FIN »	187
LA RÉVOLTE ZOULOU	200
ENSEIGNEMENT SPIRITUEL	216
LE SATYAGRAHA AU NATAL	227
RÉSISTANCE PASSIVE	239
L'EMPRISONNEMENT ET LA VICTOIRE	256
ENFIN DE RETOUR	276
CHAMPARAN	301
KHAIRA	320
LA CONFÉRENCE DE LA GUERRE	335
L'ACTE ROWLATT	353
LE CONGRÈS D'AMRITSAR	372
LE MOUVEMENT KHADI	382
CONCLUSION	397

MINISTRY OF CULTURE · GOVERNMENT OF INDIA
CSL

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 21 AVRIL 1931
POUR LES ÉDITIONS RIEDER
PAR FLOCH A MAYENNE